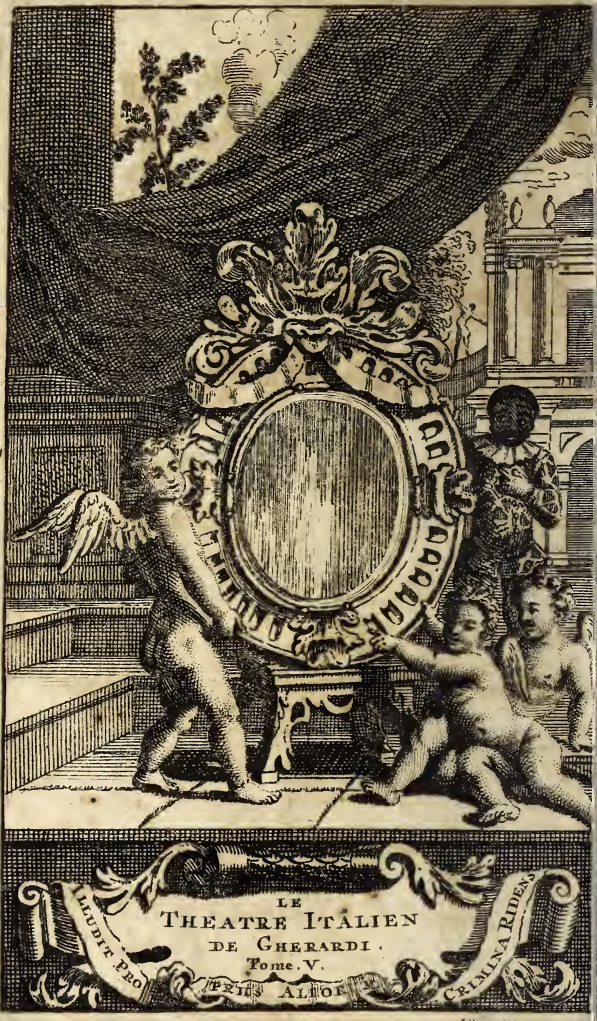
V. C.


LE
THEATRE ITALIEN
DE GHERARDI.
Tome V.
LUDIT PRO PRIUS ALIOR CRIMINA RIDENS

LE

THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL

de toutes les Comédies & Sçênes Françoises joüées par les Comédiens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au service de sa Majesté.

Cinquiéme Edition, divisée en six Tomes, reveuë, corrigée, augmentée, & enrichie d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comédie.

Avec tous les Airs qu'on y a chantez, gravez, notez, & corrigez, avec leur Basse continuë chiffrée à la fin de chaque Volume.

TOME CINQUIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez MICHEL CHARLES LE CENE,
MDCCXXI.

PIECES CONTENUES dans ce Cinquiéme Volume.

LES SOUHAITS. Pag. 1

LA NAISSANCE D'AMADIS. 57

LE BEL-ESPRIT. 77

ARLEQUIN DEFENSEUR DU BEAU SEXE. 137

LA FONTAINE DE SAPIENCE. 213

LE DEPART DES COMEDIENS. 245

LA FAUSSE COQUETTE. 263

LE TOMBEAU DE MAITRE ANDRE'. 351

ATTENDEZ-MOY SOUS L'ORME. 373

LA THESE DES DAMES. 399

Les Souhaits.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/letheatreitalien05gher

LES SOUHAITS,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par M. DELOSME de MONTCHENAY,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le trentiéme jour de Decembre 1693.

ACTEURS.

JUPITER.
MOMUS.
ARLEQUIN.
COLOMBINE.
ISABELLE.
MEZZETIN.
JUNON.
PALLAS.
VENUS.
PIERROT.
LE CONCIERGE DU PARNASSE.
APOLLON.
MARIANNE.
LE DOCTEUR.
QUATRE LAQUAIS.

LES

LES SOUHAITS.

SCENE QUI OUVRE LE THEATRE.

JUPITER, MOMUS, (*en Pelerins.*)

JUPITER.

AH, mon pauvre Momus, je me meurs de lâſſitude. Si l'on me ratrappe jamais à faire ce chemin-là...

MOMUS.

Hé que diantre auſſi, Seigneur Jupiter, vous moquez-vous des gens, de partir du Ciel de votre pied, & de nous faire courir comme des Chevaux de Poſte: C'eſt tout ce que pourroit faire l'officieux Mercure, le Précurſeur ordinaire de vos plaiſirs, & le Commis ambulant de vos bonnes fortunes. Mais Momus, qui ne connoît ny Dieux ny Diables, quand il eſt queſtion de dire ce qu'il penſe, Momus, dis-je, ne vous paſſera jamais une équipée de cette nature: comme ſi, au pis aller pour deſcendre en terre, vous ne pouviez pas nous atteler à quelque Machine d'Opera, à la charge d'en faire les reparations auparavant; car, comme vous ſçavez, on ne s'expoſe guéres dans ces ſortes de Voitures qu'après une viſite d'Experts; encore auroit-il falu faire paſſer la Machine par le feu, pour en étranger tout le mauvais air, & comme vous pourriez dire, une certaine teinture de Taverne & de Cuiſine, qui ſont les parfums ordinaires des Dieux habitans à l'Opera.

JUPITER.

Hé, Momus, par charité, grace pour le Prochain. Faut-il que tu sois toûjours le Lieutenant Criminel du Ciel & de la Terre?

MOMUS.

C'est à dire que le bon Jupiter ne seroit pas fâché que Momus appuyât d'une réverence ou d'un compliment toutes les sottises qui luy passent dessous les yeux. Je crois pourtant, que depuis que je me mêle de vergeter tous les Ridicules nos Confréres, je n'ay pas trop mal reformé d'abus. Déja, grace à mes soins, Apollon ne fait plus tant le beau, depuis que je luy ay fait comprendre que soin tein de lait & sa barbe par articles n'étoient pas des argumens concluans pour ses bonnes fortunes. Diane n'est plus si ombrageuse sur la pudeur, depuis que je luy ay remis devant les yeux, que pour préſider comme elle fait aux accouchemens, il faut avoir par devers soy quelques années d'une assez honnête experience. Sans Momus nous n'aurions jamais guéry le Dieu Mars de ses rodomontades militaires; & je suis cause en partie que Venus s'est jettée dans la reforme, c'est à dire, qu'elle n'a plus que cinq ou six Galanteries tout à la fois. Pour vous, Seigneur Jupiter, qui ne valez pas mieux que les autres, si jamais je vous trouve faisant le Chien, le Chat, ou le Taureau, sans autre forme de procès je vous feray conduire à la plus prochaine Ménagerie.

JUPITER.

Hé, quel diantre de Cynique est ce que ce Dieu-là? Je crois parbleu qu'on ne te sert que du fiel & de la moutarde au lieu de nectar & d'ambroisie.

MOMUS.

Oh, Seigneur Jupiter, puis que les véritez vous montent à la tête, je n'ose entrer dans le mystére qui vous attire icy bas. D'autres, à vûë de pays, pourroient donner un tour de galanterie à la chose: mais

mais tant que je vous verray sous une figure raisonnable, je répondray toûjours de votre cœur ; & à moins que je ne vous voye abboyer, miauler, ou mugir, je ne croiray point que le grand Jupiter soit touché.

JUPITER.

Ah, Momus, si je suis touché, ce n'est que de compassion pour les pauvres Mortels.

MOMUS.

Il faut donc que les Sacrifices aillent bien mal. Mais tout de bon, ne seriez-vous icy que pour solliciter un rembourſement de fumée ; car le Seigneur Jupiter a volontiers la reputation de donner dans le solide, & n'en déplaise à votre Grandeur, votre compassion m'est suspecte de quelque motif plus pressant que la pitié.

JUPITER.

C'est pourtant la pitié toute pure qui m'oblige à quiter le Ciel.

MOMUS.

Ouy, la pitié de quelque Fille sans doute qui porte son joug avec trop d'Impatience, & à qui le charitable Jupiter vient *incognito* demander l'étape amoureuse ; il faut croire que le prude Mercure ne s'est pas épargné dans cette occasion. Son talent seducteur a-t-il operé au gré de vos desirs ? En un mot n'avez-vous plus qu'à dire. Me voila, faire rougir la Belle cinq ou six fois, & puis crac, voila une Divinité de la nouvelle création.

JUPITER.

Chose étrange, que les hommes ne sçauroient être contens de leur état, & me jettent le chat aux jambes à chaque déboire qu'ils rencontrent dans la vie ! N'entendray-je jamais que des murmures, & des criailleries ? Hé, Messieurs les Mortels, m'aviez vous consulté, vous pour prendre cette femme pigriéche, vous pour entrer dans cette sous-

Ferme, qui s'en eſt allée en eau de boudin ? Eſt-ce moy qui.....

MOMUS.

Ouy, mortelles canailles, le Seigneur Jupiter a raiſon. Faut-il qu'il ait l'endoſſe de vos extravagances ? Eſt-ce luy par exemple, qui eſt cauſe que ce gros Epicurien profane une Robe de Senateur, dont il feroit avec plus de bien ſéance une bonne paire de houſſes à ſes Chevaux ? Eſt-ce Jupiter qui oblige ce fils de famille à ſe faire tantôt Marchand de Drap, & tantôt Marchand de Galon pour en chamarer les rondes du Lanſquenet ? Eſt-ce Jupiter, qui ſur le débris de vingt pauvres Duppes, a fondé à ce gros Joüeur un équipage magnifique, dans lequel il ſe livre tous les jours à l'indolence de ſa fortune ? Eſt-ce enfin Jupiter qui met la preſſe à ce jeune Lionnois, qui n'auroit jamais abjuré le Pavé, ny ſçu remonter ſa Compagnie, s'il n'y avoit point de vieilles folles au monde ?

JUPITER.

Ne me chargeront ils point encore de la banqueroute de ce beau Commis qui avoit inventé l'Ordre des Bonnets à la Siamoiſe, pour s'accoutumer, peut-être, au bonnet verd qu'il prevoyoit devoir être le terme ſalutaire de ſes dépenſes monſtrueuſes ?

MOMUS.

Allez, petit Faquin de Genre humain, vous en uſez mal avec un auſſi galant homme qu'eſt le Seigneur Jupiter. Eſt-ce ainſi que vous payez les ſoins d'un Dieu qui apporte ſans ceſſe à vos femmes des Brevets d'immortalité ? Oh que vous mériteriez !... Mais tenez, il eſt ſi bon, que la premiére Griſette qu'il va rencontrer, luy fera tomber ſon Foudre des mains.

JUPITER.

Ouy, Momus, je ſuis ſi bon, que je viens exprès pour ſervir les hommes ſelon leurs ſouhaits. Qu'ils choi-

choisissent tel état, telle condition que bon leur semblera, je suis prêt à les y placer; mais aussi après cela s'ils osent broncher, je leur lâcheray Momus pour les berner sans miséricorde, de quelque qualité & condition qu'ils puissent être.

MOMUS.

Ouy mais, pour berner les sots à jeu seur, donnez-moy une Sauve garde pour mes épaules; car voyez-vous bien, Seigneur Jupiter, tout Dieu que je suis, *scio quid valeant humeri, quid ferre recusent.*

JUPITER.

Hé, de quoy as tu peur? Crois-tu qu'il y ait des sots assez sots pour revendiquer un ridicule qui se jette à l'avanture, & qui ne convient à personne dès là qu'il convient à beaucoup de gens? Ne sçais-tu pas que les Peintures satyriques sont comme des fuzées volantes? Celuy qui conduit l'artifice n'a dessein de blesser personne; cependant la baguette retombe toûjours sur quelqu'un.

MOMUS.

Et ce quelqu'un là est souvent l'Auteur; voila le diable.

JUPITER.

Va va, Momus, j'ay mis le monde sous un Régne où les brutaux, & les étourdis n'ont pas beau jeu.

MOMUS.

Mais Seigneur Jupiter, la moralité à part, quand vous venez comme cela faire vos emplettes de filles sur la terre, mangez-vous par cœur, & couchez-vous volontiers à la Belle-Etoile? Pour moy j'aurois toûjours crû, que pour mettre la Divinité au large, vous auriez emprunté le Palais de quelqu'un de ces gros Finances.

JUPITER.

Non, Momus, je n'ay aucune relation avec ces gens-là.

MOMUS.

Vous avez raiſon ; car venant ſur la terre avec des ſentimens de tendreſſe & d'humanité, ils ne ſeroient pas fort en ſeureté ſi vous logiez chez de certains Partiſans.

JUPITER.

Viens, Momus ? avant que de faire éclore le grand deſſein qui m'amene, je veux un peu obſerver l'allure des hommes.

MOMUS.

Et en chemin faiſant, celle des femmes.

SCENE DU LAQUAIS.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE' bien, mon aimable Tigreſſe,
Puiſqu'un Aſtre benin nous raſſemble en ces lieux,
A qui tient-il qu'icy nous ne jouïons tous deux
Une repriſe de tendreſſe ?
Ca, dans les amoureux propos,
Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros ;
Voulez-vous ſur les pas de Cyrus ou Clelie,
Paſſer en complimens les deux tiers de la vie ?
Où n'auriez-vous point plus à cœur
Un Amour payable au porteur ?
Là, de ces paſſions dont nous devons l'uſage
A Noſſeigneurs du Grand Bureau,
Gens qui ne filent point l'Amour en Dameiſeau,
Et qui mettent d'abord une Belle au pillage ?
Ca, mon Cœur, vous plaît il de quittancer mes ſoins ? C'eſt

C'eſt un Acte qui peut ſe paſſer ſans témoins.

COLOMBINE.

Faquin, qui te rend téméraire
Juſqu'au point de pretendre aſpirer à me plaire ?
Un Laquais, tout des plus Laquais,
Oſe attenter ſur mes attraits !

ARLEQUIN.

Hé, Madame, arrêtez. Tout Laquais que nous ſommes,
Sommes-nous pas du bois dont on fait les grands hommes ?
Aujourd'huy la Mandille eſt ſur un fort bon pié.
Le Siécle aimant la bigarrure,
Avecque les Couleurs s'eſt reconcilié.
Voila pour ma grandeur future
Un habit privilegié.
Voila d'une richeſſe ſeure
Le véritable Chauſſepié.
Banniſſez donc, Madame, une crainte importune,
Et laiſſez-moy du moins achever par pitié
Mon Noviciat de Fortune.

COLOMBINE.

J'ay bien peur, Monſieur le Piéplat,
Qu'aſſez mal à propos le ſort ne vous élève,
Et que ce beau Noviciat
N'abouriſſe enfin à la Grève.

ARLEQUIN.

Va, va, lors que tu me verras
Dans un Char triomphant rouler avec fracas :
Sous des lambris dorez coucher avec delices :
Quand ma Table ſervie au gré de mes ſouhaits,
De toutes les Saiſons m'offrira les prémices,
Qu'autour de mon Buffet vingt Coquins de Valets
Feront rouler Ragoûts, Grillades, Entremèts,
Hors-d'œuvre, & puis enfin tout ce qui peut refaire
Un Palais engourdy de trop de bonne chére :
Quand ma Femme paſſant dans le cœur de Paris,

Rendra par ſes Brillans tout le monde ſurpris ;
Que nos Courſiers fringans ſe faiſant faire place,
Ecarteront la Populace.
Quand le Peuple verra des Mores, des Houſſars,
Des Nains, de petits Turcs, attelez à nos Chars :
Un gros Singe ſur tout, faiſant mainte grimace...

COLOMBINE.

Hé bien, cela ne va pas mal !

ARLEQUIN.

Que de Cloris alors brigueront ma pourſuite !
Et ſçauront me venger par leur tendre conduite,
Des dégoûts que traîne à ſa ſuite
Un ordinaire conjugal !

COLOMBINE.

En demeures-tu là ;

ARLEQUIN.

Je verray le Parnaſſe
Célébrer à plein cor les Faquins de ma race ;
Me donner pour Ayeux les enfans de Cyrus,
Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.
Alors, tout vain d'avoir pour Parens des Arabes,
Je ne parleray plus que par monoſyllabes.
Je ne connoîtray plus perſonne en mon orgueil :
Je ne verray les gens rien que du coin de l'œil.
Alors j'affecteray de marcher des épaules.
Je ſalueray du ventre, encor ſelon les gens ;
Et je ſeray plus fier qu'un Amadis des Gaules.

COLOMBINE.

Voila des airs bien engageans !

ARLEQUIN.

L'heure des Griſettes venue,
Je me dépouilleray de mon humeur bourrue :
Si-tôt qu'un Laquais favory,
M'aura par des détours conduit l'objet chery,
Mon cœur, mon cœur alors flexible à la tendreſſe,
Perdra ſa premiére rudeſſe.
Non, que des Celadons renouvelant l'abus,

J'aille

'aille aux pieds d'une Iris distiller le Phœbus,
Et long-tems aboyer sans mordre :
Mais au lieu d'un tas de rébus,
A des loyers échus doucement donner ordre ;
D'un Falbala flêtry reparer le desordre ;
Des crottes de la Ville affranchir mon Iris ;
Luy fourrer des Bijoux, des Steinquerques de prix ;
Et sur-tout luy fonder une bonne cuisine :
Voila de mes douceurs, ma chére Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train, si je suis ta moitié ?

ARLEQUIN.

Bon ? Tu te chausseras d'abord au même pied.
Bien-tôt, grace à ta prevoyance,
Quelque jeune Commis, bien frais, bien délié,
De mon lit, moy vivant, aura la survivance ;
Et par ses doux empressemens,
Il sçaura, sur mon front fidelle à la souffrance,
De son orgueil futur jetter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand mercy, Monsieur le visage,
De vos louables sentimens.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu voudrois t'aviser d'être sage ?
Au siécle d'à-present ferois-tu cet affront ;

COLOMBINE.

Va, va, le relief de ton front
Ne sera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voila des yeux, qui me sont caution
De ta prévarication
A la foy matrimoniale.
A telle fin que de raison,
Passons-nous compensation
D'infidélité conjugale.

COLOMBINE.

Va t'en, Maraut, ailleurs débiter ta Morale.

Va, quelque révolution
Que le sort puisse mettre à ta condition,
Colombine à tes vœux sera toûjours contraire.
Souviens-toy seulement, à ta confusion,
Dans les plus forts accès de ton ambition,
Qu'un âne chargé d'or ne laisse pas de braire.

ARLEQUIN.

Ainsi donc j'ay poussé des soupirs superflus?
Quoy, Diminutif de Soubrette,
Je veux t'associer à l'heur de ma Planette,
Et tu viens à mon nez m'annoncer tes refus?
Tu me traites d'Ane, bien plus!
Ah pourtant, si ton cœur sensible à ma tendresse,
Vouloit à ton Anon te donner pour Anesse,
Bientôt ou de force ou de gré
Nous nous trouverions sur le pré.
Mais quoy? la cruelle me quitte.
Ah! courons après au plus vîte.
Peut-être s'en va-t'elle en son petit taudis,
A son cher Arlequin preparer les logis.

SCENE DES SCIENCES.

ARLEQUIN (*en Maître de Science.*)
ISABELLE) *Fille du Docteur.*)

ARLEQUIN (*sortant d'une Mappemonde.*)

Ne sus Minervam: Qu'un cochon ne s'avise point de faire le Docteur. Voila Mademoiselle un Arrêt foudroyant pour Monsieur votre Pere. Il n'en est pas de même des Chevaux. Malepeste! si on les excluoit du Doctorat, trop de gens seroient en danger de perdre leurs Licences. Après avoir établi mes qualitez, trouvez bon, Mademoiselle, que je vous assure

assure que dans tout le Haras des Belles Lettres, il n'est point de Sçavant plus capable de vous endoctriner que moy.

ISABELLE.

O ça, Monsieur, sur quoy voulez-vous m'instruire d'abord ?

ARLEQUIN.

Il faut voir premiérement, si vous avez les simptomes d'érudition determinez par nos Maîtres.

ISABELLE.

Et à quoy cela se voit-il ?

ARLEQUIN.

Aristote dit que ce qui rend les femmes plus susceptibles des Sciences que les hommes, c'est qu'elles ont la peau plus délicate, & par conséquent l'esprit plus délié. Voyons un peu si vous êtes dans le cas du Cousin Aristote ? (*Il luy tâte le bras*) Hé, ouy, ouy, voila une peau dont on pourra faire quelque chose avec le temps.

ISABELLE.

Fy donc, Monsieur, fy donc !

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, *Dabitur licentia sumpta prudenter*. Vous n'en voudriez pas dedire Horace. (*Il continue de luy tâter les bras, & les baise à la fin.*)

ISABELLE.

Ah, pour le coup, Monsieur, je croy que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Dulce est in loco desipere. Mademoiselle.

ISABELLE.

N'avez-vous point, Monsieur, d'autres leçons à me donner !

ARLEQUIN.

Oh que si. Mais je cherche encore une authorité dans les Anciens. En tout cas, je pourray bien la trouver chez les Modernes. On trouve par tout

chez eux de ces authoritez-là. (*Il veut l'embrasser, & la manque.*)

ISABELLE.

Mais, Monsieur, sçavez vous que vos maniéres ne compatissent point du tout avec la gravité sçavante ?

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, mettez les Socrates & les Platons à ma place. S'ils étoient aussi sages que moy, c'est qu'ils ne pourroient pas être plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois, Monsieur de la Herissonniére est un vray Docteur en galanterie ?

ARLEQUIN.

Ma foy, l'amour étant le principe de toutes choses, je trouve qu'il n'y a rien qui ouvre les pores aux Sciences comme la tendresse. Je repette un certain Octave, qui étoit une vraye Hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'est mis l'amour en tête, il faut l'entendre raisonner. Voulez-vous que je vous fasse disputer ensemble un de ces jours ?

ISABELLE.

Oh, je ne suis pas encore assez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il est le plus fort, il vous fera de l'avantage ?

ISABELLE.

Et quel avantage me pourroit-il faire ?

ARLEQUIN.

Voulez vous que je fasse la partie égale ? Si vous croyez qu'Octave en sçache plus que vous : quand vous vous trouverez seule avec luy, montrez-vous docile à ses leçons, & je vous donne ma parole que vous serez bien-tôt aussi sçavans l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, Monsieur, vous n'êtes pas de ces Sçavans farouches qui ne daignent s'humaniser pour personne.

ARLEQUIN.

Oh pour moy, Mademoiſelle, je ſuis un Sçavant privé, ſur qui la roüille du Collége n'a point trouvé priſe; & ſans vanité il y a plus d'une ruelle dans Paris, où j'ay pouſſé plus que le Syllogiſme.

ISABELLE.

C'eſt à dire qu'une Ecoliére un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous ſeriez homme à uſer de vos avantages?

ARLEQUIN,

Point, point. Quand je les trouve innocentes, à peu près comme vous, j'attens qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres Sçavans, nous aimons quelque choſe qui picotte; & c'eſt un ragoût pour nous que d'enlever une proye conjugale.

ISABELLE.

Hé quoy, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres Maris?

ARLEQUIN.

Voila encore de bons animaux! Je regarde les Maris comme les Maîtres d'Hôtel. Ils vont à la proviſion, & font l'eſſay des viandes pour les autres. Encore n'en font ils pas toûjours l'eſſay, & bien ſouvent on ne leur ſert que des mets rechauffez.

ISABELLE.

Mais, Monſieur tout en riant, je n'apprends rien; & il y a une heure que vous me bercez de cocq-à-l'âne.

ARLEQUIN.

Qu'appellez vous cocq-à-l'âne, Mademoiſelle? Voudriez-vous que je vous appriſſe la Fable, pour vous repaître de chimére & de fictions? Hé, n'en avez vous pas déja trop de celles de votre ſexe? Voudriez vous que je vous donnaſſe des régles d'éloquence? Que je vous appriſſe tous les ſtratagêmes d'un diſcours figuré? Eſt ce que vous ne trouvez pas cela dans votre propre fonds; & la paſſion ne fait elle

pas

pas chez vous ce que la Rhetorique fait chez les hommes ; Eſt ce de la Philoſophie que vous êtes amoureuſe ? Ah, contentez-vous de bleſſer la raiſon ſans la connoître, & laiſſez nous la confuſion de ſçavoir raiſonner ſans en être plus raiſonnables. Eſt-ce la Médecine qui vous charme ? Que vous ſerviroit de comprendre la ſtructure du corps humain, ſi les reſſorts de l'ame ſont impénetrables ; Etes-vous préoccupée de l'Aſtrologie ? Ah défiez-vous d'une connoiſſance qui fait connoître le mal, & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la Chymie ? Gardez-vous des gens qui vous promettent des monts d'or, & qui vous demandent un teſton. Eſt-ce la Juriſprudence qui vous touche ? Enviſagez les Loix comme des toiles d'araignées, d'où les groſſes Bêtes ſe ſauvent, & où les petites demeurent. Sont-ce les Mathématiques qui vous poſſedent ? Une demonſtration d'amour eſt plus infaillible que toutes les régles de l'Algebre. Eſt-ce enfin l'Hiſtoire qui vous attache ? Hé, voulez vous vous enterrer dès ce monde, & renoncer aux vivans pour les morts ?

ISABELLE.

Et que voulez vous donc que j'apprenne ?

ARLEQUIN.

Apprenez toutes les petites façons de votre ſexe. Faites-vous un art de la minauderie. Ayez toûjours les prunelles offenſives & deffenſives. Apprenez à rougir ſous de faux pretextes, afin qu'on ne connoiſſe pas quand vous rougiſſez à propos. En un mot, faites votre capital de plaire, d'aimer & d'être aimée.

ISABELLE.

Vous êtes un conteur de guoguettes, & vous ne méritez pas qu'on vous écoute. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Elle a raiſon. Je m'y ſuis mal pris. En matiére de galanterie, les femmes veulent qu'on ſaute d'abord des preceptes à l'application.

SCE-

SCENE DES SOUHAITS.

ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN, (*sans voir Momus.*)

O Destins ennemis ! O sort malencontreux ! ô fortune impertinente !

MOMUS.

Tout beau, l'amy, tout beau.

ARLEQUIN.

Tout beau vous même. Depuis quand empêche-t'on les gens de jurer contre leur sort ; C'est un privilége établi par les Héros de Théâtre, & confirmé par leurs Confidens. Ainsi, Monsieur, pour l'acquit de ma bile, laissez moy pester tout à mon aise, & me répandre tout mon saoul en galimathias pathétiques.

MOMUS.

Hé, fy ! C'est à faire à des ames vulgaires à prendre à partie la destinée : mais un grand cœur comme le tien, doit être au dessus des accidens. Il faut qu'il montre une ame à l'épreuve des revers, & que par l'intrepidité de sa constance, il se donne le charmant plaisir de faire rougir la fortune.

ARLEQUIN.

Ouy, mais la fortune est femme ; & il y a long-temps que les femmes ne rougissent plus. Laissez-moy donc, Monsieur, reprendre le fil de mes imprecations ; & après cela tant de Philosophie que vous voudrez.

MOMUS.

Non, non ; cher Arlequin, fais tréve à tes injures, J'ay le rare secret d'étouffer les murmures :

Je

Je sçay mettre un mortel au comble de ses vœux.
Vois donc ce qu'il te faut, & dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur le Charlatan, je ne veux pas grand' chose. D'abord, je ne me soucie pas beaucoup d'argent ? Je voudrois seulement trouver crédit par tout, & ne payer qu'après ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes ; mais je ne serois pas fâché d'être aimé de toutes, & qu'elles ne pussent disposer de leur cœur qu'après m'avoir demande Lettre de voiture. Je voudrois encore qu'il ne fût permis qu'à moy d'avoir de l'esprit, & que les autres n'en eussent que quand je serois las d'en avoir. Vous voyez que je suis bien aisé à contenter.

MOMUS.

Hé bien, pour donner un plein essor à tes souhaits, il faut te montrer tout ce qui peut intéresser les hommes.

Paroissez faux brillants, jeux, richesses, plaisirs,
Et tout ce qui du monde intrigue les desirs.

(*Le Théâtre s'ouvre, & represente le Temple des Souhaits, où paroissent la valeur, la santé, le bel esprit, les bonnes fortunes, la faveur, le mérite, la folie, les richesses, la bonne chére, & autres choses semblables.*)

MOMUS.

A present te voila à même, c'est à toy de choisir ce qui te conviendra le mieux ; & aussi-tôt on te livrera la marchandise.

ARLEQUIN.

Hé bien, de peur de me méprendre, & pour ne point causer de jalousie, je choisis toute la Boutique.

MOMUS.

Oh, cela ne va pas comme cela ; & il ne t'est permis de choisir qu'une chose à la fois.

AR-

ARLEQUIN.

Nous voila d'accord. Je n'en choisiray qu'une à la fois ; mais je les prendray toutes l'une après l'autre. Mais, Monsieur le Charlatan, afin que je n'achette point chat en poche, dites-moy ce que vous entendez par la valeur ?

MOMUS.

La valeur est une fermeté d'ame, qui nous étourdit sur les périls les plus presens. C'est une ferveur pour la belle gloire, qui dissimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'est un heureux sang froid dans les plus chaudes occasions, qui fait qu'on se familiarise avec le fer, le feu, les boulets & les mousquetades.

ARLEQUIN.

Diable ! voila une vilaine familiarité. Mais n'y auroit-il pas moyen d'apprivoiser les bales, de depayser les coups de canon, & de faire retrograder la pointe du fer ? C'est qu'après tout cela on pourroit être brave en toute seureté de conscience ; & des aujourd'huy je ferois querelle à toute la terre.

MOMUS.

Va, va, mon amy, la valeur n'est faite que pour les ames nobles. Tu t'accommoderas peut-être mieux de la santé.

ARLEQUIN.

Oh, pour la santé, je n'en ay déja que trop. Et le moyen d'en manquer, quand on est aussi regulier que moy à pratiquer les Ordonnances d'Hypocrate ?

MOMUS.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant de santé ?

ARLEQUIN.

Hypocrate dit que pour se bien porter il faut s'enyvrer une fois le mois. C'est un regime que j'observe avec la derniére circonspection, & comme je crains toûjours de n'avoir pas remply le precepte dans toute son étenduë, je fais des repetitions Bachiques

ques trois fois la semaine, afin qu'Hypocrate n'ait rien à me reprocher.

MOMUS.

Hé bien, puisque tu renonces à la valeur & à la santé, ne seroit-ce point sur le bel esprit que tu voudrois jetter ton plomb ?

ARLEQUIN.

Hé fy, de par tous les diables ! Moy bel esprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier-là ; c'est que quoi qu'il arrive, ils ne courent point risque d'être compris dans la taxe des Aisez.

MOMUS.

Serois-tu friand de bonnes fortunes, & voudrois-tu qu'on mît les femmes sur le pied de ne point tenir contre toy !

ARLEQUIN.

Hé, pour cela, Monsieur, il n'y a qu'à les laisser comme elles sont. De tout temps j'ay eu mon franc-sallé auprès des belles ; & actuellement je suis couru de toutes les Soubrettes de mon quartier.

MOMUS.

Aurois-tu la maladie des grandeurs ? Veux-tu qu'on te mette sur les voyes de la faveur, & que l'on t'enseigne à te pousser auprès des Grands ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'est un manége que j'entens mieux que personne. D'abord, Monsieur, il faut compter que je suis tout cousu de contrevéritez. Faut-il applaudir à des appas surannez, ou rapprocher la datte importune d'un baptistaire à perte de veuë ? En moins de trois paroles, je sçay rajeunir un visage qui porte son attestation de caducité. Faut-il appuyer un Faquin heureux dans son idolâtrie pour la fortune ? Je le mets à la tête de ses meutes & de ses haras ; & il prend si bien le goût des bêtes, qu'il ne connoît plus les hommes, & ne saluë que les équipages & les chevaux.

MO-

MOMUS.

Voila déja de beaux commencemens. Mais ſçais-tu te plier & te replier devant les Mignons de la fortune ? Sçais-tu precipiter ta tête entre tes jambes à la veuë de certains perſonnages importans ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'eſt moy qui ay donné au public les nouveaux tarifs de révérences : & au pis aller, je n'aurois qu'à imiter le Chevalier Pince-Maille, qui poſſede toutes les inflexions du corps, tous les remuëmens de tête, & tous les dehanchemens imaginables.

MOMUS.

Va, va, c'eſt un métier qui ne s'aprend pas ſi vîte. Crois-tu, par exemple, qu'il ſoit ſi facile d'entretenir vingt perſonnes tout en courant, de parler aux uns, de répondre de la Tabatiére aux autres, de donner fidellement le torticolis à tous les gens que l'on aborde, de couper paſſe avec un Marquis, pour aller à la rencontre d'un Duc, qu'on ne connoît plus bien-tôt dès qu'on voit un Prince ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant qu'une choſe qui me dégoûte de la faveur. C'eſt que les dîners & les ſoupers des Courtiſans ſont furieuſement dérangez ; & avec cela je n'ay point l'art d'apprivoiſer des Suiſſes, & des Maîtres quelquefois plus Suiſſes que leurs Suiſſes mêmes.

MOMUS.

Hé bien, il ne faut point tant d'appareil pour être un homme de mérite, & tu y trouveras peut-être mieux ton compte.

ARLEQUIN.

Moy, que j'aille choiſir le mérite ? Et de quoy le mérite guérit-il aujourd'huy ? Il y a beaux jours que le mérite n'eſt plus monnoye courante ; il faut le renvoyer aux ſiécles des Scofions & des Vertugadins.

MO-

MOMUS.

Ouais, que veux-tu donc qu'on faſſe pour toy ? Serois-tu homme à t'accommoder de la folie ?

ARLEQUIN.

Mais, je crois que je n'ay rien à ſouhaitter là-deſſus.

MOMUS.

Encore, eſt-ce quelque choſe de ſe connoître ?

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, dites-moy un peu, eſt-ce que la folie procure de ſi grands avantages, que vous la placez parmy ce qui fait les ſouhaits des hommes ?

MOMUS.

Hé, pauvre innocent, d'où viens-tu ? Et ne ſçais-tu pas que la Folie a toûjours été & ſera toûjours le plus beau fleuron de la ſociété civile ? Qui eſt-ce qui raſſure ce Magiſtrat ſur l'éclat de ſon jeu, & ſur le fracas de ſes intrigues ? La Folie. Qui eſt-ce qui raſſemble tant de duppes à l'heure du Lanſquenet chez la Comteſſe de Plumoiſon ? La Folie. Qui eſt ce qui retient à Paris tant de Plumets d'Eté & tant de Guerriers de Robbe-Courte ? La Folie ? Qui eſt-ce qui produit tant de vaines conteſtations ſur le pas, ſur les marches, & pas une ſur le mérite ? La Folie. Qui eſt ce qui rend cet Auditeur ſi curieux d'antiques, de cornalines & de diamans, quoy qu'au fond il ne ſoit qu'une Hapelourde ? La Folie. Qui eſt-ce qui porte cet Epicier à éventer la honte de ſon lit, & à ſolliciter une place ſur les Tabatiéres de *Foguani* ? La Folie. Eſt-ce autre choſe que la Folie, qui oblige cet Avocat à faire jeuner toute ſa maiſon, pour montrer ſes deux Palefrois étiques au Cours, où à la Porte Saint Bernard ? Eſt-ce autre choſe que la Folie, qui fait qu'on ſe ſacrifie & toute ſa famille, pour la vanité chimérique d'avoir un liévre de plus ſur ſes terres, ou quelque carpe brehagne dans ſes Etangs ?

ARLEQUIN.

Diable ! Je ne me croyois pas tant de Confréres. Mais, Monſieur, par charité, donnez moy les richeſſes, afin que j'aye un titre légitime pour être fou ; car comme vous ſçavez, *Stultitiam patiuntur opes.*

MOMUS.

Les Richeſſes ? Et te ſens-tu la cervelle aſſez forte pour ſupporter toutes les fumées qu'un gros bien envoye à la tête ? Penſes-tu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la Boutique d'un Joüaillier à ſes dix doigts ? pour n'aller jamais ſans un regiment de Montres & de Tabatiéres ; Eſt-ce une choſe ſi importante pour la félicité, que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de Rouſſy de ſon caroſſe ? que d'avoir des entrepos de galanteries à tous les Théâtres ? Que d'être en Malines juſqu'à ſes chauſſons ? que de ne faire qu'un dejeûner de la nourriture de cent familles ? Voudrois-tu impoſer au public par une Bibliotèque faſtueuſe, quand il ne te faudroit pour tout Maître que les nouveaux Almanachs, avec le Tarif pour les Monnoyes ? En un mot, voudrois-tu toûjours bâtir ſans neceſſité, toûjours détruire ſans raiſon, & ne laiſſer à la poſtérité tant de pierres raſſemblées, que comme autant de gages de la dureté de ton cœur, & de l'inquiétude de ton orgueil ?

ARLEQUIN.

Et que ſeroit ce donc, ſi je vous demandois les richeſſes au prix qu'elles coûtent à tant de gens ? Si j'étois curieux de les obtenir, ou par les ſcélérateſſes de cet Uſurier, ou par la bénignité de ce mary commode, ou par les contributions de quelque vieille amoureuſe ? Car enfin il n'y a plus que ces endroits-là pour parvenir. *Sic itur ad Aſtra.*

MOMUS.

Non, non, je veux que tu ſois riche de pure ſource, je vais faire pleuvoir ſur toy la corne d'abondance.

AR-

ARLEQUIN. (*chantant.*)
Faites donc pleuvoir au plus vîte,
Car depuis long-temps je suis sec.
(*Momus frappe de sa Baguette, & Arlequin est precipité sous terre.*)

SCENE
CONTRE LES HOMMES.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

QUoy ? dans le printemps de votre âge, dans un temps où tous les jours de votre vie devroient être marquez par autant de nouvelles conquêtes, vous perdez sur de vieux bouquins d'Auteurs, tant de coups d'œil que vous pourriez si bien mettre à honnête intérêt ? Hé comment serez-vous la seule à Paris qui ne chomerez pas le retour des Officiers ? Déja les Abbez ont évacué les ruelles : Les Financiers n'oseroient plus y paroître que le bordereau à la main. Déja les gens de Robe ont pris leurs vacations de galanterie ; & pendant que toutes les Coquettes sont sous les armes, là en bonne foy, serez-vous la seule qui demeurerez dans l'inaction ?

ISABELLE.

Hé crois-tu, Colombine, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde, soient capables d'effleurer ma tranquillité ?

COLOMBINE.

Ah, je vous permets de faire l'esprit fort, tant que vous n'aurez qu'une Colombine en tête. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de Cesar ; quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ces plumets flamboyans & de ces cravates historiées qui ser-

ſerpentent juſques dans les boutonniéres, oh pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame, ces Guerriers-là ſont de terribles gens; & il n'y a Palatine ny Falbala qui en échapent.

ISABELLE.

Va, va, Colombine, il n'y a plus que des duppes qui donnent dans les paneaux des hommes; & ceux d'aujourd'huy ſont marquez à un coin de perfidie....

COLOMBINE.

Ouy, je conviens avec vous que les hommes ſont des perfides: mais une fois il faut vivre; & l'on vit avec ces perfides-là comme avec les Turcs, ſeulement pour la néceſſité du commerce.

ISABELLE.

Et quel commerce peut-on établir avec des traîtres qui ne ſont bons que pour eux-mêmes? Dans quelle ſujétion n'ont-ils pas jetté notre pauvre ſexe? Falloit-il nous brider comme ils ont fait, en nous éloignant des ſciences, du gouvernement, & des emplois?

COLOMBINE.

Ah, vraiment, vous remuez la vieille querelle: trop heureuſe ſi vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraîche datte! Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'être point appellées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes ſi célèbres? Déja, ſi nous n'allons point à la guerre, on ſçait bien que ce n'eſt pas faute d'avoir les inclinations militaires. Si nous ne paroiſſons point ſur les Fleurs-de-lys, hé n'eſt ce pas nous qui faiſons le thême à tant de jeunes Magiſtrats, à qui nous valons mieux que tous les ſiffleurs de Droit enſemble? Il eſt vray que nous n'entrons point dans les Finances; mais les Financiers ſont nos comptables. Allez, c'eſt une bonne condition que celle d'une jolie femme, quand on la ſçait faire valoir, & la ſcience de plaire eſt au deſſus de toutes les autres.

ISABELLE.

Mais ne trouves-tu pas que nous aurions bon air à briller dans un Tribunal de Justice ? Il me semble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche, seroit adoucie de la moitié : & qui pourroit tenir contre nous, si nous étions à la tête d'une Armée ? La beauté a des armes si naturelles.

COLOMBINE.

Ouy, je sens bien que si l'on opposoit une armée de femmes à une armée d'hommes, ce seroit le moyen d'avoir bien-tôt la paix. Mais pour ne point quitter notre thèse, si les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois, ces mêmes emplois ne nous offrent-ils pas tous les jours des endroits pour nous venger ? Quoy ! croyez-vous que pendant que Monsieur le Conseiller se lève dès l'aurore, pour aller faire les affaires d'autruy, on ne fasse pas souvent les siennes, & qu'on ne juge pas son honneur de petit Commissaire ? Pendant que Monsieur le Colonel court à la gloire & va monter la tranchée ; qui luy répondra que sa femme n'aille pas à l'occasion de son côté ? Allez, allez ; quoy qu'en disent les hommes avec leur pretendue superiorité, nous ne les balotons pas mal ; & tout ce qu'ils ont de plus beau relève des femmes.

ISABELLE.

Et ne comptes-tu pour rien cette guerre étudiée qu'il faut que nous nous fassions sans cesse ; ce joug importun de la pudeur, qui nous deffend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux ?

COLOMBINE.

Bon ! est-ce que vous ne sçavez pas le manége du sexe en ces rencontres ? Vient-on, par exemple, à vous produire quelque Tabatiére scandaleuse ? nous portons d'abord la main sur nos yeux : mais c'est pour nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque Vaudeville un pen gaillard ?

nous

nous feignons de détourner la veuë : mais c'eſt pour mieux recueillir nos oreilles. Nous ſurprend-on dans quelque lecture équivoque ? Hé bien, nous en ſommes quittes pour une petite rougeur ; & c'eſt un verny pour la beauté. Voila comme les femmes ont le plaiſir de tout, ſans en avoir jamais la honte ; au lieu que chez les hommes, la honte eſt toûjours à la ſuite du plaiſir.

ISABELLE.

Mais fais-moy raiſon un peu de cette licence effrenée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire ſans conſéquence ; au lieu que la moindre émancipation nous eſt tournée à crime ?

COLOMBINE.

Allez, allez, les loix de la pudeur ſont ſujettes à extenſion, comme le reſte. Notre honneur eſt de ces choſes où l'on peut dire que la forme emporte le fonds ; & la reputation de l'honneur eſt ſouvent plus courue que l'honneur même. Pourvû qu'on ſe pare au beſoin de certaines grimaces fondamentales ; qu'on ait ſoin tous les matins de charger ſes yeux ſur l'hyprocriſie ; qu'on begaye fidellement aux endroits où le ſexe doit begayer, hé notre honneur n'en exige pas davantage. Au contraire nous embaraſſerions les hommes, ſi nous nous piquions de ſuivre leurs loix à la rigueur ; & d'ailleurs nous vivons dans un pays où l'on ſe conduit moins par la Loy que par la Coutume.

ISABELLE.

Cependant à entendre ces vilains hommes, nous cedons à notre temperament, dès que nous avons la moindre honnêteté pour eux.

COLOMBINE.

Vraiment, je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toûjours leur moitié auſſi bien que nous ! Mais nous voit-on comme eux grenouiller dans les Cabarets ? Nous voit-on comme eux

chez Sauvage, dans le banc des Marguilliers du Caffé? Allons-nous sur les Théâtres nous baiser comme des petits enfans? Courons-nous les Foires pour y seringuer de l'huile sur le brocard des Bourgeoises? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies: mais nous les faisons à huy clos; & nous n'y appellons que les témoins absolûment nécessaires.

ISABELLE.

Et que dis-tu de ces jeunes foux, qui étalent tous les soirs aux Thuilleries, & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies? Que dis-tu de ces Empyriques en politique, qui changent la face des Etats, & qui se répandent par pelotons comme des hannetons & des sauterelles? Que dis-tu de ces Avanturiers qui paroissent dans Paris comme des feux follets, & qui tombent tout d'un coup en éclipse?

COLOMBINE.

Mais, je dis que tout compté & tout rabatu, il en est des hommes à peu près comme des Médecins. On connoît leur foible, on les turlupine dans l'occasion; & au bout du compte on ne sçauroit se passer d'eux. Mais voicy une visite d'éclat qui vous arrive. Trouvez bon que je me retire.

ISABELLE.

Et as-tu de si pressantes affaires?

COLOMBINE.

Ouy, je cours vîte me laver la bouche. Il y a assez long-temps que je parle d'hommes.

SCE-

SCENE DU BARON.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN (*qui par le moyen de Momus a obtenu les Richesses, vient habillé magnifiquement, avec quatre Laquais qui le suivent ; & trouvant Isabelle dans sa chambre luy dit :*)

DEs Beautez de Paris lorgneur infatigable,
Je viens vous reconnoître icy, mon adorable.
Mais je découvre en vous certain air tentatif,
Qui me revolte un peu l'appetit sensitif.
Est-il une beauté d'agremens mieux fournie ?
L'Amour dans ces yeux là loge en chambre garnie.
Cette bouche & ce nez paroissent faits au tour,
Et ce petit museau détermine à l'amour.
Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe
L'épaisse obscurité d'une envieuse robe ?
Ah sans doute, il faudroit la visiére d'Argus,
Pour percer tant d'appas connus & non connus.
Somme totale : Heureux qui sera l'Econome
D'un si joly Bijou ! Serois je bien votre homme ?
Mignonne, parlez sans façon.
Je suis un assez bon Garçon.
Donnez-moy votre cœur, ma petite Charmante ;
Et je vous en feray la rente.

ISABELLE.

Pense tu que mon cœur soit si fort au rabais.
Que de borner son vol aux vœux d'un Ex-laquais !

ARLEQUIN.

Hé, Madame ; en amour est ce que l'on raisonne?
Et le rang y doit-il supplanter la personne !

Seriez-vous la premiére, après tout, dont le cœur
N'auroit pas dédaigné Champagne ny la Fleur ;
Et de qui les transports allant plus loin encore,
Se seroient fait sentir jusqu'au rivage More ;
Quoy ? ne peut on d'un cœur s'ouvrir les doux sentiers,
Sans prouver les seize quartiers ?
Qu'a de commun l'amour avecque la noblesse ?
Ah ! laissons les ayeux, le blason, les d'Hoziers,
Et montrons seulement nos titres de tendresse.

ISABELLE.

Comme si la tendresse étoit de ton ressort,
Toy malheureux joüet des caprices du Sort !

ARLEQUIN.

Ouy, malgré la rigueur du Sort qui me nazarde
Je veux toûjours aimer, charmante Leoparde.
Car enfin, parlez moy sans feinte ny détour :
Est-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour ?
Ah ! lors qu'on peut tromper la garde vigilante
D'une Maman qui couve une jeune innocente,
Que joignant au Biscuit l'aide du Macaron,
Aux portes de Paris l'on traduit le Tendron :
Et qu'enfin au besoin l'Amour prêtant main forte,
La belle se deffend, & n'est pas la plus forte ;
Dans ces tendres instans j'ay toûjours éprouvé,
Qu'un Faquin peut sentir un bonheur achevé.

ISABELLE.

Ô Ciel ! quels contes bleux ce Maraut vient me faire ?

ARLEQUIN.

Hé, Madame, est ce à vous que je voudrois surfaire ?
Ah ! si pour mettre en goût les Dames du haut ton,
Les Soubrettes d'abord m'ont servy d'échelon ;
Si pour mes coups d'essay ma tendresse peu fine
A brigué de l'employ jusques dans la Cuisine,
Bientôt, bientôt mon cœur par un retour heureux,
A rehabilité la gloire de ses feux ;

Et

Et l'Envie à ſon tour me rompant en viſiére,
M'a procuré ſous main quelques coups d'étriviére.
Trop heureux, ſi ce cœur que j'eſtime tout neuf,
Pouvoit ſe mériter à coups de nerf de bœuf!
Aux plus rudes tricots, aux plus épaiſſes gaules,
J'irois pour vos appas dévouer mes épaules.

ISABELLE.

Finiras-tu bientôt ton galimathias?
Crois-tu qu'à t'écouter on ne ſe lâſſe pas?

ARLEQUIN.

Quoy? vous me criblerez d'outre en outre, Madame,
Et vous refuſerez l'audience à ma flame?
Il vous ſera permis de bombarder mon cœur,
Sans que je ſois en droit de crier au voleur?
Et qu'a donc de ſi cru ma tendre Rhétorique?
Voulez-vous, puis qu'enfin il faut que je m'explique,
Que dans les mots choiſis mon eſprit abſorbé,
Repette auprès de vous le Rolle d'un Abbé?
Et que pour intermède aux phraſes précieuſes,
Je vous livre un aſſaut d'œillades amoureuſes?
Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif Financier,
Je gliſſe adroitement Croix, Coulant, & Colier?
Qu'à force de preſens vous rendant moins ſauvage,
Je brigue votre cœur comme l'Echevinage?
Iray-je, auſſi tiré qu'un jeune Sénateur,
Par des mots cadencez vous empezer le cœur?
Et remuant la tête avec art & méthode,
Copier mot pour mot le Ticq d'une Pagode?
Viendray-je tout botté, l'air à demy chagrin,
Vous donner bruſquement des nouvelles du Rhin;
Et pour couper racine aux diſcours inutiles,
Vous ſommer tout d'abord comme on ſomme les Villes?
C'a, Mignonne, parlez. Me voila prêt à tout.

ISABELLE.

Traître, oſes-tu pouſſer ma patience à bout?

Pour la dernière fois fuis loin ma presence :
Ou bien tu sentiras le poids de ma vengeance,

ARLEQUIN.

Bon? Je sçay ce que peut une femme en courroux.
Jamais votre fureur ne tombe à plomb sur nous :
Et lors que la vengeance aiguillonne votre ame,
Ce n'est pas contre nous ; mais c'est de femme à femme,
Après tout, qui vous porte à faire tant de bruit?
Je ne demande pour tout fruit
De mes soupirs & de mes larmes,
Que d'avoir un petit réduit.
Dans les galetas de vos charmes.
Pour obtenir ce bien je me consume en pleurs,
Si ce procedé vous offence,
Par charité voyez ailleurs,
Et me donnez la preference.

ISABELLE (*luy donnant un soufflet.*)

Tiens, voila le party que je fais aux railleurs.

ARLEQUIN.

Il a claqué bien fort. Juste Ciel! quel outrage!
Me planter un soufflet au milieu du visage!
Colaphiser ainsi mes lévres de corail,
Moy qui voulois par elle ébaucher mon Serrail!
Si tu la reservois pour ce coup qui m'assomme,
Ah Nature, pourquoy n'en faire pas un homme?
Mais quoy! parce qu'elle est d'un sexe tout charmant,
La verray-je échapper à mon ressentiment!
Non. Je veux qu'un baiser appliqué par l'ingrate,
Soit l'emplâtre du tour que m'a joué sa patte :
Car, malgré l'ascendant qu'ont sur moy ses attraits,
Mon minois n'est point fait pour souffrir des soufflets.

SCE-

SCENE DU JUGEMENT DE PARIS.

MEZZETIN *en* MERCURE, (*conduisant les Déesses.*) JUNON, PALLAS, VENUS.

MERCURE (*aux Déesses.*)

MEsdames les Divinitez,
Vous marchez bien à pas comptez.
Au galop, au galop, Déesses.
Point de fausses délicatesses.
Quand il s'agit d'aller disputer un tresor
Aussi grand que la Pomme d'or.
Voicy le moment de la Crise.
Bien-tôt vous allez voir Pâris,
Pâris, Juré Priseur des graces & des ris:
Apprêtez votre marchandise.
Belles, n'avez-vous plus rien à dire au miroir?
Vous manque-t-il point quelque mouche?
La pommade qui sert à colorer la bouche
A-t-elle bien fait son devoir?
Vos yeux sont-ils seurs de leur rolle?
Sçavez-vous galamment élancer une épaule,
Pour affrioler un Amant?
Et pour tout dire enfin, certain couple si drolle,
Peut-il avec honneur forcer son logement?
Je laisse au beau Pâris à peser vos mérites:
Mais si j'avois à rendre un pareil jugement,
Belles, vous n'en seriez pas quittes
Pour montrer le nez seulement.

Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus.
In puris naturalibus.
PALLAS (*d'un air dédaigneux.*)
En vérité, Seigneur Mercure,
Votre bouche eſt un franc bourbier.
C'eſt déja pour Pallas une aſſez groſſe injure
De vous avoir pour Ecuyer,
Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,
Qui ſont pudiques par merveilles.
Paſſe encor pour Junon, & Madame Vénus.
L'une eſt femme, & l'autre eſt quelque choſe de plus.
Mais moy qui ſuis toute novice,
La moindre ordure met ma pudeur au ſupplice.
MERCURE.
Hé, Madame Pallas, trève icy de pudeur.
Je crois pieuſement que vous crevez d'honneur.
Mais comme la beauté, (ſoit dit ſans vous déplaire,)
Avec l'honneur ne marche guére;
Mettez-moy l'honneur de côté,
Et ne vous retranchez que deſſus la beauté.
Il n'eſt point de femme un peu vive,
Qui ne prît cette alternative.
L'honneur eſt, je l'avoüe, un precieux Surtout
Mais enfin quoy qu'il en arrive,
Un beau viſage excuſe tout.
PALLAS.
Pour une Morale ſi fine,
Vénus ne ſçauroit vous payer,
Qu'en vous invitant d'eſſayer
Ses draps de ſatin de la Chine.
VENUS.
A votre aiſe, Pallas, déchaînez-vous bien fort.
Mon crime unique, c'eſt de n'être point tygreſſe.
En effet, n'ay-je pas grand tort;
Sans ceſſe vous portez un œil plein de triſteſſe,
Sur la douceur de mes ébats:
N'auriez vous point auſſi, Pallas,

Des

Des défaillances de sageſſe ;
Entre nous, l'Immortalité
Eſt un terme bien long pour la Virginité.
Quand on veut juſqu'au bout ſoutenir la gageure,
Notre cœur en ſecret murmure,
Et fort ſouvent ſur ſes vieux ans,
Las du martyre qu'il endure,
Un honneur prend la clef des champs.

PALLAS.

Taiſez-vous, petite Effrontée.

VENUS.

Hé, Minerve, là là, tout doux.
Vous nous feriez penſer à tous
Que votre mine eſt éventée.

MERCURE.

Chut. J'apperçois Pâris & ſes Moutons. Meſdames ;
Ces petits animaux ne ſe diſputent rien.
Si c'étoit un troupeau de Femmes,
Ils ne s'entendroient pas ſi bien.

ARLEQUIN *en* PARIS, (*aux Déeſſes, après les civilitez reciproques.*)

Beautez, dont l'œil invite à la friponnerie,
Cet honnête homme que je vois,
Ne vous feroit-il point paſſer par la prairie,
Pour vous mener cueillir des noiſettes au Bois ?

MERCURE (*à Pâris.*)

Berger, pour m'écouter qu'on ait la tête nuë.
Je vous amene une Recruë
Des plus belles Divinitez.
Celle qui ſelon vous aura plus de beautez,
De ce fruit d'or ſera pourvuë.
Je n'examine point ſi c'eſt bien là le fruit
Qui la toucheroit davantage.
Quoy qu'il en ſoit, il vous ſuffit
Du plus charmant objet d'en faire le partage,
Et cela ſans craindre le bruit.
C'eſt Jupiter qui vous l'ordonne.

Pour moy, je ſuis Mercure, Huiſſier ſur ce requis;
Et par ainſi, Monſieur Pâris,
Coupez, taillez, rognez, ſans égard pour perſonne.

PARIS.

Peſte! A qui rogneroit ſur de pareils Oiſeaux,
Il luy faudroit de bons ciſeaux!
Mais moy, comment juger? Encor, juger des femmes?
Je ne ſçais pas le Droit, Meſdames.

VENUS.

Il ne faut que des yeux, Pâris, pour nous juger.

PARIS.

Que des yeux? Mais j'ay la berluë.

VENUS.

Que tu fais de façons, Berger!
Ah! ta longueur icy me tuë.

PARIS.

Mais je n'ay point de Robbe.

VENUS.

Hé qu'importe?

PARIS.

Comment?
On ne rend point de Jugement
Sans Robbe. La Robbe eſt le nid de la Science.

VENUS.

Hé bien, va va, l'on t'en diſpenſe.

PARIS.

Il me faut un Bonnet quarré.

VENUS.

Oh, Berger, de force ou de gré,
Tu nous rendras une Sentence.

PARIS.

Mais ſi je dors à l'Audience?

VENUS.

C'eſt moy qui te réveilleray.

PARIS.

Diable! c'eſt une affaire icy de conſéquence.

Voyons

Voyons un peu par où je la commenceray.
(*à Junon.*) Hola hé, la groſſe Citrouille,
Que je vous diſe un petit mot.
Elle eſt vrayment doduë & de bon ſuc. Un Sot
S'en accommoderoit. Ca, le prix vous chatouille?
N'eſt il pas vray?

JUNON.

Berger, ſi par toy je l'obtiens,
Ne t'embaraſſe point ny de toy ny des tiens:
Je vous feray tous Rois.

PARIS.

Roy des Bohémiens.
Auſſi-bien j'ay déja la main aſſez ſubtile:
Outre que ma blancheur m'en rend l'accès facile.

JUNON.

Fais-toy fort que Junon te comblera de biens.

PARIS.

Quoy, vous êtes Junon!

JUNON.

Ouy, je la ſuis ſans doute.

PARIS.

A propos, Madame Junon,
Jupiter n'a-t-il plus la Goute?
Mais l'heure icy me preſſe. Adieu, Dame Allizon.
Je vous feray bonne juſtice,
Et d'une. (*à Pallas*) Approchez, fine Epice.
Venez de vos appas faire exhibition.
Comment diable? une Lance, un Caſque, un Morion?
Vous allez donc à l'exercice?

PALLAS.

Berger, à ce harnois ne reconnois-tu pas
Pallas, la Guerriére Pallas!
Je ſuis la Reine des Sciences.
Pâris, adjuge moy le prix de la beauté:
Je te prodigueray les belles connoiſſances.

PARIS.

Vous me ferez Recteur de l'Univerſité.

PALLAS.

Si dans le Champ de Mars ton courage te guide,
Je t'armeray de mon Egide.
Les Boulets & les Fauconneaux
Sur ton corps porteront à faux.

PARIS.

Madame, vous devriez vous montrer à la Foire.
Vous auriez là bien des Chalans.

PALLAS.

Veux-tu donc effacer les plus fiers Conquerans ?
Veux-tu vivre à jamais au Temple de Mémoire ?

PARIS.

Madame ; je n'ay pas le temps.

PALLAS.

Pallas te répond de ta gloire.

PARIS.

Croyez-vous me corrompre à force de preſens ?
Tirez, Madame l'Amazone.
(*à Venus.*) A vous le dé, jeune Mignonne.
Etes vous friande du Prix ?

VENUS.

Si j'en ſuis friande, Pâris ?
Ay-je les yeux, à ton avis,
Bien tournez à la friandiſe ?

PARIS.

Voire même, à la gourmandiſe.

VENUS.

Pâris, il me paroît que tes ſens ſont émus.
N'en rougis pas, je ſuis Vénus.
Je ne t'offriray point ny Scèptre ny Couronne.
Je ne te feray point Breteur, ny Maître es Arts.
Veux-tu courir de doux haſards ?
Berger, l'occaſion eſt bonne.
A quatre pas de mon quartier
Certain jeune Tendron demeure,
Dont je rendray pour toy le cœur comme un brazier.

PARIS.

PARIS.

Diable ! mais c'eſt bien de bonne heure
Que Vénus change de métier !

VENUS.

Si tu ſçavois, Pâris, combien ſa beauté brille,
Tu l'aimerois dès ce moment.

PARIS.

Ainſi donc nous aurons tous deux contentement.
A vous la Pomme, A moy la Fille.
(*Il luy délivre la Pomme.*)

JUNON (*ſe jettant ſur luy.*)

Ah Chien, ah Loup Cervier !

PALLAS (*ſe jettant ſur luy.*)

Ah ! quelle perfidie !

PARIS.

Que voulez-vous que je vous die ?
Meſdames, en deux mots comme en cent, je défie
Les Petits & les Grands, les Sujets & les Rois
De pouvoir contenter trois Belles à la fois.

SCENE
DU PARNASSE
ET
DE L'ODE PINDARIQUE.

MOMUS, LE CONCIERGE DU PARNASSE, PIERROT.

MOMUS.

HE' bien quoy ? qu'eſt-ce, qu'y a-t-il, de quoi s'agit-il, mon enfant, pour ton ſervice ?

PIERROT.

Monſieur, eſt-ce vous qui ayez le Privilége pour contenter le monde ?

MO-

MOMUS.

Ouy, c'eſt moy, tu n'as qu'à dire ce qu'il te faut.

PIERROT.

Monſieur, vous ſçaurez que dans notre famille nous ſommes tous des ſots de Pere en Fils. Mon Pere étoit le premier Butor de ſon temps, & j'en ay la ſurvivance. Voudriez vous donc bien me donner un peu d'eſprit; avec celuy que j'ay déja, cela ne laiſoit pas de faire ſomme.

MOMUS.

Et de quel eſprit veux-tu?

PIERROT.

Mais du vieux ou du nouveau, comme il vous plaira.

MOMUS.

Eſt-ce de l'eſprit des Poëtes? Eſt-ce de l'eſprit des Orateurs? Eſt-ce de l'eſprit des Philoſophes? Fadaiſes que tout cela, mon Enfant, fadaiſes! Déja, depuis que les Femmes ſe mêlent de faire des Opera & des Tragédies, le Bel-Eſprit eſt tombé en quenouille. Mais veux-tu que je t'apprenne quel eſt l'eſprit à la mode, quel eſt l'eſprit qui met en crédit dans le monde?

PIERROT.

Hé bien, Monſieur, qu'eſt ce que c'eſt que cet Eſprit?

MOMUS.

Fourre toy dans le Bureau de quelque gros Iutéreſſé; gagne ſa confiance à force de courbettes & de caracoles, & fais ſi bien le chien couchant auprès de luy, qu'il te donne une femme de ſa main, & peut-être de ſa façon: Voila l'eſprit du ſiécle.

Prens moy la Chiourme de quelque vieux Corſaire de Procureur; & à la tête de ſix grands Forçats de Clercs, va-t-en piratter ſur les côtes de la Veuve & de l'Orphelin: Voila l'eſprit du ſiécle.

Leve une Boutique de Lanſquenet, mets-en le Bou-

Bouchon à ta porte, endors les Furets de la Police, & pour un certain revenant bon de Cartes, fais de ta maiſon un clapié de Jeu, de bonne chére, & de tout ce qui s'enſuit: Voila l'eſprit du ſiécle.

Prête ſur gages, prête à Poſte, prête à des fils de Famille, & par tes ſecours officieux, empêche les d'aller ſe faire Sénateurs à Mèts, pour y trouver des Juifs moins Juifs que leurs Peres: Voila l'eſprit du ſiécle.

Marie ceux qui veulent ſe marier, aide à ceux qui ne veulent tirer que de ſimples Extraits du mariage, & ſur tout facilite la naiſſance de ces enfans clandeſtins qui viennent au monde ſi bruſquement, qu'on n'a pas le temps de les declarer à la Doüanne: Voila l'eſprit du ſiécle.

Arrive à Paris avec le bagage d'un Operateur, vends-y d'abord ton Baume & ton Mitridate, & puis tout d'un coup, à la faveur de quelques ſimples mal connus, & encore plus mal appliquez, aſſure-toy un bon Caroſſe & de bonnes rentes pour le reſte de tes jours: Voila l'eſprit du ſiécle.

Fais la cour aux Vieilles, fais la chaſſe aux Veuves, & ſur tout tâche d'épouſer quelque riche laide, qui ſoit en même temps l'égoût de la nature, & le robinet de la fortune: Voila l'eſprit du ſiécle.

PIERROT.

Mais, Monſieur, c'eſt une Charge de Bel-Eſprit que je voudrois acheter.

MOMUS.

Hé tu n'as qu'à dire, mon Ami; je vais te faire ouvrir la Manufacture du Bel-eſprit.

(*La Ferme s'ouvre, & l'on voit le Parnaſſe.*)

Tiens te voila ſur le Parnaſſe; c'eſt là où les beaux Eſprits prennent leurs Matricules.

PIERROT.

Mais, Monſieur, à qui ſont ces petites Cabanes? on diroit des Loges des Petites Maiſons.

MO-

MOMUS.

C'eſt le ſéjour des Beaux-Eſprits, anciens & modernes. Dame, ces Meſſieurs-là ne ſont pas ſi bien logez que les Financiers, mais en recompenſe ils ont les Eſpaces imaginaires, & les Appartemens du ſublime pour promenades.

PIERROT.

Mais, Monſieur, il me ſemble que voila une choſe qui cloche, mettre un Cheval parmi de Beaux Eſprits.

MOMUS.

Tu ne connois donc pas le Cheval Pegaze! c'eſt la bête de ſomme des Poetes, c'eſt le grand Voiturier de l'entouſiaſme; & tel que tu le vois, il vit de pair à compagnon avec la moitié des Auteurs.

LE CONCIERGE DU PARNASSE.

Chut, chut. Paix, paix. Quel bruit font ces Marauts-là? Ah ah, c'eſt le Seigneur Momus.

MOMUS.

Monſieur le Concierge, peut-on voir Apollon?

LE CONCIERGE.

Non, Apollon n'eſt pas éveillé.

MOMUS.

Comment, pas éveillé? Va mon pauvre cœur, le ſommeil n'eſt fait que pour les petits génies; mais le Pere de la lumiére, l'œil de l'Univers, le flambeau céleſte ne ſçauroit dormir à l'heure qu'il eſt.

LE CONCIERGE.

Et moy, je vous dis que le Pere de la lumiére, le flambeau céleſte, le Juif errant de la nature, & tous les epithètes imaginables n'empêchent point qu'Apollon ne dorme, & ne dorme depuis trois mois.

MOMUS.

Il faut donc qu'il ſoit tombé en létargie.

LE CONCIERGE.

Hé vraiment ouy, de par tous les diables, il y eſt tombé. Depuis qu'il a eu la ſottiſe d'aſſiſter à la cérémonie

rémonie d'un Poëme en vers qui fut prononcé devant les Notables, il n'a pas déronflé.

MOMUS.

Que veux-tu dire, avec ta cérémonie d'un Poëme en vers? Est-ce qu'il y a des Poëmes en Prose?

LE CONCIERGE.

Ouy d'un Poëme en vers, & de deux mille vers. Tout le monde qui l'écouta, crut que l'Auteur avoit la dyssenterie poëtique, & même Pegaze qui y fut invité, en sortit avec un si grand mal de cœur, qu'on craignoit que ce ne fût la petite verole.

MOMUS.

Diable! voila un Poëme qui a fait d'étranges effets.

LE CONCIERGE.

Qu'appellez-vous d'étranges effets? Il a fait des cures merveilleuses; & il a si bien décrié l'Opium & le jus de Pavot. que la Pharmacie est actuellement en procès avec l'Auteur.

MOMUS.

Comment donc cela?

LE CONCIERGE.

C'est que les Malades qui sont travaillez de l'insomnie, n'envoyent plus querir de Drogues chez les Apotiquaires, ils ont recours aux copies manuscrites du Poëme. Mæpeste! cela fait dormir tout de bout, & presentement c'est un remède approuvé par la Faculté de Montpellier, & les Affiches sont sous la Presse.

MOMUS.

Tout cela ne conclut rien, je veux presenter à Apollon ce jeune homme-là.

LE CONCIERGE.

Comment? Est-ce pour en faire le Mitron du Parnasse.

MOMUS.

Et pensés-tu qu'on feroit mal d'y établir une Boulan-

langerie? Il y a assez de Poëtes qui meurent de faim. Mais allons, sans tant de raisons, éveille-moy Apollon,

LE CONCIERGE.

L'éveiller ! c'est dommage ! Il dort de si bonne grace ! Mais tenez, ne le prendriez vous pas pour une fille ? Je ne sçay pas ce qui en est, mais il est en assez mauvaise odeur auprès des femmes.

MOMUS.

Hé, les femmes n'ont elles pas raison ? Il n'y a rien de plus insupportable, qu'un homme qui fait le beau Luy fait-on des avances de tendresse, c'est autant de perdu ; son Miroir est un creancier privilégié, auquel il est comptable de tous ses momens. Aussi il faut voir comme les femmes sont revenues des jolis hommes !

LE CONCIERGE.

Ouy, je trouve que le sexe donne assez dans les Magots. Cependant les Abbez ne laissent pas d'aller toûjours leur train.

MOMUS.

Bon, les Abbez ! Voila encore de plaisans Colifichets ! Les Abbez sont dans les ruelles, ce que les Epagneuls sont à la chasse ; ils servent à faire lever le gibier, mais les Officiers le prennent.

LE CONCIERGE (*chante*)

Ah Phebus reveille reveille
Ah Phebus reveille toy.

Reveillez-vous belle endormie
Reveillez-vous, car il est jour.
(*Il chante les deux derniers vers sur l'air*,)
Que n'aimez-vous cœurs insensibles.

Ah ! puisqu'il est si opiniâtre, il n'y a qu'à prendre le Cornet de la Renommée. (*Il joue du Cor, & Apollon se réveille.*)

MO-

MOMUS (*à Apollon.*)

Seigneur Apollon, Jupiter m'a donné la commiſſion de remplir les ſouhaits des hommes. Cet Innocent-là borne le ſien au Bel Eſprit. Comme vous en êtes le Fermier général, je demande votre agrement, pour verſer ſur luy à plein ſeau l'entouſiaſme.

APOLLON.

Hé bien, qu'on le mène à l'Abbreuvoir d'Hypocrène, & pendant ce temps, que nos beaux Eſprits nous liſent quelque piéce nouvelle.

(*Tous les beaux Eſprits ſortent de leurs Loges, ayant chacun un papier marbré à la main.*)

MOMUS.

Comment diable? Eſt-ce que tous les foux ſont déchaînez? Mais écoutons un peu l'ouvrage de celuy-cy.

ARLEQUIN (*en Auteur, lit l'Ode qui ſuit*)

ODE PINDARIQUE,

(*ou Pindari-comique, ſur les guerres civiles du Parnaſſe.*)

C'a, qu'on me ſcelle Pegaſe!
Hola hé, Maître Apollon,
Ne m'épargne point l'Emphaſe?
Et vous, Nimphes d'Helicon,
Vous, Pucelles putatives,
Soufflez-moy ces fureurs vives
Qu'on puiſe en vos entretiens,
Pour fronder les balivernes
Qu'étalent certains Modernes,
Au mépris des Anciens.

J'entre en fureur; gare, gare.
Dans mes vers audacieux,
Je voudrois, nouveau Pindare,

Vol-

Voltiger jusques aux Cieux ;
Mais je crains la culebutte.
Fort souvent tel qui debute
Sur un ton ſi tranſcendant,
Fait banqueroute à la Lyre,
Et finit par la Satyre ;
Rare effet de l'Aſcendant.

Eſt ce Pindare, eſt-ce Horace ;
Sur qui je vois acharnez
Des Faux-Sonniers du Parnaſſe
Les Eſcadrons mutinez ?
Quoy ? de leur Critique amére,
Les Divins écrits d'Homére
N'ont pas été preſervez ?
Homére, Doyen des Sages,
On veut ranger tes Ouvrages
Parmy les Enfans trouvez ?

Degorge toute ta Bile,
Malheureux Pays Latin ;
On dégrade ton Virgile :
C'eſt bien fait, c'eſt un Faquin.
Quoy ? décrier la Sageſſe
De Didon, l'Archilucréce ?
Ah ! le tour eſt ſcélérat ?
Et ſur ce qu'un tel Modèle
Fait ſa Didon peu cruelle,
On la place à l'Opera !

Arrêtez votre inſolence,
Antipodes du bon ſens.
Oſez-vous bien ſur Terence
Decocher des traits perçans ?
Si l'on en croit votre audace,
C'eſt un Poëte à la glace,
C'eſt un Comique peſant.

Ah !

Ah ! ſi vos preuves ſont claires,
Que Terence a de Confréres
Dans le ſiécle d'à-preſent !

Mais je ſens que je m'abîme.
J'ay perdu les Etriers.
Voila ce que le Sublime
Procure à ſes Ecoliers.
Hé que diable allois-je faire,
Phebus dans cette Galére !
Tout l'Helicon va crier
Haro deſſus mon Genie.
Si j'ay fait une folie,
J'ay joué de mon Métier.

Fin de l'Ode.

PIERROT (*revenant.*)

Me voila Docteur en blanc, par la grace d'Apollon.

APOLLON.

Hé bien, ta harangue eſt-elle prête ? Il s'agit de nous remercier.

LE CONCIERGE.

Hé, Seigneur Apollon, qu'avez-vous à faire de ſa harangue ? Eſt-ce que vous voulez redormir ſur nouveaux frais ?

PIERROT.

Meſſieurs, je ſens que l'entouſiaſme opére ; & ſi je ne l'ay pris qu'à demy bain.

LE CONCIERGE.

Paix paix, cauſeurs, faites ſilence.

HARANGUE DE PIERROT.

PIERROT.

MESSIEURS. C'eſt une maxime de Pithagore, que pour ſçavoir parler, il faut commencer par ſçavoir

ſçavoir ſe taire. Trouvez bon que je mette en œuvre cette ſilencieuſe maxime. Par là j'épargne à vos oreilles le ſupplice ordinaire & toûjours ſuperflu d'un galimathias périodique ; par là j'épargne à vos modeſties ces rougeurs ſubites, ſuites néceſſaires des complimens de bienſéance ; & par là enfin, j'épargne à ma mémoire les faux frais d'un ſouffleur, animal inévitable dans les diſcours de longue haleine. Vous voyez donc bien, Meſſieurs, quel intérêt j'ay à garder le ſilence. Vous y trouvez votre compte, j'y trouve le mien ; que voulez-vous davantage ?

(*Tous les beaux Eſprits ſe récrient tout à la fois : O bene, ô bene*,) mais je dis bien, mais fort bien : *O bene, ô bene, &c.* (*Ils prennent Pierrot & l'emmenent.*)

SCENE DE COLOMBINE ET D'ISABELLE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Mademoiſelle, vos langueurs me deſeſperent. Vous entrez dans l'âge où l'honneur d'une fille commence à jouir de ſes droits, & vos yeux ſe ſentent encore de leur premiére innocence. Eſt-ce là le fruit de mes leçons, moy qui ay la reputation de faire de ſi bonnes Ecoliéres ? A votre place, j'aurois déja plumé la moitié de la Douanne, renvoyé une vingtaine d'Abbez au Seminaire, & fait trembler cinq ou ſix Regimens de Grenadiers : mais vous, pauvre Agnès, vous n'avez ny bouche ny éperon, & c'eſt peine perduë que de vous inſtruire.

ISA-

ISABELLE.

Quoy ? parce que je refuse d'entrer dans le grand monde, tu prens ta mauvaise humeur ? Voudrois-tu que j'allasse me jetter à la tête des hommes, & que peu soigneuse de ma reputation...

COLOMBINE.

Oh ! vous ferez de beaux progrès avec des coeffes toûjours rabattues sur votre visage ! Je m'étonne qu'aujourd'huy vous nous fassiez grace de vos grand' manches, & je suis tout édifiée que vous ayez donné un honnête essor à votre coeffure. Mais il est temps que je vous mette dans la bonne voye. N'est-ce pas une honte, que vous soyez si peu dégourdie ? Vrayment, vrayment, je n'avois pas votre âge, que j'avois déja fait tous mes exercices, & j'étois l'exemple du Quartier pour la Coquetterie.

ISABELLE.

Et m'est il permis de me livrer à la joye, pendant que mon Pere dissipe tout son bien à chercher la Pierre Philosophale ?

COLOMBINE.

Bon ! C'est justement la folie de votre Pere, qui doit vous élever le courage. Une fois, il faut songer que vous n'avez que votre casuel pour subsister. Croyez-moy, Mademoiselle, la beauté est une espèce de Chymie, qui ne fait pas moins de duppes que la Pierre philosophale. Tendez vos filets seulement, & je vous repons du reste. Vous allez devenir le Creuset fatal des meilleures Bourses de Paris. Je vous livre bientôt le Quaissier avec son Comptoir, le Juge avec ses Epices, le Banquier avec sa petite Hotte, le Courtier de Change avec ses Octaves. Oh ! que nous allons faire une bonne Maison ! que nous allons pressurer de sots ! Ca, Mademoiselle, quand vous plaît il que nous fassions afficher ?

ISABELLE.

Et qu'appelles-tu afficher, Colombine!

COLOMBINE.

Afficher, selon nos Statuts, c'est se trouver aux Thuilleries les jours de Police; c'est à dire les jours que la promenade est purgée de la Noblesse du Petit Pont * & des Levriers d'attache de la ruë Saint Honoré. C'est sur ce fameux Théâtre des Thuilleries, qu'une Beauté naissante fait sa premiere entrée au Monde. Bientôt les Mouchars de la grande Allée sont en campagne au bruit d'un visage nouveau, chacun court en repaître ses yeux. Le jeune Conseiller dégonfle sa Perruque des *Te Deum*, pour voir plus à l'aise; l'Abbé donne la derniére main à son Rabat; & fait armes de ses Tabatiéres; le Petit Maître rapelle ses prunelles égarées, & tâche à fixer le tourniquet de sa tête. Le Gascon même, tout transporté, manque l'heure d'un repas dont il s'étoit prié luy-même. Enfin la Belle sort enyvrée du fracas de sa beauté, & Dieu sçait si son nom & sa demeure échappent à la curiosité publique!

ISABELLE.

Et que gagne-t-on, Colombine, pour sçavoir son nom & sa demeure?

COLOMBINE.

Aussi-tôt, voila une Maison bloquée par tous les Grisons de Paris. C'est alors qu'une Soubrette habile est en droit de faire valoir tous ses talens. L'Homme de Cour lui fait ses libéralitez en complimens & en révérences; l'Homme de Robbe luy promet sa voix dans la premiére affaire qu'elle aura. Le Petit Collet luy offre des essences & des pastilles: mais on est sourd pour tous ces gens; & selon les bonnes mœurs, c'est toûjours un Financier qui noüe l'intrigue.

ISA-

* Des Garçons de Boutique.

ISABELLE.

Quoy, Colombine, un simple Financier l'emportera sur tant de Concurrens redoutables ?

COLOMBINE.

Qu'appellez vous, un simple Financier ? Sçavez vous quelle bête c'est qu'un Financier auprès d'une femme ? A la vûë d'un Financier les anciens meubles disparoissent, les Pagodes se multiplient sur les cheminées, les étoffes des Indes se développent, l'argent roule dans les tiroirs, la Garderobe s'enfle à vuë d'œil, les Laquais d'un Logis deviennent plus insolens, les Soubrettes ne sont plus Soubrettes que devant leurs Maitresses ; en un mot, la face de l'Univers est changée à la vue d'un Financier ?

ISABELLE.

Et garde-t-on long-temps ce Financier, Colombine ?

COLOMBINE.

Et mais, c'est selon. Par exemple ; s'il se presentoit quelque Seigneur Etranger, qui vint manger une centaine de mille écus à la Cour de France, l'honnêteté voudroit qu'on ne les luy laissât pas manger tout seul. Mais quand on tient comme cela quelque Pigeon d'outre mer, sçavez vous comme on en use ?

ISABELLE.

Hé bien, Colombine ?

COLOMBINE.

Comme ces Etrangers n'ont pas volontisrs un grand fonds de conversation, on appelle à son secours une petite Bassette obligeante, un petit Lansquenet officieux ; on se met de part avec Monsieur l'Etranger, on luy tire ses cartes l'une après l'autre, on luy rend mille petits Offices en apparence, on le ruïne enfin à petites journées ; Et n'est-il pas encore trop heureux, s'il n'a que cela à reprocher à la galanterie Françoise ?

ISABELLE.

Mais, Colombine, insensiblement à force de voir tant de gens, l'on se fait une réputation fâcheuse.

COLOMBINE.

Et qu'importe que le monde parle pourvû qu'on garde de certaines mesures ? Sur tout, si l'on veut conserver sa réputation, jamais d'homme avec soy aux Spectacles, ny aux Promenades. Et qu'en a-t-on à faire dans des lieux si publics ? Il faut les garder pour la Chambre.

ISABELLE.

Au bout du compte, Colombine, toutes ces précautions n'arrêtent pas les mauvaises langues.

COLOMBINE.

Hé bien, quand on voit sa conduite en proye aux Censeurs, on n'a qu'à faire courir un Manifeste de Coquetterie, dans lequel on étale les raisons qu'on a pour recevoir toute la terre. L'on voit l'un par nécessité, l'autre par curiosité, celuy-cy par politique, celuy-la par vanité, cet autre par bizarrerie, & tout le monde enfin, pour suivre la mode.

ISABELLE.

Ah, Colombine, que tu es une admirable fille, & qu'une de tes leçons dénouë l'esprit !

COLOMBINE.

Helas, Mademoiselle, je ne vaux plus rien : mais dans mes jeunes années on venoit étudier sous moy des deux bouts de Paris, & j'avois des correspondances jusques dans les Pays Etrangers.

ISABELLE.

Oh, il ne faut pas te plaindre, & tu es encore bien vive sur tes premiéres idées.

COLOMBINE.

Il est vray que j'ay toûjours les intentions bonnes ; mais je ne mourray point contente que je n'aye acquitté ma conscience d'un avis que je dois aux Coquettes de notre siécle.

ISA-

ISABELLE.

Et quel eſt cet avis, Colombine?

COLOMBINE.

Vous ſçavez que quand on a fait quelque chaſſe conſiderable, les portes des Chaſſeurs ſont toûjours tapiſſées du gibier que l'on a pris?

ISABELLE.

Et qu'entens tu par là Colombine?

COLOMBINE.

Je voudrois que la même coutume fût établie ſur la porte des Coquettes: qu'on y vît, par exemple, les griffes de l'homme de Juſtice, les ſerres du Financier, & la tête de linotte de l'Abbé. Mais voicy peut-être une occaſion de tapiſſer votre porte, & ce grand Laquais ne vient pas pour rien.

SCENE DES ELEMENS.

ARLEQUIN (*deguiſé,*) MARIANNE, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

DOcteur, au ſeul aſpect de votre mine hagarde,
Je vous trouve tout l'air d'un Crieur de moutarde.
Ce nez en manche de raſoir;
Cette bouche taillée en forme d'entonnoir:
Ce maintien tenébreux vous feroient, je vous jure,
Prendre pour le Corbeau de la Litterature.
Mais fuſſiez-vous encor cent fois plus Loup-garou,
Fuſſiez-vous Chat-huant, Singe, Magot, Coucou,
En faveur des attraits de votre Marianne,
On oubliroit toûjours que vous n'êtes qu'un Ane.

——— *Scelera ipſa nefaſque.*
Hac mercede placent.

(*à Marianne*) Et vous la crême des Beautez,
Fourmilliére d'appas, Tombeau des libertez,

Microcosme d'Amour, chez qui tout plaît, tout brille,
De ce vilain Magot êtes vous bien la fille ?
Parlez, repondez-moy.

MARIANNE.

Monsieur, vous sçavez bien
Que sur un cas pareil on ne répond de rien.

ARLEQUIN.

O la jolie incertitude !
Combien de sots pourtant font toute leur étude
De prôner fiérement le sang de leurs Ayeux,
Sans songer si ce sang n'a point tari sur eux ?
Tel qui croit au Mortier tenir par sa naissance,
Est peut-être le fils d'un Commis de Finance.
Tel qui par six chevaux vient nous éclabousser,
Doit peut-être le jour à son Maître à danser.
Encore trop heureux, si malgré ses chimères,
On ne luy donne pas un Régiment de peres !

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, je vous jure que ma fille est ma fille ; & j'en repons sur l'honneur de ma femme.

ARLEQUIN.

Ah, Docteur, la naissance est souvent incertaine.
J'en appelle à témoin le Cousin Diogène,
Qui voyant un enfant qui ruoit des cailloux
Sur un gros peloton de Nouvellistes foux,
Luy cria : Petit temeraire,
Tu peux, sans y penser, fort bien blesser ton pere.

LE DOCTEUR.

Encore une fois, Monsieur, je soutiens que Marianne est ma fille, à moy tout seul. Quand elle est venue au monde, ma femme ne voyoit plus personne, & j'avois banni de chez moy ce gros Quaissier qui pouvoit seul me faire ombrage.

ARLEQUIN.

Hé bon, bon ! à Paris manque-t-on de Galans !
Chaque rue est feconde en Plumets obligeans,
Qui d'un mary jaloux travaillent à la honte.
Tout s'en mêle jusqu'à ses gens : Mais

Mais par un privilège à leur sort attaché,
Les Domestiques vont par dessus le marché,
Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme est-ce là, qui ne veut pas qu'on soit le pere de ses enfans?

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur le Docteur, vôtre animalité
Pourroit prendre un ton plus modeste.
On ne disconvient pas que vous n'ayez jetté
Les premiers fondemens de la paternité:
Mais vos Voisins on fait le reste.
Faut-il vous le prouver demonstrativement?
Humano capiti cervicem Doctor equinam:
Ergo, Si Marianne étoit de vous vraiment,
Par la conformité d'un enfant à son pere,
Votre fille auroit donc le cou d'une jument,
Ou votre fille devroit braire.
Car enfin, tout enfant qui vous ressembleroit,
Hanniroit, meugleroit,
Rugiroit, hurleroit,
Japperoit, grogneroit,
Bêlleroit, glapiroit,
Sifleroit, miauleroit.
Dût enfin mon encens vous monter à la tête,
Vous n'êtes qu'un pressis, Docteur, de chaque bête.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je vous céde toutes ces qualitez-là, pourveu que vous me laissiez le droit que j'ay sur ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien, Papa mignon, Syndic des Godenots,
Digne rejetton d'Ostrogots,
Puis que vous vous flattez de cette Géniture,
Combien luy donnez-vous d'âge, par avanture:

LE DOCTEUR.

Monsieur, elle a quinze ans, si je m'en souviens bien.

ARLEQUIN.

Et la passe, Docteur, la comptez vous pour rien.

Mais pour changer de batterie,
La croyez-vous bien aguerrie ?
Sur tous les soubresauts de la coqueterie ?
A-t-elle bien appris sous sa Maman les tours
Par où l'on sçait mener un Mary comme un Ours ?

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoître,
N'avez-vous point souffert chez vous de Petit Maître ?

LE DOCTEUR.

Monsieur ?

ARLEQUIN.

Ne la voit-on pas trop souvent paroître
Dans ces lieux où l'Amour se glisse en tapinois,
Comme S. Cloud, Meudon, ou le Pont à l'Anglois ?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la Canicule,
Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,
Ne va-t-elle point par hazard
Courir la Porte Saint Bernard ?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant manége,
N'a-t-elle point parti pour les eaux de Barege ?
Sous ombre de vapeurs, n'a-t-elle point été
A Bourbon, à Vichy rétablir sa santé ?

LE DOCTEUR.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Comment donc la mettre en mariage,
Elle n'a pas encor fait son apprentissage.
Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter
Par quelqu'un des Experts en l'art de coqueter.
Et pour vous découvrir en deux mots ce mistére,
Je suis le Directeur du Peuple Elementaire,

Qui

Qui veut à cor à cri vous avoir pour Beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, Monsieur? Les quatre Elemens recherchent ma fille en mariage?

ARLEQUIN.

Ouy, Pecore. Le Feu, la Terre, l'Air, & l'Eau,
Enragent de tâter d'un si friand morceau.
Le Feu charmé de cette Belle,
Ne veut plus brûler que pour elle.
L'Eau pour lui plaire veut couler jusqu'au tombeau.
L'Air de son soufle la devore;
Et la Terre la prend pour la Déesse Flore.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, comment voulez vous que ma fille épouse les quatre Elemens à la fois?

ARLEQUIN.

Qui vous parle, Bûtor, de les prendre à la fois?
Déja vous êtes trop matois
Pour prendre l'Air pour votre Gendre.
On sçait que vos Ayeux, révérence parler,
Ont fait la capriole en l'air:
Par tant pour vos pareils l'Air ne vaut pas le pendre.
Pour la Terre, cet Element
Est reservé par préférence
A ceux qui pour mourir en toute diligence;
N'attendent que votre agrément
Sous la forme d'une ordonnance.
A l'égard de l'Eau, franchement,
Docteur dont la mule éclabousse,
Seroit ce un grand contentement
Pour une aussi charmante enfant,
Que d'avoir un mary d'eau douce?
Non, Docteur, il luy faut un mary tout de feu:
Et comme en tel gibier je me connois un peu,
Je pretens que sans plus attendre,
Elle soit mariée avec un Salemandre.

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, ma fille n'épousera jamais une

aussi vilaine bête qu'une Salemandre.

ARLEQUIN.

Hé, grosse buse, tu ne sçais donc pas qu'en faveur de ce mariage la Pierre Philosophale entre à perpétuité dans ta famille?

LE DOCTEUR.

Comment donc, Monsieur, la Pierre Philosophale?

ARLEQUIN.

Ouy, Cheval, la Pierre Philophale. Tu sçais bien qu'Averroës a décidé que la Pierre Philosophale ne pouvoit se faire qu'avec la matiére la plus vile, la plus basse, & la plus abjecte: en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé bien, Monsieur?

ARLEQUIN.

Hé bien, Clabaud par excellence, j'ay fait preparer un creuset de ta grandeur, où l'on te va jetter incessamment: & c'est avec toy-même qu'on va faire la Pierre Philosophale.

LE DOCTEUR.

Et vous pretendez avoir ma fille? Et zeste, & zeste, attendez-moy sous l'Orme.

ARLEQUIN.

Ah! ce vieux Roquantin fait donc l'opiniâtre?

Hola, Messieurs les Elemens, main forte à votre Directeur? Peuples de l'Eau, noyez moy cet homme-là. Peuples de l'air, devorez moy cet homme-là. Peuples du feu, brûlez-moy cet homme-là. Peuples de la Terre, engloutissez moy cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Hé, Messieurs, Messieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma postérité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puis qu'il est raisonnable, Peuples Elementaires, mettez vous en quatre pour le réjouir.

Fin de la Scéne, qui finit la Comédie.

LA

Connoissance d'Amadis.

LA NAISSANCE D'AMADIS.

COMEDIE EN UN ACTE,

MISE AU THEATRE

PAR MONSIEUR REGNARD,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme jour de Février 1694.

ACTEURS.

CARINTHER, Roy des Gaules. *Pierrot.*
ELISENE, Fille de Carinther. *Isabelle.*
PERION, Chevalier errant. *Arlequin.*
GALAOR, Confident de Perion. *Mezzetin.*
DARIOLETTE, Suivante d'Elisene. *Colombine.*
UNE OMBRE. *Pasquariel.*
Plusieurs Gardes de la suite du Roy.

La Scène est dans le Palais de Carinther.

LA

LA NAISSANCE D'AMADIS.

SCENE I.

GALAOR, PERION.

GALAOR.

EN vérité, Seigneur, je vous trouve dans un bien triste & moult piteux état, depuis que vous êtes en ce diable de Pays-cy. Pourquoy quitter votre Royaume, pour venir faire le Juif-errant dans les Gaules, & ne vous occuper qu'à occir des Geants, & venger l'honneur des Pucelles? Vous n'aurez jamais fait à ce métier-là.

PERION (*soupirant.*)

Ouf?

GALAOR.

Ouf? Cela me met le cœur en grande componction & détresse, de voir que mon bon Maître le Roy Perion s'en aille comme cela le grand galop dans l'autre monde. Par la digne épée que vous portez, revelez-moy l'ennuy qui vous mal-mene.

PERION (*chantant.*)

J'aime helas! c'est assez pour être malheureux.

GALAOR (*chantant aussi.*)

Sans cesse l'on vous voit voler de fille en fille.
A chaque gîte enfin vous changez chaque jour:
Si vous vous plaignez de l'Amour,
C'est fort bien fait s'il vous gousspille.

PERION.

Ce n'est pas l'amour que j'ay ramassé dans les Cabarets, qui me secouë davanrage. Helas! (*Il soupire.*)

GALAOR.

Et depuis quand donc les Princes poussent-ils de si grands soupirs? Est-il quelque porte, tant verouillée soit-elle, qui ne s'ouvre de primeface à leur aspect? & ne trouvent ils pas toûjours en leur chemin Donzelle prête à leur accorder la courtoisie?

PERION.

Parbleu, tu en auras menty, petit truand d'Amour, & il ne sera pas dit que je t'hebergeray dans mon cœur, sans que tu payes ton gîte.

GALAOR.

Mais quelle est donc la petite Carogne qui vous a si bien ajusté?

PERION.

Tu connois la Fille du Roy chez qui nous demeurons depuis huit jours?

GALAOR.

Qui, Elisène?

PERION.

Ah, malheureux! quel nom est sorti de ta bouche?
Ouy voila le fatal Brandon
Qui met mon cœur tout en charbon;
L'outrecuidé Geant, qui me faisant injure,
Fait de ma liberté pleine déconfiture.

GALAOR.

Oh, consolez vous. Si c'est là le Poulet de grain dont votre cœur est en appetit, je vous promets avant qu'il soit peu, que vous en aurez cuisse ou aîle.

PERION.

Ah, mon cher, il faut que je t'embrasse par avance pour le grand bien que tu me fais esperer. Mais dis-moy, Ecuyer mon amy, ta promesse sera-t-elle sans fallace? crois-tu qu'Elisène m'accorde la passade amoureuse?

GA-

GALAOR.

Si fera-t-elle, foy d'Ecuyer. Je sçais qu'elle vous trouve de fort bon aloy, & je connois moult très bien l'esprit des femelles; qui accordent plus volontiers leurs faveurs à un Etranger qu'à un Citadin. (*Il chante.*)

Une Fille bien apprise,
Qui veut toûjours aller son train,
N'accorde rien à son Voisin;
De peur qu'il ne le dise,
Elle vend mieux sa marchandise
A quelque Marchand Forain.

(*Il s'en va.*)

PERION.

Va donc, cher amy, va operer de maniére que je puisse voir la Princesse, & tâche à rechasser sur mes terres ce gibier amoureux.

SCENE II.

LE ROY CARINTHER, (*poursuivy d'un Lyon.*) PERION.

LE ROY.

AU meurtre, au secours, à la Justice

PERION (*combat le Lyon, & en délivre le Roy,*)

LE ROY.

Ah, preux Chevalier, c'est toy qui m'as récou des pattes de ce discourtois animal; c'est toy qui m'as sauvé la vie.

PERION.

Ce n'est pas une affaire pour moy d'aller à la chasse aux Lyons, j'en ay quelquefois une douzaine à mon croc, & on les sert par accolades sur ma table, comme des Lapreaux.

LE ROY.

Je suis fâché que vous ne m'ayez pas donné le temps de le tuer; je ne me suis jamais senti tant de courage.

PE-

PERION.

Ouy pour fuir & pour crier. Croyez moy, allez vous mettre au lit.

LE ROY (*en s'en allant.*

Voila qui est fait, je n'iray jamais à la chasse contre des animaux qui n'ont ny foy ny loy.

PERION (*seul.*)

Je me suis trouvé là bien à propos pour sauver la vie au Pere de ma Maitresse! Ah, cruelle fortune, pourquoy ne me donnes-tu pas occasion de faire pour la Fille, ce que je viens de faire pour le Pere? Ouy, je voudrois qu'elle eût cent Lyons à ses trousses, je voudrois la voir au milieu des fournaises les plus enflammées, qu'elle fût precipitée dans le fond des abîmes de la mer; le diable m'emporte si je l'irois requerir. Mais je vois sa Suivante.

SCENE III.

PERION, DARIOLETTE.

PERION.

BOn jour, accorte & gente Dariolette; quel bon vent a poussé la nef de tes appas à la rade de mes esperances?

DARIOLETTE.

La Princesse Elisène, ma tant bonne Maitresse, m'envoye vers vous son Seigneur; elle est navrée à votre sujet d'une blessure tant profonde, qu'elle n'en guerira jamais, si vous n'y mettez la matin.

PERION.

Qu'à cela ne tienne, je les y mettray plutôt toutes deux.

DARIOLETTE.

La Pauvrette se plaint jour & nuit, elle soupire, elle larmoye; & oncques elle ne vit Jouvenceau de tant bonne affaire que vous.

PE-

PERION.

Je t'assure que si elle me trouve Jouvenceau de très bonne affaire, je la trouve aussi Jouvencelle de fort bon deblay.

DARIOLETTE (*découvrant une Corbeille de fleurs.*)

Voila des fleurs qu'elle vous envoye pour marque de sa bien-veillance envers vous; elle les a elle même cueillies de sa main.

PERION.

Ah, Dariolette ma Mie! ce ne sont pas là les fleurs de son Jardin que je convoiterois davantage.

DARIOLETTE.

Je vous assure qu'elle n'a rien reservé, elle vous a tout envoyé.

PERION.

Ah, Dariolette, que je serois heureux si j'étois le Jardinier d'une aussi jolie plante que ta Maitresse! Je la cultiverois, je la labourerois, & devant qu'il fût un an j'en aurois de la graine.

DARIOLETTE.

Ah, Seigneur, ma Maitresse n'est point une Fille à monter en graine; on ne la laissera pas si longtemps sans luy donner un mary. Mais... là.... parlez-moy franchement, est il bien vray que vous l'aimiez si fort?

PERION.

Ouy, l'amour s'est mis en embuscade sur le grand chemin de mon cœur, pour l'assaillir & le détrousser. Il est feru si très profondément, que je ne puis m'excuser de la mort, si dans bref l'emplâtre de ses faveurs n'y donne allegement.

DARIOLETTE.

Il y a tout plein de ces agonisans là, qui tombent en pamoison à l'aspect des jolies Damoiselles. On sçait bien ce qu'il faudroit pour les faire revenir; mais la plupart sont des traîtres, qui ne cherchent qu'à emprunter certaines choses, qu'ils ne rendent jamais.

PE-

PERION.

Oh Diable ? mes intentions sont dans l'équilibre de la pudeur. Si je pourchasse ta Maitresse, c'est en toute loyauté & droiture. Je ne voudrois que luy dire deux mots.

DARIOLETTE.

Parler à ma Maitresse ; Ah, Seigneur, cela est impossible.

PERION (*luy donnant une bourse.*)

Tiens, tiens, cela rendra peut-être la chose plus facile.

DARIOLETTE.

Il faudroit donc que ce fût la nuit, afin de n'être vus de personne. Car il y a une loy dans ce Pays furieusement sévére contre une fille qu'on rencontre avec un garçon, & le bûcher est toûjours tout prêt pour les brûler tous deux sans autre forme de procès. Dame, dans les Gaules on est terriblement roide sur l'honneur.

PERION.

On traite les filles plus humainement en mon Pays; & si on brûloit toutes celles qui ont délinqué, le bois y manqueroit tous les hyvers. Mais tu n'as rien à craindre, dès à present j'épouse ta Maitresse.

DARIOLETTE.

Bon ! on voit tant de ces Epouseux-là qui amusent les filles avec des promesses banales de mariage ! Ils n'ont pas plutôt obtenu quelques gracieusetez, que tout le mariage s'en va à vau-l'eau. Pendant ce temps-là, une pauvre fille en a pour son compte.

PERION.

Comment ? tu doutes encore de ma fidélité ? Ecoute. (*Il tire son Epée.*)

Je jure par ce fer dont nul Géant n'échappe,
Par qui maint felon fut occis,
De ne boire jus de la grape,
Ny de ne manger pain sur nape,

Que

Que d'Elisène enfin je ne sois le Mary,
Si j'obtiens l'obligeante étape,
Autrement dit, le don d'amoureuse mercy.

DARIOLETTE.

Or maintenant éjouissez-vous ; je vais tâcher à mettre fin à tant glorieuse entreprise, & envers la minuit je vous feray ébattre en propos joyeux avec votre Maitresse. (*Elle s'en va.*)

PERION (*seul.*)

Je touche enfin l'heureux moment
Qui va finir mon amoureux tourment ;
Elisène bientôt deviendra mon partage.
Mon cœur tressaut, tous mes sens sont rassis ;
Dans peu l'Amour va m'ouvrir l'huis
Qui conduit dans le mariage.
A Minuit j'en diray deux mots
Avec ma Belle Jouvencelle,
Et je dois en mêmes propos
Me solacier avec elle.
O nuit, prens ton noir Balandran ;
Viens, descends, que rien ne t'arrête.
Puisque c'est à Minuit que se fera la fête,
Conduis vîte l'Eguille au milieu du Cadran.
(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

DARIOLETTE (*vient avec une Lanterne.*)
ELISENE.

DARIOLETTE.

ALlons, ma bonne Maitresse, la nuit est bien noire, & favorise notre marche clandestine.

ELISENE.

Ma pauvre Dariolette, je tremble comme la petite feuille. Mais, dis-moy, un homme n'est-il pas bien fort, quand il est seul avec une personne dont il est aimé ?

DA-

DARIOLETTE.

Mais, c'est selon. Quelquefois c'est l'homme qui est le plus fort, quelquefois aussi c'est la femme. Je ne sçais pas bien les règles du tête à tête, & je n'en ay encore receu que deux ou trois leçons.

ELISENE.

Mais est-il bien seur que tu m'ayes véritablement mariée avec le Roy Perion? Car sans cela je me garderois bien de me trouver cap à cap avec luy.

DARIOLETTE.

Hé ne craignez rien, je connois mille femmes qui n'ont jamais été le quart tant mariées que vous.

ELISENE.

Je ne sçaurois que te dire, ce mariage là me paroît un peu precipité.

DARIOLETTE.

Il ne s'en fait plus autrement; & dans ce temps-cy, il faut brusquer la Nôce, & ne pas donner le temps à un homme de se reconnoître, ny de faire trop d'informations de vie & de mœurs de la Future.

ELISENE.

Au moins, Dariolette, tu me promets que la Comédie se passera en simples recits & menus propos.

DARIOLETTE.

Hé, fiez vous à ma parole.

ELISENE.

Ma pauvre Dariolette, n'y auroit-il point moyen de remettre la partie à demain?

DARIOLETTE.

Bon bon, demain! Ne seroit-ce pas la même chose? Les nouvelles mariées demandent toûjours des lettres de répy, & elles seroient au desespoir qu'on les leur accordât. Allons. (*Elles s'en vont.*)

SCE-

SCENE V.

(*La Ferme s'ouvre, & l'on voit dans le fond du Théâtre, Perion sur un lit d'ange, en Robe de Chambre, botté, & ayant son épée sous le bras. Galaor est à côté de son lit tout debout. La Symphonie joue le sommeil d'Amadis.*)

PERION (*chante en se levant du lit.*)

Ah je sens, l'Amour qui me grille,
Je n'en puis plus morbleu;
Mon cœur petille,
Au feu, au feu; au feu, au feu.
Les Seaux de la Ville?

GALAOR (*s'avance, & chante:*)

Les plaisirs vous suivront desormais,
Vous allez, voir vos desirs satisfaits,
Un tendron novice
Tombe en vos filets.
N'allez pas faire icy le Jocrice;
Tambour battant menez-moy vôtre Agnès.
Il est temps que la jeune Bergére
De ses appas avec vous fasse un troc,
Cela vous est hoc.
On s'épouse aujourd'huy sans Notaire:
L'usage approuvé;
Est sous seing privé.
L'amour carillonne,
Et j'entends qu'il sonne.
Du haut du Clocher,
L'heure du Berger.

SCE-

SCENE VI.

PERION, ELISENE, GALAOR, DARIOLETTE.

PERION (*à Elisène.*)

AH, vous voila, Infante de mon ame! vous arrivez comme de cire, il y a long-temps que je vous attendois, & je commençois à me morfondre.

ELISENE.

Valoureux Chevalier, à votre aspect je deviens toute perplexe.

DARIOLETTE.

Ma Maitresse n'est encore qu'une petite novice.

PERION.

Oh, laissez moy faire, je luy montreray tout ce qu'il faudra.

Ceci se chante.

PERION. *C'est à* { *moy* / *luy* } *d'enseigner.*

GALAOR.

Aux Filles ignorantes
Les maniéres fringantes,
C'est à { *moy* / *luy* } *d'enseigner.*
Le grand art de ceder.

GALAOR.

Hé bien, la Belle, que dites-vous de notre Musique?

ELISENE.

Excusez, Seigneur, si la pudeur m'empêche de parler.

PERION.

Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.

Allons

Allons vîte joüer nos rôlles.

GALAOR (*chante.*)

Suivez l'Hymen, ce Dieu vous apprête
Un ambigu de plaisirs nouveaux.
Pendant que vous serez tête à tête,
Je vous promets de garder les manteaux.

PERION (*tirant Elisène par le bras, chante.*)

Allons, petite Marmotte.
Il n'est pas temps de pleurer.
Vous faites icy la sotte,
Et vous vous laissez tirer.
Tant de rigueur m'épouvante,
J'ay peur que cette Ignorante,
Avec toute sa façon,
Ne me montre ma leçon.
(*à la Soubrette.*)
Et toy, petite Mercure,
Pour adoucir ton chagrin,
Va pendant ma Procedure
Faire un tour dans le Jardin.
Quand la Maitresse est aux prises,
Les Soubrettes bien aprises,
Doivent voir en attendant
De quel côté vient le vent.

SCENE VII.

LE ROY (*suivy de plusieurs gens armez avec des lanternes & des fallots. Les mêmes Acteurs de la Scêne precedente.*)

J'Ay entendu du bruit dans mon Palais, & je crains qu'il ne soit arrivé quelque mal-engin à l'entour de ma fille. Mais que vois-je? Ma fille avec Perion? Ah, traître! après t'avoir reçû chez moy comme un mien frere, tu viens honnir ma fille?

PE-

PERION.

Je suis icy dans une Auberge,
Et les Guerriers portant flamberge,
Ont toûjours droit, chemin faisant,
Quand ils trouvent tendron friand,
De se payer des Arrerages.
Pendant qu'on repaît le Bidet,
Les Chevaliers ont pour usage
De se délâsser du voyage
Avec fille de Cabaret.

LE ROY.

Tu veux encore me vilipender par des propos injurieux, double coquin?

PERION.

Penart, prens le d'un ton moins haut,
De ton couroux il ne me chaut.
Je ne viens point dans ta famille
Mettre trouble ny desarroy;
Je n'ay rien tollu de ta fille,
Elle est entiére comme moy.

LE ROY.

Il faudra donc que ma fille soit brulée? Mais ce qui me console, c'est que tu seras grillé avec elle. Allons, Gardes, qu'on le saisisse, & qu'on me l'amene pieds & mains liez. Je veux que justice en soit faite.

(*Les Gardes veulent prendre Perion il se deffend, & s'enfuit. Les Gardes le poursuivent.*)

LE ROY (*seul.*)

Ouy parbleu tu mourras, outrecuidé Magot;
Tu grilleras aussi sur le même fagot.
Mais que dis-je? Grands Dieux! Bourreau de ma famille,
Ainsi qu'une saussisse on rôtira ma fille?
Moy-même j'en seray l'odieux occiseur?
Je fremis, tous mes sens se sont glacez d'horreur.
On rôtira ma fille: Ah nature nature!

Pour

Pour garentir l'honneur d'encombre & de méchef,
A quoy sert-il de donner la serrure,
Quand tant de gens en ont la clef?

SCENE DERNIERE.

(*On ouvre la Ferme, on voit le Bûcher & les Ministres qui amènent Elisène, Perion, & Dariolette, enchaînez avec des fleurs, & couverts de guirlandes.*)

PERION (*chante.*)

C'*Est unir deux Amans que de les rissoler ensemble.*

LE ROY (*à Perion.*)

Te voila donc, méchant suborneur, qui viole comme un Sarrazin les droits de l'hospitalité?

PERION.

Que voulez-vous que j'y fasse? Les filles ont toûjours eu de l'ascendant sur moy, & quand je puis je prends ma revanche.

LE ROY (*à sa fille.*)

Et toy, fille déloyale, me faire cet affront à la fleur de mon âge! (*à Dariolette*) Pour toy, chienne de pendarde, s'il n'y avoit point de bourreau, je t'étranglerois moy-même; c'est toy qui as mené ma fille à la boucherie.

DARIOLETTE.

Quant à moy je l'ay fait à bonne intention. J'ay cru que quand on s'étoit donné la foy, on pouvoit se parler de nuit & de jour sans rien craindre.

LE ROY.

Va va, tu seras brûlée. Allons, Officiers, faites votre Charge, qu'on fasse l'opération.

PERION.

Qu'appellez-vous l'opération? Je ne suis pas malade. A cet'heure, je vous avertis que je ne vaux rien rôty.

(*Les Gardes le mènent au Bûcher dont il sort une Ombre qui chante:*)

Ah! que fais-tu là temeraire?
Ah! je deffends qu'il soit rôty.
D'Elisène & de ce Compere
Il doit naître bien-tôt un fils,
Prematuré comme son pere,
Et qu'on doit nommer Amadis.

PERION.

Comment? De moy & d'Elisène doit naître un fils, qu'on nommera Amadis? & vous vouliez me faire brûler! Ah, vieux penard, je veux te faire mettre à ma place. Allons, qu'on le saisisse.

LE ROY.

Ah, Seigneur, je vous demande pardon, & puisque vous m'avez sauvé la vie tantôt contre un Lyon, je consens que vous épousiez ma Fille.

PERION.

Allons, je vous pardonne, & puis que les Destins l'ordonnent, j'épouse votre Fille. (*à Elisène*) Mais écoutez, la Belle, voila un Oracle qui me lanterne les oreilles. Il dit que j'auray bien-tôt un fils, je vous avertis que je n'aime pas les enfans precoces.

ELISENE.

J'aimerois trop mieux être morte, que d'avoir failli & prévariqué.

DARIOLETTE.

Seigneur, il ne faut pas que l'Oracle vous étonne. Les Filles dans les Gaules sont fort expeditives.

PERION.

C'est à peu près la même chose chez nous; & souvent les peres & meres sont plutôt avertis de la multiplication de leur famille, que de la nôce de leur fille.

LE ROY.

Allons, qu'en faveur de ce mariage, ce triste appareil de funérailles se change en des marques de réjouissance.

(*Le*

(*Le Bûcher se change en une Piramide enflamée, qui forme un Feu de joye. La Symphonie jouë un Menuet; après quoy un Berger chante:*)

Dans le bel âge,
Où l'on s'engage,
L'Hymen est doux.
Fille fringante,
Que l'amour tente,
Sans en rien dire demande un Epoux.

(*On danse, & puis le même Berger continuë.*)

Mais quand un Pere
Trop lent différe,
L'Amant sincére
Doit cependant
Prendre en avance
Quelque licence,
Sauf à deduire quand il sera temps.

GALAOR.

Seigneur, puisque vous êtes en train de marier, voila Dariolette. Tandis que vous jouez gros jeu avec la Princesse, ne pourrois-je point carabiner avec la Soubrette.

DARIOLETTE.

Est-ce que tu perds l'esprit? Crois-tu que je voulusse d'un Carabin comme toy?

GALAOR (*chante.*)

Ah! Dariolette,
Si blanchette, si douillette,
Je connois sur l'étiquette,
Que tu ne t'en feras prier;
Car lors que le Chevalier
De la Dame a fait emplette,
C'est la raison que la Soubrette
S'ébaudisse avec l'Ecuyer.

UN GAULOIS (*chante.*)

Au bon vieux temps
On s'aimoit d'amour sincére,

Qui plus aimoit sçavoit plaire,
Les Amans étoient constans
Au bon vieux temps
L'amour à present dégénére,
Ce n'est que feinte & mystére.
Ne verrons-nous de nos ans,
S'aimer comme on souloit faire
Au bon vieux temps ?

(*On joüe une Gavotte que tout le monde danse ; après quoy.*)

UN GAULOIS (*chante.*)

On ne peut bien garder les Filles,
Elles s'échappent quelque jour ;
Les Limaçons de leurs coquilles
Sortent bien pour faire l'amour.

GALAOR.

Quand veux-tu, petite Brunette,
Remonter un pauvre Ecuyer ?
N'est-il pas temps que ma mazette
Tire enfin à ton ratelier ?

DARIOLETTE.

Quand on est & jeune & gentille,
Il est bien fâcheux de mourir :
Mais de rester encore fille,
C'étoit mon plus grand déplaisir.

PERION (*au Parterre.*)

D'Amadis voila la Naissance,
Assez suspecte à mon avis.
Sans trop médire, il est en France
Encore bien des Amadis.

Fin de la Comédie.

Le Bel-Esprit.

LE

BEL-ESPRIT.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur L. A. P.

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le treiziéme jour de Mars 1694.

ACTEURS.

CINTHIO entêté de Bel-Esprit, sous le nom de Cleanthus, Pere d'Angelique.
LE DOCTEUR, Frere de Cinthio.
ANGELIQUE, Fille de Cinthio.
OCTAVE, Amant d'Angelique.
ARLEQUIN, } Valets d'Octave.
PASQUARIEL, }
COLOMBINE, Suivante d'Angelique.
PIERROT, Valet de Cinthio.
DEUX NORMANDS, Messieurs de Crocanville. *Arlequin. Pasquariel.*
UN PHILOSOPHE, }
UN POETE, }
UN BEL-ESPRIT, } *Arlequin.*
UN HOMME DE ROBE, }
UN COCHER, }
APOLLON, }
UN MINISTRE D'APOLLON. *Pierrot.*

La Scène est à Paris chez Cinthio.

LE BEL-ESPRIT.

ACTE I.

SCENE I.

(*Le Théâtre repreſente une Place publique.*)

OCTAVE, PASQUARIEL.

OCTAVE.

OUy, j'y ſuis réſolu, la vie ne me ſçauroit être agreable ſans ce que j'aime, & ſi je ne puis obtenir Angelique, cette épée me délivrera de la rigueur de mon ſort.

PASQUARIEL.

Gardez-vous bien de faire cette folie. Il y a une raiſon de la derniére conſequence qui vous en doit empêcher.

OCTAVE.

Quoy ?

PASQUARIEL.

Une raiſon qui vous doit fermer la bouche.

OCTAVE.

Encore ?

PASQUARIEL.

C'eſt que j'ay ouï dire à un habile Médecin, qu'il n'y a rien de ſi contraire à la ſanté, qu'un coup d'épée au travers du corps.

OCTAVE.

Belle deciſion !

PASQUARIEL.

C'eſt un fameux Médecin. Je n'en connois point qui expédie plus vîte un malade.

OCTAVE.

Il faut être fort habile, pour porter ce jugement d'un coup d'épée au travers du corps!

PASQUARIEL.

Pour aller vîte en l'autre monde; il ne faut pas de meilleure voiture.

OCTAVE.

C'eſt juſtement ce que je demande.

PASQUARIEL.

Croyez-moy, ne prenez pas cette réſolution, vous n'en ſortirez point à votre honneur.

OCTAVE.

Quelle raiſon te le peut perſuader?

PASQUARIEL.

L'experience. J'ay eu bien des fois envie de me tuer; mais je n'ay jamais pû tenir ma colére contre moy-même.

OCTAVE.

C'eſt que tu n'en as jamais bien formé le deſſein.

PASQUARIEL.

Oh que ſi fait; & je n'en ay eu que de trop bonnes raiſons. Mais, ma foy, on a les bras de cotton quand il ſe faut donner le coup déciſif. Pour moy, je ne viſe jamais droit dans ces occaſions, mon coup porte toûjours à vuide par deſſous le bras.

OCTAVE.

Tu me crois donc bien lâche?

PASQUARIEL.

Ce n'eſt pas à dire. Mais le plus brave homme eſt poltron comme une vache, quand il faut qu'il ſe batte contre luy-même. C'eſt le dernier effort de la bravoure que de ſe tuer de ſa propre main; tout le monde n'eſt pas capable d'une action ſi héroïque.

OCTAVE.

Je te feray voir que je le suis. Pourquoi as tu cette opiniâtreté ?

PASQUARIEL.

C'est que tous les Amans desesperez se portent le mieux du monde le lendemain du jour qu'ils se devoient pendre pour avoir perdu leurs Maitresses.

OCTAVE.

Je ne dois point être confondu avec les Amans ordinaires.

PASQUARIEL.

Je vois bien que vous aimeriez mieux être confondu avec votre Maitresse.

SCENE II.

COLOMBINE, OCTAVE, PASQUARIEL.

COLOMBINE (*à Octave.*)

VOila Messieurs de Crocanville qui vont arriver. Vous sçavez qu'Angelique est obligée de choisir celuy des deux qui luy plaira davantage.

OCTAVE.

Se peut-il qu'elle me préfére quelqu'un, après ce que j'ay fait pour elle ? Tu sçais qu'ayant commencé à nous aimer en Italie, si tôt que notre cœur fut capable de sentir quelque chose, je pensay mourir de douleur lors qu'elle partit avec ses parens pour venir en France : que ne pouvant resister au chagrin de ne la voir pas, je la vins trouver après la mort de ma mere, & que son pere me permit de la voir comme j'avois acoutumé autrefois, & me fit esperer que je l'épouserois lors que l'Oracle d'Apollon auroit déclaré le sécret de ma naissance ?

COLOMBINE.

Il a bien changé depuis. Il n'a que la science en tête, & il veut que sa fille épouse un Bel-Esprit.

OCTAVE.

Quoy ? Angelique seroit de ce goût-là ?

COLOMBINE.

Vrayment non, mais son pere seroit-il le premier qui marieroit sa fille pour luy, au lieu de la marier pour elle ?

PASQUARIEL.

Allez, ne craignez rien : ce n'est point à un Esprit que vise une fille qui se veut marier.

COLOMBINE.

On aura pourtant bien de la peine à empêcher cette affaire-là. Son pere a un entêtement pour la science qui passe toute imagination, il veut que tout le monde chez luy apprenne le Latin, il m'a fait acheter un Rudiment où je n'entends rien.

PASQUARIEL.

Tu aimerois bien mieux étudier un rude Amant.

COLOMBINE.

Angelique vous permet de tenter toutes choses pour la delivrer de Messieurs de Crocanville, & vous conseille d'en communiquer avec son oncle.

PASQUARIEL.

Cela est juste ; il faut communiquer avec l'oncle, avant que de communiquer avec la niéce.

COLOMBINE.

Il doit pourtant prendre conseil d'un Bel-esprit, avant que de se déterminer sur Messieurs de Crocanville, & il en cherche un pour cela.

PASQUARIEL.

Un Bel-Esprit ?

COLOMBINE.

Oüy.

PASQUARIEL.

Ne vous mettez pas en peine, j'entends Arlequin.

Je

Je vous feray votre affaire; ou j'y brûleray mes livres.

COLOMBINE (*à Octave.*)

Adieu, je vous quitte, profitez de l'avis.

SCENE III.

ARLEQUIN, OCTAVE, PASQUARIEL.

ARLEQUIN (*s'escrimant contre la Cantonade avec son Epée de bois.*)

OU sont-ils, que je les tue, ces Coquins? Où sont-ils?

OCTAVE.

Qui, qui?

ARLEQUIN.

Où sont-ils, que je les anéantisse?

OCTAVE.

Qui donc? A qui en veux-tu?

ARLEQUIN.

Je veux exterminer toute la race des Crocanville, tous ceux qui sont, tous ceux qui ont été, & tous ceux qui seront, jusqu'à la centiéme génération. Comment? Enlever à la barbe de mon Maître ce qu'il aime le mieux?

OCTAVE.

Tu auras bien de la peine à l'empêcher. Je te suis pourtant redevable de ton affection.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux que vous crevassiez que de souffrir ce deshonneur. Il est vray qu'il n'y a pas de nation au monde si friande de bons mariages.

OCTAVE.

Ce n'est point l'intérêt qui m'a fait agir.

ARLEQUIN.

Ils ne vous ressemblent guéres, ils fleurent de cent lieuës un bon Party.

OCTAVE.

C'en est fait.

ARLEQUIN.

Point point, l'affaire n'est pas si desespérée que vous croyez.

OCTAVE.

Pourquoy ?

ARLEQUIN.

Vous croyez que celuy qui n'aura pas été choisi pour épouser Angelique, la laissera épouser à l'autre sans plaider ?

OCTAVE.

S'il n'a pas raison.

ARLEQUIN.

Il n'est pas nécessaire d'avoir raison pour plaider ; il ne s'agit pour la Nation, que d'avoir un pretexte. On ne fait aucun marché en ce pays-là, qui ne soit accompagné de procès ; à plus forte raison un mariage : c'est un marché fort scabreux.

OCTAVE.

Mais, s'il n'y a point de difficulté ?

ARLEQUIN.

Ils trouveroient des nullitez dans le mariage du monde le plus regulier. La Justice même devient litigieuse entre leurs mains, & je connois un Normand qui fit un Procès à un Payſan, de ce qu'en passant dans la ruë il avoit laissé braire son âne devant sa porte.

OCTAVE.

Cela ne peut pas être.

ARLEQUIN.

J'en connois un autre qui poursuivit sa servante en Justice, de ce qu'elle laissoit trop diminuer sa viande dans son pot.

OCTAVE.

Je ne voy dans ce mariage....

ARLEQUIN.

Je crains bien qu'ils ne plaident contre vous, & qu'ils ne poursuivent un Decret de prise de corps contre votre cœur, de ce qu'il a la hardiesse de brûler pour Angelique.

OCTAVE.

Si cela est nous plaiderons long-temps.

ARLEQUIN.

Si Arlequin ne réüssit pas, je songe à une chose qui pourroit bien vous faire donner le croc en jambes à Messieurs de Crocanville.

OCTAVE.

Tu auras trente Loüis, si tu réüssis.

ARLEQUIN.

Trente Loüis?

OCTAVE.

Oüy.

ARLEQUIN.

Il faudra tâcher de faire votre affaire.

OCTAVE.

Le Pere d'Angelique est un esprit bien difficile.

ARLEQUIN.

Quand ce seroit un Diable, il faut bien qu'il me fasse gagner trente Loüis; je luy en donneray plutôt la moitié. Voyons un peu notre affaire... (*à Octave*) C'est trente Loüis neufs, au moins?

OCTAVE.

Des Loüis neufs.

ARLEQUIN.

Nous n'avons qu'à nous presenter, mon camarade & moy, habillez en Gentils-hommes Normands, pour épouser Angelique. Nous dirons un régiment de sottises, & nous aurons un air si sot, Monsieur, que j'espere que nous réüssirons à nous faire donner notre congé.

OCTAVE.

Mais quand les deux Normands arriveront, leur presence découvrira ton imposture. D 7 AR-

ARLEQUIN.

C'est ce que j'y vois de fâcheux.

OCTAVE.

Voila un plaisant moyen !

ARLEQUIN.

Il étoit fort bon, si vous ne l'aviez pas trouvé mauvais. Patience, il ne laissera pas de réüssir. Je n'ay qu'à leur faire rendre une Lettre, à la descente du Coche, de la part du Pere d'Angelique, dans laquelle il leur dira, que comme il a été long-temps sans apprendre de leurs nouvelles, il a accepté un autre Parti qui s'est presenté.

OCTAVE.

Passe pour cela.

ARLEQUIN.

Voila, Monsieur, ce que mon foible génie & mes lumiéres peu lumineuses me fournissent pour vous témoigner la passion extrême que j'ay de... gagner incessamment les trente Loüis que vous m'avez promis.

SCENE IV.

(*Le Théâtre represente l'Appartement de Cinthio.*)

COLOMBINE, CINTHIO.

COLOMBINE (*à part.*)

IL faut que le drôle soit bien fin, pour ne pas donner dans le panneau.

CINTHIO.

Il faut être Bel-Esprit pour briller dans la Maison des Crocanville. Je les attens avec impatience, & je crois que ma Fille en sera contente.

COLOMBINE.

Oh ouy, Monsieur, il n'en faut pas douter. (*à part*) Tu n'en es pas encore où tu penses, vieux fou.

CIN-

CINTHIO.

La belle chose que la lecture ! Si tu avois lû les Colloques de Mathurin Cordier ; l'Histoire de Pierre de Provence & de la belle Maguelonne ; les Chevilles de Maître Adam ; avec le Traité de Pharmacie, & les œuvres posthumes de Monsieur Canule, tu serois enchantée. Voila ce qu'on appelle de beaux Livres, cela !

COLOMBINE.

Ma foy, Monsieur, je crois que vous perdez le peu d'esprit qui vous étoit resté. Tous les Livres que vous venez de nommer n'ont jamais été que dans la Bibliothèque de la Samaritaine.

CINTHIO.

Il faut que je me prepare pour une conversation fort brillante, dont je dois être cette après-dînée ; il faut que je cherche de bons mots pour en debiter.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous lisez le matin ce que vous devez dire l'après-dînée dans la conversation ? Le Traité de Pharmacie de Monsieur Canule est admirable pour les bons mots.

CINTHIO.

Voila le grand secret pour briller dans les Cercles.

COLOMBINE.

Je n'aime point du tout l'esprit preparé, moy.

CINTHIO.

C'est que tu n'es pas Bel-Esprit.

COLOMBINE.

Et je n'ay pas même envie de l'être. Qui, moy ? je serois du nombre de ces Beaux-Esprits de profession, qui ne parlent jamais comme les autres ; qui ne sçavent ce que c'est que d'appeller les choses par leurs noms ; qui ne crachent que des sentences, & qui s'imaginent que l'esprit consiste à ne se pas faire entendre ? Il n'y a rien qui m'impatiente davantage que ces Esprits qui sont tirez à quatre épingles, & qui

qui sont toûjours à l'affus de quelque pointe. J'aimerois mieux mille fois qu'un homme me dît des sottises, que de me dire de grands mots.

CINTHIO.

Tu es du goût moderne, tu aimes mieux les sottises que les grands mots.

COLOMBINE.

Je ne trouve rien de plus insupportable, qu'un Esprit qui se donne sans cesse la question, & qui se perd dans les nuës à force de se guinder.

CINTHIO.

Tu t'accommoderois mieux de l'Esprit qui descend dans la Cave, que de celuy qui monte au Grenier, parce que selon le dire d'un Ancien, *Sine Cerere & Baccho friget Venus.*

COLOMBINE.

C'est un galimatias où l'on ne comprent rien que l'Esprit des Sçavans.

CINTHIO.

C'est que le tien n'est pas d'une vaste étenduë.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que vous sçavez tant, que je ne sçache aussi bien que vous!

CINTHIO.

Ce que je sçais?

COLOMBINE.

Ouy, voyons.

CINTHIO.

Plus de choses que tu n'en apprendras jamais;

COLOMBINE.

Mais quoy, encore?

CINTHIO.

Je sçais l'Ortographe, Ignorante.

COLOMBINE.

C'est une belle science que l'Ortographe!

CINTHIO.

C'est la plus belle de toutes, c'est un Philophe qui me l'a dit.

CO-

COLOMBINE.

Ce Philosophe a bien la mine d'être un fou. Mais qu'est-ce que l'Ortographe?

CINTHIO.

C'est .... Belle demande! C'est .... L'Ortographe. C'est .... c'est la premiére de toutes les Sciences.

COLOMBINE.

Me voila bien plus sçavante! Mais définissez-la moy.

CINTHIO.

L'Orrographe ... Attendez ... De même que la beauté de l'Univers consiste dans la juste construction des parties qui le composent, l'Ortographe consiste dans la juste construction des lettres qui composent les mots.

COLOMBINE.

Voila un beau raisonnement, avec vos constructions.

CINTHIO.

Ignorante, qui n'entends pas le mot de Construction! C'est que tu as des obstructions dans l'esprit. Ne vois-tu pas que ce qui fait que nous trouvons une femme belle, c'est l'Ortopraphe & la juste construction des parties qui composent son visage?

COLOMBINE.

Ah, ah! cela est drôle. C'est donc la belle Ortographe & la belle construction de nos actions qui fait les grands hommes?

CINTHIO.

Il n'y a rien de mieux.

COLOMBINE.

C'est la bonne ou la mauvaise Ortographe de nos parties qui fait la douleur ou le plaisir? Par exemple, la mauvaise construction & la mauvaise Ortographe de ma main avec votre jouë, n'est-ce pas ce qui cause la douleur? (*Elle luy donne un soufflet.*)

CIN-

CINTHIO (*portant la main sur sa joüe.*)
Comment ! un soufflet !

COLOMBINE.

C'est pour rendre l'argument plus sensible. Allez, Monsieur, la mauvaise Ortographe de votre cervelle vous a rendu fou.

CINTHIO.

Taisez-vous, insolente ; je suis plus sage que vous, & je veux que ma fille épouse un Bel-esprit. Ouy, je le veux, & j'ai raison de le vouloir.

COLOMBINE.

C'est selon. Il y a des femmes qui n'aiment point qu'on paye d'esprit avec elles. Ce n'est pas de ce côté-là qu'elles font tomber les gros frais. Si votre Fille est de ce nombre-là, vous n'avez pas raison de le vouloir.

CINTHIO.

Je veux qu'elle en épouse un, & qu'elle devienne Bel-Esprit elle-même.

COLOMBINE.

Le mariage d'un esprit avec un corps ne réüssit guéres.

CINTHIO.

N'importe, je l'ay résolu, & je vais donner ordre pour cela à la reception de Messieurs de Crocanville.

COLOMBINE.

Et moy, à une affaire pressée qui m'oblige de vous quitter. (*à part*) Il faut tâcher de renvoyer ces Crocans boire du Cidre.

SCENE V.

CINTHIO, COLOMBINE, ANGELIQUE, PIERROT.

CINTHIO.

Hola ho, quelqu'un ?

PIER-

PIERROT.

Monsieur ?

CINTHIO.

Qu'on fasse venir ma Fille.

PIERROT.

La voila.

CINTHIO.

Hé bien, ma Fille, êtes vous prête à recevoir Messieurs de Crocanville ?

ANGELIQUE.

Non, mon Pere.

CINTHIO.

Comment, non ?

ANGELIQUE.

C'est que je ne veux point épouser un Provincial. On se rouille trop en Province, on y perd absolument les bons airs, & c'est à quoy je ne veux point m'exposer ; je mourrois plutôt que de me résoudre à quitter Paris.

CINTHIO.

Il faudra bien pourtant que vous le fassiez.

ANGELIQUE.

Non, mon Pere, je vous prie de ne me point forcer à vous desobeïr, j'ay pris mon parti là-dessus.

CINTHIO.

Et j'ay pris le mien aussi. Voila qui est admirable ! Ne serez-vous pas plus heureuse que vous ne méritez, d'épouser un homme d'Esprit ?

COLOMBINE.

Ce n'est pas si grand chose que vous croyez, qu'un Bel-Esprit. J'ay des vers icy qui le disent bien mieux que moy.

CINTHIO.

Des vers ?

COLOMBINE.

Ouy, des vers. Ecoutez. (*Elle lit.*)

Dans ce siécle pervers c'est un foible avantage.

Que

Que d'avoir la Science & l'Esprit pour partage.
Quand le monde autrefois suivoit de bonnes mœurs.
Le Bel-Esprit tenoit lieu d'heritage,
Auprès des grands trouvoit mille douceurs,
Et des belles souvent obtenoit des faveurs.
Mais on a bien changé d'usage.
On a tant fait, qu'enfin le bel-Esprit
N'est plus qu'un chetif appanage
Et n'a ny grace ny crédit.

Jadis parmi le sexe aimable,
Aux graces de l'Esprit rien n'étoit comparable;
Avec ce seul endroit on étoit engageant.
Les Amans devoient tout à leur délicatesse;
Et quand on leur montroit alors quelque foiblesse,
Ce n'étoit point à leur argent
Qu'on prostituoit sa tendresse.

Dès que sur la vertu le vice a prévalu,
L'or a pris sur le Sexe un empire absolu.
En vain l'esprit dans les ruelles,
Veut pour gagner les Cœurs étaler des appas,
Il ne trouve que des cruelles:
Il a beau s'épuiser, on ne l'écoute pas,
Et ce n'est que l'argent qui brille aux yeux des Belles.

Ouï les femmes ne sont plus sujettes au péché de l'Esprit, ce n'est que le péché de la Bourse qui les tient,

CINTHIO.

C'est un péché grossier.

COLOMBINE.

Autrefois on souffroit le corps à cause de l'Esprit; à l'heure qu'il est, on aime le corps à cause de la Bourse.

CINTHIO.

Je veux que ma Fille donne exemple aux autres, & qu'elle préfére l'Esprit à tout.

ANGE-

ANGELIQUE.

Je n'aime point l'esprit Normand, & j'aimerois mieux épouser un Sot, qu'un Normand qui auroit de l'esprit.

COLOMBINE.

Elle a raison, & j'ay autrefois ouï dire un Proverbe à ma Graud' mere, qui m'a donné une aversion horrible pour les gens de cette Nation.

De grand Seigneur, grande Riviére,
D'un Normand, & d'un grand chemin,
Ne fais jamais ton voisin.

CINTHIO.

Ce Proverbe-là est faux, pour les Normands.

PIERROT.

Monsieur, voila Messieurs de Crocanville.

CINTHIO.

Ma Fille, faites bien votre devoir, & souvenez-vous de leur parler avec esprit.

SCENE VI.

ARLEQUIN & PASQUARIEL *déguisez.* CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, PIERROT.

ARLEQUIN & PASQUARIEL, (*l'un avec une bosse par derriere, l'autre par devant, veulent faire la révérence tous deux à la fois & tombent l'un sur l'autre.*)

COLOMBINE.

Voila Messieurs de Crocanville à bas. Prenez garde de vous gâter la taille.

ARLEQUIN (*à Pasquariel en se relevant.*)

La peste soit de l'animal!

ANGELIQUE.

Ah quelle horreur! Ce sont des monstres.

ARLE-

ARLEQUIN (*bas à Angelique.*)

Ne vous allarmez pas, la Belle; c'eſt Arlequin & Paſquariel qui ſe ſont Crocanvillez pour votre ſervice.

PASQUARIEL (*à Cinthio.*)

Nous liſons dans les Naturaliſtes, que le Rhinoceros n'abandonne jamais ſes petits que lorſqu'ils ſont capables de rechercher ce qui leur eſt bon, & d'éviter ce qui leur eſt contraire; ainſi, Monſieur, comme je ſçay que vous avez été un véritable Rhinoceros à l'égard de votre Fille, vous ne devez pas vous étonner ſi je deſire avoir poſtérité d'une perſonne auſſi accomplie.

CINTHIO.

Voila un fort ſot compliment!

COLOMBINE.

Comment; Vous vous plaignez d'un compliment qui vous prend pour un Rhinoceros?

ARLEQUIN.

Comme en cas de mariage il faut toûjours venir au fait, Monſieur trouvera bon que ſans m'amuſer aux complimens, je le previenne ſur certains articles que je pretens être inſerez dans le Contract de mariage, ſi je ſuis aſſez heureux pour être preferé.

ARTICLES

QUI DOIVENT ETRE INSEREZ AU CONTRACT DE MARIAGE.

Premiérement, le Futur veut & entend, que ſes biens & ceux de la Future reſteront au dernier vivant, quand même ils n'auroient point de poſtérité; & que la Future prendra le ſoin de ſe laiſſer mourir dans trois mois, à compter incluſivement depuis le jour de la conſommation du mariage,

CINTHIO.

Voila une condition impertinente.

A R-

ARLEQUIN.

Ecoutez jusqu'au bout, vous ferez vos repliques quand j'auray tout lû.

Plus, comme c'est une coutume usitée en faveur des mâles issus de l'illustre Maison de Crocanville, que les femelles contractantes leur assurent un doüaire, le Futur demande dix mille écus par chacun an, qui luy seront assignez sur les biens meubles & immeubles du Pere de la Future.

Plus, le Futur n'entend en aucune sorte que la Future abandonne les soins de son ménage, sous pretexte de se venir dérouiller à Paris, étant persuadé que ces dérouillemens enrouillent fort souvent la tête d'un mary,

Plus, le Futur entend, qu'en cas qu'il luy prenne envie de divertir les fonds destinez pour la paix du menage, la Future selon la coutume de Paris, n'usera point du droit de represailles.

Plus, qu'en cas qu'il prenne envie à la Future d'être devote, le domestique ne soit point obligé d'en patir, & moins encore le Futur sur le fait du devoir conjugal.

Plus, comme les modes engagent à beaucoup de dépense, le Futur entend que la Future soit toûjours habillée modestement & de la même façon, c'est à dire d'un bon Cadis pour les jours ouvriers, & d'une Grisette honnête les Dimanches & les jours de Fête. Bien entendu, que, contre la coutume des femmes du bon air, elle s'interdira l'usage du vin & du tabac.

Plus, comme l'experience nous apprend qu'une Joueuse qui a perdu son argent, engage souvent pour se depiquer & pour soutenir ses pertes, le fond de la communauté, il ne sera permis à la Future de jouer aucun jeu, excepté le noble jeu de l'Oye renouvellé des Grecs.

COLOMBINE.

Voila d'assez bonnes clauses pour inserer dans un Con-

Contract. Monsieur de Crocanville n'entend pas mal ses intérêts.

CINTHIO.

Il y a quelque chose de bon, mais la plupart est impertinent, & je ne donne point ma Fille à un extravagant comme vous.

PASQUARIEL.

Au moins je n'ay que dix enfans de mon premier mariage.

CINTHIO.

Dix enfans? Vous avez l'insolence de vouloir épouser ma fille avec dix enfans sur les bras?

ARLEQUIN.

Je n'en ay que quatre, tant légitimes que naturels.

CINTHIO.

Il en a quatre encore? Voyez l'insolence!

ARLEQUIN.

Oüy, quatre enfans sterlin.

CINTHIO.

Qu'est-ce à dire sterlin?

ARLEQUIN.

C'est à dire que les quatre en font cinquante deux.

COLOMBINE.

Madame aura là une nombreuse famille!

CINTHIO.

Vous êtes des fripons.

ARLEQUIN.

Corbleu, ce n'est point ainsi qu'on traite un homme qui porte le nom de Crocanville.

CINTHIO.

Cinquante & deux enfans, bourreau!

PASQUARIEL.

Par la ventrebleu, la maison de Crocanville est la plus ancienne maison de Normandie.

CINTHIO.

Prenez garde que je ne vous applanisse votre bosse.

ANGELIQUE.

Hé, mon Pere, ne vous emportez pas.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous bien que voila la premiére Epée de notre Province ?

CINTHIO.

Cinquante & deux enfans, traître !

PASQUARIEL.

Il ne faut point violenter l'inclination de Monsieur ; il n'a qu'à nous rembourser les frais que nous avons faits pour les préparatifs de la nôce.

ARLEQUIN.

Vous ajouterez à ce rembourſement dix mille écus que j'ay dépenſé pour me mettre en équipage.

CINTHIO.

Vous êtes un bon gueux, pour dépenſer dix mille écus !

PIERROT.

Je parie que ſi vous envoyez querir un Maréchal, il luy trouvera des cloux à ſes ſouliers.

ARLEQUIN.

Autre ſomme pour m'avoir fait inſulter.

COLOMBINE (*luy prenant ſa boſſe.*)

Il ne ſeroit pas juſte que Monſieur de Crocanville remportât ce paquet de poulardes.

ARLEQUIN.

Autre injure encore plus agravante, & qui demande un plus grand dédommagement.

CINTHIO (*prenant un bâton.*)

Je m'en vais me dédommager moi-même du tout qu'on me vouloit faire.

PASQUARIEL (*ſe ſentant frapper.*)

Bon ! voila de quoy faire une bonne Procedure.

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, pardonnez luy, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe du Rhinoceros.

CINTHIO.

Me voila bien saoul de Messieurs de Croeanville. Je feray beaucoup mieux de marier ma fille avec un Bel-Esprit de la Robbe dont on m'a parlé.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

CINTHIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

CINTHIO.

JE me mets fort peu en peine de ce qu'on en peut dire, ma Fille sera mariée dans la Robe; il n'y a point de mariages plus solides, & je veux luy donner un homme qui soit du métier.

ARLEQUIN.

S'il n'est point du métier, elle le fera bien-tôt de la confrairie.

COLOMBINE.

Je crois que vous y songerez plus d'une fois.

CINTHIO.

D'où vient?

COLOMBINE.

J'espere qu'après avoir bien tourné autour du pot, vous donnerez Angelique à Octave.

ARLEQUIN.

J'espere qu'après avoir bien tourné autour du pot, ce sera Octave qui mangera le lard.

COLOMBINE.

Vous ne sçavez pas ce que vous refusez.

CINTHIO.

Comment?

CO-

COLOMBINE.

Vous refusez un homme qui a la plus belle passion du monde pour vous, à cause que vous êtes bel esprit.

ARLEQUIN.

Il vous épouseroit vous-même, si vous étiez à marier.

CINTHIO.

Je me défie toûjours de ces jeunes Engeoleurs, qui ne caressent les Peres & les Meres que pour avoir les Filles.

COLOMBINE.

Si vous sçaviez tout ce qu'il dit de votre esprit & de votre capacité!

CINTHIO.

De mon esprit & de ma capacité?

COLOMBINE.

Il dit que vous êtes le plus bel esprit & le plus sçavant homme du siécle.

ARLEQUIN.

Et qu'il ne connoît point de Sçavant qui ne soit auprès de vous un gros ane, Monsieur.

CINTHIO.

Il a donc quelque goût?

COLOMBINE.

Personne ne se connoît mieux en mérite.

ARLEQUIN.

Personne ne se connoît mieux en sots.

CINTHIO.

Cela ne suffit pas, il me faut un Gendre qui ait de la science, & il n'y a de sçavans que les gens de Robbe.

COLOMBINE.

Il y a quelquefois un grand vuide sous ces grandes Robbes.

CINTHIO.

Que dit cette impertinente?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien, c'est qu'elle abhorre le vuide.

CINTHIO.

On m'a dit que Monsieur Rouget étoit un bon Philosophe & un Bel-esprit, & je veux absolûment luy donner ma Fille; mais il faut qu'elle apprenne la Philosophie, car Monsieur Rouget n'aimeroit pas une ignorante.

COLOMBINE.

Vous avez envie de faire tourner la tête à votre Fille avec votre Philosophie.

CINTHIO.

Je soutiens que ma Fille a du génie pour les Sciences.

ARLEQUIN.

Elle conjuguera fort bien le Verbe *Amo*.

CINTHIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Les Femmes aiment si fort ce mot, qu'elles le sçavent conjuguer en toutes sortes de langues sans l'avoir appris. Demandez plutôt à Colombine ce que c'est que conjuguer *Amo*.

COLOMBINE.

Voyez ce nigaud!

ARLEQUIN.

Quand les Femmes n'auroient point de génie pour les Sciences, leur curiosité leur en donneroit. Elles veulent tout sçavoir, & il y en a beaucoup qui s'abandonnent à leurs tendres transports autant par curiosité que par amour.

COLOMBINE.

Il faut être bien impertinent!

ARLEQUIN.

Ce sont les deux humeurs peccantes des Femmes que l'Amour & la Curiosité.

COLOMBINE.

Quel animal !

ARLEQUIN.

Il leur faudroit toute la Boutique de Monsieur Canule pour évacuer ces deux humeurs. (*à Colombine*) Conjugue donc le Verbe *J'aime*.

COLOMBINE.

J'aimerois fort à voir rosser les gens qui parlent aussi sottement que toy.

ARLEQUIN.

Fy, la vilaine, qui brûle d'un amour illegitime ! (*à Cinthio*) Etes-vous Philosophe par curiosité, Monsieur ?

CINTHIO.

Je suis Philosophe parce que j'aime la Philosophie.

ARLEQUIN.

Etes-vous de ces Philosophes qui suivent la Nature, qui donnent tout aux fonctions animales ? Etes-vous un pourceau d'Epicure, Monsieur ?

CINTHIO.

Ce n'est point-là ma Philosophie.

ARLEQUIN.

Etes-vous Peripatheticien, de ces Philosophes ambulans & inquiets qui voltigent de plaisir en plaisir, qui voudroient souvent changer de femme, & qui aiment mieux celle de leur voisin que la leur ?

CINTHIO.

Je n'ay de l'inquiétude que pour me séparer des ignorans.

ARLEQUIN.

Vous êtes donc de la Secte de Diogène. On m'a donné le veritable tonneau de ce Philosophe dont je veux vous faire present. (*Il le va querir.*)

CINTHIO.

Il me fera plaisir, & je seray bien aise de rompre commerce avec les sots.

ARLEQUIN (*roulant le tonneau avec Pierrot.*) Tenez, le voila. Comme je ne suis pas un Philosophe si enphilosophé que vous, c'est un meuble qui m'est fort inutile. Mettez-vous-y pour voir. (*Arlequin & Pierrot le mettent dans le tonneau.*) Etes-vous à votre aise?

CINTHIO.

Fort bien. (*Il veut se relever.*)

ARLEQUIN (*l'en empêchant.*) Puisque vous ne voulez pas être un Philosophe ambulant, il faut s'il vous plaît, que vous soyez un Philosophe roulant. (*Arlequin & Pierrot le roulent sur le Théâtre.*)

CINTHIO.

Au secours! ces marauts, ils me tuent.

ARLEQUIN.

Peut-on mourir d'une plus belle mort, que de mourir dans un tonneau qui sent encore le vin dont il fut autrefois remply; Allons, de la joye, Monsieur, roulez vous dans la Maison du Cousin Diogène. (*Ils le font rentrer dans la Cantonade, toûjours en le roulant: & s'en vont.*)

SCENE II.

ANGELIQUE, COLOMBINE.

ANGELIQUE.

HE' bien, Colombine, as-tu gagné quelque chose sur l'esprit de mon Pere?

COLOMBINE.

Rien du tout. Il est obstiné comme une vieille mule.

ANGELIQUE.

Quoy? Je serois réduite à épouser Monsieur Rouget? Non, je n'y consentiray jamais, & j'aime mieux cent fois mourir, que de renoncer à Octave.

CO-

COLOMBINE.

On ne renonce point à ses Amans, quoy qu'on se marie, on ne s'en éloigne en apparence que pour s'en approcher de plus près. L'état d'une fille est un état de contrainte, & le mariage est un champ libre pour bien des choses. Tout ce que vous avez à faire, si Monsieur Rouget vous déplaît, c'est de faire tout comme si vous l'aimiez, & de ne point resister à votre Pere avec tant d'opiniâtreté.

ANGELIQUE.

Tu veux donc que je luy obeïsse aveuglément?

COLOMBINE.

Vous ne m'entendez point. Je vous dis qu'il ne faut point le contrarier; qu'il faut faire semblant de luy accorder tout, pour ne luy donner rien; qu'il faut applaudir à ses raisonnemens, & admirer toutes ses idées; vous verrez qu'il vous abandonnera la pratique, pourveu que vous luy abandonniez la speculation. Les Philosophes sont plus humains que vous ne pensez. Ils ne sont jaloux que de leurs opinions, & ils se mettent peu en peine de ce qu'on fait, pourvû qu'on approuve ce qu'ils disent. Hé bien, il veut vous marier avec Monsieur Rouget? Il faut feindre d'y consentir, afin de l'amuser par des complaisances affectées. Il faut sçavoir entrer dans le foible des gens dont on a besoin. Ce n'est qu'à force de soupleſſe qu'on les fait venir où l'on veut. Allez vous-en le trouver; & s'il vous parle d'Octave, ne manquez pas de luy en dire bien du mal.

ANGELIQUE.

Du mal d'Octave, moy.

COLOMBINE.

Voyez-vous pas bien que c'est reculer pour mieux sauter? Voila une plaisante délicatesse! Vrayment il n'est pas besoin que les femmes soient si scrupuleuses! S'il leur venoit une élevûre au visage toutes les fois qu'elles disent ce qu'elles ne sentent point, il n'y

en a pas une qui n'eût le teint horrible. D'ailleurs il est de la bien séance de ployer un peu avec un Pere.

SCENE III.

ANGELIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, PASQUARIEL.

ANGELIQUE (*sans appercevoir Octave.*)

NOn, je ne luy obéiray jamais, quoy qu'il en puisse arriver. Moy? J'épouserois Monsieur Rouget? un homme d'une figure bourgeoise, & d'un mérite trivial? C'est à quoy je ne consentiray jamais. D'ailleurs j'avouë que je ne sçaurois me détacher d'Octave; luy seul a sçu par ses complaisances & par ses maniéres, faire de douces impressions dans mon ame; enfin luy seul. (*en apperçevant Octave*) Ah, Octave, que venez-vous de m'entendre dire? Quelle opinion allez vous avoir de moy? Mais enfin je suis sur le point de vous perdre, & c'est bien le moins que je doive faire, après vous avoir toûjours caché ma foiblesse, que de vous laisser penser que vos soins & votre amour m'avoient sçu plaire, & que s'il m'avoit été permis de disposer de moy, je n'aurois jamais été qu'à Octave.

OCTAVE.

Le sort, charmante Angelique, secondera ces sentimens que vous venez de me faire voir, & qui me rendent le plus heureux de tous les hommes. L'amour qui se plaît à couronner les Amans fidèles, vient de nous inspirer un stratagême, qui nous fera triompher de ceux qui nous persecutent, & qui me rendra ma divine Angelique. J'ay parmi mes Valets un véritable Protée, qui va paroître bientôt sous la forme de Monsieur Rouget, & qui fera tout ce qu'il faut pour être refusé.

CO-

COLOMBINE.

Il faut qu'il paroisse bien ridicule s'il veut réussir ; car on est bien entêté de Monsieur Rouget.

OCTAVE.

Quel malheur pour moy, si Monsieur Rouget m'enlevoit la divine Angelique !

PASQUARIEL.

Cela arrive souvent de même. La plupart des jolies femmes sont le partage d'un méchant Cheval de Carosse. Aussi je ne m'étonne pas si elles ont quelquefois recours à d'autres voitures, pour aller mieux.

COLOMBINE.

Quelqu'un vient. Sortez viste que l'on ne vous voye icy.

SCENE IV.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, PIERROT.

CINTHIO (*à Pierrot.*)

C'Est un homme que Monsieur Rouget ! Il n'y a point d'homme en France qui sçache la Géographie comme luy.

PIERROT.

Il n'a pourtant pas la mine, avec son air fluet, de faire voir grand Pays à Mademoiselle. Voyez comme il est fait ? Tenez, le voila.

SCENE V.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, PIERROT, ARLEQUIN (*en Robe*) PASQUARIEL (*portant le queue d'Arlequin.*)

ANGELIQUE (*à Arlequin qui la veut baiser.*)

MOnsieur, je ne baise point les hommes.

ARLEQUIN (*à Cinthio.*)

Jamais aucune nouvelle, Monsieur, n'a causé dans mon cœur un si grand tressaillement de joye, que lors qu'on m'est venu signifier de votre part, que vous m'aviez choisi pour m'associer & conjoindre avec Mademoiselle. Bien loin que cette proposition soit sujette chez moy aux fins de non recevoir, je l'ay acceptée sans délay, pour y répondre en bonne & dûe forme, comme la chose le requiert. Vous devez croire, Monsieur, que je ne me laisseray pas condamner par défaut sur l'article de la conclusion, & moins encore sur celuy de la reconnoissance. Je declare, en presence de tous ces Témoins, qu'elle a fait élection de domicile dans mon cœur, & que vous vous devez attendre à tous les actes de soumission qui vous seront rendus à l'avenir par votre très humble, &c.

PASQUARIEL.

Il y a bien de l'ortographe dans ce compliment-là!

COLOMBINE.

Voila parler dans les termes de l'art.

ANGELIQUE.

Assurément.

PASQUARIEL.

Vous allez bien entendre autre chose!

ARLEQUIN (*à Angelique.*)

Comme ainsi soit, Madame, que les Ruisseaux se hâtent pour se rendre dans les Fleuves, & les Fleuves dans la Mer, pour luy porter le tribut de leurs eaux; aussi tous les hommes doivent payer à vos charmes le juste tribut qui leur est dû: & attendu que vos beautez ternissent par leur éclat celuy des lanternes & des falots, les hommages que vous méritez doivent surpasser tous les autres, & si vous recevez, ainsi que le desire le Suppliant, celuy qui vous est par luy rendu, il prendra soin d'enregistrer l'ajournement personel qui luy a été fait de comparoître devant

devant vos beautez, dans les Annales de ſes jours fortunez, comme étant, &c.

CINTHIO (*à part.*)

Ne me propoſera-t-on jamais que des Gendres ridicules?

COLOMBINE.

Je ſuis aſſurée que Monſieur a mis trois mois à faire ce compliment-là.

ARLEQUIN (*à Cinthio.*)

J'en avois preparé un pour Madame votre Femme.

CINTHIO.

Ma Femme vous en quitte, & moy pour elle.

ARLEQUIN.

Je la comparois à l'ancienne Ville de Troye.

CINTHIO.

Vous croyez, à ce que je vois, ma Femme bien vieille?

ARLEQUIN.

Comme la fameuſe ville de Troye eut quantité d'aſſiégeans, auſſi je ſuppoſois dans mon compliment, que Madame n'en a pas manqué en ſon temps, & que ſi elle a ſuccombé à leurs efforts, ce n'a été qu'après y avoir reſiſté courageuſement, à l'exemple de cette importante Place.

CINTHIO.

Voila qui eſt inſolent.

COLOMBINE.

Mais enfin, vous avez été le fortuné cheval qui a eu l'honneur de cette conquête-là?

ARLEQUIN.

Ce ſont les flammes de votre amour qui ont mis l'incendie dans le cœur de cette célèbre Cité.

PIERROT (*allumant des fuſées dont les bouts ſortent de deſſous la robe d'Arlequin par derriére.*)

Et moy, je m'en vais le mettre dans le derriére de Monſieur Rouget.

ARLEQUIN (*en courant ſur le Theâtre, & tour-*

nant toûjours le derriére à Cinthio comme pour le brûler.)

Au secours, on me brûle, on me rôtit ! hé, Monsieur, ayez pitié de mon pauvre derriére. Eteignez le feu de mon derriére.

CINTHIO (*en courant.*)

Le Coquin, le pendart, le maraut, l'insolent qui me veut brûler tout en vie ! (*Arlequin s'en va. Cinthio reste.*)

SCENE VI.

CINTHIO, COLOMBINE, ANGELIQUE.

CINTHIO.

JE suis bien saoul de Monsieur Rouget, aussi bien que de ses complimens ; je croy que je feray beaucoup mieux de donner un Poëte à ma fille. Ce sont des illustres que les Poëtes.

COLOMBINE.

Ne Nous voicy encore pas mal ! Les mariages ont bien de la peine à être heureux en prose ; comment le seroient-ils en vers ?

ANGELIQUE.

Mon pere, je vous prie, que je n'épouse point un Poëte. J'ay une aversion mortelle pour les gens qui font des vers ; on dit qu'ils sont tous fous.

CINTHIO.

Et moy, je veux que vous en épousiez un. Ce sont eux qui distribuent la gloire, & qui font revivre les hommes après leur mort.

COLOMBINE.

Depuis qu'on a gâté le métier, ce n'est pas grand' chose que de revivre dans les Poëtes.

CINTHIO.

Taisez-vous, sotte.

COLOMBINE.

Le Contract de mariage sera-t-il en vers ?

CIN-

CINTHIO.

Taisez vous, vous dis-je.

COLOMBINE.

Et tout le monde y signera-t-il en vers?

CINTHIO (*à Angelique.*)

N'aurez-vous pas bien de la joye, ma Fille, d'épouser un Poëte?

COLOMBINE (*bas à Angelique.*)

Dites qu'ouy. Je songe à un moyen qui ne sera pas mauvais pour parer le coup.

ANGELIQUE.

Si vous l'avez resolu, il faudra bien que je vous obeïsse.

CINTHIO.

Voila bien répondre cela!

COLOMBINE.

Si vous voulez, je vous donneray le plus joly Poëte de France.

CINTHIO.

Un joly Poëte?

COLOMBINE.

Ouy, & j'ay des vers de sa façon, qui vous le pourront persuader.

CINTHIO.

Voyons.

COLOMBINE (*lit.*)

Sans un peu d'esprit, le corps
N'est qu'une pauvre machine,
Dont la Cuisine
Fait jouer les ressorts.
En vain pour s'ajuster, la Brune & la Blondine,
De la terre & des eaux épuisent les tresors,
Si l'esprit dans leurs yeux ne badine,
Elles font pour charmer d'inutiles efforts.

COLOMBINE.

Hem?

CINTHIO.

Ils sont jolis.

COLOMBINE.

Diantre ! La Cuisine fait jouer les ressorts de la machine du corps ; cela n'est pas d'un Poëte crotté.

CINTHIO.

Sur quoy fait-il des vers ordinairement ?

COLOMBINE.

Sur la beauté d'une Dame que l'on aimera pour son argent : sur l'humeur accommodante d'un mary, qui reçoit civilement les jeunes Cavaliers qui vont voir sa femme, & qui prend fort honnêtement ses gands & son epée aussi-tôt qu'il les voit entrer, pour ne les pas fatiguer d'une presence importune. Sur la sagesse d'un Colonel qui éloigne ses gens prudemment du feu, pour conserver les Troupes du Roy. Sur l'éloquence d'un jeune Magistrat, qui aura prononcé un discours avec la même grace & la même confiance que s'il l'avoit composé luy-même. Sur l'adresse merveilleuse de certaines Dames, à ménager dix Amans à la fois, & à les sçavoir rendre tous heureux ; enfin sur mille sujets que je ne sçaurois vous dire.

CINTHIO.

Fais-moy voir cet homme-là.

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine.

CINTHIO.

Je veux connoître aussi des Philosophes.

COLOMBINE.

Je vous en feray voir tant que vous voudrez.

CINTHIO.

Je vais proposer à mon frere le jeune Poëte que tu connois... Songe aussi aux Philosophes, au moins.

COLOMBINE.

Laissez-moy faire. (*à Angelique*) Il faut pouvoir disposer de tous les gens qu'il verra, afin de le gouverner par leur moyen.

SCENE VII.

LE DOCTEUR, CINTHIO, PIERROT.

LE DOCTEUR.

Dieu vous garde, mon Frere.

CINTHIO.

Et vous aussi, mon Frere.

LE DOCTEUR.

Comment se porte-t'on chez vous?

CINTHIO.

Fort bien.

LE DOCTEUR.

On m'a dit que vous vous adonniez à la conversation des beaux Esprits, & que vous vous étiez mis la science en tête.

PIERROT.

C'est un Serrail de gens sçavans, que la maison de Monsieur.

LE DOCTEUR.

Et vos affaires, comment s'accommodent-elles de cela?

CINTHIO.

Pas mal.

LE DOCTEUR.

Y donnez-vous quelque-temps?

PIERROT.

Les beaux Esprits ny les Gens de qualité ne prennent jamais connoissance de leurs affaires; fy, cela est trop Bourgeois.

LE DOCTEUR.

Voila-t-il pas mon compte? C'est justement comme les maisons dépériſſent.

PIERROT.

Pour être du bon air, il ne faut pas mieux sçavoir ses affaires que celles du Grand Turc de la Chine.

LE

LE DOCTEUR.

Et votre femme, est-elle Bel-Esprit aussi ?

CINTHIO.

Ma femme, ma fille, moy.

PIERROT.

Il n'y a pas jusqu'au Cocher de Monsieur, qui ne s'en méle.

LE DOCTEUR.

Votre Cocher ?

CINTHIO.

Ouy, il fait même d'assez bons vers.

PIERROT.

Tant pis pour vos Chevaux.

LE DOCTEUR.

On ne dîne ny avec de la prose ny avec des vers ; ce sont des viandes bien creuses, & qui ne gâtent pas la taille.

PIERROT.

On ne se chauffe pas beaucoup à la Cuisine des Sçavans.

LE DOCTEUR.

Et votre fille, ne songez-vous pas à la pourvoir ?

CINTHIO.

Dès ce soir.

LE DOCTEUR.

Est-ce un Bel-Esprit qu'elle va épouser ?

CINTHIO.

Le plus habile Poëte qui soit en France.

LE DOCTEUR.

Un Poëte ?

CINTHIO.

Ouy.

LE DOCTEUR.

Cela suffit, votre Fille n'aura pas mon bien.

CINTHIO.

J'espere que vous traiterez votre Niéce en bon Oncle.

LE DOCTEUR.

Je vous souhaitte le bon soir, mon Frere.

CINTHIO.

Que vous aurez égard au peu que je puis faire pour elle.

LE DOCTEUR.

Mon Frere, je vous souhaitte le bon soir.

PIERROT (*en arrêtant le Docteur*)

Attendez, attendez, voicy le Cocher de Monsieur, qui vient nous faire part de quelque rime de Poësie.

SCENE VIII.

ARLEQUIN (*en Cocher.*) CINTHIO, LE DOCTEUR, PIERROT.

ARLEQUIN (*d'un ton triste.*)

JE viens vous annoncer un très-funeste sort.
Celuy de vos Chevaux qu'on nomme le Poëte,
Depuis quatre jours boite,
Et votre autre est devenu mort.

PIERROT.

Comment! Voila le plus grand Poëte qui soit dans toute la Poësie.

CINTHIO.

Mon Cheval est mort;

ARLEQUIN.

Helas! il ne vit plus! L'impitoyable Parque,
Envieuse de ses beaux jours,
En a coupé la trame pour toûjours
Et Caron a passé son Ombre dans sa Barque.

LE DOCTEUR.

Caron a passé l'Ombre de votre Cheval dans sa Barque? Cela est drôle!

PIERROT.

Oh! ce n'est pas la premiére Ombre de Cheval qu'il a passée, & ce ne sera pas la derniére, Monsieur.

LE

LE DOCTEUR.

Quel animal est-ce là ?

CINTHIO.

Depuis quand est-il mort ?

ARLEQUIN.

Il m'a tout maintenant fait ses derniers adieux,
Et je viens pour jamais de luy fermer les yeux.

LE DOCTEUR.

Ah ah ah ah ! il vient de luy fermer les yeux ! Prenez garde qu'il ne l'ait fait mourir de faim en luy volant son avoine.

CINTHIO.

Pourquoy est-il donc mort ?

ARLEQUIN.

Parce que nous mourons chacun à notre tour.
C'est une vérité qui n'est que trop certaine.
Je ne luy volois tous les jours
Sur ses repas qu'un Picotin d'avoine.

LE DOCTEUR.

Voila comme ils sont tous. Etoit-il bon Cheval ?

ARLEQUIN.

Helas ! c'étoit la fleur de tous les animaux,
Quand même on vous mettroit du nombre,
Il avoit seulement un peu peur de son ombre.

LE DOCTEUR.

Son âge ?

ARLEQUIN.

Vous sçavez que vous étiez Jumeaux.
La mort l'a pris au crin au plus beau de son âge.
L'amour qui fut toûjours son unique partage,
Le faisoit nuit & jour brûler pour des Jumens,
Et je voyois de temps en temps
Qu'il avoit fort mauvais visage.

PIERROT.

Il avoit la complexion bien amoureuse.

CINTHIO.

Ce sont des contes, un Cheval ne meurt point d'amour.

ARLEQUIN.

Non il n'eſt point mort d'autre choſe.
De ſa mort & de ma douleur
L'amour, le ſeul amour eſt cauſe,
Je connoiſſois trop bien ſon cœur.

PIERROT.

Voila une belle paſſion!

CINTHIO.

Et le Maréchal, qu'en dit-il?

ARLEQUIN.

L'ignorant Maréchal veut qu'une apoplexie
Ait terminé le cours d'une ſi belle vie.

LE DOCTEUR.

Sçavez-vous bien mon Frere que vous êtes fou, auſſi bien que votre Cocher?

CINTHIO.

Prenez garde, il ne faut jamais fâcher les Poëtes.

ARLEQUIN.

Une ſi grande affliction
N'eſt pourtant pas ſans conſolation
(*Montrant le Docteur.*)
Monſieur pourra fort bien reparer ce dommage.
Il me paroît un animal
Propre à relever l'attelage;
Je connois à ſon corſage,
Qu'il ne menera pas mal
(*Il parcourt le Docteur depuis la tête juſqu'aux pieds.*

LE DOCTEUR.

Que veut dire ce Maraut?

CINTHIO.

Vous en ay-je pas averty?

ARLEQUIN (*tâtant la jambe du Docteur.*)

Il a la jambe bonne, une large croupiére;
Il eſt ouvert du devant, du derriére,
Aſſez haut pour tirer le foin du Ratelier,
Et je le croy bon Carroſſier.

LE DOCTEUR.

Attens Coquin, que je t'estropie. (*Il le poursuit.*)

PIERROT.

Voila des rimes un peu familiéres !

ARLEQUIN (*revenant avec un Harnois qu'il jette sur le cou du Docteur.*)

Du pauvre Trepassé c'est icy le pourpoint.
Voyons s'il est à votre point.

LE DOCTEUR (*ayant le Harnois sur les épaules.*)

L'Insolent, le Coquin ! Il faut que je le tue.

ARLEQUIN (*avec un foüet.*)

Je vous étrilleray de la bonne maniére.
Chaque jour, à force de bras,
De votre dos j'ôteray la poussiére ;
Vous aurés fort bonne litiére,
L'avoine ny le foin ne vous manqueront pas,
Et dans fort peu de temps vous serez gros & gras.

LE DOCTEUR (*voulant se jetter sur luy.*

Il faut qu'il meure de ma main.

ARLEQUIN.

Comment, vous entrez en furie ?
Vous êtes un Cheval trop vif.
Allons, marchons à l'Ecurie,
Et ne faites point le retif.
Allons vîte à l'Ecurie
Que je ne vous estropie.

(*Il le chasse à coups de foüet, ce qui finit le second Acte.*)

ACTE III.

SCENE I.

OCTAVE, PASQUARIEL.

OCTAVE.

FAut-il que je perde pour jamais la belle Angelique ? Non, cette pensée est plus affreuse pour moy que la mort.

PAS-

PASQUARIEL.

Vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous pensez. Croyez-moy, armez vous d'un peu de résolution ; munissez-vous d'une bonne prise d'indifférence ; avalez-moy quelques grains d'infidélité, & cherchez quelqu'autre Angelique, qui vous guérisse de celle-là, vous en trouverez cent autres qui vous recevront à bras ouverts.

OCTAVE.

Comment ?

PASQUARIEL.

On trouve à present beaucoup d'ouverture parmy les femmes. Pour peu qu'on se veuille intriguer, la chose est aisée.

OCTAVE.

Non, il n'y en a point qui me puisse jamais faire oublier Angelique.

PASQUARIEL.

Il faut donc s'en tenir à Angelique. Voyons un peu, ne sçavez vous pas faire quelques vers pour votre ménage ?

OCTAVE.

Point du tout.

PASQUARIEL.

Vous vous moquez ! c'est un talent qui est devenu trop vulgaire pour l'ignorer. Il n'est point permis d'être amoureux sans faire des vers, & depuis le Marquis jusqu'au plus petit Financier, il n'y a personne qui ne s'en mêle. Pour moy je reçois tous les matins un Madrigal de ma Maitresse, qui est une vieille de quatre-vingts ans, que je n'aime que pour son argent, & qui a la rage de la Poësie.

OCTAVE.

Je n'ay jamais pû faire un vers.

PASQUARIEL.

Quoy ? Si l'on vous pressuroit la veine poëtique, il n'en sortiroit pas une rime ?

OCTA-

OCTAVE.

Pas une seule.

PASQUARIEL.

Je croyois que c'étoit vous qui faisiez les beaux Sonnets que vous me faites porter à Angelique.

OCTAVE.

C'est un Abbé de mes amis.

PASQUARIEL.

Cela est fâcheux. Si vous aviez sçu faire le Poëte, nous aurions pû surprendre son pere. Attendez... je n'ay qu'à en produire un qui épousera Angelique pour vous.

OCTAVE.

L'expedient est fort bon. Mais s'il ne vouloit pas me la rendre, quand il l'aura épousée?

PASQUARIEL.

Il vous la rendra de reste; on ne se charge pas si facilement d'une femme que vous pourriez croire. Ah! voila Colombine & Arlequin habillez en Philosophes.

SCENE II.

COLOMBINE & ARLEQUIN (*déguisez en Philosophes.*) OCTAVE, PASQUARIEL.

COLOMBINE (*à Octave & Pasquariel.*)

PAix, retirez-vous, & laissez-nous le soin d'empaumer notre homme. Le voila, faisons semblant de philosopher.

SCE-

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE, CINTHIO, ANGELIQUE.

ARLEQUIN (*à Angelique.*)

OUy, Madame, ce que le Ciel est au dessus de la Terre, le Soleil au dessus de la Lune, la Lune au dessus d'une lanterne, Paris au dessus de Vaugirard, la Philosophie l'est au dessus de toutes les autres sciences.

ANGELIQUE (*faisant semblant de ne voir pas son Pere.*)

Vous m'en donnez une si belle idée, que tout les plaisirs du monde me paroissent fades en comparaison de celuy-là.

CINTHIO.

Bon. Ma fille se desabuse, & revient de la bagatelle. (*à Arlequin & à Colombine*) Je vous suis obligé, Messieurs, d'instruire ma fille comme vous faites.

ARLEQUIN.

Vous nous faites, Monsieur, un si gros honneur, de nous confier l'instruction d'une personne ornée d'un si gros mérite, & j'ay une si grosse reconnoissance pour vous de m'avoir donné à instruire une si grosse Beauté, que je feray mes efforts pour la rendre bientôt grosse par le mérite, comme elle l'est par la qualité.

CINTHIO (*à Angelique.*)

Voila de l'Esprit, ma fille, & du plus fin.

ANGELIQUE.

Ah, mon Pere, si vous sçaviez les jolies choses que j'ay entenduës.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez, Madame.

COLOMBINE.

Il est humble & sçavant, cela ne se rencontre guéres.

CINTHIO.

Et bien, verrons nous le Poëte que vous nous avez promis ?

ARLEQUIN.

Il acheve d'examiner un ouvrage en Rondeaux, qu'on luy a envoyé d'une Académie fameuse de la Chine, & qu'il doit renvoyer par un Courrier avec sa critique ; après quoy il se rendra icy sans perdre un moment.

CINTHIO.

En attendant, souffrez que je vous demande comment vous définissez un Philosophe ?

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

A vous, Monsieur.

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

A vous, Monsieur.

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

Non, Monsieur, c'est à vous à parler.

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

Vous êtes mon ancien.

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

Vous l'emportez par l'expérience. Mais puisque vous le voulez. Je diray .... (*Il tousse, crache, & se mouche plusieurs fois*) Je diray, que *Philos*, dans son Etimologie n'est autre chose que Philou ; *Sophos* qui dérive du Grec *Sophon*, répond au *Sapientia* des Latins, qui veut dire, Sagesse, & par conséquent le mot de Philosophe signifie *Filou de la Sagesse.*

CINTHIO.

Voila qui est fort bien. Comment definissez-vous un Philosophe, quant aux mœurs ?

COLOMBINE.

Voila une bonne question celle-là !

ARLEQUIN.

Un Philosophe est un composé de qualitez antipathiques, & un monstre dans la morale. C'est à dire en termes vulgaires, un homme impitoyable & inhumain pour les autres, facile, accommodant, & plein d'humanité pour luy-même.

CINTHIO.

Cela me surprend.

COLOMBINE.

Un Philosophe dans ses principes, peut en seureté de conscience s'accorder à luy-même ce qu'il deffend aux autres.

ARLEQUIN.

Un vray Philosophe est en droit de suivre fidellement la nature en toutes choses, & de soulager généralement tous les besoins de l'individu. Voila qui est de son ressort.

CINTHIO.

Il est commode d'être Philosophe.

COLOMBINE.

Il en est de même des Philosophes que des Médecins, qui cherchent la bonne chére & le bon vin, pendant qu'ils prêchent la diéte à leurs malades.

ARLEQUIN.

Ouy, tous les hommes sont les malades des Philosophes.

COLOMBINE.

Ou, pour parler en termes plus clairs, les duppes des Philosophes.

CINTHIO.

Que faut il sçavoir de la Rhétorique?

ARLEQUIN.

Que la Rhétorique est une belle Science, & que Demostène & Ciceron étoient de grands Orateurs.

CINTHIO.

Quel est le principal usage de la Rhétorique dans le monde?

ARLEQUIN.

C'eſt de perſuader à une jeune perſonne d'abandonner ſon cœur aux ſentimens que l'amour inſpire ; à la faire conſentir par des adroites inſinuations, à recevoir & à écrire des billets doux ; à la conduire avec des termes tendres & touchans, à des rendez-vous amoureux ; & enfin à pouſſer, à la faveur des periodes les plus éloquentes de l'Art, une intrigue galante juſqu'à la concluſion.

CINTHIO.

Quelle eſt la Rhétorique la plus ſeure auprès des femmes ?

COLOMBINE.

C'eſt celle qui ſçait mêler adroitement le ſon de l'or avec le ſon des paroles.

ANGELIQUE.

Mais, mon Pere. il ne faut point apprendre la Rhétorique, elle eſt trop dangereuſe.

CINTHIO.

Quelle eſt la Rhétorique la plus dangereuſe ?

ARLEQUIN.

C'eſt celle d'une Suivante, qui veut ſervir un Cavalier auprès de ſa Maitreſſe.

CINTHIO.

Comment définiſſez-vous une Suivante ?

ARLEQUIN.

Les Demoiſelles Suivantes ſont auprès des Cavaliers les Interpretes fidelles des ſentimens d'un jeune cœur que la pudeur empêche de s'expliquer ; le Refuge des Amans maltraitez, & les Aydes de camp de tous les jeunes Guerriers qui aſpirent à une victoire amoureuſe.

COLOMBINE.

Cette définition eſt vicieuſe.

ANGELIQUE.

Ouy aſſurément.

CINTHIO.

Point point, il a raiſon. Et un Bel-eſprit, comment le définiſſez-vous ?

AR-

ARLEQUIN.

Un Bel esprit de profession est un Diseur de rien, un Dictionnaire de grands mots, un Fripier de belles pensées, l'Antipode du bon sens, la Partie adverse de la raison, le Fleau & l'Attila des conversations agréables.

ANGELIQUE.

Je ne veux point être Bel-Esprit, je ne veux point être insupportable à tout le monde.

CINTHIO.

Qui dit Bel-esprit, ne dit donc pas un homme raisonnable?

ARLEQUIN.

Rien moins que cela. Un Bel-esprit se doit toûjours moquer du bon sens, & passer sur le ventre de la raison, pour aller à l'érudition.

COLOMBINE.

On ne sçauroit parler plus juste que Monsieur le Philosophe. En voila assez sur cette matiére.

ARLEQUIN.

Il faut donner à Monsieur un plat de la plus fine Poësie, & je m'en vais hâter le Poëte qu'il attend. (*Il le salue grotesquement, & s'en va.*)

SCENE IV.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE.

CINTHIO.

CEt Homme-là est habile, & son raisonnement est tout des plus raisonnables.

ANGELIQUE.

Mais est-il nécessaire de sçavoir toutes les Sciences pour être Bel-esprit?

COLOMBINE.

Un Bel-esprit se contente de les connoître par leurs noms, & de sçavoir que la Philosophie n'est point la

Rhétorique, ny la Rhétorique l'art de faire des Armes & des Chapeaux.

ANGELIQUE.

Cela est tout différent de ce que je croyois.

COLOMBINE.

Nous admettons trois ordres de Bel-esprit. Le premier comprend ceux qui parlent avec arrangement, & qui s'attachent moins aux choses qu'à la maniére de les dire: le second, ceux qui se chargent les premiers des mots nouveaux; & le troisiéme, ceux qui se distinguent par des opinions singuliéres, quoy qu'elles choquent le bon sens. Ah, voicy le Poëte que nous attendions. Vous allez voir le plus Bel-esprit du Siécle.

SCENE V.

ARLEQUIN, PASQUARIEL, COLOMBINE, CINTHIO, ANGELIQUE.

ARLEQUIN (*habillé en Poëte.*)

AH, Monsieur Cleanthus, soyez le bien trouvé.
Puis-je dans mon dessein par vous être aprouvé?
Le desir d'épouser votre charmante Fille,
Et d'entrer dans votre famille,
Me fait trouver tous les autres Partis,
Quoy qu'importans, mal assortis.

CINTHIO.

Vous faites à ma fille bien de l'honneur. Il parle en vers sur le champ!

PASQUARIEL.

C'est qu'il est né Poëte; il fait des vers sans le sçavoir.

CINTHIO.

Cela est beau. Avez-vous bien envie que je vous donne ma fille?

ARLEQUIN.

Si vous voulez avoir pour moy cette bonté,

Je

Je vous promets, Monsieur, grande postérité.

COLOMBINE.

Monsieur aura donc bien des petits Poëtes, & des petites Poëtesses.

CINTHIO.

Etes-vous Philosophe, aussi bien que Poëte?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur; pour passer heureusement la vie,
Il faut un peu de vers, & de Philosophie.
Mais c'est peu de trouver des rimes à foison.
Quand on veut s'attirer une éternelle estime,
En Philosophe, on joint la raison à la rime,
Comme en Poëte né, la rime à la raison.

ANGELIQUE.

Quoy? Monsieur parle toûjours de la sorte, sans être preparé?

ARLEQUIN.

Preparé? Pour briller parmy les beaux Esprits,
Je produis à mon gré de ma veine fertile,
Balade, Madrigal, Rondeau, Sonnet, Idille,
Tous impromptus, & d'un assez grand prix.

PASQUARIEL.

Faites-le parler sur ce qu'il vous plaira. Demandez-luy des nouvelles de la Comédie.

CINTHIO.

Comment va la Comédie à present?

ARLEQUIN.

Les Siffleurs depuis quelque temps
Y sont devenus fort frequens.
Quel épouvantable harmonie!
Quel charivary! quelle vie!
Je veux être pendu si jamais on m'y prend.
On diroit, au bruit qu'on entend,
Que le sujet de chaque Comédie
Est une Veuve qu'on marie:
Qui n'a tout au plus qu'une dent.

COLOMBINE.

D'où vient cet acharnement des Siffleurs contre les Comédiens ?

ARLEQUIN.

Je ne sçais pas comment on peut avoir le front
De leur faire essuyer si souvent cet affront.
Car quand tous les Acteurs y seroient détestables,
Les Actrices au fond y sont recommandables
Par une grande antiquité.
Elles ont eu jadis pour leur partage
De la grace & de la beauté :
On doit avoir égard maintenant à leur âge,
On doit considerer ce qu'elles ont été.
Jadis on leur a vû charmer toute la France,
De leur voix, de leur geste on étoit enchanté :
Hé bien, elles n'ont plus qu'une vieille prestance,
Est-il juste qu'on s'en offense ?
Pour agir avec équité,
Le dégoût doit ceder à la reconnoissance ;
Et du Parterre en diligence
Tout Siffleur doit être écarté.

CINTHIO.

Fort bien.

PASQUARIEL.

Demandez-luy ce qu'il pense des Femmes qui courent le Bal.

CINTHIO.

Ah, voila une bonne question!

ANGELIQUE.

Monsieur répondra en prose ; on ne sçauroit fournir en vers sur toute sorte de sujets.

COLOMBINE.

Oh, que si. Monsieur a réponse à tout en vers.

CINTHIO.

Que dites-vous des Femmes qui courent le Bal ?

ARLEQUIN.

Je dis qu'une Femme masquée,

Par

Par différens endroits est souvent attaquée.
Quelquefois un Amant, friand de ses beautez,
Prend sourdement certaines libertez
Qui ne trouvent alors qu'une foible deffense.
De mille égards fâcheux l'occasion dispense.
On ne croit pas faire un grand mal
De se donner quelque licence;
Toute Femme qui court le Bal,
Est pleine de condescendance.
A la plus sage alors tout semble être permis;
Et la pudeur évanouïe
Sous le chapeau qu'elle a mis,
Ne donne bien souvent aucun signe de vie.

PASQUARIEL (*à Cinthio.*)

Hé bien?

CINTHIO.

Cela est vray, au fonds.

ARLEQUIN.

Un Amant dont la tendresse
Dans l'ordinaire train ne se satisfait pas,
Quand sous l'habit d'un homme il trouve sa Maitresse,
A l'écart, ou dans la presse,
Met tout le respect à bas,
Et suivant les transports de l'ardeur qui le presse,
Fait main basse sur ses appas.
Elle est dans cet état plus molle à se défendre,
Dans tous les divers lieux où l'on les voit courir,
Le masque qu'elle a mis, a la vertu de rendre
L'un plus hardy pour entrepreudre,
L'autre plus hardie à souffrir.

PASQUARIEL.

Demandez-luy s'il est aimé des femmes:

CINTHIO.

Les Femmes vous aiment elles?

ARLEQUIN.

Parce que j'ay de la jeunesse,

De la santé, de l'embonpoint,
(Car pour l'esprit elles n'en cherchent point)
Parce qu'on me voit quelque adresse,
Une taille assez libre, & quelques airs de Cour;
Pour m'inspirer de la tendresse
Elles font après moy le Diable chaque jour.
De mille soins divers cette rage est suivie;
L'une me mene au Bal, l'autre à la Comédie,
L'une au Cours, l'autre à l'Opera,
Et c'est toûjours à qui m'aura.
Celles qui n'ont plus de jeunesse,
Et dont les appas empruntez
Ne jettent plus aux yeux que de fausses clartez,
Avec assez de largesse
Payent mes soins & ma tendresse:
Mais il m'en coûte horriblement
Pour calmer l'ardeur qui me presse
Auprès de l'objet charmant
Pour qui j'ay de la tendresse,
Et c'est ce qui déplaît à ma délicatesse,
De ne pouvoir trouver un minois engageant,
Qui ne soit avide d'argent.
Mais enfin j'ay l'avantage
De me divertir fort bien,
Sans qu'il m'en coûte jamais rien.
L'amour équitable & sage
En a sçu si bien ordonner,
Que la vieille me dédommage
De ce qu'il me faut donner
A la jeune qui m'engage.

CINTHIO.

Le gaillard!

PASQUARIEL.

Demandez-luy si elles luy écrivent;

CINTHIO.

Vous écrivent-elles souvent?

COLOMBINE.

Il n'en faut pas douter.

AN-

ANGELIQUE.

Vraiment non.

ARLEQUIN.

Ah ! pour les Billets doux, la chose est surprenante
A mon petit lever, plus de trente Laquais,
Chaque matin m'en rendent plus de trente;
Mais en honneur, je n'y reponds jamais,
La chose seroit fatigante.

PASQUARIEL.

Demandez-luy si elles sont bien cruelles :

ANGELIQUE.

Trouvez-vous bien de la cruauté parmi le sexe ?

ARLEQUIN.

Avec ce bon air, cette grace,
On ne sçauroit en vain former aucun desir.
Dans tous les cœurs on se fait faire place,
On n'a qu'à choisir.

CINTHIO.

Je vous choisis pour mon Gendre.

ARLEQUIN.

Ah ! si je reçois cet honneur,
Je jure par vos yeux, ô Beauté Printanniére,
Que vous serez la premiére
A qui j'auray donné mon cœur.

CINTHIO.

Allons, chacun de notre côté, faire nos preparatifs pour la nôce. C'est un prodige que cet homme ! Mais quoy ? voila le Temple d'Apollon qui s'ouvre.

SCENE VI.

LE DOCTEUR, CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE. UN DES MINISTRES D'APOLLON. L'ORACLE.

LE DOCTEUR.

ENfin, nous allons apprendre par l'Oracle d'Apollon la naissance d'Octave.

LE

LE MINISTRE.

Tremblez Mortels, le Dieu va s'expliquer, que chacun garde le silence.

L'ORACLE.

C'est du grand Apollon qu'Octave tient le jour.
Ce Dieu qui pour son fils tendrement s'intéresse,
Veut que sa Maitresse
Réponde à son amour,
Et qu'aujourd'huy l'Hymen propice
Pour jamais les unisse.

LE DOCTEUR.

Ah quel honneur pour notre famille, mon Frere! Octave, le fils d'Apollon!

ANGELIQUE.

Octave le fils d'Apollon!

COLOMBINE.

Vous n'en êtes pas fâchée?

CINTHIO.

Monsieur Phebus me fait plus d'honneur que je ne mérite.

LE MINISTRE.

Que chacun garde le respect, ce Dieu vient honorer ces lieux de sa presence.

SCENE VII.

APOLLON, ANGELIQUE, COLOMBINE, CINTHIO, LE DOCTEUR, OCTAVE, PIERROT.

(*On entend un bruit de Trompettes qui annoncent l'approche d'Apollon.*)

PIERROT.

C'Est le grand Dieu du Parnasse.
Gare, qu'on luy fasse place,

C'est

C'est sa rayonnante face,
Qui tout autre éclat efface,
Gare, qu'on luy fasse place,
Qu'on se presse, qu'on s'entasse,
Que ces lieux on debarasse,
Qu'on y laisse un grand espace,
Gare, qu'on luy fasse place.

UN HERAUT D'APOLLON (*qui sonne de la Trompette.*)

De la part du Dieu du Parnasse,
Et de la part des neuf sçavantes Sœurs,
Nous avertissons les Auteurs,
Soit Philosophes, soit Rhéteurs,
De quitter pour un temps leur immortelle place,
Et de descendre au bout des deux sommets pointus,
Pour y recevoir Cleanthus.

COLOMBINE (*à Cinthio.*)

Quel honneur on vous va faire! vous allez être reçû au nombre des beaux Esprits du Parnasse.

(*Les Trompettes annoncent une seconde fois l'arrivée d'Apollon.*)

PIERROT.

C'est le grand Dieu du Parnasse
Gare, qu'on luy fasse place,
Gare, qu'on luy fasse place.

ARLEQUIN *en* APOLLON (*se place sur un Trône élevé.*)

Approchez, mon fils, approchez;
Ne craignez point l'éclat de ma lumiére.
Si tous mes soins pour votre Mere
Ont été jusqu'icy des mystéres cachez,
Je viens apprendre à tout le monde,
Qu'au lieu de descendre dans l'onde,
J'ay quelquefois, en de lointains climats
Adroitement caché mon équipage,
Pour venir prendre mes ébats
Entre ses bras;

Que vous êtes le digne ouvrage
De notre amoureux badinage ;
Et si l'on ne m'en croyoit pas,
J'en jure par les eaux qui serpentent là-bas.
Vous vous troublez, mon fils, & sur votre visage
Je remarque quelque embarras.
Par quel gage faut il qu'on vous fasse connoître
L'illustre sang dont on vous a vû naître ?

OCTAVE.

Ah ! si j'ay le bonheur d'être votre fils, je vous demande pour témoignage que je le suis, de me faire posseder la belle Angelique.

ARLEQUIN.

Ouy, mon fils, je vous le promets,
Vous possederez ses attraits,
Ou l'on sçaura comment se venge
Le Dieu qui meurit la vandange.

(*Icy Pasquariel & Pierrot conduisent Cinthio au pied du Trône d'Apollon.*)

ARLEQUIN.

Quid demandat cet Ignorant ?

CINTHIO.

Granda sourça de lumieras,
Qui cum rayonis dissipas
Et brouillardos & tenebras,
Venio per demandare,
Ego indignus, gratiam
De daignare mihi inflare
Meam venam poeticam,
Ut possim bene rimare.

ARLEQUIN.

Hoc sum prestus accordare,
Dummodo accordes in matrimonio
Angelicam Octavio.

CINTHIO.

De tropo grando honore,
Pro filia mihi parlas,

Par

Per hunc tibi refusare.

ARLEQUIN.

Ideo quod scis prendere
La chosam super hunc tonum,
Habebis contentamentum,
Et videbis Deum Phebum
Esse bonum diabolum.

Approche, c'est icy qu'on puise le sçavoir.
Ministres de mon art, faites votre devoir.

PASQUARIEL & PIERROT (*entourent Cinthio, & luy tirent les oreilles pendant le temps qu'Arlequin prononce ce Rondeau.*)

RONDEAU.

Tirer l'oreille, & fesser le gigot,
Comme on faisoit sous le Roy Guillemot,
Quand on vouloit d'un sot faire un Homére,
A Cleanthus est chose nécessaire;
Sur ce dos là passez moy le Rabot.

(*Ils luy donnent des coups de bâton.*)

CINTHIO.

Hai hai hai! je suis mort!

ARLEQUIN.

Frappez encore, il dort comme un sabot;
Il faut sans cesse à ce franc Visigot,
Pour animer son informe matiére,
Tirer l'oreille.

CINTHIO.

Je n'en puis plus, je suis estropié; ç'en est fait.

ARLEQUIN.

Assommez le, s'il dit encore un mot,
Cassez sur luy ce bâton de fagot.
Arrêtez vous, je voy de la lumiére;
D'un Bel-Esprit il prend le caractére;
Il ne faut plus à ce pauvre Magot
Tirer l'oreille.

CINTHIO.

Ah! qu'il en coûte pour être Bel-Esprit!

ARLEQUIN.

Promettez-vous icy d'employer votre plume
Contre les Auteurs fatigans,
Qui dans le cours entier d'un ennuyeux Volume,
Sont brouillez avec le bon sens?

CINTHIO.

Ouy, Dieu, qui par des coups puissans
As fait fraper sur moy comme sur une Enclume.

ARLEQUIN.

Fronderez-vous encor, par de fameux Ecrits,
Le faux brillant des beaux Esprits,
Les discurs de grands mots & de fades merveilles?

CINTHIO.

Ouy, Dieu, qui m'avez fait allonger les oreilles.

ARLEQUIN.

N'épargnerez-vous point les jeunes Cavaliers,
Qui sottement contens de leurs faux airs guerriers,
Font tous les jours mille bevuës;
Qui le verre à la main, captivent tous les cœurs;
Se vantent des faveurs qu'ils n'ont jamais reçuës,
Et sont en fait d'amour comme en guerre imposteurs?
Ecrirez-vous contr'eux une Satyre entiére?

CINTHIO.

Ouy, mortel Ennemy de mon pauvre derriére.

ARLEQUIN.

Parlerez-vous aussi de ces Abbez Coquets,
Que l'on voit s'attacher à la suitte des Belles:
Et qui par leurs bruyans caquets,
Font tout l'ornement des Ruelles
Pendant l'absence des Plumets?
Nous les dépeindrez-vous dans toutes leurs maniéres?
Nous les ferez vous voir tirant leurs Tabatiéres,
Pleines d'un Tabac excellent?
Faisant au petit doigt éclater un brillant?
Pleins de mots parfumez, d'expressions choisies?
L'air doucereux, l'esprit galant;

Et

Et sur le bout du pied marchant aux Thuileries ;
Exercerez-vous bien votre nouveau talent,
En exprimant leur air fortement agréable ?

CINTHIO.

Ouy, Dieu qui m'avez fait étriller comme un diable.

MEZZETIN (*luy met une Couronne de fleurs sur la tête.*)

ARLEQUIN.

Reçois la Couronne
Qu'Apollon te donne :
De ton rare sçavoir c'est là le digne prix ;
Triomphe, Cleanthus, de tous les beaux Esprits.
(*On le met sur le Cheval Pegase.*)

ARLEQUIN.

Sur ce Cheval, né du sang de Meduse,
Eprouve d'Apollon le suprême pouvoir :
C'est sur son dos ailé que tu vas recevoir
Le beau talent de chaque Muse.
(*On luy fait boire une grande quantité d'eau.*)

ARLEQUIN.

Voila de l'eau de la Fontaine.
Que d'un grand coup de pied Pegase fit couler
Pour en remplir ta Poëtique veine.
C'est à long traits qu'il en faut avaler.

CINTHIO.

On me donne la question, je crève, je n'en puis plus, je suis crevé.
(*On luy jette des fleurs.*)

ARLEQUIN.

Voila des fleurs qu'on cueille aux rives du Permesse.
De leur vives couleurs l'éclat dure sans cesse ;
Malgré l'hyver le plus affreux
On en voit toujours naître en ces climats heureux.
(*Il luy donne un soufflet.*)
Voila le don des vers qui triomphent des cœurs.
(*Il luy donne un coup de pied au cul.*)
Voila pour ceux qui font obtenir des faveurs.

(*Il*

(*Il luy en donne un autre dans l'estomach.*)

Voila celuy des vers flateurs.

(*Il luy donne un coup de bâton.*)

Voicy ceux qu'on employe à des Métamorphoses,
Et qui dans un Sonnet, adroitement tournez,
Font briller les Lis & les Roses
Sur les visages surannez.

(*Il luy donne une nazarde.*)

Voicy le don de ceux qui vantent la Noblesse
Des plus gros Financiers, ou riches Citadins;
Et qui de pere en fils les font avec adresse
Venir des nobles Paladins.

(*Il luy crache au visage.*)

Voila pour ceux qui font dans une vaste plaine,
Au milieu des sanglans combats,
Paroître comme un Mars un brave Capitaine,
Tandis que dans sa Tente il dort entre deux draps.
Qu'à tout jamais dans l'Univers,
De ce jour triomphant on garde la mémoire.
De notre autorité, de la prose & des vers
A Cleanthus nous accordons la gloire.
Mais c'est peu d'embellir son front
D'une Couronne magnifique,
Aujourd'huy le grand Apollon
Veut s'enyvrer aux nôces d'Angelique.

(*Icy Pasquariel & Pierrot allument des feux d'artifice, dont le ventre de Pegase est remply. Pegase brûle & tourne sur un Pivot.*)

CINTHIO (*tournant avec le Cheval Pegase.*)

Je suis perdu, je brûle, je suis enflammé,
Le feu me devore, je suis mort!

Fin du troisiéme & dernier Acte.

Arlequin Deffenceur
du beau Sexe

ARLEQUIN DEFENSEUR DU BEAU SEXE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur de B * * * *.

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le vingt-huitiéme jour de May 1694.

AC-

ACTEURS.

LE COMTE DE PERSILLET, Pere.

ISABELLE, Fille de Perſillet.

OCTAVE, Amant d'Iſabelle.

COLOMBINE, } Suivantes d'Iſabelle.
MARINETTE, }

PIERROT, Valet de Perſillet.

ARLEQUIN, } Intriguans par interêt.
SCARAMOUCHE, }

M. DROITURE, Greffier.

La Scène eſt à Paris.

ARLE-

ARLEQUIN DEFENSEUR DU BEAU SEXE.

ACTE I.

SCENE I.

COLOMBINE, MARINETTE, (*chacune un bâton à la main.*) ARLEQUIN.

COLOMBINE.

COmment, Monsieur le Faquin, je vous y attrape?

MARINETTE.

Quoy, Monsieur le Pendard, vous m'en contez, & vous avez des engagemens avec d'autres?

ARLEQUIN.

Grande merveille! Mais...

COLOMBINE.

Tu t'expliqueras, ou je te rouerai de coups.

MARINETTE.

Si tu t'es mocqué de moy, voicy qui m'en fera raison. (*Elle le bat.*)

ARLEQUIN.

Hay, hay, hay! Que diable? voicy une maniére de faire l'amour qui en corrigeroit ceux qui d'ailleurs n'en ont pas grande envie.

MARINETTE.

Comment, malheureux, tu n'en a pas grande envie, toy?

CO-

COLOMBINE.

Tu ne t'en soucies donc guéres ?

ARLEQUIN.

Hé si fait. Là, là, là, là, je vous dis que si, j'en meurs d'envie, (*bas*) de me tirer de leur griffes. (*Haut*) Je le souhaite, (*bas*) Que le Diable les emporte. (*Haut*) Je vous dis que je m'en soucie beaucoup, grandement, tout à fait.

COLOMBINE.

Oh ça, laquelle de nous deux est-ce que tu aimes ?

ARLEQUIN.

Est-ce que tu ne le devines pas ?

MARINETTE.

Il n'est pas question de deviner, il faut parler.

ARLEQUIN.

Vous ne sçavez donc pas l'usage des déclarations muettes & manuelles ?

COLOMBINE.

Je me mocque des mines & des gesticulations, il faut parler françois, m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Ouy.

MARINETTE.

Et moy, m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Ouy.

COLOMBINE.

Il est question de faire une fin. Veux-tu m'épouser?

ARLEQUIN.

Ouy.

MARINETTE.

Veux-tu te marier avec moy ?

ARLEQUIN.

Ouy.

COLOMBINE.

Comment, ouy ?

ARLEQUIN.

Ouy, je t'aime uniquement. MA-

MARINETTE.

Quoy ?

ARLEQUIN.

Et toy aussi. Je vous aime uniquement chacune en votre petit particulier. Les pauvres Valets sont bien malheureux de n'en pouvoir pas ménager une trentaine à la fois comme leurs Maîtres.

COLOMBINE.

Oh ça résolument il faut s'expliquer. Nous avons plus d'écus que tu n'en peux pretendre. Veux-tu l'une de nous deux ?

ARLEQUIN.

Mais vous êtes bien hardies de parler de mariage dans un temps où tant de Satyres courent, & où l'on fait de toutes les femmes de si jolis portraits !

MARINETTE.

Le Benêt avec ses portraits & ses Satyres !

ARLEQUIN.

Vous qui parlez si ferme, êtes vous toutes deux, des trois seules exceptées ?

COLOMBINE.

Dieu nous garde d'être de ce nombre là, nous quitterions bonne compagnie pour une société bien fade. Ce n'est pas de quoy il s'agit. Parle. Si tu te déclares pour Marinette, je quitte la partie.

MARINETTE.

Si c'est pour Colombine, je t'abandonne.

ARLEQUIN.

Oh bien, si cela est, ma pauvre Marinette, je suis tout abandonné.

MARINETTE.

Ma foy, tu ne m'affliges guéres, je n'y perds rien. C'est pour ton nez ! C'est un bon office que j'ay voulu rendre à mon Amie à tes dépens. J'aime Scaramouche ; je vay l'avertir. Unissons nous pour nous rendre heureux.

ARLEQUIN.

Voila qui est fait.

SCE-

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

QUoy ? c'est en ma faveur qu'Arlequin vient de se declarer ?

ARLEQUIN.

Quoy ? c'est en ma faveur que Colombine se radoucit ?

COLOMBINE.

Ah, Arlequin !

ARLEQUIN.

Ah, Colombine ! Mais nous ne sommes pas aussi honteux que nous pensons. Si nous n'y avions pris garde, nous allions faire les sots comme les jeunes gens, quand ils parlent d'amour.

COLOMBINE.

Tu as raison, laissons l'air de sottise, ce n'est pas à des serviteurs à faire l'amour comme leurs Maîtres.

ARLEQUIN.

Assurément. Mais Colombine, il y a du penfez y. Puisqu'il faut me résoudre, moy, à faire une fin ; il faut te résoudre, toy, à faire un commencement.

COLOMBINE.

Que veux-tu dire par là ?

ARLEQUIN.

J'entens, Colombine, que toutes les jolies filles qui servent, font passer en revue l'amour des Maîtres, avant que d'en venir aux fleurettes des Valets. On passe toûjours par là, & on en revient un peu tard, & moy j'aime les filles revenues.

COLOMBINE.

Oh bien, je suis donc ton fait ; je connois assez les gens de Condition, pour les estimer selon leur prix.

ARLEQUIN.

Ouy, Colombine, tu les connois assez, mais ne les connoîtrois-tu pas trop ?

COLOMBINE.

Non non, va.

ARLEQUIN.

Oh, non pas trop pour toy, mais trop pour le futur.

COLOMBINE.

Je te dis que non, cela est tout juste comme il faut.

ARLEQUIN.

La Satyre ne dit pas que cela aille si juste.

COLOMBINE.

Laisse moy tes chansons de Satyre, fie-toy à moy.

ARLEQUIN.

Allons, autant vaut, tout revient au même; toy ou un autre, c'est tout un. Je suis devenu Philosophe, je me mets au dessus des foiblesses. Ne songeons plus à cela, songeons seulement que notre bonheur dépend de celuy d'Octave & d'Isabelle.

COLOMBINE.

Ecoute. Pour ne se rien cacher, Monsieur le Comte de Persillet est un fin merle, qui s'aime plus qu'il n'aime sa fille. Je croy qu'il se repent de l'avoir promise à Octave. Depuis la mort de sa femme, je le trouve tout reveillé; mais nous luy taillerons des croupiéres.

ARLEQUIN.

Il paroissoit si bien intentionné pour Octave pendant la vie de sa femme. Il est Italien comme luy, & il preferoit un homme de son pays à un François pour sa fille. Il l'a promise, nous luy tenons le pied sur la gorge, il faut le faire bouquer.

COLOMBINE.

Ce n'est plus tout à fait cela. Les honneurs changent les mœurs; & depuis qu'il est veuf, il n'est plus si vif sur l'article d'Octave; je le connois bien; mais

mais nous avons bon pied, bon œil. Il n'y a que ce benêt de Pierrot qui m'embarasse.

ARLEQUIN.

D'où vient ? c'est un Sot.

COLOMBINE.

Et c'est pour cela qu'il est à craindre, il n'est point de pire bête qu'un Sot. Un homme d'esprit peut-être ménagé ; mais un Sot & un Mulet vont toûjours leur train, ce sont deux bêtes indociles qu'un Sot & un Mulet. Monsieur le Comte de Persillet luy donne icy tout pouvoir pour nous observer, c'est notre Majordome.

ARLEQUIN.

Hé, je le ménageray ; Pierrot est un de mes amis, & toy tu as du pouvoir sur Monsieur le Comte de Persillet. Va, chére Colombine, le fortifier dans ses premiéres intentions pour Octave, laisse-moy faire le reste.

COLOMBINE.

Adieu, Pilote de ma barque.

ARLEQUIN.

Adieu, écueil de ma Philosophie.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

HE' bien, m'y voila replongé tout de nouveau ! Ma foy, c'est folie quand on aime & qu'on est aimé, de songer à la retraite. Mais voicy Scaramouche que Marinette m'envoye. Comme ces femelles vont s'epaulant les unes les autres ! (*à Scaramouche*) Hé bien, cher Scaramouche, que dit le cœur?

SCARAMOUCHE.

Il ne dit rien, & il se repent déja d'avoir trop dit.

AR-

ARLEQUIN.

Tope & tingue, à deux de jeu. Je vois que tu sçais....

SCARAMOUCHE.

Je sçay tout. Mais pour toy, tu fais bien. Tu épouses Colombine, tu es Parisien comme elle, elle est jeune, jolie; elle a quelque bien, tu la connois depuis qu'elle est née.

ARLEQUIN.

Elle a quelque bien, cela est vray; d'où qu'il vienne, le bien est toûjours bon. Mais une fille qui ne gagne que cent francs, comment peut-elle amasser des centaines de pistoles?

SCARAMOUCHE.

Bon! est-ce que tu ne connois pas icy nombre de filles, qui sont d'une petite profession à ne gagner que cinq ou six cent francs, & qui font tous les ans, à ceux dont elles dépendent, des presens pour des centaines de pistoles?

ARLEQUIN (*chante.*)

Mille écus,
Pour une Soubrette,
Mille écus
Sont-ils de refus?

SCARAMOUCHE (*chante.*)

Mille écus ne se refusent plus.

ARLEQUIN.

C'est trop haut, c'est trop haut. Diable! c'est sur le ton de l'Opera. Revenons à nos Soubrettes, laissons à part les Dames du grand air. Ce gibier ne se presente guéres au bout de notre fusil. Parlons de Colombine & Marinette.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, cher Arlequin, je te diray que j'entends dire tant de mal des femmes de Paris, que je trouve qu'un Italien est fou de se marier en France.

ARLEQUIN.

Ecoute, sçais tu que je suis devenu Philosophe?

SCARAMOUCHE.

Toy Philosophe ? Il n'y a pas long-temps que tu étois laquais, & laquais d'Octave.

ARLEQUIN.

Oh, cela n'y fait rien. Cette profession ne déroge ny à fortune ny à noblesse. J'ay eu des camarades qui ont bien d'autres titres & d'autres rangs.

SCARAMOUCHE.

Ouy, mais ils seroient encore ce qu'ils ont été, s'ils ne s'étoient un peu plus appliqué à l'Arithmétique qu'à la Philosophie.

ARLEQUIN.

Le métier de laquais est très joly quand il commence ; mais il ne vaut rien quand il dure trop. Je ne suis donc plus laquais. Je suis un Sage, un *Virtuoso*, un homme grave, qui ne fait jamais le sot à ses dépens, & qui s'enrichit des sotises des autres. Je me suis fait un joly revenu sur les deffauts d'autruy ; & c'est le public qui est obligé sur ses menus plaisirs de me payer le ridicule des particuliers.

SCARAMOUCHE.

Voila un revenu dont le fond ne sçauroit manquer. Ne pourois-tu pas m'associer ?

ARLEQUIN (*le faisant tourner de tous les côtez.*)

Pourquoy non ? Attends que j'examine un peu comme tu es bâty. Voila un corps bien découplé ! Es-tu un peu adroit ?

SCARAMOUCHE.

Oh, comme un singe. N'as-tu pas vû danser à l'Opera il y a huit jours....

ARLEQUIN.

Qui ? Cet homme si bien habillé & qui faisoit tant rire ?

SCARAMOUCHE.

Ouy.

ARLEQUIN.

C'étoit toy ?

SCA-

SCARAMOUCHE.

Non pas moy, mais c'est mon camarade. Nous avons étudié ensemble la Danse & la Langue françoise.

ARLEQUIN.

Diable! vous faites honneur à vos Maîtres! Va-t'en, je t'aime en homme qui faisoit l'amour en même lieu que toy. Je te reçois dans mon bureau. Les deux servantes de cette maison méritent assez d'être aimées; mais pour être épousées, oh c'est une autre paire de manche.

SCARAMOUCHE.

Cher Arlequin, tu me donnes la vie. Marinette est une jolie fille, je la crois sage; mais elle a des écus. Je suis un peu soupçonneux, quoy qu'Italien.

ARLEQUIN.

Et moy, quoy que François, je me sens sur cela une tranquillité Italienne. Nous sommes icy tous deux bien embarquez chez le Comte de Persillet. J'aime Colombine, suivante d'Isabelle fille du Comte; tu aimes Marinette, suivante de feuë sa femme; Octave aime Isabelle: nous avons tous promis mariage. Tâchons de nous dégager, ce n'est pas la mode de tenir de pareilles paroles.

SCARAMOUCHE.

Mode ou non, on dit trop de mal des femmes, pour avoir envie d'en prendre.

ARLEQUIN.

Et si, ce qu'on en dit n'est rien de ce qu'on en doit dire. Mais adieu. Le Comte de Persillet veut que je l'attende icy. Reviens dans une heure.

SCARAMOUCHE.

Le voicy. Je m'en vais pour venir. Je me recommande à ta Philosophie.

SCENE IV.

MONSIEUR LE COMTE DE PERSILLET, ARLEQUIN. ISABELLE, COLOMBINE.

LE COMTE.

BOnjour, Seigneur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je suis le très humble serviteur de la Comté de Monsieur le Comte de Persillet.

LE COMTE.

Votre Philosophie fait grand bruit, Seigneur Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah, Seigneur, ma Philosophie n'est que la soubrette de votre viduité.

LE COMTE.

Ecoutez. Tout compliment à part, vous aimez Colombine? Desabusez-la un peu des chimères qu'elle se met en tête.

ARLEQUIN.

Oh, oh! Et quelles chimères, encore?

LE COMTE.

Elle s'est mis dans l'esprit que je l'aimois, & que ma femme venant de mourir, je pourois bien l'épouser.

ARLEQUIN.

Hé bien, voyez ces pestes de femelles!

LE COMTE.

Cela ne se fait pas comme cela. Je veux dire, cela se fait bien, mais il est tout différent d'aimer & d'épouser, pour pareilles gens sur tout; vous m'entendez bien?

ARLEQUIN.

Oh, fort bien, fort bien, on ne peut pas mieux

LE

LE COMTE.

Pour ne pas la desesperer, il faut luy dire qu'elle se donne patience ; que cela ne va pas si vîte. N'est-il pas vray ? La drôlesse est vive sur l'article, hem ?

ARLEQUIN.

Oh ouy ouy. (*bas*) Voicy un détour Transalpain. (*haut*) Mais Seigneur Comte, vous sçavez bien que j'aime Colombine, & que nous devons nous marier ensemble ?

LE COMTE.

Vous marier ensemble ? je n'en croy rien. Vraiment, cela seroit joly.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! Et ouy, vraiment, pour joly, ce n'est pas là la difficulté ; cela seroit joly assurément. Mais, (Voyez ce peste d'Amour !) des que la chose devient difficile, tous mes desirs se réveillent, j'ay plus d'envie de l'épouser que jamais.

LE COMTE.

Tenez, tenez, Seigneur Arlequin, lisez toutes ces Satyres, voila de quoy fortifier votre Philosophie. Se marier en ce temps-cy, c'est bien à quoy l'on pense ! On met les Femmes de Paris en beaux draps blancs ! Vrayment, on pense bien à les épouser ! Lisez, lisez.

ARLEQUIN.

J'en ay déja vû quelque chose.

LE COMTE.

Hé bien ?

ARLEQUIN.

Hé bien, quand on m'en a recité des lambeaux, je les ay admirez, mais je n'ay pas admiré de même le tout ensemble.

LE COMTE.

Ah ! ce sont pourtant de belles leçons. Mais j'ay de grands desseins sur vous, Seigneur Arlequin, je veux vous élever à un rang....

ARLEQUIN (*à part.*)

Ah, ah, il veut me faire le Mary à gages de la petite Soubrette qui luy plaît. Hé nous nous verrons. (*haut*) Adieu, Monsieur, nous nous reverrons, nous nous reverrons. (*Ils'en va.*)

LE COMTE.

Allez-vous en pour une heure ou deux, & revenez; j'ay de grande vuës sur vous, vous dis-je. Voici ma Fille. Octave veut l'épouser. Il y a du pour & du contre. Feuë ma Femme le vouloit: mais elle est morte, & je me porte bien. Allez que je luy dise un mot. (*à Isabelle*) Ma fille.... (*à Colombine*) Bon jour, Colombine.... Mon Enfant, Octave m'a fait parler... Colombine cherche ce qui n'est pas icy.... J'ay répondu, ma fille... Colombine sçait bien que je suis... Enfin, ma fille, je suis un bon père, & je tâche de pourvoir à tout.... A toy aussi, Colombine. Arlequin te parlera de ma part. Explique bien au moins tout ce qu'il te pourra dire. Adieu.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, vous êtes trop bon.

(*Il est aisé de remarquer que dans ce bout de scéne le Comte est au milieu des deux filles, & parle tantôt à l'une, & tantôt à l'autre, ce qui fait un jeu.*)

SCENE V.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

HE' bien, serez-vous encore inquiéte sur les empressemens d'Octave?

ISABELLE.

Non, ce n'est pas là le sujet de mon inquiétude. Tu aurois de la peine à le deviner, ma pauvre Colombine.

CO-

COLOMBINE.

Mais qu'avez-vous donc ? Vous êtes belle, jeune, avez de l'esprit plus qu'il n'en faut à une Fille, des Amans plus qu'il n'en faudroit à quatorze, du bien suffisamment pour faire d'une belle fille une femme fort aisée. Votre Pere est bon, votre Mere est morte; elle a fait pour vous le choix que vous auriez fait vous-même; tout le bien de la maison étoit à elle, & devient à vous par sa mort : Ma foy, vous êtes folle si vous n'êtes contente.

ISABELLE.

Tu en parles à ton aise, Colombine ; tu es mariée, autant vaut, & peut-être je ne le seray jamais. Tu ne connois pas mon Pere.

COLOMBINE.

Bon ! il ne tient qu'à vous. Je compte d'épouser bien-tôt Arlequin, & vous épouserez Octave quand il vous plaira. Si votre Pere chancèle, tant pis pour luy, nous n'en irons pas moins notre chemin.

ISABELLE.

Et qui sont les hommes, ma pauvre Colombine, qui voudroient se marier, après tous les maux qu'on dit des femmes ?

COLOMBINE.

Hé, que vous êtes folle ! Les hommes qui nous veulent le plus de mal, sont ceux qui nous aiment davantage.

ISABELLE.

Ah ! tu n'as donc pas vû les Satyres qui courent ?

COLOMBINE.

Non, ny je ne m'en soucie guéres. Plaisante autorité que celle des Auteurs ! De quoy est-ce que cela décide ? On se régle bien sur leurs quolibets !

ISABELLE.

Ah Colombine, ce sont des traits qui portent & qui demeurent.

COLOMBINE.

Hé bon bon, autant en emporte le vent. Est-ce que ces gens-là connoissent les femmes pour en parler.

ISABELLE.

Ah ! ils nous regardent par les mauvais endroits.

COLOMBINE.

Je le crois bien. On prend soin de leur cacher les autres.

ISABELLE.

Tu as beau dire, nous nous retrouvons dans les peintures qu'on fait de nous.

COLOMBINE.

Je ne suis pas de votre avis ; je ne crois pas qu'on puisse faire de nous un Portrait qui ressemble. Chaque Femme est un Protée, qui change de figure & de caractére comme il luy plaît. Dissimulée dans ses pensées, ingenieuse dans ses passions, politique dans ses vuës, friponne dans ses discours, coquette dans ses maniéres, affectée dans ses airs, fausse dans ses vertus, intéressée dans ses libéralitez, hypocrite dans ses épargnes ; toûjours rusée, toûjours équivoque, & toûjours une contrevérité ; du plus au moins voila comme nous sommes faites.

ISABELLE.

C'est cela même, Colombine ; & comment crois-tu qu'un homme d'esprit puisse se résoudre en se mariant d'épouser tant de défauts à la fois ?

COLOMBINE.

Hé, Madame, les hommes le voyent & le sçavent ; ils regardent les femmes comme d'étranges animaux : mais grace à nos charmes.

——— *avec tout cela.*

Dans le monde on fait tout pour ces aimaux-là.

ISABELLE.

Cela est bon pour le discours. Colombine ; les hommes ne sont plus bêtes.

COLOMBINE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais ils ne ſçauroient ſe paſſer de nous, ils y reviennent toûjours.

ISABELLE.

Octave n'eſt pas fait comme un autre, il a des lumiéres bien étendues. Il ne me connoît que par mes vertus ; ma pauvre Colombine, que deviendray-je quand il me connoîtra par mes défauts ?

COLOMBINE.

Hé bien, montrez-vous toûjours d'un côté, & cachez-vous de l'autre. C'eſt un uſage établi chez les Filles à marier.

ISABELLE.

Non, Colombine, ce n'eſt plus cela. Je l'aime trop pour le tromper. Je veux qu'avant de m'épouſer il me connoiſſe telle que je ſuis. Il ſçait mes bonnes qualitez, je veux qu'il voye les mauvaiſes ; enfin je veux m'ouvrir à luy.

COLOMBINE.

Je penſe que vous vous mocquez ! Hé quel Mortel ſeroit aſſez hardy pour ſe marier jamais, s'il connoiſſoit tout ce qu'il épouſe ? Votre délicateſſe ſort de nos uſages.

ISABELLE.

Tout ce que tu voudras ; il connoît ma famille, il ſçait mon bien, il voit ma figure, il admire mes petits talents, il aime ma voix, ma danſe, mon jeu de Claveſſin, ma converſation ; je veux qu'il voye le reſte. Si je luy plais par mes defauts, je ſuis ſeure de luy plaire toute ma vie.

COLOMBINE.

Hem ! cette délicateſſe n'aura pas grand cours, elle ne viendra pas à la mode. On ne ſe marie déja guéres, on ne ſe marieroit point du tout.

ISABELLE.

A la bonne heure. Mais il faut qu'il me connoiſſe. Pour toy, tu ne riſques rien ; Arlequin ſe connoît

de toutes les maniéres, tu es bien assurée qu'il ne sçauroit changer.

COLOMBINE.

Je l'en defie. Mais à votre tour, comptez qu'Octave ne vous échapera pas. Il est content de votre personne & de votre bien ; le Comte votre pere est riche ; vous êtes belle, & fille unique. Les richesses & les charmes sont un grand emplâtre à nos defauts. Mais voicy Arlequin. D'où vient son agitation & son empressement ? Laissez-nous seuls, nous allons travailler pour vous.

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

HE' bien, mon cher Arlequin, comment vont nos affaires.

ARLEQUIN.

Distinguo, Mademoiselle. Les votres bien, les miennes mal. COLOMBINE.

Que veux tu dire.

ARLEQUIN.

Je veux dire que la Satyre ne sçauroit se tromper. Comment, traîtresse ! Tu me fais donner parole de t'épouser, & tu vises à épouser ton Maître ?

COLOMBINE.

Y penses tu ? Tu voudrois que je devinsse en chimére & en idée la femme du Comte de Persillet ? Va, va, c'est un vieux fou, dont je me soucie comme de Colin Tampon.

ARLEQUIN.

Mais il m'a prié luy-même de te desabuser.

COLOMBINE.

Serieusement. ARLEQUIN.

Sérieusement, & il a quelque machine en tête pour dégoûter l'un de l'autre mon Maître & ta Maitresse. Il doit s'expliquer avec moy dans une heure ou deux.

CO-

COLOMBINE.

Cecy est de conséquence. Avant qu'il puisse rien gâter dans le cœur d'Isabelle, je veux la preparer, & je vais livrer un assaut au malin vouloir de la Seigneurie Persillienne. Fie-toy à moy, & fais venir ton Maître. Adieu, travaille pour nos intérêts communs, j'y cours de mon côté.

ARLEQUIN.

Octave va venir, je l'attends, le voicy.

SCENE VII.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

ARlequin, mon cher Arlequin, je ne vis pas. Tu dis que tu deviens Philosophe, apprends moy à le devenir.

ARLEQUIN.

La Philosophie & la qualité ne sont pas faites pour être ensemble. Mais, toute Philosophie à part, Monsieur le Comte de Persillet branle au manche. Je vous ay dit tout ce qui m'en a paru.

OCTAVE.

Quelle perfidie! tâchons de parer le coup.

ARLEQUIN.

Vous sçavez qu'ordinairement en France les Comtes & les Marquis ne se piquent pas de tenir parole. Quoy qu'il soit Italien, il a cru avoir tous les droits des gens de qualité de France.

OCTAVE.

Nous sommes d'un même Pays, tu le sçais Arlequin; il connoît mon bien & ma famille; il me preferoit à un François pour sa fille Isabelle: J'ay lieu d'esperer.

ARLEQUIN.

Tout cela est bon: mais ce n'est pas là le hic, il faut bien vous assurer d'elle.

OCTAVE.

Je compte que mes affaires ne vont pas mal de ce côté-là.

ARLEQUIN.

Je le crois comme vous. Mais vous êtes à Paris, vous aimez une Françoise, & on ne voit sur vous ny pierreries ny bijoux.

OCTAVE.

Hé, c'est qu'en Italie nous avons de toutes ces choses-là dans nos coffres.

ARLEQUIN.

Fort bien; mais chaque Pays a ses coutumes. Les Dames de France aiment que leurs Amans portent tout sur eux. Vous ne sçavez pas l'art d'aimer à la Françoise.

OCTAVE.

Ah! tu ne connois pas Isabelle.

ARLEQUIN.

Hé cela ne va que du plus au moins. Mais à quoy pensez-vous? vous n'avez point de nœud d'Epée?

OCTAVE.

Hé, qu'est ce que cela fait?

ARLEQUIN.

Comment? cela fait tout. Tenez, j'aime Colombine, je porte ses couleurs; car cela s'en va sans dire. Une brune aime toûjours le jaune, & une Blonde le bleu ou l'incarnat.

OCTAVE.

Hé bien, ce sont des choses bien aisées.

ARLEQUIN.

Pas tant que vous croyez; car il faut deviner juste. Avez vous de l'Eau de la Reine d'Hongrie, & du Tabac?

OCTAVE.

Du Tabac? Isabelle n'en prend pas, quoy que la plupart des femmes en prennent.

ARLE-

ARLEQUIN.

Mon Dieu, si elle n'en prend pas, elle en peut prendre. Les Filles sont de petits animaux qui veulent dans un tems ce qu'elles ne veulent pas dans un autre; & il faut être toûjours en état de leur donner ce qu'elles veulent. OCTAVE.

Hé bien, ayons de l'Eau de la Reine d'Hongrie.

ARLEQUIN.

Hé ouy, mais; attendez... En vérité vous êtes trop novice dans l'art d'aimer à la Françoise.

OCTAVE.

Comment?

ARLEQUIN.

Hé vous ne vous servez pas de pincettes?

OCTAVE.

Hé fy! est ce que les Dames de Paris aiment un air efféminé?

ARLEQUIN.

Hé mon Dieu, non; elles aiment ce qu'elles aiment. Mais... vous me feriez enrager! A quoy songez-vous d'être habillé de cette propreté, & d'avoir d'aussi beau linge?

OCTAVE.

Les Dames ne mépriseut pas en nous la propreté.

ARLEQUIN.

Ah, vous n'y êtes pas! Les Dames de Paris aiment les airs galopins, & elles s'habillent déja un peu à la galopine ou à la gourgandine, c'est tout un. Elles aiment les airs débraillez & la parure négligée. Enfin les hommes de qualité laissent la propreté à leurs valets de chambre, & pour eux, avec un gros Sur-tout, ils portent de jour leur linge de nuit. Le linge de nuit dit quelque chose. Les Femmes ne sont pas bêtes, au moins.

OCTAVE.

Isabelle n'entre pas dans toutes ces reflexions. Ton Art d'aimer n'est pas fait pour elle.

ARLEQUIN.

Bon! elle va bien vous dire tout ce qu'elle pense! Mais sans tourner autour du pot, sçavez-vous à quoy se réduit tout l'art d'aimer en France? Ma foy, c'est à l'art de donner. Tenez, c'est là l'abregé des longues études.

OCTAVE.

Quoy? tu crois....

ARLEQUIN.

Je croy que voicy Pierror. Prenez garde à vous. Il faut le gagner, & un Sot ne se gagne qu'à force de bien ou de mal.

SCENE VIII.

PIERROT, OCTAVE, ARLEQUIN.

PIERROT (*avec un fouet à une main, & un balay à l'autre.*)

ALlons, tirez dehors. Allons aussi, vous autres sortez vîte.

OCTAVE.

D'où vient, mon pauvre Pierrot...

PIERROT.

Pardy, pauvre vous-même. Voyez, pauvre, pauvre! C'est bien à un homme de qualité d'appeller les gens pauvres!

OCTAVE.

Ce n'est point pour te fâcher, Pierrot....

PIERROT.

Pauvre, cela est fort bon! Je suis plus riche quand j'ay un Ecû, que vous quand vous n'avez qu'une piéce de trente sols. Pauvre!

ARLEQUIN.

Ah, ah, mon cher amy Pierrot, tu ne me dis rien?

PIERROT.

Au contraire, je te parle. Adieu va-t'en, allez-vous.

vous en tous ; mon Maître m'a donné un commandement sur tous les chiens & sur toutes les ordures de la Maison. Il y a icy aujourd'huy grande cérémonie, il faut tout nettoyer.

ARLEQUIN.

Mais, Pierrot, on parle à ses amis.

PIERROT.

Ah, tu as le temps de jaser, toy.

ARLEQUIN.

Mais dis-nous un peu....

PIERROT.

Gare, j'ay à travailler, je n'ay rien à dire. Pourquoy crois-tu que Monsieur le Comte de Persillet m'aime ? C'est que je me fais aimer.

OCTAVE (*luy donnant de l'argent.*)

Et moy, Pierrot, ne pourrois je point gagner ton amitié ?

PIERROT.

Hé pourquoy non ? Cela dépend... Oh, oh ! qui ne vous aimeroit ? Moy, tenez, je crois que je suis presque de vos amis.

ARLEQUIN.

Je te le conseille. Il est riche & libéral, comme tu vois.

PIERROT.

Ouy. Ah, je suis de vos amis, cela est fait. Je croyois que les Gens de qualité n'avoient jamais le sou. Oh, oh !

OCTAVE.

Si tu es de mes amis, mon cher Pierrot, dis-moy, quelle cérémonie crois-tu qu'il y ait icy aujourd'huy ?

PIERROT.

Ah, ah, n'est-ce que cela ? Tenez, je m'en vais vous faire entendre la chose. Monsieur le Comte dit comme ça, que les femmes ne valent rien ; les femmes de qualité, s'entend. Après, il dit comme ça, que Colombine est une jolie fille.

AR-

ARLEQUIN.

Nous y voicy. Hé bien ?

PIERROT.

Hé bien ; je m'en vais ranger tout cela, Monsieur le Comte dit qu'il ne veut pas ce qu'il vouloit, & qu'il veut ce qu'il ne vouloit pas ; que Madame est morte, & luy se porte bien. Par conséquent Mademoiselle est sa fille, Colombine est sa Suivante, moy je suis son Valet, vous voudriez être son Gendre ; & par conséquent vous ne le serez pas.

OCTAVE.

Comment, mon pauvre Pierrot...

PIERROT.

Hé attendez, voicy pour finir la cérimonie. (*vers Arlequin*) C'est pour toy cecy. Les femmes donc ne valent rien : cela est vray, car mon Maître le trouve comme cela sur du papier moulé. Je ne suis pas un sot, j'écoute tout, & c'est ce qui me rend habile.

ARLEQUIN.

Ah, Pierrot, je ne m'étonne plus...

PIERROT.

Attends, tu m'interromps. Mon Maître dit donc que vous voudriez Isabelle. Or, elle est fille de sa Mere, & par conséquent... Monsieur le Juge viendra icy ; & toy, (*à Arlequin*) tu y seras, & vous verrez tout. Voyez comme je vous explique bien cela !

OCTAVE.

Comment, un Juge ? Mais voicy Scaramouche bien empressé.

SCENE IX.

SCARAMOUCHE, OCTAVE, ARLEQUIN, PIERROT.

SCARAMOUCHE.

ARlequin, mon cher Arlequin, trop heureux Arlequin, que je t'embrasse ! OC-

OCTAVE.

Qu'est ce ? qu'y a t-il ?

PIERROT.

Ecoutons bien.

SCARAMOUCHE (*embrassant Arlequin.*)

Je ne te puis rien dire ; mais le Comte, la Satyre, le Procès des Femmes, Juge, Arbitre souverain ... Oh ; quel bonheur !

OCTAVE (*impatient de sçavoir ce qu'a voulu dire Pierrot, veut rester dans la maison : mais ne sçachant comment faire pour n'être pas reconnu, & Arlequin qui craint que le Comte n'épouse Colombine en cachette, ayant intérêt d'y rester aussi, ils se recommandent à Scaramouche, qui sur le champ fait prendre à Octave l'habit de Pierrot, & à Pierrot celuy d'Octave. Dans le moment Isabelle paroît, qui prenant Pierrot pour Octave, l'emmène dans la maison. Colombine & Marinette emmènent de même, l'une Arlequin, & l'autre Scaramouche, de maniére qu'Octave reste seul sur le Théâtre dans les habits de Pierrot. Le Comte arrive, qui le voyant l'accuse de négligence de ce qu'il n'a pas encore achevé de balayer, & voyant qu'il ne répond point, le gronde, & le fait rentrer à coups de bâton ; ce qui finit le premier Acte.*)

ACTE II.

SCENE I.

ISABELLE (*à sa Toilette.*) COLOMBINE.

ISABELLE (*rêveuse & inquiette.*)

COlombine, Colombine ? hai Colombine ?

COLOMBINE.

Madame ?

ISA-

ISABELLE.

Colombine !

COLOMBINE.

Que vous plaît-il ?

ISABELLE.

Rien.

COLOMBINE.

Ne m'appellez-vous pas ?

ISABELLE.

Qui moy !

COLOMBINE.

Ouy.

ISABELLE.

Je ne sçay, Colombine.

COLOMBINE.

Mais vous m'avez appellée.

ISABELLE.

Je ne sçay, te dis-je, mais je crois qu'ouy.

COLOMBINE.

Hé bien, Madame, me voicy, que voulez-vous ?

ISABELLE.

Rien Colombine. Je ne sçay ce que je veux.

COLOMBINE.

Ah, ah ! c'est à dire que l'indolence s'en va à vau-l'eau ; que l'impatience prend le dessus, & que votre Pere ne parle pas assez François pour fixer le jour des nôces.

ISABELLE.

Point, Colombine ; je crois que je suis malade.

COLOMBINE.

Hé, qu'est-ce qui vous fait mal ?

ISABELLE.

Rien.

COLOMBINE.

Comment donc ?

ISABELLE.

C'est que je m'ennuye.

COLOMBINE.

Ma foy, si je restois comme vous, je ne m'ennuyerois guéres.

ISABELLE.

Hé que ferois-tu, Colombine?

COLOMBINE.

Ah, ah! ce que je ferois? Oh, ma foy, devinez-le, vous êtes en âge de reflexion.

ISABELLE (*bâillant.*)

Ah, ah ah! Donne moy quelque chose pour me réjouir.

COLOMBINE.

Voulez-vous votre Luth?

ISABELLE.

Il y manque quelque corde.

COLOMBINE.

Hé, je le vois bien. Vous voulez de la Musique?

ISABELLE.

La Musique court les rues.

COLOMBINE.

Voulez vous un Livre nouveau?

ISABELLE.

Hé, je m'ennuye déja, te dis-je.

COLOMBINE.

Lisez encore la Satyre des femmes.

ISABELLE.

Je n'y entens rien. Cela n'est pas fait pour gens qui sont nez quelque chose.

COLOMBINE.

Il est bientôt-cinq heures, que n'allez-vous à l'Opera?

ISABELLE.

Je le sçay par cœur.

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, si tout vous ennuye, je ne sçai he qu'une chose qui puisse vous bien réjouir.

ISABELLE.

Et quoy?

CO-

COLOMBINE.

Un Amant comme Octave, qui devienne bien-tôt votre Mary.

ISABELLE (*se leve.*)

Ah, Colombine, que je m'ennuye! (*Elle se mire*) Il manque quelque chose à ma coëffure; je veux changer d'habit pour me divertir.

COLOMBINE.

Ah! voila ce qu'il nous falloit. Allons, l'Eveillé un autre habit à Madame?

ISABELLE (*d'un air distrait.*)

Hem, hem, hem, hem? qu'on me donne vîte....

COLOMBINE.

Quoy, Madame?

ISABELLE.

Je ne sçay. Ne m'entendez vous pas? une épingle, Hé non, c'est un peigne que je veux.

COLOMBINE.

Nous avons grand tort; rien ne ressemble tant à un peigne qu'une épingle. Voicy bien des distractions!

ISABELLE (*inquiette.*)

Qu'on se dépêche? un mouchoir? hé non, vous dis je. Ne comprenez vous pas que c'est un diamant que je demande? La triste chose que d'être servie par des gens qui ne devinent pas!

L'EVEILLE'.

Madame est bien inquiette, Colombine! Qu'a-t-elle?

COLOMBINE.

Elle a qu'elle n'a pas ce qu'elle voudroit avoir, & d'autres comme elle.

ISABELLE.

Oh ça, finirez-vous vos entretiens éternels? Donnez moy un Corps que je change.

COLOMBINE.

Régle seure. Toute fille habillée, qui quitte un corps pour en prendre un autre, n'en change pas sans dessein. Hé, Madame, avez-vous oublié que

que c'eſt un Opera que de ſe coëffer & de changer de Corps ?

ISABELLE.

Il eſt vray, mais je ne ſçay que faire. Qu'on me donne....

L'EVEILLE'.

Quel Corps vous plaît-il, Madame ? Eſt-ce celuy où vous êtes le plus à votre aiſe ?

ISABELLE.

Hé non, cela ne me divertiroit pas.

COLOMBINE.

Hé le benêt, qui n'a pas l'eſprit de voir que pour vous divertir il vous faut celuy que vous ne ſçauriez porter une heure ſans étouffer, & que nous ne ſçaurions lacer ſans ſerrer de toute notre force !

ISABELLE (*quittant ſa Toilette.*)

Colombine, ôte ce Corps, je n'en veux plus. Tout cecy m'amuſe un peu, & ne me divertit guéres. Cela eſt aſſez bien

COLOMBINE.

Voicy quelqu'un.

ISABELLE (*retournant à ſa Toilette.*)

Attens, c'eſt peut-être Octave.

COLOMBINE.

Point, c'eſt Marinette.

SCENE II.

MARINETTE (*une Satyre à la main.*) ISABELLE, COLOMBINE.

MARINETTE.

TOut eſt perdu, mes enfans ! voicy notre procès inſtruit dans les formes, nous allons déchoir de tous nos droits.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce donc ?

COLOMBINE.

Que veulent dire tous ces grimoires ?

MARINETTE.

Comment ? Vous ne connoissez pas la Satyre des femmes ?

COLOMBINE.

Voilà bien de quoy s'allarmer !

MARINETTE.

Ah ! ce qu'il y a de plus cruel, c'est que l'éloge qu'on fait de nous ne met personne dans notre parti. Tout est revolté, on nous appelle en Justice, on vient de nous donner un Juge.

ISABELLE.

Un Juge, Marînette ?

COLOMBINE.

On nous appelle en Justice ?

MARINETTE.

Ouy, un Juge, Isabelle ; ouy en Justice, Colombine.

COLOMBINE.

Et quel Juge nous donne-t-on ?

MARINETTE.

Un Juge implacable ; un Juge réformateur des mœurs, ennemi des défauts, Censeur des impertinences ; un Juge enfin la terreur des vices, & l'effroy des ridiculitez : Arlequin en un mot.

ISABELLE & COLOMBINE (*à la fois.*)

Arlequin ? Arlequin ? luy notre Juge ?

MARINETTE.

Arlequin, luy-même.

COLOMBINE.

Et qui le constitue pour Juge ?

MARINETTE.

Le Public, auditeur assidu de ses Oracles, & observateur exact de ses réformes.

ISABELLE.

La voix du Public a une autorité légitime sur notre con-

conduite. Il n'y a point d'honnête femme qui ne doive craindre le Public & le ménager.

COLOMBINE.

Plaisante cohue que le Public ! Je vous trouve bien bonne de vous y soumettre! Il est bien question parmy les femmes de Paris, du Public, ny du qu'en dira-t-on !

MARINETTE.

Les filles le craignent un peu, mais les femmes ne s'en soucient guéres.

ISABELLE.

Fille ou femme, je sens bien que je m'en soucieray toûjours. Arlequin est terrible, il ne fera nul quartier à nos défauts: il nous va passer par l'étamine.

MARINETTE.

Je compte que Colombine le raprochera un peu de nous; il a de l'amour, & elle a du sçavoir-faire.

COLOMBINE.

Bon, cela n'y fera rien. Tout en m'aimant il me dit tout haut mes véritez. Jugez si en ne vous aimant pas, il vous dira tout bas les votres.

MARINETTE.

Mais puis qu'il t'aime, Colombine, on ne peut pas croire qu'il soit ennemi déclaré des defauts des femmes.

COLOMBINE.

Vous avez raison, en fait de defauts, moy les miens, vous les votres, chacune a les siens. Je suis trop maigre, vôus êtes trop grasse. Colombine est trop gaye, Isabelle est trop serieuse. Je vaux trop, vous ne valez rien. Je vous dis, chacun a ses défauts en ce monde cy.

ISABELLE.

Tu badines toûjours, Colombine: peux-tu rire dans une affaire aussi serieuse ?

COLOMBINE.

Si je puis rire ? Ah ah, cela est bon c'est en riant

riant que j'ay pris mon Amant, c'eſt en riant que je veux le retenir.

MARINETTE.

Je ſuis dans le même cas ; je vois que tout ce qu'on dit contre les femmes fait chanceler Scaramouche dans le deſſein où il étoit de m'épouſer ; c'eſt un Italien ruſé qui a icy un joly petit employ, qui m'accommode, & qui m'établit. C'eſt par ma douceur que je l'ay ſçu prendre ; c'eſt par ma douceur que je veux le retenir. Il vient, laiſſez-moy avec luy. Allez menager Arlequin, nous en avons affaire.

SCENE III.

SCARAMOUCHE (*une Satyre à la main.*)
MARINETTE.

SCARAMOUCHE (*liſant la Satyre.*)

CHez la Cornu ! que Diable ? Les femmes de Paris, dès qu'elles ſont mariées, vont là ; Qui l'auroit crû.

MARINETTE.

Je ſuis perdue ! Il lit la Satyre. Compoſons-nous bien.

SCARAMOUCHE.

Voila Marinette. Tâchons de gagner du temps.

MARINETTE.

Bon jour, cher Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Bon jour, aimable Marinette.

MARINETTE.

Hé, que liſiez-vous là ?

SCARAMOUCHE.

Depuis que je ſuis en France, je ſuis devenu curieux des modes & des nouveautez.

MARINETTE.

Ah, ah ! c'eſt la Satyre des femmes. Tout ce que vous voyez là ne vous fait-il pas peur ? Il y a dans Paris d'étranges femmes.

SCA-

SCARAMOUCHE.

Comment, Marinette, tout cecy est donc vray?

MARINETTE.

Si cela est vray? Assûrément; & plus vray qu'on ne sçauroit croire.

SCARAMOUCHE.

Ah, ah! Et je croyois que ce fût un jeu d'esprit.

MARINETTE.

Bon! ce n'est rien encore. Je sçay des choses bien plus fortes que tout cela.

SCARAMOUCHE (*faisant un jeu de grimaces.*)

Oüy? Des choses plus fortes?

MARINETTE.

Hé vrayment oüy. Je sçay un homme qui disoit de sa femme des choses... Tenez, des choses... enfin des choses qui vont plus loin que la Cornu; & quatre jours après il l'épousa.

SCARAMOUCHE.

Hé, voyez un peu! En Italie un homme n'épouseroit pas une femme dont il auroit dit tant de mal.

MARINETTE.

Bon! on se soucie bien de cela en France! Nous en connoissons qui ont été témoins *de visu* des actions & des fruits de leurs rivaux, qui n'ont pas laissé d'épouser leurs maitresses, dans le tems d'une maternité bien assurée, & d'une paternité fort équivoque.

SCARAMOUCHE.

Voila des gens bien hardis!

MARINETTE.

Oh? nos jeunes Petits Maîtres ont du cœur comme des Lions.

SCARAMOUCHE.

Nous sommes plus poltrons que cela en Italie.

MARINETTE.

Icy on ne s'embarrasse de rien, le bien & le sçavoir faire raccommodent tout. Une fille deshonorée aujourd'huy ne laissera pas de se bien marier dans

six mois, pourveu qu'elle soit riche. La veuve la plus décriée trouve sa duppe quand il lui plaît. Une femme, pour avoir été tympanisée, n'en voit pas moins bonne compagnie. On la reçoit par tout; elle chante la premiére les vers qu'on a faits à sa loüange; & pourvû qu'elle ne soit pas abandonnée du sens commun, jusqu'à aimer des jeunes gens, on luy passe tout le reste.

SCARAMOUCHE.

Ah, ah! on n'est pas si indulgent que cela en Italie.

MARINETTE.

Oh! nous le sçavons bien en France; & les femmes ne s'avisent guéres à Paris d'aimer les Italiens, que lors qu'elles se sentent le cœur bien net.

SCARAMOUCHE.

Le cœur bien net? Fiez-vous y.

MARINETTE.

Pour moy, par exemple, si je ne me sentois pas une espèce d'horreur pour la coquetterie, je ne me serois pas attachée à mon Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Une espèce d'horreur pour la coquetterie? (*à part.*) Je voudrois bien tirer mon épingle du jeu.

MARINETTE.

Je sçay que c'est un petit fripon, qui veut être bien aimé, & qui ne s'accommoderoit pas d'un partage.

SCARAMOUCHE (*continuant ses grimaces.*)

Assûrément, assûrément.

MARINETTE.

Il est touché de ma douceur pour luy, & de ma sévérité pour tous les autres hommes.

SCARAMOUCHE.

De ta sévérité sucrée? Peste! quelle sœur doucette!

MARINETTE.

Cela est particulier, que moy qui suis la douceur même, qui ay une égalité d'humeur que rien ne peut déranger; cependant quand d'autres que Scaramouche

mouche me viennent dire quelque douceur, je prends un air froid, froid, mais froid à glacer les gens. Car pour de grosses paroles; je n'en sçaurois dire, & je croy qu'on me battroit, qu'on ne pourroit pas me faire quitter ce ton doux & gracieux que la nature m'a donné. Aussi dans notre mariage je seray la douceur même. Hé bien, n'est-ce pas dans trois jours que vous m'avez promis de m'épouser?

SCARAMOUCHE.

Mais, dans trois jours! Ecoutez, chére Marinette, laissons un peu calmer cet orage qui s'est élevé contre les femmes; rien ne presse.

MARINETTE.

Comment? Rien ne presse? Jour de Dieu, Scaramouche voudroit differer? A d'autres. Ces sortes d'affaires ne valent rien dès qu'elles traînent; le mariage est un de ces bons morceaux qu'il faut avaller de broc en bouche. Ca, tout à l'heure, qu'on m'épouse. Comment? Parce que je suis la douceur même, & parce qu'il sçait que je ne sçaurois dire un mot plus haut que l'autre, Monsieur Scaramouche me joueroit? Tiens, malheureux, si tu l'avois seulement pensé, je ferois un hachis de ta personne, & je te donnerois à manger aux chiens; je te creverois les yeux, je t'arracherois le cœur, & avec toute ma douceur naturelle, je te mangerois l'ame à belles dents.

SCENE IV.

SCARAMOUCHE, MARINETTE, ISABELLE, OCTAVE.

SCARAMOUCHE.

AH! voicy Octave & Isabelle par le plus grand bonheur du monde. Quel dragon! Peste, quelle douceur! c'est une furie. Ma foy, la femme est un animal inconnoissable.

MARINETTE.

Rien ne presse, malheureux, rien ne presse! J'étouffe.

ISABELLE.

Mais, qu'avez vous donc, Marinette?

MARINETTE.

Laissons calmer cet orage? Tiens, barbare, je te mangeray le blanc des yeux.

OCTAVE.

Que luy avez-vous donc fait, Scaramouche?

SCARAMOUCHE.

Helas, rien. Je vous prends pour juge. Nous nous aimons, nous voulons nous marier; mais je luy represente de laisser un peu dissiper le déchaînement où l'on est contre les femmes.

MARINETTE.

Ne me tenez pas. Quoy? il peut le penser...

OCTAVE (*à Scaramouche.*)

Vous avez tort, Scaramouche, & Marinette a raison. Est-ce que de pareilles vetilles doivent rien changer dans un mariage si bien proportionné?

ISABELLE.

Et moy, ne vous en déplaise, je suis de l'avis de Scaramouche. Je croy qu'un homme de bon sens n'y sçauroit regarder de trop près.

MARINETTE.

Et moy, ne vous déplaise, je suis de l'avis d'Octave, on y a regardé d'assez près lors que l'amour a fait promettre le mariage, & j'étranglerois un Amant qui voudroit le differer d'un jour.

SCARAMOUCHE.

Mais, mais....

MARINETTE.

Comment encore, mais, mais?

ISABELLE.

Oh ça, parlons les uns après les autres. C'est une grande affaire que de se marier, ce n'est pas un nœud de paille, il tient toute la vie ce nœud là,

il

il faut bien se connoître avant que de se mettre ensemble ; & comment un Amant nous connoîtroit-il ; nous ne nous connoissons pas nous mêmes. Nous ne nous montrons à luy que par nos avantages, nous nous cachons à luy par nos defauts. On exagere tout ce que nous avons de bon, on déguise tout le reste ; & tel homme croit épouser une petite brebis, qui épouse un dragon dans toutes les formes.

SCARAMOUCHE (*montrant Marinette.*)

Témoin, témoin.

MARINETTE.

Qu'est-ce que j'entens, témoin ? Comment ? il me prend pour un dragon, moy qui suis & plus simple & plus douce qu'une brebis ?

OCTAVE.

Ah, Madame ! qu'il y a de defauts aimables dans une personne qui plaît ! Que l'amour est un grand maître ! & que la nature, de concert avec luy, nous met bien icy devant les yeux ce que j'ay toûjours crû en faveur de votre sexe ?

ISABELLE.

L'amour est aveugle, & ce n'est pas à luy à decider dans des choses qui regardent la raison, & qui suppoſent de grandes lumiéres.

MARINETTE.

Vous ne sçavez ce que vous dites. Octave raisonne mieux que vous.

SCARAMOUCHE.

Hé bien je le prens pour Juge. Il ne me condamnera jamais à épouser un dragon en corps & en ame.

MARINETTE.

Je ne demande pas mieux qu'il nous juge.

ISABELLE.

Pour moy, je le trouve si prevenu, que j'appelle par avance de son Jugement.

MARINETTE.

En tout cas, Arlequin jugera en dernier ressort.

Mais en attendant sa décision, qu'il prononce.

OCTAVE.

Je vous feray remarquer, que bien souvent on appelle dans votre Sexe, vices de l'ame, défauts de cœur, travers de naturel, ce qui n'est qu'un pur effet d'une belle nature, & d'un amour bien épuré.

ISABELLE.

Quelle prevention !

OCTAVE.

Quoy ! ne convenez-vous pas que naturellement Marinette est la personne du monde la plus douce ?

ISABELLE.

Et c'est cela même. Il est si facile de nous connoître, que moy qui passe ma vie avec elle, je ne l'eusse soupçonnée en mes jours, d'être capable de devenir un petit dragon !

MARINETTE.

Madame, le terme est un peu fort.

ISABELLE.

Oh, ce n'est nullement pour vous offenser, mais icy chacun soutient sa thèse.

OCTAVE.

Hé, ne voyez-vous pas comme tout prouve la mienne ? Marinette est douce & tranquille de son naturel. Vous l'offensez : voyez sa modération dans la repartie. Mais son Amant fait semblant de luy échapper ; Son amour éclatte, son cœur se sent des redoublemens de tendresse, elle s'emporte, elle fait ses efforts pour retenir un cœur qui luy est dû. Ses transports & ses menaces ne sont ny haine ny colére ; son naturel n'est point changé, sa douceur est la même, elle se conserve dans la violence de ses reproches : rendez-luy son bien, vous verrez que l'agitation de son amour n'a rien dérangé dans la douceur de son naturel.

MARINETTE.

Ah ouy, Octave. Qu'il m'épouse, je luy pardon-

donne tout, & je lui demanderay pardon & de mes fautes & des siennes.

ISABELLE.

Elle me touche, je l'avoue. Scaramouche, n'en êtes-vous pas touché ?

SCARAMOUCHE.

Et qui diable y tiendroit ? C'est un Sexe engendré pour damner tout le monde.

MARINETTE.

Ah, Scaramouche! si je vous aimois moins, je ne serois pas si emportée.

OCTAVE.

Qu'il doit être facile aux hommes de pardonner dans les femmes des defauts dont ils sont la cause, & qu'elles n'auroient peut-être point sans eux !

SCARAMOUCHE.

Il a raison. Nous autres Italiens, nous sommes délicats ; nous connoissons bien le prix de ces petites métamorphoses. (*à Marinette*) Tiens, ma chére Marinette, je t'aime autant Dragon que Brebis, je crois que l'un vaut l'autre.

MARINETTE.

Touche-là, mon cher Scaramouche, je seray pour toy l'une & l'autre. Viens, allons tout préparer pour notre mariage, il ne nous faut que l'approbation de Monsieur le Comte de Persillet.

SCENE V.

OCTAVE, ISABELLE.

OCTAVE.

HE' bien, Isabelle, le bonheur de ces deux Amans ne vous fait-il rien décider pour le notre, après l'aveu de votre Pere !

ISABELLE.

Mais mon Dieu, Octave, que vous êtes injuste !

Qui vous dit que j'aye encore pensé de m'opposer aux desseins & aux bontez de mon Pere ? Mais ma Mere vient de mourir.

OCTAVE.

Hé bien, en mourant elle m'a laissé le soin d'essuyer vos larmes.

ISABELLE.

Ma Mere m'a donné jusqu'à sa mort des témoignages bien vifs de ses bontez.

OCTAVE.

Elle m'a confié en mourant votre douleur & le repos de votre vie ; vous plaignez-vous qu'elle m'ait confié un dépôt si precieux ?

ISABELLE.

Taisez-vous, Octave, vous m'attendrissez. Cependant je ne sçais ce qui suspend mes larmes, avec tout autre que vous j'en répandrois un torrent.

OCTAVE.

Non, belle Isabelle, ne pleurez pas ; la perte que nous avons faite ne demande plus nos larmes, elle ne veut que cette union de nos cœurs. & ce don de notre foy qu'a souhaité en mourant cette Mere si aimable pendant sa vie, & si digne d'être obeïe jusqu'après sa mort.

ISABELLE.

Mais, Octave, songez-vous ce que c'est à Paris que de prendre une jeune femme ? Je ne me trouve nulle disposition à vous en faire repentir : mais je suis un enfant ; je changeray peut-être ; Tant d'exemples m'étonnent, & devroient vous étonner.

OCTAVE.

Hé, Madame, ces exemples ne prouvent rien. Mille femmes décriées auroient eu une conduite plus réguliére, si leurs maris avoient été moins débauchez. Aminthe ne se seroit jamais brouillée avec son Mary, s'il ne lui avoit volé ses pierreries, pour les donner à sa Femme de chambre. Celile ne se seroit jamais

jamais separée du sien, s'il n'avoit pas eu en ville une maison postiche, ou l'on ne faisoit que des cadeaux, lors que sa femme trouvoit à peine de quoy vivre dans sa maison. Orphise n'auroit jamais fait d'éclat, si son Mary n'étoit pas une bête brute, qui se ruïne pour des Grisettes qui se moquent de luy. Tout le reste est de même. Les Femmes ont l'ame bonne, & quand elles manquent c'est toûjours la faute des Maris.

ISABELLE.

Ce ne sont pas ces grosses fautes que je craindrois: Mais, Octave, il faut l'avouer, j'ay des defauts que vous ne démêlez pas.

OCTAVE.

Vous, belle Isabelle? Et quels défauts pouvez-vous avoir?

ISABELLE.

Tenez, par exemple, vous me croyez de la plus belle humeur du monde; & cependant je suis triste & rêveuse de mon naturel, toute sorte de compagnie ne me plaît pas, & je m'amuseray à cent babioles, plutôt que de parler à gens qui ne disent rien.

OCTAVE.

Mais, voila un defaut que l'on appelleroit une perfection!

ISABELLE.

Hé point. Dans ces rencontres-là, & cela se rencontre à toute heure, je me sens l'esprit ennuyé, & la raison fatiguée....

OCTAVE.

Mais par bonheur, cela n'arrive pas quand nous sommes ensemble.

ISABELLE.

Hé, c'est cela même. Quand vous serez mon Mary, je voudrois être souvent avec vous, & ce n'est pas la mode que les Maris soient avec leurs femmes.

OCTAVE.

Des Maris comme moy ne quittent guéres des Femmes comme vous.

ISABELLE.

Hé bien, Octave... Mais voicy Arlequin, je vous laiſſe avec luy. (*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

TRop heureux Maître d'un malheureux Valet, embraſſez-moy.

OCTAVE.

En quoy donc ſuis-je ſi heureux?

ARLEQUIN.

Primò, en ce que vous êtes mon Maître, & que je ſuis votre Valet.

OCTAVE.

Après?

ARLEQUIN.

Secundò, en ce que de tous les Mortels qui ont vêcu pendant leur vie, & de tous ceux qui vivront juſqu'à la mort, vous avez le bonheur d'être le plus heureux en Maitreſſes & en Valets.

OCTAVE.

Hé bien, acheve.

ARLEQUIN.

Tertiò, mon très-heureux Maître....

OCTAVE.

Hé bien, tertiò, quoy? Finiras-tu

ARLEQUIN.

Tertiò, Monſieur, (écoutez le Tertiò de votre bonheur) le Pere compte ſur moy pour vous ôter ſa Fille. Il veut me parler, & apprendre de moy toutes vos fredaines. Si j'étois de l'humeur de mes Cama-

ra-

rades... Mais ne craignez rien. Pour gagner le Pere ; & pour vous faire avoir la Fille, je diray d'abord du mal de vous ; mais j'auray mes vues. Il faut toûjours dire que je ne suis plus à vous. Il faut feindre...

OCTAVE.

Que dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Hé dame, je dis bien des choses en peu de mots. J'attens icy le Patron, qui m'a donné rendez-vous. Le voicy. Adieu, jusqu'au revoir.

SCENE VII.

LE COMTE, ARLEQUIN.

LE COMTE.

BOn jour, Arlequin. Tu es exact au Rendez-vous, j'en suis bien-aise.

ARLEQUIN.

Et moy bien-aise aussi, Monsieur.

LE COMTE.

Arlequin, écoute. Je sçais que tu es un brave Garçon, je me suis toûjours fié à toy, tu as eu bien soin de ton Maître autant que tu as été avec luy ; j'y prens intérêt, il est Italien comme moy, je connois sa famille, j'ay eu quelqu'envie de luy donner ma fille, & je compte que tu m'aideras. Tu n'es plus à luy ; tu sçais que quand on a quitté un Maître, c'est l'usage de dire tout ce qu'on sçait contre luy.

ARLEQUIN.

Monsieur, on sçait ce qu'on doit au devoir d'une personne à qui il est dû ce que je vous dois. Je ne suis pas content de mon Maître ; je vous diray tout ce que vous voudrez. (*bas*) Tu en seras la duppe.

LE COMTE (*montrant une bourse à Arlequin.*) Vois-tu cecy Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur, avec le respect que je vous dois, je vois la bourse, mais je ne vois pas ce qui est dedans.

LE COMTE.

Tiens, tu le verras à ton gré; je te fais ce present, à condition que tu me diras la vérité de tout ce que je te demanderay.

ARLEQUIN.

Ah mais, Monsieur, il y a telle vérité que je ne pourrois pas vous donner à si bon marché sans y perdre.

LE COMTE.

Va va, je ne te demanderay rien que tu ne puisses dire.

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur, vous êtes raisonnable. Hé bien? de quoy est-il question?

LE COMTE.

Dis-moy sincérement, que fait Octave?

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, tantôt bien, tantôt mal, le mieux qu'il peut.

LE COMTE.

Tu m'as promis de dire la vérité. ç'a, bien sincérement, il aime un peu Colombine?

ARLEQUIN (*troublé.*)

Quoy Monsieur? qui? d'où? quand? d'où vient? depuis quand? comment? quoy?

LE COMTE.

Je le sçais fort bien, il aime Colombine, on me la dit, je les ay veus ensemble, & je sçais....

ARLEQUIN (*montrant la bourse au Comte.*)

Monsieur, voyez-vous cecy?

LE COMTE.

Ouy, c'est la bourse que je viens de te donner.

ARLEQUIN.

Oh bien, Monsieur, je vous la rends en espèce & en personne, pourvû que vous me disiez ce que vous en sçavez.

LE

LE COMTE.

Que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Je veux dire, Monsieur, que si cela est vray, c'est une vérité que j'achete plus cher que vous.

LE COMTE.

Comment?

ARLEQUIN.

C'est que je l'aime, moy, cette Colombine. Tout juste! voyez, c'est ma Maitresse. Fie-toy à moy! Je voulois l'épouser, & je serois bien fâché. Mais bon! Quand j'y pense, Octave aime Isabelle, & n'aime qu'elle. (*à part.*) Je ne sçay à quoy je pensois. Suivons cecy.

LE COMTE.

A la bonne heure. Ce n'est pas là.... je veux que tu me dises tout ce qu'il fait depuis le matin jusqu'au soir.

ARLEQUIN.

Oh, ce qu'il fait! Hé, Monsieur, il fait vie de garçon. Il boit, il mange, il dort, il va, il vient, il coquette, il joue, il emprunte, il achepte, il ne paye pas, il s'occupe à rien; & il gagne sa vie à écrire des Billets doux.

LE COMTE.

Fort bien. Mais encore?

ARLEQUIN.

Il vend bien ses Poulets à certaines Veuves de bon appetit.

LE COMTE.

Voila un joly petit métier! Mais que fait-il depuis le matin jusqu'au soir?

ARLEQUIN.

Monsieur, déja le matin, avant toutes choses, dès qu'il sort du lit, il se lève. Après cela, à l'exemple des jolies femmes de sa connoissance, il met en usage les eaux de propreté, les pommades d'agrément, & les poudres de précaution. Ensuite il fait l'exercice des

pincettes & des cizeaux ; après quoy il prend quelque mouche ; il remplit sa tabatiére, & sa boëte à poivre ; il prend sa bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie. Après, il fait une petite méditation sur la maniére dont il pourra attraper quelque jolie duppe ; il sort avec ce noble dessein ; il va remplir son Office de Conseiller de la Toilette ; il prend de bonnes ou de mauvaises odeurs, selon les visites, ou de bon ou de mauvais goût qu'il va faire ; il s'accommode à tout pour vivre ; il dîne où il peut, & moy de même ; car pour chez nous, point de cuisine ; & c'est ce que j'y trouve de pis.

LE COMTE.

Je le crois. Mais je voudrois sçavoir encore....

ARLEQUIN.

Et bien, Monsieur, voicy le meilleur ; car dans la vie de garçon, les agrémens de la matinée ne sont que les préludes des plaisirs du soir. Sur les cinq heures, il va à l'Opera. Comme le Sçavoir-faire est son meilleur revenu, & celuy de bien d'autres, il se presente d'abord à la porte du Théatre. Il est bien juste qu'il épargne son Louis. Il donne un gage pour aller dire un mot à quelqu'un. C'est le prétexte ; mais la vérité, c'est pour aller lorgner quelque lorgneuse. Il se campe devant les toiles, à peu près comme cecy... là.... à peu près de l'air de ces Messieurs de l'Opera. Il est attentif aux Loges & à l'Amphithéatre ; il cherche quelque main blanche qui parte de son gand pour aller au secours de quelque paliſſade noire, car sans Isabelle il aimeroit les brunes. Il sort, non sans reprendre le gage ; il donne trente sols pour aller au Parterre ; il donne autre gage pour faire ouvrir la Loge ; il convient des faits avec la Belle ; il ressort & reprend le gage ; & pour ses trente sols il retombe au Parterre, où il lorgne & est lorgné tout à son aise. Là il passe pour homme à bonne fortune, & sur cette réputation il trouve à Paris tout le crédit qu'il veut,

dont

dont bien nous prend. Enfin, Monsieur, vie de garçon.

LE COMTE.

Je veux remédier à tout cela. Il faut qu'il épouse Isabelle, ou quelqu'autre fille ou femme de Paris ; & pour venir à bout de ce dessein, je veux me servir de ton adresse & de ta Philosophie.

ARLEQUIN.

Ah, ah, fort bien. Et comment, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Je veux que tu viennes dans ma propre maison faire la fonction de Juge & d'Arbitre souverain du procès des Femmes.

ARLEQUIN.

Ah, ah, fort bien.

LE COMTE.

Oh, viens, je te diray tout ce que je veux. Viens, suis-moy ; mais bouche cousuë.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, je suis votre homme. Allons à la gloire, tout nous y appelle.

LE COMTE.

Va m'attendre dans mon Cabinet. Voicy Pierrot, je veux luy parler un moment.

SCENE VIII.

LE COMTE, PIERROT.

LE COMTE.

Pierrot, tu sçais que tu es mon fidèle. Tu prens garde icy à tout ?

PIERROT.

Oh ouy, Monsieur. Parbleu, je regarde & j'écoute, j'entens & je vois, je suis alerte comme une petite Souris.

LE COMTE.

Et bien, Pierrot, qu'est-ce que tu vois ?

PIER-

PIERROT.

Hé Monsieur, je vois que vos Domestiques jasent contre vous, mais c'est l'ordinaire. Je vois qu'on dit que vous faites le jeune homme, quand vous vous voyez veuf. Que vous diray-je? Votre grand Laquais vous faisoit l'autre jour les cornes, & tiroit un pied de langue après vous.

LE COMTE.

Voyez cet Insolent! Mais on ne voit que cela chez nous autres gens de qualité. Toutes nos maisons sont pleines de ces grands Valets, faiseurs de cornes, & qui vous tirent après cela un pied de langue.

PIERROT.

Vos gens, respect de vous, sont des fripons. Ils font de vous des contes à pâmer de rire.

LE COMTE.

Comment?

PIERROT.

Ils disent, par exemple, que Colombine vous range comme un barbet. A propos, au moins, toutes ces femelles se moquent de vous, encore plus que vos Laquais. Quand le Juge viendra icy ce soir, il faudroit faire juger toute cette racaille.

LE COMTE.

Tu as raison, je feray justice; tu verras bientôt que nous ferons maison neuve.

PIERROT.

Oh morbleu, c'est le moyen. Mais à propos, que ne donnez vous vîte Isabelle à Octave. A votre place, je m'en déferois: Car voyez-vous, je suis fin comme un Merle blanc. Je luy ay tiré les vers du nez à Octave, il en meurt d'envie. Défaites vous de cette engeance.

LE COMTE.

Ouy, Pierrot; mais en luy donnant ma fille il faut luy donner mon bien. Voila le diable!

PIERROT.

Bon ! il a bien à faire de votre bien ! c'eſt luy qui en offre, il en donne à qui en veut. Arlequin m'a dit qu'il eſtoit riche & liberal.

LE COMTE.

Va va, il m'a dit le contraire. Il m'attend, je vais luy parler. Tiens-toy icy pour empêcher qu'on ne nous interrompe.

PIERROT.

Ah ah, c'eſt aſſez. Il n'entrera icy ny homme ny bête que vous ſeul. Vous avez droit de commander, & moy après.

LE COMTE.

Fort bien, Pierrot.

PIERROT.

Monſieur, attendez. Tenez, il me vient tout d'un coup une penſée.... Morbleu, vous allez être ravy.

LE COMTE.

Hé bien, dis ?

PIERROT.

Je vais vous bailler le ſecret de bien établir Iſabelle, ſans qu'il vous en coûte rien.

LE COMTE.

Comment, Pierrot, tu es un homme enchanté ! En ce temps-cy, les meilleures affaires ſe font par les ſottes gens. Et bien, dis. Quoy ?

PIERROT.

Tenez, j'y rêve ; & plus j'y penſe, plus je trouve que vous ne ſçauriez mieux faire.

LE COMTE.

Dis moy donc.

PIERROT.

Vous avez de la peine à marier votre fille, parce qu'il faut donner tout votre bien ?

LE COMTE.

N'ay-je pas raiſon ? Eſt-il juſte qu'un pere meure de faim, pour faire vivre un homme à qui il donne

une

une jolie fille ? Je suis bien logé dans ma maison, est-il raisonnable que j'en déloge, pour aller en chambre garnie, parce que ma fille est à un.... cela ne peut pas entrer dans ma tête.

PIERROT.

Vous & moy nous avons du sens commun, & le sens commun est pourtant bien rare. Ainsi, Monsieur, voicy ce que c'est. Sçavez-vous ce qu'il faudroit faire de votre fille ?

LE COMTE.

Hé quoy, Pierrot ?

PIERROT.

Motus, il faut garder le secret. Il faudroit me la donner.

LE COMTE.

A toy ?

PIERROT.

A moy-même. Vous ne me donneriez rien, vous garderiez tout, & cela iroit bien comme cela.

LE COMTE.

Mais ; Pierrot, tu n'es pas Gentilhomme ?

PIERROT.

Hé bien, je le seray bientôt, j'ay tant de Camarades qui le sont déja.

LE COMTE.

Nous parlerons de cela. Veille à tout, & empêche qu'on ne vienne m'interrompre. Quelqu'un vient, fais bien la garde.

SCENE IX.

PIERROT, SCARAMOUCHE.

PIERROT (*se promène devant la porte de son Maître. Scaramouche qui a envie de faire tenir une lettre à Isabelle, fait accroire à Pierrot qu'il a un secret pour faire des fuzées volantes d'une nouvelle invention.*

Pierrot

Pierrot curieux luy en demande un essay. Scaramouche donne une corde à Pierrot, & luy dit d'en aller attacher un bout dans la chambre d'Isabelle. Pierrot y va & revient. Scaramouche luy demande si Isabelle l'a vu attacher la corde. Pierrot luy répond qu'il n'en sçait rien, parce qu'elle étoit dans son cabinet. Scaramouche attache la lettre d'Octave au bout de la fuzée, puis pose la fuzée sur la corde, l'allume, y met le feu, & la laisse aller. La fuzée entre dans la chambre d'Isabelle; ce qui finit le second Acte.)

ACTE III.

SCENE I.

LE COMTE, ISABELLE. OCTAVE.

LE COMTE.

MEs pauvres enfans, voicy bien d'autres nouvelles!

ISABELLE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, mon Pere?

OCTAVE.

Hé, qu'elles nouvelles, Monsieur?

LE COMTE.

Je ne songeois qu'à vous marier bientôt; mais voicy un contre temps qui dérange tout.

ISABELLE.

Un contretemps, mon Pere?

OCTAVE.

Hé, dès que vous êtes pour nous, Monsieur, qu'avons-nous à craindre?

LE COMTE.

Cela ne suffit pas. Peste soit des Poëtes & des Satyres?

OC-

OCTAVE.

Et qu'est-ce que nous font les Satyres & les Poëtes?

LE COMTE.

Est-ce que vous ne sçavez pas qu'Arlequin est nommé par le Public, Arbitre souverain & Juge en dernier ressort des affaires qu'on fait aux femmes!

OCTAVE.

Cela n'a rien de commun avec vous.

ISABELLE.

Mon pere, Octave dit que cela n'y fait rien.

LE COMTE.

Oüy, mais ce n'est pas tout. Ma femme, comme vous sçavez, est morte depuis peu. Elle avoit été jeune & jolie: sa conduite étoit sage, mais ses airs étoient équivoques; enfin elle avoit de la gloire, de l'esprit, de l'éducation, de belles manieres; elle étoit de Paris, j'étois Etranger; elle avoit plus de connoissances que moy, cela est naturel.

OCTAVE.

Ah, Monsieur! c'étoit & toute la vertu & tout le mérite.

LE COMTE.

Oh, ouy ouy, à quelques petites humeurs, près. Enfin tout le monde m'en disoit du bien, car elle recevoit bien tout le monde. Elle aimoit la compagnie, elle donnoit bien à manger, elle étoit magnifique, elle aimoit le jeu, les beaux habits, & les beaux meubles. Quelque ennuyée qu'elle parût avec moy, elle devenoit de belle humeur dès qu'elle voyoit.... c'étoit une jolie femme, assûrément! Que le bon Dieu luy fasse paix.

OCTAVE.

Ah, Monsieur, changeons de discours. Vous réveillez la douleur d'Isabelle.

LE COMTE (*à Isabelle.*)

Va va, mon enfant, ne pleure pas. Fais comme moy. Je me rends maître de ma douleur.

OC-

OCTAVE.

Je me charge de soulager la sienne.

LE COMTE.

Fort bien. Mais je vous disois donc, qu'Arlequin ce Juge redoutable va venir icy dans un moment, avec sa Commission signée de la main du Public, & scellée du sceau des Parterres & Amphithéâtres de Paris.

ISABELLE.

Pourquoy vient-il icy plutôt qu'ailleurs, mon Pere?

LE COMTE.

Pour prononcer ses Arrêts, ma fille. Ma femme est morte, & j'ay une fille à marier. On veut que je sois interrogé sur faits & articles, à l'égard de toutes les choses dont on accuse les femmes. Etre pere & mary, c'est de quoy en être bien instruit.

OCTAVE.

Hé, Monsieur, quelle apparence? C'est assûrément quelque piéce qu'on nous fait.

LE COMTE.

Il faut laisser aller le cours de la Justice.

ISABELLE.

Hé tant mieux, Octave. Vienne qui voudra, je suis ravie qu'on examine tout.

LE COMTE.

Arlequin érigé en Magistrat, va faire aussi l'inventaire de toutes les inutilitez & des meubles superflus de votre mere. Allez tout disposer, ma fille. Faites tout ouvrir, sur tout ce beau Cabinet où notre pauvre Défunte recevoit la compagnie, & faites-moy venir Colombine, que je luy donne mes ordres. Mais la voicy. Adieu, Seigneur Octavio. (*Arivederci.*)

OCTAVE (*parlant bas à Colombine.*)

Il y a ici quelque chose de caché.

LE COMTE (*à part.*)

C'est ici un coup de tête. Octave se dégoûtera de

sa

sa Belle ; Arlequin ne voudra plus de Colombine, & je viendray à bout d'avoir Colombine pour moi, & de ne donner d'Isabelle à personne. Mettons nous sur notre bon air.

COLOMBINE (*à Octave.*)

Allez, allez, laissez-moy faire, il va trouver à qui parler.

SCENE II.

LE COMTE, COLOMBINE.

LE COMTE.

Viens, ma chére Colombine ; j'ay à te parler, mon enfant.

COLOMBINE.

Et moy, Monsieur, j'ay à vous parler, & à vous répondre.

LE COMTE.

Prenons un peu garde qu'on ne nous écoute, La malice & la curiosité sont deux attributs ordinaires des domestiques. (*Il va fermer les portes.*)

COLOMBINE (*à part.*)

J'aime bien Arlequin ; mais s'il fait tant le difficile, & si la Satyre des femmes luy tourne la cervelle, achevons de la faire tourner à cet homme-cy. (*Haut*) Ah, Monsieur, que faites vous ? Vous avez fermé les portes ! Je ne respire pas. La médisance en veut terriblement aux Maîtres & aux Servantes. Monsieur ; je vous crains, laissez moy ouvrir les portes, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Attens, attens, Colombine, je seray sage, nous ne dirons que deux mots.

COLOMBINE.

Non, je n'écoute pas les hommes à huis clos. Arlequin dit déja que je vous aime mieux que luy ; il va venir

venir, que diroit-il s'il nous trouvoit enfermez ensemble ? (*Elle va r'ouvrir les portes.*)

LE COMTE.

Hé, laisse-là ton Arlequin. Mais elle est modeste, elle ouvre les portes. Voila une merveille, qu'une fille qui sert, ne puisse pas écouter le Maître de la maison les portes fermées ! Cette fille m'enchante.

COLOMBINE (*revenant.*)

Monsieur, à l'heure qu'il est, tant qu'il vous plaira parlons d'affaires, j'ay l'esprit en repos.

LE COMTE.

Mais, Colombine, tu és trop circonspecte.

COLOMBINE.

On ne sçauroit trop l'être quand on craint d'être seule avec quelqu'un.

LE COMTE.

Quoi, friponne, tu crains avec moy ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, vous êtes méchant ! Vous voudriez me faire dire que je vous aime.

LE COMTE.

Hé bien, quel mal y auroit-il quand tu le dirois ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, vous n'êtes pas pour penser à moy. A quoi est-ce que cela me serviroit ?

LE COMTE.

Ecoute, Colombine. (*bas à l'oreille.*) Je t'aime, mon enfant.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, vous me parlez à l'oreille ! Je suis perdue si l'on vous voit. Un mot à l'oreille, ressemble à un baiser comme deux goutes d'eau.

LE COMTE.

Hé point point, la cornette est entre deux.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, les mots à l'oreille ont fait nos cornettes & bien claires & bien reculées.

LE

LE COMTE.

Ah ah ! Et c'est donc les mots à l'oreille, qui font coëffer les jolies femmes si fort en arriére ?

COLOMBINE.

Hé, quoi donc, Monsieur ? Nous sommes plus raisonnables qu'on ne pense; les femmes veulent toûjours quelque raison dans les modes qu'elles suivent. Mais je me fie à vous ; je mettray mon éventail devant, de peur qu'on ne nous voye.

LE COMTE.

Hé bien, je t'aime, mon enfant.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, voila-t-il pas ? Vous m'avez baisé l'oreille ! Les baisers à l'oreille sont devenus bien à la mode depuis quelque temps.

LE COMTE.

Mais, Colombine, tu es bien reservée aussi !

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, vous êtes dangereux. Vous m'avez promis d'être raisonnable.

LE COMTE.

Hé bien, je le seray. Je te dis donc que je t'aime, & que ma femme est morte, je suis seur de ta vertu, je l'ay éprouvée.

COLOMBINE.

Monsieur, une honnête fille a peur de tout. Si on nous entend, ou si on nous voit, je suis ruïnée de réputation. Danger pour danger, il vaut mieux en courir le risque les portes fermées.

LE COMTE (*pendant qu'elle ferme les portes.*)

Non, il n'y a pas à Paris de fille aussi reservée. Que je serois heureux de lui plaire, & de l'épouser !

COLOMBINE.

Monsieur, nous voici en seureté Depêchez, parlez vîte, qu'avez vous à dire ?

LE COMTE.

Colombine, tu le sçais, je t'ay toûjours aimée;

ta

ta conduite & ton humeur te mettent au dessus de ton état ; j'ay du bien, je fais grand cas de la douceur de la vie, & je crois la trouver avec toy.

COLOMBINE.

Hé bien, quoy plus ?

LE COMTE.

Hé bien, Colombine, si tu veux m'aimer, je t'épouse.

COLOMBINE.

Bon, bon !

LE COMTE.

Il n'y a point de bon, bon ; cela est vray.

COLOMBINE.

Quoy, sérieusement ?

LE COMTE.

Tiens, je t'en donne ma parole, il ne tient plus qu'à toy.

COLOMBINE *ôtant son gand.*

Ah, Monsieur, que vous ay-je fait pour me faire préférer l'honneur d'être votre Esclave, au plaisir d'être la Souveraine d'Arlequin ? Car enfin je n'accepte cet honneur, que pour vous servir, vous honorer, & vous plaire.

LE COMTE.

Ma chére Enfant, tu rappelles toute ma jeunesse. Je vais presser...

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, vous me baisez ! Hé ne sçavez-vous pas que les Filles ne baisent pas ceux qui songent à les épouser ?

LE COMTE.

Elle est par tout d'une sagesse qui surprend ! Ecoute, ma Poulette, j'acheve de t'ouvrir mon cœur. Je suis ravi qu'Arlequin vienne ici pour examiner toutes choses. Nous tâcherons de le dégoûter de toy, & de dégoûter Octave de ma Fille. Nous resterons tran-

quilles, & Maîtres de tout notre bien. Ma Fille s'en ira dans un Couvent.

COLOMBINE (*à part.*)

Voyez vous le vieux Renard! (*haut*) Comment, Monsieur, Arlequin auroit du dégoût pour moy, & Octave n'épouseroit pas Isabelle? Mais, Monsieur, je suis votre servante, pour l'être toûjours, & pour obeïr par tout.

LE COMTE.

Voila comme il faut dire. Mais on vient.

COLOMBINE.

Monsieur, je suis perduë! Ouvrez une porte, je m'enfuiray par l'autre.

SCENE III.

ARLEQUIN, LE COMTE, ISABELLE SCARAMOUCHE, PIERROT, DROITURE.

ARLEQUIN (*armé de pied en cap.*)

SEigneur Comte, je suis votre non humble Magistrat; car vous sçavez que l'humilité & la Magistrature ne vont pas ensemble. Mais d'où vient que Colombine me fuit, & qu'elle étoit icy enfermée avec vous?

LE COMTE.

Hé, Seigneur Arlequin, oubliez-vous...

ARLEQUIN.

Ah, bon bon, j'y suis. Voyez-vous', nous autres Magistrats, nous ne pouvons pas nous souvenir de tout. Les affaires du Public & les nôtres nous font oublier celles des Particuliers.

LE COMTE.

Cela est dans l'ordre. Mais pour un Magistrat, quel équipage est tout cecy?

ARLEQUIN.

Ah, je vois bien que les plus grand Seigneurs ne sont pas les plus instruits dans les affaires des Femmes. Comment est-ce que vous croyez qu'une jolie Femme fasse quelque cas du Jugement d'un Magistrat à Robe longue ? Bon ! les femmes sont du ressort de l'Epée, & non pas du district de la Robe ; les plus timides ont quelque chose de militaire dans le cœur.

LE COMTE.

Ah, ah, j'entens. C'est à dire que pour donner plus de poids à vos Arrêts, vous voulez qu'on procede contre elles cavaliérement?

ARLEQUIN.

Vous y êtes. Tout sera cavalier dans ma Procedure. Tenez, j'ay fait porter les marques cavaliéres de ma Chevalerie magistrale. Venez, vous grands Officiers de ma Justice. Pierrot, je vous feray mon Secretaire ; & vous Scaramouche, je vous fais mon Grand Prevôt ; car je ne veux juger les femmes que prévôtablement.

SCARAMOUCHE.

Trop d'honneur pour moy.

PIERROT.

Et moy, je vous feray l'honneur d'être un Secretaire bien secret sur toutes les écritures ; car je ne sçai ny lire ny écrire.

ARLEQUIN.

C'est pour cela que je vous choisis. Les affaires des femmes sont bonnes pour le discours, mais elles ne valent rien sur le papier, je veux qu'il n'en demeure rien dans les Greffes de ma Justice.

LE COMTE.

Mais, Seigneur Juge Feminin, vous êtes bien sévére ! Pourquoi juger les Femmes prévôtablement ? Quoy, les condamner à mort ?

ARLEQUIN.

A mort ? Dieu m'en garde ! Mon intention n'est

pas de faire les Maris si aises. Je condamneray les Filles qui forlignent, à une viduité perpetuelle. Je condamneray à vivre & mourir filles, celles qui se presseront sottement d'être femmes. Je mettray hors de Cour & de Procés, c'est à dire hors d'amour & de mariage, celles qui veulent être jeunes & belles, lors qu'elles n'ont jamais été ny l'un ny l'autre. Je feray planter là pour reverdir, les petites Grisettes, qui aux dépens de quelques facilitez, visent au Carrosse, & au nombre des Laquais; & je déclareray dignes d'une vraye fortune, celles qui sages dans leurs desirs, & contentes dans leur état, sont moins occupées du bien & du nom, que du mérite de leur Amant. Mais où y en a-t-il de celles-là? *Rara avis in terris.* Mais, Monsieur le Comte, il vous faut subir l'Interrogatoire. (*au Greffier*) Allons, Monsieur Droiture, écrivez l'Interrogation sur faits & articles. Vous êtes mon Conseiller Garde-notte Contractant par tout le Ressort de ma Justice.

M. DROITURE.

Seigneur, me voicy au dû de ma Charge.

ARLEQUIN.

Seigneur Comte de Persillet, vous avez été Mary, & vous êtes Pere?

LE COMTE.

Ouy.

ARLEQUIN.

N'êtes-vous pas consolé d'avoir perdu votre Moitié?

LE COMTE.

Il faut bien vouloir ce que le Ciel veut.

ARLEQUIN.

Ouy. Belle resignation! Etoit-elle votre Tyran, ou votre Esclave! car c'est toûjours l'un des deux.

LE COMTE.

Hé, Seigneur, dès qu'on se marie à Paris, on sçait bien qu'on prend avec soy un ennemy domesti-

que;

que, dès qu'on prend une jolie femme; on prend un Maître difficile à servir.

ARLEQUIN.

Pour n'y être point trompé, il faut toûjours le croire. Combien de fois maudissiez-vous par jour l'un & l'autre le moment où vous vous étiez connus?

LE COMTE.

Cela arrivoit quelquefois, ouy.

ARLEQUIN.

Hé comment donc! Votre Femme étoit-elle de belle humeur?

LE COMTE.

Oh, de la plus belle humeur du monde par tout hormis chez moy.

ARLEQUIN.

C'est la règle. Dites-moy, à propos, quels jours ont plus de charmes, ou les premiers du mariage, ou les premiers de la viduité?

LE COMTE.

Cela est bien égal, tout au moins.

ARLEQUIN.

Oh, j'entens, j'entens, je vous crois bien.

ISABELLE.

Mon Pere, je ne sçaurois entendre tout cela. Permettez que je me retire.

ARLEQUIN.

Attendez, la Belle, on vient à vous. Voicy ma leçon par écrit. Parcourons les chefs de la Satyre. Avez-vous été nourrie dans un Couvent.

ISABELLE.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN.

Passons, cela nous arrêteroit trop. Vous allez être mariée? ISABELLE.

Mon Pere le dit.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que quinze ans?

ISABELLE.

Quand mon Pere me gronde, il me dit toûjours que j'en ay plus de dix-huit.

ARLEQUIN.

Vous irez à l'Opera, dès le lendemain de vos Nôces?

ISABELLE.

Helas! je n'en sçais rien. Cela dépendra de mon Pere & de mon Epoux.

ARLEQUIN.

Oh point, point, vous y irez, cela est écrit. Vous écouterez les paroles lubriques, réchauffées au réchaut des sons de la Musique de Lully.

ISABELLE.

Je ne vous entens pas, Mr. Je ne sçais ce que cela veut dire.

SCENE IV.

ISABELLE, OCTAVE (*& les Acteurs de la Scène precedente.*)

LE COMTE (*voyant venir Octave.*)

JE crois qu'il vaut mieux que je commence par vous faire mes accusations contre les airs de ma fille. (*bas à Arlequin*) C'est pour dégoûter Octave.

ARLEQUIN.

Fort bien, fort bien; on écrira vos accusations, & vous les signerez.

LE COMTE.

Justement. Venez, ma fille, il faut que j'ouvre icy mon cœur, pour mettre dans le bon chemin une jeunesse chancelante qui pourroit bien s'égarer.

ISABELLE.

Comment, mon Pere!

OCTAVE.

Hé, Monsieur, Isabelle n'est pas...

LE

LE COMTE.

Taisez-vous, l'un & l'autre. J'ay à parler, & ce que vous diriez ne vaudroit pas ce que j'ay à dire. Ma fille, toute paternité à part, j'ay du bien, je veux vivre, je veux en disposer à mon gré, & non pas au votre. En vous le donnant, je veux vous donner du revenu, & non pas des bagatelles. Hé quoy! je vois déja que vous donnez dans les niaiseries, & que votre chambre se remplit tous les jours de cent inutilitez.

ISABELLE.

Hé, mon Pere, ce sont des petits riens, qui viennent de ma Mere.

LE COMTE.

Ouy, ma fille? mais ces petits riens coûtent à votre Pere un bon argent.

ARLEQUIN.

C'est trop, que d'acheter le rien trop cher. Mais les femmes en ont introduit la mode.

OCTAVE.

Blâmez-vous, Monsieur, certaines propretez d'usage que son bon goût a repandu dans son Appartement!

LE COMTE.

Octave, je le connois cet usage que je blâme, je sçay qu'à present les meubles qui coûtent le plus, sont ceux qui ne servent de rien. Qui ôteroit de l'Appartement d'une femme tout ce qu'il y a d'inutile, n'y laisseroit que le squelete d'un Appartement. On manque du necessaire pour avoir le superflu, je le sçay? mais je sçais aussi que rien ne vaut mieux que l'argent. Il n'y a pas de plus joly meuble, ny de meilleur amy.

ARLEQUIN.

Oh, cela est vray. L'argent comptant est un amy à toute épreuve. Il n'y a genre de service qu'il ne nous rende, dès qu'il est à notre portée, nous en fai-

sons tout l'usage qu'il nous plaît ; nous n'avons qu'à le lâcher, c'est un passe par-tout, il nous ouvre toutes les portes ; c'est la clef des honneurs & des plaisirs ; il dispose à son gré des Emplois & des Charges : tout luy est soumis jusqu'à l'amour ; & la beauté la plus relevée prête l'oreille aux sons harmonieux de la pecune, & se laisse entraîner vers la complaisance, par la persuasion de notre feal & unique amy l'argent comptant.

LE COMTE.

Cela est vray, à la lettre ; & cependant, je vois chez moy qu'on prodigue tout, & qu'on ne fait nulle attention sur le mérite & la rareté de mon argent.

OCTAVE.

Mais que voyez-vous, Monsieur, qui puisse.....

ARLEQUIN.

Ce que voit Monsieur le Comte ? Oh diable ! Il a les yeux bons. Vous verrez qu'il va vous faire voir, qu'il voit ce que nous ne voyons pas. L'argent se cache quand il sort d'une maison : mais des yeux bien éclairez le suivent à la piste, & connoissent tous les petits recoins par où il a passé. C'est là la science des Maris, & des Peres de famille.

OCTAVE.

L'argent comptant fait assez sentir son absence dans les maisons d'où il est parti, je le sçay. Mais qu'est-ce que voit-icy Mr. le Comte de Persillet.

ARLEQUIN.

Oh dame ! Il voit, que vous voyez, & que vous êtes vû.

LE COMTE.

Ce que je vois ? Je vois que la fille d'un Gentilhomme comme moy, ne doit être ny habillée ny logée comme elle. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, il n'y a qu'à regarder que veulent dire tous ces Instrumens de Musique, ces Pots de fleurs, ces Miroirs, ces Cristaux, ces Colifichets, ces Poupées, ces Pagodes,

godes, ces Chiens, ces Ecureuils, ces Oyseaux, ces Perroquets, ces Singes. L'Arche de Noé n'y fit œuvre. C'est la ruine d'une maison, que le goût d'une fille ou d'une femme qui panche à la babiole.

ARLEQUIN.

Il y a du vray au moins, dans ces véritez-là.

OCTAVE.

Le goût d'Isabelle est une suite de son esprit & de son adresse.

LE COMTE.

Hé! l'adresse d'une fille comme la mienne doit paroître dans des ouvrages de Dentelle, & de Tapisserie.

OCTAVE.

Hé, Monsieur, voulez-vous qu'elle soit.....

LE COMTE.

Je veux qu'elle soit propre, mais je ne veux pas qu'elle soit étallée comme la Maitresse d'un vieux Abbé. Je consens qu'elle soit coëffée avec des palissades & des rayons; mais je ne veux pas qu'elle se coëffe aussi haut qu'une Marchande de la Foire. Je consens qu'elle ait des Corps d'un bon goût, mais je ne veux pas qu'elle aille par la Ville, aux Thuilleries, & ailleurs, en gourgandine, & en petites mules, comme ces Marquises de contrebande, qui répandent sur toute leur personne une idée d'occasion prochaine. Je veux bien qu'elle danse au Bal quand elle s'y trouve, mais je ne veux pas que la premiére femme de qualité me l'emprunte pour une partie de plaisir, comme on emprunte ces Postulantes de l'Opera qui se prêtent à qui les demandent. Je veux enfin que chacun vive en son état; & c'est ce qu'une jeune fille & une femme ne sçavent pas à Paris.

ARLEQUIN.

Non, & c'est même ce qu'elles n'apprennent qu'à leur corps défendant.

LE COMTE.

Et ou en sommes nous, bon Dieu ? Une fille ne sçauroit se coucher devant minuit, & ne sçauroit se lever devant midy. On ne peut dîner qu'à trois heures. On passe une partie du jour à la Toilette, l'autre à se promener ou à jouer ; & ce n'est pas le pis. Jolie distribution de temps !

ISABELLE.

Octave, mon Pere m'accuse ; il faut que j'aye tort. Vous voyez combien j'ay de defauts sans que je le sçache : mais je ne veux pas vous tromper. Nous sommes devant notre Juge. Voicy Colombine qui vous dira le reste. Elle m'a promis de dire icy tout le mal qu'elle sçait des femmes.

ARLEQUIN.

Nous allons entendre de belles choses, si elle parle sincérement !

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN (*dans un Fauteuil.*) COLOMBINE, LE COMTE, ISABELLE, OCTAVE, M. DROITURE.

COLOMBINE.

AVec la permission très-humble de Monsieur le Comte de Persillet, mon Maître, present & à venir ; toute femelle que je suis, j'ouvriray ma bouche à la parole, & je me feray un effort pour parler.

LE COMTE (*à Colombine.*)

Souviens-toy de tout.

ARLEQUIN.

Voila qui debute d'un ton bien sincére ! Elle est fille, & elle assure que pour parler il faut qu'elle se fasse violence. Cecy est nouveau.

CO-

COLOMBINE.

Monsieur le Juge bigarré, qui dans votre Chevalerie Magistrale, prenez les femmes par leur foible, & les jugez cavaliérement, je viens icy, comme témoin oculaire de l'impertinence des femmes, vous avouer de bonne foy que nous ne valons pas grand'chose, & que grand fou celuy qui nous achete trop cher.

ARLEQUIN.

Oh, pour cette fois, voila qui est sincére. Mais je n'ay pas sur cela de grands abus à corriger. Les femmes connoissent assez le prix des femmes, & après tout nous ne voyons guéres d'hommes qui fassent avec elles de mauvais marchez, car s'ils sont trompez d'abord, ma foy ils se dedommagent bientôt & elles payent les pots cassez.

COLOMBINE.

Ah qu'il y a de sottes gens à Paris! Nos dehors sont réglez, nos airs sont gracieux, nos mines sont modestes, tout ce qui paroît est bon: mais tournez la medaille, rien n'est plus bizarre que notre humeur, rien n'est plus faux que notre mérite. Notre petit particulier cache des mystéres curieux que nos artifices enveloppent. La coquetterie est le fond de notre humeur; c'est par cet endroit qu'il faut nous regarder pour nous connoître, tout le reste est emprunté. Nous n'avons de bien naturel, que le desir de plaire.

ISABELLE.

Vous ne vouliez pas me croire, Octave; vous voyez que tout le monde vous le dit.

OCTAVE.

Hé, ces regles generales ont leurs exceptions, Madame; vous n'êtes pas faite comme une autre.

ARLEQUIN.

Vous nous faites perdre une suite de véritez qui alloit nous instruire. Colombine reprenez votre fil, & faites nous un petit tissu du caractére des femmes de Paris.

LE COMTE.

Parle ferme, cela le rebuttera.

COLOMBINE.

La chose n'est pas aussi difficile que l'on pense. Voulez-vous bien connoître une femme? Figurez-vous un joly petit monstre, qui charme les yeux, & qui choque la raison; qui plaît & qui rebute; qui est Ange au dehors, & Harpie au dedans. Mettez ensemble la tête d'une Linotte, la langue d'un Serpent, les yeux d'un Basilic, l'humeur d'un Chat, l'adresse d'un Singe, les inclinations nocturnes d'un Hibou, le brillant du Soleil, & l'inégalité de la Lune: enveloppez tout cela d'une peau bien blanche. Ajoutez-y des bras, des jambes, & cætera; vous aurez une femme toute complette. Le cœur vous en dit il, Seigneur Octave?

ARLEQUIN.

Assurément, il faut avoir le cœur au ventre, quand on prend une femme pour toûjours.

LE COMTE.

Cela est bien hardi.

OCTAVE.

Elles ne se ressemblent pas toutes.

COLOMBINE.

Nous avons beau dire, Monsieur en veut tâter. (*à Octave*) Tu veux donc resolûment
Etre appellé chez toy, Petit-Cœur, ou mon Bon?
On a beau t'avertir, tu ne vises qu'à faire
De petits Citoyens dont on te croira pere?
Tu vas prendre une femme? Ah! si je sçay compter.
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
L'Epouse que tu prens, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, ma-t'on dit, dans un Couvent instruite,
Par ton Himen d'abord conduite à l'Opera.
De quel œil penses-tu qu'Isabelle verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse?
Entendra ces Héros à voix luxurieuse?
Entendra des discours sur l'amour seul roulans?

Ces

Ces doucereux Renauds, ces inſenſez Rolands;
Et tous ces lieux communs de Morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa Muſique?

LE COMTE.

Ce ſont des oracles. Cela creve les yeux tous les jours.

ARLEQUIN.

Rien ne ſeroit plus curieux, aſſûrément, qu'une hiſtoire exacte du dedans & du dehors de l'Opera, & un recit véritable des effets de la Danſe & de la Muſique.

OCTAVE.

Iſabelle portera un eſprit ſage à l'Opera, je n'en crains pas les ſuites.

COLOMBINE.

Je ne te répons pas, qu'au retour moins timide,
Digne Ecoliére enfin d'Angelique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inſtant, pleine de ces doux ſons,
Avec quelque Medor pratiquer ſes leçons.
(regardant Iſabelle.)
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint ſi terri?
C'eſt que ſur le calcul, dit on, de Caſſini,
L'Aſtrolabe à la main, elle a dans ſa goutiére,
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiére.

ARLEQUIN.

Diable! Gare le matou! les goutiéres ſont terriblement ſujettes à caution.

COLOMBINE.

Peut-être dans ſix mois, ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Mouſquetaire,
Tu la verras hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans.

OCTAVE.

En voila trop, encore une fois.

COLOMBINE.

Puis-je parler, dis-moy, des Lances Eſpagnoles?
D'une Belle qui couche aux Champs de Ceriſoles?
Qui l'eſprit & le cœur tout remplis de grands noms

Faute d'un lit Bourgeois, va repasser les Monts?
Ah! j'ay beau regarder; pour des vertus sincéres,
Je ne trouve par tout qu'impudentes faussaires;
Des Escadrons coëffez qui vont secourir, qui?
Un pere? un frere? un fils? une sœur? un mary?
Point du tout. Là-dessus n'est pas l'inquiétude.
Le Sang mérite-t il les hauts soins d'une Prude?
C'est pour un... Finissons. La matiére à toucher
Est un peu délicate, & je crains de broncher.

LE COMTE.

Seigneur Arlequin, on ne finiroit jamais, si on parcouroit contre les Femmes tous les chefs d'accusation. Prononcez. En voila assez pour obtenir un Arrêt.

ARLEQUIN.

En voila plus qu'il n'en faut, assûrément. Mais où est leur Avocat?

OCTAVE.

En faut-il d'autre que les charmes d'Isabelle?

ARLEQUIN.

Oh, cela est bon pour la Sollicitation tête à tête: mais pour l'Audience, c'est toute autre chose. Si ne les condamneray-je pas par forclusion; car elles se plaindroient de mon procedé: le beau Sexe n'aime pas les Defauts. Attendez... Ouy... Qui en doute? (*Il se deshabille.*) Je seray moy-même leur Avocat.

LE COMTE.

Et le Juge?

ARLEQUIN (*montrant son Armure qu'il a mise sur le fauteüil.*)

Le voila.

LE COMTE.

Plaisant Juge, ma foy!

ARLEQUIN.

Supposez qu'il dort, Est-il le premier Magistrat qui dort à l'Audience?

PLAIDOYER D'ARLEQUIN, pour la défense des Femmes.

ARLEQUIN.

Moy qui jadis aux dépens de nos belles,
Ay maintefois diverty tout Paris;
Aujourd'huy contre les maris,
Je vais prendre party pour elles,
(*Altri tempi, altre cure*)
Loin d'aſpirer au foible honneur
De faire ranguainer par mes doctes Critiques,
D'un Satyrique Auteur
Les expreſſions cauſtiques,
Je regarde en pitié le pauvre genre humain.
Si la ſotte crainte des cornes,
Met à l'Hymen de trop étroites bornes,
Ma foy, c'eſt fait de luy: je le vois ſur ſa fin.

Et quel eſt ce déchaînement, juſte Ciel! Où en ſommes nous? On traîne pêle-mêle le Couvent & l'Opera chez la Cornu: Les femmes ſouffrent patiemment cet outrage: & un Eſcadron coëffé ne va pas fondre ſur la tête qui a enfanté de ſi monſtrueuſes calomnies? (*Vers Iſabelle.*)

Sexe charmant, au ſiécle d'Amadis,
Un Jongleur peu courtois oſa-t-il d'une injure,
Contre vous noircir ſes Ecrits,
Sans eſſuyer plus ſiniſtre avanture?

Aujourd'huy comment en uſe-t-on? Les Hommes dans un dégoût terrible pour tout ce qui s'appelle Femme, ne peuvent entendre parler d'Hymen, ſans des ſoulevemens de cœur épouvantables. Ils ſont d'un froid inouy ſur cet article; & pour les réchauffer, on s'aviſe de leur ordonner quelques doſes d'une Apo-

lo-

logie à la glace? Quel remède! *Contraria contrariis curantur.*

C'est donc par pure nécessité, très illustre Magistrat Cavalier, que je prens aujourd'huy la défense de mes anciennes ennemies. J'ay peur que les hommes continuant à se dégoûter des femmes, l'usage de l'Hymen ne s'aboliſſe. Le monde finiroit; L'Hôtel de Bourgogne deviendroit desert: & il ne l'est déja que trop.

Ainsi j'entreprens de retorquer contre les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes Parties; & de leur faire voir qu'ils sont eux-mêmes la cause de tous les défauts dont ils les accusent.

Comment, Messieurs les Hommes, osez-vous blâmer dans les femmes, ce qui n'y est précisément que pour vous? Oubliez-vous que le dessein de vous plaire est le ressort qui fait joüer toutes leurs Machines? A quoy bon, s'il vous plaît, cette vieille Coquette prend-elle tant de soin d'un squelete usé? Pourquoy fait-elle rencherir le Blanc & le Vermillon? Pourquoy la voit-on manger par compas & par mesure, de peur de deranger ses dents postiches? N'est-ce pas parce qu'elle couche en joüe quelqu'un de ces jeunes Godelureaux qui joüent avec elle, & qui luy gagnent son argent?

Voyez cette jeune Beauté qui passe la meilleure partie de sa vie à s'habiller & à se deshabiller; qui n'est jamais contente de sa coëffure, qui ajoûte ou retranche toûjours quelque chose à son ajustement. Entrez dans son cœur; & vous verrez qui a plus de part de son sexe ou du vôtre à tous ses tortillemens & ses minauderies. Une femme se pare-t-elle pour les autres femmes? Qui l'a jamais pensé? C'est vous, Messieurs les Dégoûtez, qui répondez de l'extravagance des Modes, de la magnificence des habits, & de la ruïne des familles. C'est pour vous remettre en appetit, qu'on a inventé le Ragoût des Gourgandines, des Agaçantes, & des Barriéres.

Preu-

Preuve que tous les ajustemens des femmes sont uniquement pour les hommes ; mettez-les en lieu où elles ne voient que des personnes de leur sexe, & vous les trouverez d'un négligé affreux : Une cornette au niveau de leur front, un corset modeste & bien lassé, de bons gros souliers de maroquin, & un grand tablier de ménagére. Voila comme étoit à sa campagne cette Belle, dont les juppes se soutiennent d'or; qu'une coëffure à triple étage rend d'une taille gigantesque, qui ne peut mettre le pied dans ses mules, tant elles sont petites. Et pourquoy cela ? Parce qu'elle n'avoit nul intérêt de plaire aux Chapons de sa Basse-cour, & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque Poulet d'Inde des Tuilleries. Si les hommes ne voyoient rien, les femmes ne feroient nulle dépense en habits. Ainsi s'ils veulent épargner ce qu'il leur en coûte, ils n'ont qu'à se crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient, & de facile execution !

ARLEQUIN.

On se plaint que les femmes s'amusent à mille bagatelles ; qu'elles se font une occupation d'entretenir leurs chiens, de faire repeter des sottises à leurs Perroquets, d'apprendre des malices à leurs Singes. Helas ! qu'on les interroge toutes. Combien répondront, Qu'animal pour animal, un Mary est souvent moins amusant qu'un Doguin ; qu'avec le mauvais d'un Singe, il n'en a pas toûjours le bon ; & qu'il y a plus de cent Maris à Paris, qui ne soutiennent pas mieux une conversation que des Perroquets ? Entrons dans l'interieur des maisons. Voyons les replis du ménage. Un Mary bouru qui ne parle que par monosyllabes ; qui possede le secret de dire de grosses paroles en six lettres ; n'est-il pas la seule cause de ce que sa Femme va chercher conversation ailleurs ? Celuy-cy est toûjours aux trousses de sa Moitié ; il ne l'abandonne pas d'un pas ; il est de toutes ses parties.

Ce-

Celuy-là ne voit preſque jamais la ſienne : Il loge, il mange, il couche dans un appartement ſéparé : A peine la rencontre-t-il une fois le mois chez Dautel ou chez Procope : Deux extrémitez également vicieuſes, également à craindre pour le front d'un mary, & dont il eſt la ſeule cauſe !

COLOMBINE.

Malheur au mary qui me verra trop, auſſi bien qu'à celuy qui me verra trop peu.

ARLEQUIN.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens, de la dépenſe qu'elles font en Bijoux, en Porcelaines, en Pagodes. Helas ! qui ne ſçait que la plupart de ces appartemens ſuperbes, ſont autant de belles priſons où l'on reduit de jeunes femmes, d'ailleurs très-raiſonnables, à ſe joüer avec des Poupées, à faire remuer leurs Pagodes. Elles remuent au moins ces Pagodes, & font un ſigne de conſentement : au lieu que la plupart des époux, toûjours inflexibles, toûjours rebarbatifs, ſe font une loy de ne conſentir jamais.

COLOMBINE.

Il eſt vray qu'il eſt des maris bien raboteux !

ARLEQUIN.

Que diray-je des autres griefs ? On ſe plaint que les femmes ſont exactes à payer les penſions à leurs Amans, qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs équipages. Ah, ſexe maudit, (*parlant au Parterre*,) que n'avez-vous de l'argent ? Pourquoy êtes-vous obligez d'avoir recours à elles ? En un mot, que les hommes deviennent raiſonnables, & les femmes le ſeront : Qu'ils ſe mettent à plus bas prix, & les femmes feront moins de dépenſe : Qu'ils aillent à elles, & elles ne les chercheront point : Car tant qu'ils fuiront, il faudra bien qu'elles courent après, & qu'elles ſuivent l'inſtinct que la Nature leur a donné.

COLOMBINE.

Voila de foibles raiſons. Prononcez, Monſieur le Juge.

ARLEQUIN (*ſe met dans un Fauteüil, & rend cette Sentence.*)

Nous avons maintenu & gardé les femmes dans tous leurs droits, & dans la poſſeſſion des Priviléges, Franchiſes & Immunitez de leur Sexe: Leur permettons d'employer pour ſe faire aimer tout ce qu'elles aviſeront bon être; à la reſerve de minauderies qui pourroient déranger quelque choſe dans l'économie du viſage. Conſentons que pour engager les hommes elles n'épargnent rien ny dans leurs patures, ny dans leurs ameublemens, qu'elles puiſſent même faire quelques avances, ſi mieux n'aiment leſdits hommes, reprendre les Us & Coutumes de la vieille Cour, & faire ſeuls toutes les démarches.

Permettons aux riches Bourgeoiſes d'être auſſi magnifiques que les femmes de qualité, à la charge néanmoins qu'elles en ſeront toûjours fort diſtinguées par leurs airs & leurs maniéres. Voulons que les femmes ſoient reputées Dames & Maitreſſes du ſexe Maſculin, & que les hommes qui ont l'eſprit bien fait ſe faſſent un honneur de les aimer & de les ſervir. Deffendons aux Vieilles d'aſpirer aux Fleurettes des jeunes Officiers, à moins qu'elles ne ſoient en état de leur faire le fond de deux Campagnes au moins. Faiſons pareilles défenſes aux jeunes & jolies femmes de payer leurs Amans, quelque bienfaits qu'ils ſoient; & ce nonobſtant l'uſage contraire, que nous déclarons abuſif. Condamnons en outre les hommes à tous les dépens.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

La Fontaine de Jouvence

LA FONTAINE DE SAPIENCE.

COMEDIE EN UN ACTE,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur de B * * * *.

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hotel de Bourgogne, le huitiéme jour de Juillet 1694.

A C-

ACTEURS.

ORONTE, Pere de Lucile. *Cinthio.*

LUCILE, Fille d'Oronte. *Iſabelle.*

OCTAVE, Amant de Lucile.

ARLEQUIN, } Valets d'Octave.
SCARAMOUCHE, }

ANGELIQUE, } Suivantes de Lucile. } *Marinette.*
LISETTE, } *Colombine.*

CRASSOTIUS, Pedant. *Arlequin.*

PIERROT, Concierge de la Fontaine de Sapience.

UNE BERGERE qui chante.

Pluſieurs Bergers.

La Scène eſt dans l'Iſle du Repos.

LA

LA FONTAINE DE SAPIENCE.

SCENE I.

LISETTE, ANGELIQUE.

LISETTE.

NOn, je ne crois pas qu'il y ait de plus grand malheur pour une femme, que celuy de n'être plus aimée d'un mary qu'on aime encore. Le volage!

ANGELIQUE.

Non, il n'y a pas de plus grand malheur pour une femme, que celuy d'être trop aimée d'un mary trop brutal pour être aimé. Le bourru!

LISETTE.

Ah, Angelique, que tu es heureuse! Si Scaramouche est jaloux, il t'aime.

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

ANGELIQUE.

Ouy, Lisette; mais Arlequin ton mary est un mary à la mode. Il en conte où il peut, & te laisse en repos. Permis à toy d'user de represailles.

LISETTE.

Bon! ce seroit faire comme toutes les autres femmes. Je veux quelque chose de singulier. Et après tout, où sont les hommes qui méritent d'être aimez? Je ne vois plus que des figures d'hommes. Les jeunes sont fols, les vieux dégoûtans, les gens d'E-

pée

pée effrontez, les gens de Robbe ennuyeux, les Abbez téméraires, les Officiers petillans ; tous les hommes sont faux, volages, indiscrets, papillons d'habitude, débaûchez de profession, sacs à vin, preneurs de tabac, diseurs de rien, sales, mal propres, sagouins. Où est le plaisir d'aimer ?

ANGELIQUE.

Que tu es sotte pour une femme d'esprit ! Il faut en prendre le bon, & en laisser le mauvais. Ne sçais tu pas ....

LISETTE.

Je sçais, tout comme toy, que les femmes habiles se font des Elèves de leur façon. Elles mettent leurs Amans dans le chemin qu'il faut qu'ils suivent. Elles ont l'art de donner à un homme de Robbe quelque chose de guerrier, quand ce ne seroit que la cravatte elles donnent à un Abbé les airs d'un petit Maître, jusqu'au debraillement. Elle vous décrassent un Financier, & sçavent dégraisser son esprit & sa bourse. Pour les Officiers, elles les laissent tels qu'ils sont.

ANGELIQUE.

Tout passe auprès des femmes, pour peu qu'il y ait du guerrier ou du militaire.

LISETTE.

Pour moy, j'avoüe ma poltronnerie. Je crains tout ce qui a du rapport à la guerre. Les Officiers dans leurs conquêtes sont âpres au butin. Ils font main basse d'un côté, & rafle de l'autre. Leur air est libre, mais leur cœur n'est pas libéral. Ils font de leurs soins un trafic qui coûte cher aux belles duppes qui les achettent. En fait d'amour, je ne suis pas à la mode ; je ne sçaurois ny en vendre ny en achetter. But à but ou patience, voila ma devise.

ANGELIQUE.

Faite comme tu es, ton sort est entre tes mains. Tu n'as pas un jaloux à tes trousses, qui vienne te chica-

ner

ner tes paroles & tes regards. Pour mon brutal, il mériteroit la pratique de toutes les réflexions qu'il me fait faire.

LISETTE.

Ma foy, cela n'en vaut pas la peine. Souvent l'Amant qu'on récompense ne vaut pas mieux que l'Epoux qu'on punit. Homme pour homme, c'eſt quitter un volage pour un ingrat, & un brutal pour un bourru; c'eſt tomber de fiévre en chaud mal. Malheur aux folles qui raiſonnent autrement! elles ſont toûjours la duppe de leur vengeance. La regle en eſt ſure. Tout homme qu'on aime aujourd'huy, eſt un homme qu'on haïra un jour.

ANGELIQUE.

Il y a du vray, & du fin vray dans tout cela. Mais eſt-il juſte que Liſette ſoit négligée d'Arlequin, & qu'Angelique ſoit gouſpillée de Scaramouche?

LISETTE.

Nòn. Cherchons un remède, à nos malheurs.

ANGELIQUE.

Comment faire?

LISETTE.

Le voicy tout trouvé. Monſieur Oronte notre Maître ne peut ſe reſoudre à marier ſa fille par la mauvaiſe opinion qu'il a de tous les hommes. Il les croit tous de francs vauriens; & il les connoît aſſurément.

ANGELIQUE.

Il eſt homme judicieux, & il ne ſe trompe guéres.

LISETTE.

Ecoute donc cecy. Quand Monſieur Oronte nous a permis de nous marier, il a cru nous rendre heureuſes; car il eſt bon homme. Il voit que tout le contraire eſt arrivé, il craint pour ſa fille unique le malheur de ſes Servantes.

ANGELIQUE.

Lucile, douce comme elle eſt, mourroit aſſuré-

ment de chagrin, si elle avoit un mary qui n'en usât pas bien ; un de ces maris injustes & debaûchez.

LISETTE.

Y en a-t-il d'autres ? Mais la voicy qui arrive. Laisse-moy avec elle ; je te feray part une autre fois de mon dessein. Hé la pauvre dolente ! Elle enrage de n'avoir pas un mary ; & elle ne l'aura pas eu six jours, qu'elle enragera le septiéme.

SCENE II.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

HE' bien, quoy ? Mais, vous soupirez !

LUCILE.

Helas !

LISETTE.

Qu'avez-vous donc !

LUCILE.

Ma pauvre Lisette, mon Pere est inflexible. Il n'y a pas moyen de luy faire entendre raison.

LISETTE.

Votre Pere est plus raisonnable que vous. Il hait les hommes, par ce qu'il les connoît, & vous ne les aimez que faute de les connoître, Je suis mariée pour mes péchez, & je sçay ce qu'en vaut l'aune.

LUCILE.

Voila ce que disent toutes les femmes qui ont des maris. Mais c'est ce que ne croyent pas les filles & les veuves qui n'en ont point. Les femmes ne commencent à se plaindre des hommes, que lors qu'elles ne peuvent plus en quitter l'un pour prendre l'autre.

LISETTE.

C'est qu'on ne les connoît bien que dans ce temps-là,

là. Jusques là ils ne se montrent à nous que par leurs beaux endroits ; ils dissimulent tout le reste. Leur complaisance est un piége qu'ils tendent à notre liberté, & ils ne se font nos esclaves que pour devenir nos Tyrans. Huit jours de mariage vous en apprendront bien là-dessus.

LUCILE.

Mais quoy, Lisette, est-ce qu'après avoir vû un homme deux ans entiers, on ne peut pas s'assurer de son cœur & de ses inclinations ? Leur cœur a-t-il toûjours une envelope.

LISETTE.

Trois pour une. Hé, mort de ma vie, vous n'y pensez pas. Votre Voisine n'avoit elle pas filé le parfait amour cinq années durant avec celui dont elle a été la duppe ? Avant le mariage c'étoit un homme aimable, bien Gentilhomme, qui avoit une grosse Terre & une belle Charge. Le lendemain des noces il se trouva un gueux, roturier, sans Terre & sans Charge ; tout noyé de dettes. Rien n'est au dessus des soins & de la dissimulation d'un Gascon qui veut faire fortune ; & en amour & en mariage, tout Parisien est Gascon.

LUCILE.

Ouy, mais....

LISETTE.

Aminte est de vos amies. Demandez lui un peu des nouvelles du mariage. Tant que son mary a été son Amant, il étoit propre, poly, doux & complaisant. Une seule nuit l'a transformé en un loup-garou. C'est un bisarre, un mal-propre, un entêté, qui fait payer à sa femme avec usure toutes les complaisances qu'il a pour elle. Voila une belle matiére de reflexions ; mais par malheur ces reflexions ne mènent guéres à la pratique.

LUCILE.

Ah ! Octave n'est pas fait comme ces gens-là.

LISETTE.

Madame, toutes comparaisons sont odieuses; mais je vous dis en général, que des hommes le meilleur n'en vaut rien.

LUCILE.

Ma chére Lisette, tâche, je t'en prie, à me rendre quelque service là dessus auprès de mon Pere. Tu as du crédit sur son esprit.

LISETTE.

Qui, moy?

LUCILE.

Prends pitié de deux Amans.

LISETTE.

Que je vous mette la corde au cou? Oh! je n'en feray rien.

LUCILE.

Je t'en conjure.

LISETTE.

Mais....

LUCILE.

Je t'en supplie.

LISETTE.

Ah, que vous êtes importune!

LUCILE.

Ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Je vous déclare que je ne m'en mêleray pas. Tout ce que je puis faire, c'est de laisser agir Arlequin. Il est dans les intérêts de votre Amant, & j'ai oüi jaboter quelque chose d'un certain Sçavant qui doit venir voir aujourd'hui Monsieur votre Pere. Il y a de l'Octave là-dessous; ce déguisement dit quelque chose. Mais le voila lui-même qui entre.

SCE-

SCENE III.

ORONTE, LUCILE, LISETTE.

ORONTE.

C'eſt une choſe étrange, que parmi tant d'hommes, je n'en trouve pas un ſeul raiſonnable! J'aime ma fille, je voudrois.... Mais la voila. La pauvre Enfant! Elle eſt aſſez jolie pour mériter un Mary. Elle eſt déja grande; certain ennuy commence à s'en emparer, c'eſt le grand chemin des pâles couleurs. Je ſens que je ſuis pere. (*à Lucile*) Hé bien, ma fille?

LUCILE.

Hé bien, mon Pere?

ORONTE.

Si vous n'êtes pas bien-tôt mariée, ce n'eſt pas ma faute.

LUCILE.

Eſt-ce la mienne, mon Pere?

ORONTE.

Non, c'eſt la faute des hommes. Je vous aime trop pour vous rendre malheureuſe.

LUCILE.

Mais, mon Pere, eſt-ce que tous les hommes ſe reſſemblent?

ORONTE.

Ils ne ſe reſſemblent que trop. Les vices de l'un ſont aſſez les vices de l'autre. Je voulois d'abord vous marier à un homme de Robe.

LISETTE.

Oh, qu'elle eût été bien lotie! Vous ne connoiſſez pas les Gens de Robe. Il y en a de deux ſortes, au moins, afin que vous ne vous y trompiez pas.

ORONTE.

Comment, de deux ſortes?

LISETTE.

Ouy de deux sortes. Les uns trop occupez de leurs sacs ne songent jamais à leurs femmes. Ils contractent une certaine sévérité qu'ils ne quittent pas même au milieu des plus tendres caresses de leurs épouses. Ils ne dépoüillent jamais le sourcil magistrat, & ne parlent à leurs femmes que du Tribunal à la Sellette.

ORONTE.

Fort bien.

LISETTE.

Les autres, & ceux-là sont en bien plus grand nombre, se font un honneur de mépriser ce qui les distingue le plus avantageusement. Ils affectent ce qu'ils devroient fuir. Singes perpetuels des Officiers, ils les imitent jusques dans le Tabac, l'Eau de Vie, & les Steinkerques. Mauvais Copistes des Gens d'Epée, ils n'en prennent que les faux airs. Vains, indiscrets, presomptueux. S'ils n'étoient par cy par là les duppes de quelques Grisettes, on les prendroit pour des Petits-Maîtres.

ORONTE.

Cela est vray. Trouverois-tu plus à propos que je la donnasse à ce Capitaine de Cavalerie qui luy faisoit les doux yeux cet Hyver ?

LISETTE.

Qui ? Ce grand flandrin à tête évaporée, dont tout le mérite est dans la taille & l'ajustement ? Qui pousse le ridicule des modes plus loin qu'un Maître à danser ? qui ne parle jamais que de ses proüesses amoureuses ? Qui ne compte ses Campagnes que par le nombre de duppes qu'il a atrapées ? Ce fat qui est l'Adonis de sa Garnison, & la Terreur des Maris à dix lieuës à la ronde ? Cet indiscret qui va publiant ses bonnes fortunes, vrayes ou imaginaires, qui en débite mille circonstances ridicules ; qui affecte de mépriser les femmes, & qui en conte as-

sidû-

fidûment à la servante du Cabaret où il va s'enyvrer tous les jours ? Et ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle lui est cruelle.

ORONTE.

Tu as raison.

LUCILE.

Elle a raison ! Hé, sur ce pied-là, je ne seray jamais mariée.

ORONTE.

Voulez-vous que je vous rende malheureuse ? Je ne trouve pas un seul homme raisonnable.

LUCILE.

Mon Pere ! Et si j'en trouvois, moy....

ORONTE.

Si vous en trouvez un qui n'ait pas les deffauts des hommes d'aujourd'huy, je vous donne à luy avec cinquante mille écus. Ne sortez pas. J'attends icy un homme d'un grand mérite, avec qui je dois m'entretenir sur ce qu'on dit des femmes ; car c'est par elles qu'on connoît bien les hommes. Je veux que vous soyez de la conversation, cela vous desabusera peut-être un peu. Mais le voila sans doute.

SCENE IV.

ORONTE, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN (*habillé de noir, sous le nom de Crassotins.*)

LISETTE (*bas à Lucile.*)

MAdame, c'est Arlequin !

ARLEQUIN (*parlant à la Cantonnade.*)

Oh, que vous ne m'y tenez plus ! Je veux bien qu'on me fouette, si l'on m'y r'atrape.

ORONTE.

Où donc ?

ARLEQUIN.

A la Comédie Italienne. Ah, la detestable chose !

ORONTE.

Ah, Monsieur Crassotius ; que je suis aise que vous ayez veu Arlequin Défenseur du beau Sexe. Vous me feriez plaisir de me dire ce que vous pensez de cette Piéce, de la Satyre, & des Critiques. Je serois ravy de sçavoir votre sentiment.

ARLEQUIN.

Mon sentiment est bien aisé à deviner. Il n'y a qu'à voir ce que dit le Public, & en prendre précisément le contrepied. Je me fais une regle d'approuver ce qu'il desapprouve ; comme je desapprouve à coup seur ce qui est du goût de tout le monde.

LUCILE.

Voila un goût tout à fait exquis.

ARLEQUIN.

Ecoutez, je passe à Arlequin de n'avoir pas mieux reüssi dans la défense des femmes. La cause qu'il entreprenoit étoit si desesperée, qu'il ne pouvoit guéres en attendre un autre succès.

LISETTE.

Monsieur Crassotius nous fait bien de l'honneur !

LUCILE.

C'est à dire, Monsieur, que vous mépriſez les femmes, vous les haïssez ?

LISETTE.

Hé, je croy que cela est assez reciproque ; je suis bien trompée si les femmes regardent Monsieur Crassotius de fort bon œil.

ARLEQUIN.

Il est vray qu'elles se moquent de moy ; mais ce n'est que par recrimination, & pour se venger du peu de cas que j'ay toûjours fait d'elles ; car afin que vous l'entendiez, j'étois brouillé avec le Sexe avant que la Satyre eût paru.

LISETTE.

Je le croy.

LUCILE.

Mais, Monsieur Crassotius, ne trouvez-vous rien de bon dans Arlequin Défenseur du beau Sexe? Pas même un pauvre petit endroit supportable?

ARLEQUIN.

Pardonnez moy, Madame. Je trouve que....

LUCILE.

Quoi?

ARLEQUIN.

Que presque tous les vers que Colombine dit sont fort bons.

LUCILE.

Vous êtes malin, Monsieur Crassotius! Mais une chose contre quoy tout le monde se recrie, c'est ce portrait que Colombine fait de nous, où elle nous donne la langue d'un Serpent & les yeux d'un Basilic.

LISETTE.

Pour moy, je luy pardonne même les inclinations nocturnes du hibou, en faveur de la peau blanche dont elle nous enveloppe.

LUCILE.

A propos de ce Portrait, il y a un *& cætera* bien malin. Arlequin le relève assez malicieusement, & Cidalise le trouve d'une furieuse étendue.

ARLEQUIN.

La prude Cidalise a raison, cet *& cætera* ne vaut rien. Mais entre nous, croyez vous qu'un homme d'esprit prît une femme, si elle n'avoit que des bras & des jambes?

ORONTE.

Monsieur Crassotius, que dites-vous du Matou?

ARLEQUIN.

Je trouve cet endroit assez drôle.

ORONTE.

Serieusement ?

ARLEQUIN.

Serieusement ; & il y a de l'esprit.

LUCILE.

Je suis seure, moy, que vous le trouvez mauvais. Vous vous moquez ?

ARLEQUIN.

Point du tout, le Matou vient fort bien sur la goutiére. Mais ce que je ne puis supporter, c'est cet ennuyeux Plaidoyé d'Arlequin.

LUCILE.

Ennuyeux vous-même. Il est très joly.

ARLEQUIN.

Le Matou est bon, & le Plaidoyé est déteſtable.

LUCILE.

Monsieur Crassotius, j'attendois davantage de votre complaisance.

ARLEQUIN.

J'esperois mieux de votre goût.

LUCILE.

Quoy ? vous n'en demordrez pas ?

ARLEQUIN.

Je vous passe le Plaidoyé, passez moy le Matou.

LUCILE.

Siflez le Matou, & je diray pis que pendre du Plaidoyé.

ARLEQUIN.

Soit fait. Convenons que ces deux endroits ne valent rien. Car de les approuver tous deux, ce seroit donner cause gagnée aux Comédiens ; & un Auteur n'est pas fait pour approuver.

LUCILE.

Que dites-vous de l'endroit où Arlequin dit à Scaramouche qu'il danse comme cet homme si bien habillé qui fit tant rire à l'Opera! Cela me paroît furieusement mal-honnête.

A R-

ARLEQUIN.

Cela eſt digne du ſifflet.

LUCILE.

Quoy ! Un Etranger n'aura pas la liberté de mal danſer en France, ſans être expoſé aux mauvaiſes plaiſanteries de Mr. Arlequin.

ARLEQUIN.

Fy ! c'eſt violer le droit des gens. Mais dites-moy un peu ſi on peut trop ſe récrier contre les pauvretez que dit Pierrot ?

ORONTE.

Vraiment, on auroit grand tort de le faire parler en homme d'eſprit, puiſqu'il fait le perſonnage d'un Sot.

ARLEQUIN.

Fort bien ! mais c'eſt une ſottiſe d'introduire ces ſortes de perſonnages ; & un Auteur bien aviſé ne devroit faire paroître que des gens prudes, des Philoſophes, des Sages.

LISETTE.

Et moy, avec tout le reſpect que je dois à Monſieur Craſſotius, il me ſemble que la Comédie étant le portrait de la vie humaine, on ne peut jamais introduire aſſez de ſots, puiſque le nombre de ceux-là paſſe de beaucoup celuy des gens d'eſprit.

ARLEQUIN.

Ce raiſonnement n'eſt pas tout à fait en forme. Mais de bonne foy, que dites vous de la Scêne de la Toilette ? Que veulent dire ces diſtractions perpetuelles d'Iſabelle ? & ces riens qu'elle repète vingt fois, ne ſont-ils pas de véritables riens ?

LUCILE.

Pour moy, je trouve que s'il y a quelque choſe à dire dans cette Scêne, c'eſt qu'elle eſt un peu trop naturelle, & que trop de femmes ſe reconnoiſſent à l'ennuy, aux diſtractions & à l'Indolence d'Iſabelle.

ARLEQUIN.

Ouy ? Et vouloir changer de Corps devant tout le

monde ? Pour moy, j'attendois qu'elle changeât de chemise. Sçavez-vous que j'ay fait, moy, une Piéce sur la Satyre, & toutes les autres sottises qui courent ?

LUCILE.

Vous l'appellez ?

ARLEQUIN.

L'entêtement déraisonnable, & le raisonnable desentêtement. Voila un titre cela ! Je puis dire qu'il dame le pion aux titres de toutes les Piéces qui ont paru jusqu'icy.

LISETTE.

Il est un peu long.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Outre que cela fait un bel effet dans l'Affiche, c'est que les grandes portes sont à la mode pour les petites maisons. Le meilleur, c'est que dans le titre seul, je comprens l'intrigue, le sujet & le denouëment de la Piéce. Elle doit se jouer bientôt, & j'espere que vous y viendrez.

LUCILE.

Je vous le promets, & même d'y rire comme il faut.

ARLEQUIN.

Comment rire ? Oh parbleu, Madame, mon Comique n'est pas fait pour rire ; & je serois bien fâché....

LUCILE.

Quoy ?

ARLEQUIN.

Vraiment, ouy, rire ! Non, Madame, je vous répons que vous n'y rirez pas. On ne rit pas à mes Piéces comiques, afin que vous l'entendiez, & je veux qu'on les écoute sans desserrer les dents. Avez-vous ouï parler de mon Opera ?

LUCILE.

Comment, un Opera ?

ARLEQUIN.

C'eſt une petite galanterie en trois Actes. J'ay pris pour ſujet la mort de Caton.

LUCILE.

Que vous pouvez mettre de beautez dans un tel ſujet?

ARLEQUIN.

Je voudrois que vous viſſiez Caton ſur le point de mourir, danſer gravement une Chacone, & ce fameux Romain fredonner melodieuſement tout le Traité de l'Immortalité de l'Ame!

LISETTE.

Il me ſemble que j'y ſuis.

ARLEQUIN.

Au reſte, j'ay fait moy même la Muſique, auſſi bien que les vers.

LUCILE.

Ah Monſieur Craſſotius, vous êtes un homme divin! Vous ſçavez donc bien la Muſique?

ARLEQUIN.

Je ne connois pas une note.

LUCILE.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Je fais la Muſique par renvois.

LUCILE.

Par renvois!

ARLEQUIN.

Ouy. Je mets à côté de chaque endroit: *Vide* le Prologue de Proſerpine; *vide* le Deüil d'Alceſte, le Sommeil d'Atys, les Fureurs de Roland, & ainſi du reſte. De tous ces morceaux, il en reſulte un corps entier. Il n'y a plus qu'à ajouter le titre, & voila un Opera tout fait.

LUCILE.

Je n'ay rien à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous vu ma Tragédie, intitulée, *Le Siége de Troye.*

ORONTE.

Non.

ARLEQUIN.

Vous y trouverez bien de la nouveauté. Dans les Tragédies d'aujourd'huy on ne voit que quelques sentimens langoureux, & à la fin un Ecuyer ou une Soubrette viennent en pleurs conter la mort d'une ou de deux personnes. Voila qui suffit pour donner à un Poëme le nom de Tragédie. La mienne n'est pas de même; & dès le second Acte les Assiegez font une sortie, & laissent huit mille Grecs sur la place. Voila des morts, cela!

LISETTE.

On ne peut plus disputer à cette Piéce le nom de Tragédie.

ARLEQUIN.

Bon! ce n'est rien. Au quatriéme Acte la peste se met dans le Camp, & fait mourir quarante mille hommes.

LISETTE.

Voila une Tragédie des plus tragiques.

ORONTE.

Je suis bien fâché, Monsieur Crassotius, d'être obligé de sortir pour une petite affaire. Je vous laisse avec ma fille; je vous prie de continuer la conversation. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN (*à Lisette.*)

Me connoissois-tu.

LISETTE.

Bon? cela étoit bien difficile!

ARLEQUIN.

Le Bon homme pourtant a donné dans le panneau. Mais il revient. (*à Lucile.*) Je vous dis que la Satyre des femmes, les Critiques, Arlequin Défenseur

seur du beau Sexe, les hommes & les femmes, tout cela ne vaut pas le diable.

ORONTE.

Je reviens, Lisette, pour te dire de songer à ce que je t'ay ordonné tantôt.

LISETTE.

Monsieur, je n'y manqueray pas.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

LUCILE.

HE' bien, mon Pere t'a pris pour un Auteur. Mais, à quoy est-ce que cela aboutit? En suis-je mieux dans mes affaires?

ARLEQUIN (*jettant son habit noir à terre, & paroissant dans son habit naturel.*)

Ce n'est pas ma faute.

LISETTE (*à Lucile.*)

Si vous vouliez m'en croire, vous feriez ce que je vous ay déja dit, vous viendriez à l'Ile du Repos.

ARLEQUIN.

L'Ile du Repos?

LISETTE.

Ouy, l'Ile du Repos. Te voila bien étonné! C'est une découverte qu'on a faite, & nombre de gens cherchent à s'y établir.

ARLEQUIN.

C'est l'Ile du Palais qu'elle veut dire.

LISETTE.

Tout au contraire. Ceux qui ont commerce dans l'Ile du Palais, ne peuvent aborder à l'Ile du Repos. C'est un petit canton, où l'on vit délicieusement; on n'y entend parler ny de procès ny de chicane; on y dort tranquillement; on n'y voit ny ambitieux, ny jaloux, ny emportez; on ne trouve là que des gens dont tout le soin & toute l'occupation est de mener une vie tranquille.

AR-

ARLEQUIN.

Vous allez voir que ce climat eſt peuplé de gens veufs.

LISETTE.

Il eſt vray que la plupart des Habitans de cette Iſle ne ſont point mariez. Mais on ne laiſſe pas d'y trouver par cy par là quelques ménages bien unis, & ce ſont ceux dont la raiſon & l'inclination, non l'ambition & l'intérêt, ont formé les nœuds.

ARLEQUIN.

Liſette, dans l'Ile dont tu nous parles, trouve t'on des gens, qui viennent ſoir & matin vous offrir un minois créancier?

LISETTE.

Nullement. On ne voit-là ny créanciers ny belles-meres.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas demander ſi les amoureux en ſont bannis?

LISETTE.

Sévérement. Les Amans heureux y font quelquefois un ſéjour de deux ou trois nuits: mais ils en décampent bien vite, pour aller loger à l'indifference & au dégoût.

ARLEQUIN.

Liſette, les Caroſſes marchent-ils avant jour dans ce pays-la?

LISETTE.

Pourquoy?

ARLEQUIN.

C'eſt que je les trouve bien contraires au repos.

LISETTE.

Le ſilence profond n'y eſt interrompu que par le chant des Oiſeaux, & le murmure d'une Fontaine, dont l'eau fait des effets ſurprenans

LUCILE.

Et quels ſont ces effets?

LISETTE.

On n'en a pas plutôt bû qu'on sent devoiler sa raison. On ouvre les yeux ; on voit les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes ; on n'est plus trompé par de vaines apparences & de fausses lueurs.

ARLEQUIN.

Elle a raison. L'Ile du Repos c'est vers la Vallée de Tissard. Tenez, j'en viens tout à l'heure. C'est là qu'on ne s'inquiette de rien, qu'on ne songe ny à l'Amour ny aux Procès ; on y fait son unique affaire de se bien divertir, & on y boit d'une liqueur qui dessile les yeux & éclaire la raison. Voila la Fontaine dont elle veut parler. Allons, ma pauvre Lisette allons.

LUCILE.

Lisette, comment as tu accès dans cette Ile ?

LISETTE.

C'est que j'en connois le Concierge.

LUCILE.

Tu l'appelles ?

LISETTE.

Pierrot.

LUCILE.

Ah! peut-on confierà un Sot, un tresor si precieux ?

LISETTE.

Hé c'est pour les Sots que le repos est fait. Les gens d'esprit ne sçauroient le goûter ; ils sont trop éclairez ; ils esperent ou ils craignent : mais les Sots qui ne voyent pas plus loin que leur nez, s'abandonnent au repos, & en jouïssent à gogo. C'est pour eux que cette Ile est faite.

SCENE VI.

PIERROT, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

PIERROT.

BOn. Voila sans doute des pratiques pour notre Fontaine. Mais c'est Lisette ! Bon jour, Lisette.

LI-

LISETTE.

Bon jour, Pierrot. Hé bien comment va la Fontaine.

PIERROT.

Palsangué, ma pauvre Lisette, elle ne va rien qui vaille. Je n'ay presque point de pratique, j'aimerois quasiment mieux tenir Taverne de vin à six sous, que de cette eau de Sapience.

ARLEQUIN.

Oh, cela n'est pas surprenant. La plupart des gens ont bien plus d'empressement de brouiller leur raison que de l'éclaircir.

PIERROT.

A cet'heure, c'est que cette diable d'eau est traîtresse comme tout. Le vin est un menteur auprès. Elle dit la vérité, & la vérité ne plaît pas à tout le monde. Tenez, il sort d'icy tout à l'heure un Monsieur tout galonné & tout habillé d'or, qui venoit boire pour sçavoir ce qu'on pensoit de luy dans le monde. Il s'en est retourné si fâché, si fâché que tout.

LUCILE.

Et pourquoy cela?

PIERROT.

C'est qu'au premier coup qu'il a bû, il a vû qu'à travers ses biaux habits & son biau Carosse, tout le monde le connoissoit pour un Faquin.

ARLEQUIN.

Voyez-vous! cette eau est traîtresse. Mais, Pierrot, voila une belle Dame qui est un peu altérée de ton eau, & qui payera bien son écot.

PIERROT.

Oh parbleu, tout est à son service, & au tien aussi. Mais, Mademoiselle, prenez garde de ne rien voir qui vous chagrine.

LISETTE.

Va va, nous ne craignons rien.

PIERROT.

Allons, voulez-vous entrer. Hola hé, ouvrez.

SCE-

SCENE VII.

(*Le Théâtre repreſente l'Ile du Repos. On y voit au milieu une Fontaine très agréable, autour de laquelle ſont pluſieurs Bergers & Bergéres, les uns puiſant, & les autres beuvant de l'eau de la Fontaine.*)

LUCILE. LISETTE, ARLEQUIN, PIERROT. *Pluſieurs Bergers & Bergéres.*

LUCILE.

AH, voila qui eſt charmant!

UNE BERGERE (*s'avance, & chante:*)

Qui goûte de ces eaux, ne peut plus ſe méprendre,
Quand l'amour luy demande un choix.
Beuvons-en mille & mille fois:
Quand on prend de l'amour on n'en ſçauroit trop prendre

LUCILE.

Mon Dieu, Liſette, que ce ſéjour eſt agréable!

PIERROT.

Tenez, voila la Fontaine de queſtion. Voila l'eau qui donne l'eſprit; mais pour moy qui en ay aſſez, je ne me ſoucie pas d'en boire. C'a, en voulez-vous?

LUCILE.

Ouy, qu'on m'en donne vite. (*On luy donne de l'eau de la fontaine dans une coupe, & elle en boit.*)

ARLEQUIN.

Voila une petite raſade aſſez raiſonnable! Et morbleu, qu'un verre de vin de Champagne de cette taille m'éclairciroit la raiſon! (*à Pierrot.*) Je boiray au moins ſon reſte

LUCILE (*après avoir bu, demeure comme aſſoupie, puis tout d'un coup elle dit:*)

Quel changement ſoudain! où ſuis-je? & dans ces lieux Quel

Quel rayon inconnu vient deſſiller mes yeux ?
Je perce, je voy tout, rien n'échape à ma vuë ;
La vérité me cherche, & me ſuit toute nuë.
L'artifice me craint, l'impoſture me fuit.
Tout ſe dévoile enfin au beau jour qui me luit.
Paris dans ſes détours n'eſt plus un labyrinte.
Je fais tomber ſon maſque, & j'éclaire ſa feinte.
Malgré tous ſes détours, je le voy tel qu'il eſt,
J'y voy fort peu d'amour, & beaucoup d'intérêt.
Mais, Dieux ! quelle pitié ! Que de pauvres femelles
Vivent loin des plaiſirs qu'ont leurs maris ſans elles !
Que de chaſtes moitiez ! Si je ſçay bien compter,
Il en eſt plus de trois que je pourrois citer.
Mais quel deüil general choque dans les ruelles.
Les femmes ont par-tout des Amans noirs près d'elles.
Depuis l'Hyver paſſé, l'Amour mis au cercueïl,
Retient-il juſqu'icy tous les hommes en detüil ?

ARLEQUIN.

Puiſque les Amans bleus & rouges ſont à l'Armée, il faut bien que les noirs dominent en leur abſence.

LUCILE.

Tu as raiſon. Ce ſont des Abbez ou ſoy diſant tels. Ils ſont de plaiſantes figures. Hé, fy fy, Monſieur l'Abbé ! hé fy ! vous n'y penſez pas. Laiſſez-là le blanc, le rouge, & les mouches pour les Coquettes ; occupez-vous à quelque choſe de plus ſérieux. Mais il ne veut pas m'entendre. Le voila qui minaude à ſon miroir ; il eſſaye une grimace, il repète une révérence, & étudie une mauvaiſe plaiſanterie, pour la debiter tantôt aux Thuilleries ſur un faucet effeminé.

ARLEQUIN.

Hé fy ! voila qui eſt tout à fait ridicule pour un Abbé !

LUCILE.

Ah, Madame ! à quoy penſez vous d'écouter ce ſcélérat ? Il vous trompe. Toutes les proteſtations qu'il vous fait ſont fauſſes, ſes ſermens ſont autant de par-

parjures, il n'a tenu qu'à votre soubrette qu'il ne vous ait fait une infidélité dès votre antichambre.

ARLEQUIN (*se frottant les yeux.*)

Le Diable m'emporte si je vois rien.

LUCILE.

Ah! que vois-je? Une jolie petite personne, prête à succombet aux empressemens d'un Amant sexagenaire. Il la leurre de l'espérance d'un mariage auquel il ne pense pas. Elle sera la duppe de ce perfide, qui en sera quitte pour quelques dommages & intérêts.

ARLEQUIN.

Voila qui est bien noir!

LUCILE.

Mais qu'est-ce que celuy-cy? Un soy disant homme à bonne fortune. Que son ajustement est bizarre! que ses maniéres sont ridicules! il parle si haut qu'il étourdit tout le monde. Bon! Le voila qui s'assit, & qui debite confidemment à six personnes qu'il ne connoît que d'aujourd'huy, toutes ses bonnes avantures. Il fait trophée des presens qu'il a reçus de quelques duppes; il prouve demonstrativement que depuis quatre ans, qu'il sert, il n'a point fait de Campagne à ses dépens.

ARLEQUIN.

Oh, il ne faut pas toûjours en croire les hommes. Ils sont sujets là-dessus à d'étranges gasconades. S'ils attrapent quelque chose des femmes, c'est qu'elles le veulent bien.

LUCILE.

La réjoüissante chose que le cœur d'un homme! que de plis & de replis; de recoins & de détours? La moindre de ses duplicitez est de menager six femmes à la fois, & de n'en aimer aucune. Mais de quelque côté que je tourne le yeux, je ne voy parmy les hommes que fourberie ou foiblesse.

ARLEQUIN.

Et moy, de quelque côté que je vous regarde, je vois que vous êtes folle.

LUCILE.

Ah! parmy tout cela, j'en vois un qui n'eſt point fait comme les autres : ſage, modeſte, tendre & fidelle. Octave prend une route oppoſée à celle des hommes d'aujourd'hui ; c'eſt un Amant bien différent des autres Amans ; ce ſera un mary qui ne reſſemblera en rien aux autres Epoux.

ARLEQUIN.

Ah, par ma foy, il faut que je boive auſſi de l'eau de la fontaine, pour avoir le plaiſir de voir tant de belles choſes. (*Il boit, & après avoir bu, il dit :*)
Quel changement ſoudain ? où ſuis-je ? Je chancelle.
Si je perds la raiſon ? je me paſſeray d'elle.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que mon tendre cerveau....
Mais, par ma foy, jamais je ne m'enyvray d'eau.
Suis je yvre ? Point du tout. Je ne vois rien de double.
Ma raiſon s'éclaircit, quand ma tête ſe trouble.
Paris à mes regards ne ſe dérobe plus.
J'y vois beaucoup de ſots, & beaucoup de cocus.
Ce ſont les maris ſeuls qui cauſent leur diſgrace.
Pour les autres de feu, pour leurs moitiez de glace,
On plante là ſa femme ; & la mode aujourd'hui.
Eſt de nêtre jaloux que de celle d'autruy.

Hé fy, petit Moderne! Hé fy ! c'eſt bien à vous à vous meſurer avec les Anciens ! Votre épée eſt trop courte d'un bon pied. Appliquez vous à quelque choſe de moins chatouilleux. Mais il ne veut pas m'entendre. Le voila qui met la plume à la main, il va faire un livre, qui prouvera conſtamment que les Anciens ſont plus vieux que les Modernes.

Ah, Monſieur, à quoi penſez-vous? Un Mary d'une nuit cede ſa femme, & tous les droits matrimoniaux, à un plus riche que luy, qui non ſeulement ſe charge de la Belle, mais s'oblige encore par Contract, de payer à l'Epoux mille écus tous les trois mois. Trop heureux Mary, de vendre ſi cher une marchandiſe, dont tant de gens voudroient être defaits gratis !

Ah !

Ah ! que vois-je ! Un Parvenu, qui se fait bâtir un magnifique Palais! Il remplit sa Gallerie des portraits des Héros de sa Race. Ils sont tous au naturel, à la draperie près ; où il fait changer quelque bagatelle, & substitue des cuirasses à des mandilles. Il est un peu embarrassé sur les noms, & il trouve quelque chose de sauvage à mettre sous le portrait d'un Colonel ou d'un Maréchal de Camp: *La Violette Premier*, *Jasmin Second*.

Je vois un vieux Magistrat se faire dicter ses Arrêts par une jeune Coquette, & luy payer bien cher ses épices.

Je vois un Financier faire l'homme à bonne fortune, & se vanter des faveurs qu'il ne doit qu'au renouvellement de son bail.

En voicy un qui sacrifie une jolie femme à de petites Grisettes, sans autre raison, sinon que l'une est à luy seul pour rien, & que les autres sont à qui plus leur donne.

LUCILE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Madame ?

LUCILE.

Connoissois tu avant d'avoir bû à cette fontaine, tout le monde que nous voyons aller & venir par les ruës de Paris ?

ARLEQUIN.

Je les connoissois comme connoissent Arlequin tous ceux qui n'ont jamais parlé à Gherardy, & qui ne l'ont jamais vû que sur le Théâtre ; car vous voyez que c'est un vray Théâtre que Paris, & bien souvent un jeu de Marionettes. Ce sont des farces que tous les piéges que les hommes se tendent icy les uns aux autres ; ce sont autant de Tartuffes, de Jodelets, ou de Scapins.

LUCILE.

Tu as raison. Je vois que je ne connois plus ce que

je

je croyois le mieux connoître. Il y a bien loin de la perſonne au perſonnage. Que de Maſcarilles !

ARLEQUIN.

Du perſonnage à la perſonne, il y a loin comme de mon maſque à mon viſage, & comme de mon habit à ma peau. Vous voyez bien qu'à Paris les Comédiens ne ſont pas les ſeuls qui oüent la Comédie. Les expoſitions du ſujet ſont bien à la mode, les nœuds ſont bien frequens ; mais les dénoüemens y ſont bien plus réguliers que ſur le Théâtre. Voyez comme les intrigues s'y denoüent. Cela finit net, comme l'amour après le mariage.

LUCILE.

Cela ſaute aux yeux. Mais où courent dans ces ruës tant de gens qui vont & viennent ?

ARLEQUIN.

Hé ! ne le voyez-vous pas ? Ils courent tous au bien & au plaiſir. Les jeunes ſont conduits par l'amour, & les vieux par l'intérêt, & bon nombre par l'un & l'autre. Ce ſont des Chaſſe-marées, pour ſe défaire vite.... Hé ! tenez, tenez, voyez ce poiſſon d'Avril, comme il gagne la porte des Thuilleries ! Ce poiſſon là ſe prend bien facilement à la ligne. Gare l'hameçon !

LUCILE.

Arlequin ? Et dis-moy, je t'en prie, qu'eſt ce que c'eſt que ces Matrônes à mine douce, qui ont des accès ſi libres dans les Cabinets de ces vieux Conſeillers?

ARLEQUIN.

Oh ! ces femmes ? ce ſont les Directrices des Crieuſes de vieux chapeaux. Elles ſont du même métier ; mais la matiére de leur commerce ennoblit leur figure & leurs diſcours. Elles crient tout bas de Cabinet en Cabinet : Diamans à loüer, Colliers à vendre. Elles ſont métier de taxer la rente des bijoux, que les pauvres Dames mettent en penſion. Mais attendez ! Je vois, ouy ma foy, je vois Monſieur Oronte, Liſette, & Monſieur Octave qui viennent.

SCE-

SCENE VIII.

ORONTE, OCTAVE, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN, PIERROT, BERGERS ET BERGERES.

LISETTE.

MAdame, ma foy, notre potion cordiale a fait son effet. Monsieur votre Pere a ouvert les yeux au mérite d'Octave, & aux bons Contracts de constitution qu'il luy a fait voir.

ORONTE.

Ouy, ma fille, Octave est fait pour vous & pour moy, je viens vous unir dans l'Ile du Repos.

OCTAVE.

Madame, il ne tiendra pas à moy que vous n'y passiez votre vie. J'ay déja fait mes conventions avec les Habitans de ces lieux. Ils vont tous vous y reconnoître pour un ornement qui fera honneur à la beauté de leur Ile. Les voila, Madame, qui viennent déja vous donner un divertissement de leur façon.

(*Les Bergers forment une danse.*)

UNE BERGERE (*après avoir bû de l'eau de la Fontaine, chante*:)

Par un effet prodigieux,
Cette eau me dessille les yeux.
Ah! si de mon Ingrat elle augmentoit la flâme,
Je voudrois qu'au plutôt il en bût à son tour:
Mais que me sert, helas! de voir à nud son ame;
Si je ne trouve point d'amour?

ARLEQUIN & LISETTE (*dansent un Menuet.*)

LA BERGERE (*chante ensuite*:)

Avec pleine assurance
Un Amant peut icy boire à longs traits:
Mais que des Eaux de Sapience
Un Epoux n'approche jamais.

Maris ; avez-vous quelque doute ?
Ne cherchez point à l'éclaircir ;
Le moins qu'il en coute
C'eſt un repentir.

QUATRE BERGERS (*danſent.*)

LA BERGERE (*chante les paroles Italiennes qui ſuivent :*)

Amanti, ci vuole coſtanza in amor.
Amando,
Penando,
Si ſperi si si ;
Che baſta ſol un di,
Un' hor', un momento,
Per render contento
Un miſero cor.

UN BERGER (*danſe une entrée ſeul ; après quoy,*)

LA BERGERE (*chante.*)

Jeunes beautez, l'Hymen & l'eſclavage,
Sont aujourd'huy même choſe pour vous.
Ne cherchez plus l'amour dans un bon mariage,
L'Amant n'eſt plus Amant dès qu'il devient Epoux.
Il n'eſt point de Mary commode ;
Le divorce eſt à la mode.

ARLEQUIN (*danſe ſeul, & enſuite,*)

LA BERGERE (*chante :*)

Les Maris & les Loup-garoux
Sont à peu près la même choſe :
Il n'eſt ny Contract ny clauſe,
Qui regle l'humeur des Epoux.
A quoy cette humeur les expoſe !
Eux-mêmes ſe font des Hiboux ;
Et ſans grande métamorphoſe
D'autres les changent en Coucous.

Fin de la Comédie.

Le Depart
des Comediens

LE DEPART DES COMEDIENS.

COMEDIE EN UN ACTE,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur du F * * *,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le vingt-quatriéme jour d'Août 1694.

ACTEURS.

ARLEQUIN.

OCTAVE.

LEANDRE.

LE DOCTEUR.

MEZZETIN.

COLOMBINE.

MARINETTE.

PIERROT.

PASQUARIEL.

UNE CHANTEUSE.

Plusieurs Gagistes.

La Scène est dans l'Hôtel de Bourgogne.

LE DEPART DES COMEDIENS.

SCENE I.

Le Théâtre repreſente une Solitude.

ARLEQUIN (*ſeul, affligé & penſif, ſe promène; & puis dit, parlant au Parterre :*)

Deſerts, affreux deſerts, ſombres Loges, Parterre,
Balcons inhabitez, Théâtre ſolitaire;
Et vous fidèles Bancs, qui ſeuls depuis ſix mois,
Demeurez attentifs à nos comiques voix;
Je viens vous raconter les malheurs de ma bourſe.
De ces malheurs, helas! le Printemps eſt la ſource.
Le cruel mois de May, qui devroit tous les ans
Fournir nos Coquettes d'Amans,
Les effarouche & les écarte;
Il n'eſt Officier qui ne parte.
O Renouveau fatal, qui fais couler nos pleurs!
Pendant qu'on voit briller les Parterres de fleurs.
Le notre languiſſant, ne pouſſe
Que des Chardons & de la Mouſſe.
Ouy, le Printemps, qui vient peupler les arbriſſeaux
De mille différents Oiſeaux,
Dépeuple de Plumets, Théâtres & Ruelles,
Et fait nicher les Hyrondelles
Tranquillement dans nos Plafonds.

On voit reverdir les Buissons,
Et secher sur pied les Grisettes.
Le Printemps vient enfin desoler nos Cassettes.
A ce mot mon cœur se saisit.
Déja *vox faucibus hæsit.*
Qu'êtes vous devenus, jeunes Foudres de Guerre,
Qui triomphiez jadis dans ce vaste Parterre?
Helas! je n'y vois plus
Ce doux flux & reflux
De têtes ondoyantes,
Qui rend en plein hyver nos moissons abondantes.
Quand le troupeau Guerrier, & Terrestre & Marin,
Vient piétiner notre terrain;
En y semant quelques paroles,
Nous recueillions force pistoles.
A present nous semons dans la concavité.
Notre voix n'y produit qu'un écho repeté;
Echo fatal, qui va jusques dans nos Marmittes,
Prouver le Vuide aux Parasites.
Je le prouverois même au Docteur entêté,
Que ma bourse est vuide en Eté.
Depuis six mois entiers, à peine le Dimanche
Arlequin tire-t-il les frais de son Eclanche.
Aussi faute d'émolument
On voit que le relâchement
Se met dans la Troupe Comique,
Mezzetin s'en va voyager,
Le Docteur quitte la Boutique;
Octave fait l'amour, & Cinthe a la Colique;
Pasquariel nous fait enrager;
Notre Caissier s'endort en faisant la recète,
Et le Portier lit la Gazette.

SCE-

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

A Quoy diantre s'amuse Arlequin pendant que la Troupe tient conseil sur les affaires presentes ?

ARLEQUIN.

Je racontois nos malheurs aux Echos & aux Bois d'alentour.

COLOMBINE.

Tu ferois bien mieux de chercher quelque remède à nos maux.

ARLEQUIN.

Helas ! nous sommes les malades, & voila les Médecins, (*montrant le Parterre.*) Il n'y a que la quantité de Médecins, qui puisse guérir notre maladie.

COLOMBINE.

Nous prendrions notre mal en patience, si nous pouvions avoir icy tous les jours une consultation de cinq ou six cent Médecins.

ARLEQUIN.

Oh ! Ces Médecins là ne sont pas si âpres aux Consultations, que ceux de la Faculté.

COLOMBINE.

J'en sçais bien la raison. C'est qu'on donne de l'argent à ceux là ; & ceux cy au contraire payent à la porte le droit de dire leurs avis.

ARLEQUIN.

C'est pour cela qu'ils le disent si librement.

COLOMBINE.

Mon pauvre Arlequin, puisque la saison de l'Eté est si contraire au tempérament des Comédiens, puisque nous sommes desséchez, attenuez, languissans, agonisans, en un mot puisque nous sommes

abandonnez des Médecins, il faut tirer le rideau, c'eſt à dire fermer notre Théâtre, & prendre congé de la Compagnie.

ARLEQUIN.

Avant que de mourir, nous avons encore l'Emétique, & la petite bagatelle que nous joüons ſera peut-être un Emétique ſalutaire.

COLOMBINE.

Bagatelle! L'Emétique le plus fin n'a point de vertu en Automne. En un mot, il faut quitter le jeu quand il ne vaut pas la chandelle.

ARLEQUIN.

Elle a raiſon, cette diable de chandelle brule toûjours, il n'y a qu'à l'éteindre. (*Il veut éteindre les chandelles.*)

COLOMBINE (*l'arrêtant.*)

Doucement. Ce n'eſt pas que ſi on joüoit la Comédie a veuglette, cela nous feroit peut-être venir plus de monde.

ARLEQUIN.

Je le croy. L'Auditeur a plus d'attention quand il ne voit goute.

COLOMBINE.

Ouy, mais j'aurois peur qu'on ne fût ſi recueilly dans les Loges, que l'attention ne paſſât pas les barreaux. Finiſſons la plaiſanterie. Tous nos Acteurs ſont réſolus de quitter la Comédie, & de faire valoir chacun leur petit talent en particulier. Ils vont tous paſſer en reveuë devant toy, afin que tu choiſiſſes avec qui tu veux t'aſſocier. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN (*ſeul.*)

La reveuë ne ſera pas complette; car nous avons bien des deſerteurs.

SCE-

SCENE III.

LEs Violons joüent une Marche. Tous les Comédiens viennent sur le Théâtre, & tous les Gagistes aussi, marquant chacun son caractére. Ils se separent en deux Colonnes, après quoy Leandre chante sur l'air de la Marche.)

Faſſe ſon métier qui le ſçaura.
Jeune fille trop ſévére,
Honteux Gaſcon, Normand ſincére
Jamais ne réüſſira.
Faſſe ſon métier qui le ſçaura.

La Joueuſe qui s'acquitte,
Le Guerrier qui plaidera,
Laide Guenon qui ſollicite,
Jamais ne réüſſira.
Faſſe ſon métier qui le ſçaura. *bis.*

SCENE IV.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN.

HE' bien, quel party avez vous pris, Monſieur Leandre?

LEANDRE.

Pour moy, je croy qu'il eſt bon que chacun s'en tienne au métier de ſes peres, quoy qu'en diſent nos Guerriers Bourgeois. Tu ſçais que dans notre famille nous ſommes tous amoureux de pere en fils, & comme j'excelle à ce métier-là, je vais montrer en ville à faire l'amour méthodiquement.

ARLEQUIN.

Fy! il n'y a plus que la canaille qui s'amuſe à faire l'a-

l'amour. Les grands Seigneurs l'achetent tout fait.

LEANDRE.

Je sçay qu'à present l'Amour est moins un métier qu'une marchandise ; mais enfin, il faut toûjours de l'art pour tromper une jeune Innocente avec de faux sermens ; pour fasciner les yeux d'une mere, en la mettant de toutes les parties de plaisir ; pour donner le change à un rival, & gagner l'amitié & la confidence des maris qui ont de jolies femmes.

ARLEQUIN.

Ma foy, on n'a pas besoin de leçons pour tout cela, & où l'art manque, on a recours à la nature.

LEANDRE.

Pauvre Arlequin, tu verras que nous aurons des écoliéres, si tu veux t'associer avec moy.

ARLEQUIN.

Hé mais... Je le veux bien, moy, à condition que vous composerez les régles ; & moy je les exerceray ; & quand les Ecoliéres en vaudront la peine, vous donnerez les premiéres leçons ; & je donneray les derniéres.

LEANDRE.

Je voy que tu es un ignorant. Quand les premiéres leçons sont bonnes, les derniéres en dépendent.

ARLEQUIN.

Oh, point point, chacun a son talent auprès des Dames. Celuy-cy prelude galamment. Celuy là entre en matiére. L'autre en sort avec honneur. Les petits Abbez, par exemple, sont admirables pour débaucher une conversation galante ; mais vive les Officiers pour donner la derniére main.

LEANDRE.

Je vois bien que tu as déja de bons principes, & si tu veux t'associer avec moy, nous ferons bien valoir le commerce.

ARLEQUIN.

Ma foy non. Dans le commerce de tendresse les Asso-

sociez ne s'accordent guéres, & chacun fait sa main de son côté, sans rien rapporter à la masse. (*Leandre s'en va.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, UNE CHANTEUSE.

ARLEQUIN (*au Docteur.*)

POur vous, Monsieur, on dit que vous allez vivre de vos rentes. Je voudrois bien m'associer avec vous, j'ay du talent pour cela. Mais il est défendu à un Comédien Italien, de se reposer avant l'âge de six-vingt ans; & ce n'est que par tolerance, que Scaramouche s'est retiré à quatre-vingt-quatorze. (*à la Chanteuse*) Et vous, Mademoiselle, qu'allez-vous devenir?

LA CHANTEUSE (*chante:*)

Quand une fille,
Jeune & gentille,
voudra,
Bientôt elle parviendra.
J'en connois une.
Que la fortune
Jusques aux Cieux élevera,
Dans un nuage, à l'Opera.

ARLEQUIN.

Ouy mais, ces sortes d'élévations-là sont sujettes à d'étranges malheurs. Qu'une corde manque, voila la fortune par terre. (*Le Docteur & la Chanteuse se retirent.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, PIERROT, ARLEQUIN (*au milieu.*)

COLOMBINE (*à part.*)

LEs affaires de la Troupe ne vont pas trop bien ; mais heureusement j'ay du talent d'ailleurs.

PIERROT (*à part.*)

Que la Comédie aille comme elle pourra, pour moy je seray toûjours recherché des femmes pour mon bel-esprit.

COLOMBINE.

Une fille qui a du service, se tire toûjours d'affaire dans le monde.

PIERROT.

Un homme qui a de l'entremeture & de l'entregent, ne sçauroit manquer de rien.

COLOMBINE.

Arlequin, j'ay trouvé une bonne condition, veux-tu en être de moitié ?

ARLEQUIN.

Selon.

PIERROT.

Je m'en vas servir dans une bonne maison, je te veux faire mon Ayde de Camp.

ARLEQUIN.

Nous verrons.

COLOMBINE.

Je suis reçuë Fille de Chambre.

PIERROT.

Et moy Valet d'Antichambre.

COLOMBINE.

Chez une femme.

ARLEQUIN.

Fy ! une femme servir une femme ! Il n'y a point de contraste là dedans.

PIER-

PIERROT.

Et moy chez une femme.

ARLEQUIN.

Fort bien cela?

COLOMBINE.

C'eſt une Bourgeoiſe de la ruë S. Denys.

PIERROT.

C'eſt une Bourgeoiſe de la ruë S. Denys auſſi, la mienne.

COLOMBINE.

On l'appelle Madame la Marquiſe d'Argent-filé.

PIERROT.

D'argent-filé, c'eſt juſtement la mienne.

COLOMBINE.

Comment, Maraut, tu vas ſur mes briſées?

PIERROT.

C'eſt toy qui vas ſur mon marché.

COLOMBINE (*voulant ſe jetter ſur luy.*)

Tu es un flagorneur.

PIERROT (*voulant la repouſſer.*)

Tu es une chercheuſe...

ARLEQUIN (*en les arrêtant.*)

Là, là, là, doucement.

PIERROT.

Madame la Marquiſe m'a choiſi à la mine, & elle m'a diſtingué par la propre perſonne.

COLOMBINE.

Et moy, j'y ſuis entrée de la main d'un joly homme.

ARLEQUIN.

Hé bien, vous la ſervirez tous deux. C'eſt ton avantage, Colombine; & quand une Dame a un Valet de Chambre, le ſervice ſe fait mieux, la Maitreſſe eſt toûjours de bonne humeur, & la Fille de chambre en eſt moins grondée.

PIERROT.

Ouy da, il y a moyen de s'accommoder; auſſi-bien tu es délicate & fluette, tu ne peux pas tout

faire ; & je ſerviray moy pour la groſſe beſogne.

COLOMBINE.

Tu ſerviras donc à la Cuiſine ?

PIERROT.

Oh il n'y a point de Cuiſine chez cette Marquiſe-là.

ARLEQUIN.

C'eſt à dire que chacun porte ſon plat, & qu'on fait tout cuire en ville.

PIERROT.

J'aurois envie d'être Portier, j'ay étudié pour cela : car un jour dans nôtre Village il me prit envie de quitter la Robe pour l'Epée ; j'étois Bedeau, je me fis Suiſſe.

COLOMBINE.

Si tu étois Portier, tu emporterois tout le profit ; la Porte d'une Coquette eſt auſſi lucrative que celle d'un Juge.

ARLEQUIN.

Vous pouvez partager l'employ ; car chez les Coquettes il doit toûjours y avoir deux portes & deux eſcaliers. Pendant que l'un entre par celle-cy, l'autre ſort par celle-là.

COLOMBINE.

Ouy, mais le profit n'eſt pas égal ; celuy qui entre, & qui meurt d'envie de voir Madame, paye graſſement ; mais celuy qui ſort voudroit ſouvent retenir ce qu'il a donné en entrant.

ARLEQUIN.

Cela eſt vray. Tel donne en entrant chez une Coquette, qui auroit beſoin qu'on luy donnât en ſortant.

COLOMBINE.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Si tu veux, nous partagerons les profits & le ſervice. Je preſideray aux converſations ſecrettes ; toy tu porteras les billets. Je veilleray le jour...

PIERROT.

Et je dormiray la nuit.

COLOMBINE.

J'auray le profit du Jeu, & toy tu fourniras les cartes. Pour ce qui est des habits, je prendray les juppes, & tu garderas les manteaux.

PIERROT.

Je le veux bien. (*Pierrot & Colombine se retirent.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN, OCTAVE. (*se promenant en rêvant.*)

ARLEQUIN.

ET vous, Monsieur le Mystérieux, meditez-vous quelque chose d'utile pour votre fortune? Que prétendez vous faire pour vous enrichir?

OCTAVE.

Moy? rien.

ARLEQUIN.

Rien?

OCTAVE.

Rien du tout.

ARLEQUIN.

Faire rien seroit un excellent employ, s'il y avoit des appointemens.

OCTAVE.

Je ne feray rien, vous dis-je; & si, je gagneray plus que pas un de la Troupe.

ARLEQUIN.

Apprenez-moy votre secret.

OCTAVE.

Je me leveray tous les jours à dix heures; & de là jusqu'à midy je tiendray conseil à ma Toilette sur les ajustemens de l'habit du jour.

ARLEQUIN.

Ouy; mais ces ajustemens de l'habit du jour, où les prendrez-vous, si vous n'avez point de métier pour les gagner? O C-

OCTAVE.

Où je les prendray ? Ah, ah ! (*Il rit*) Où je les prendray ! Je vois bien que tu ne te connois pas en phisionomie.

ARLEQUIN.

Ah, ah, je vous entends. C'eſt à dire vous dépenſerez les libéralitez de quelque vieille dupe, qui ſe ſera fort mal à propos coëffée de votre noire peau ?

OCTAVE.

A midy, je prendrai un conſommé. A....

ARLEQUIN.

Je vous quitte de ce détail-là, je ſçais par cœur le Journal Coquet d'un Comédien diſtingué. Mais, faites-vous reflexion que nous fermons le Théâtre ; & qu'en France on oublie bien vîte ce qu'on n'a plus devant les yeux ? Croyez moy, quelque mérite qu'ait un Acteur, il ceſſe de briller quand le Théâtre ne le met plus en vogue.

OCTAVE.

Je veux me retirer, vous dis-je. Le mérite le plus caché eſt celuy que les Dames recherchent avec le plus d'empreſſement.

ARLEQUIN.

Il eſt certain Négoce où l'on perd beaucoup en quittant boutique.

OCTAVE.

On n'a que faire d'enſeigne, quand on eſt bien achalandé.

ARLEQUIN.

Quand on trafique des colifichets, & qu'on n'a que des babioles à vendre, il faut étaler en Place marchande pour en avoir le debit. En un mot, je ne veux point m'aſſocier avec vous.

OCTAVE.

Va, je n'ay que faire de ta ſociété ; je trouveray bien dans Paris quelque illuſtre aſſocié qui m'apprendra le fin du commerce.

SCE-

SCENE VIII.

ARLEQUIN, UN COMEDIEN (*grimacier & fort laid.*)

ARLEQUIN.

A Quel employ vous destinez-vous, s'il vous plaît?

LE COMEDIEN.

Moy? Je suis retenu auprès d'une Comtesse.

ARLEQUIN.

Est-ce en qualité de Singe, ou de Doguin?

LE COMEDIEN.

Non. C'est pour luy apprendre la Langue.

ARLEQUIN.

Hé quelle Langue? Greque? Latine? Hebraïque? Syriaque?

LE COMEDIEN.

Non, c'est la Langue des mines agreables, gentilles, & mignonnes.

ARLEQUIN.

Le Langage minaudier? Diable! c'est une mere Langue, une Langue vivante; car les vieilles minaudent aussi volontiers que les jeunes. Montrez-moy un peu le Dictionaire, & la Grammaire de cette Langue-là.

LE COMEDIEN.

Le Dictionaire? Le voila. (*Il fait une grimace.*)

ARLEQUIN.

Voila un Dictionaire d'une vilaine impression! Faites moy un peu voir dans votre Grammaire quelque Dialogue entre une femme & un Officier, qui se parlent d'une Loge à l'autre.

LE COMEDIEN (*fait d egrimaces épouvantables, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour marquer l'homme & la femme.*)

ARLEQUIN.

Fy, fy ! arrêtez-vous, je n'en veux pas voir davantage. Voulez vous prendre un conseil d'amy ? C'est de vous en aller à la Campagne, & tâcher de vous loüer pour épouvantail en quelque cheneviere ; car tant que vous resterez dans la Troupe, vous volerez la part, & vous ferez fuir les Spectateurs. A le bien prendre, vous n'êtes propre à rien.

SCENE IX.

ARLEQUIN, MEZZETIN (*en Chanteuse*) PASQUARIEL (*en Chanteur.*)

ARLEQUIN (*à Pasquariel*)

ET vous ; Monsieur, qu'allez-vous faire ?

PASQUARIEL.

Je m'en vais avec ma sœur joüer l'Opera en vendange.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Ouy, Monsieur. Voyant qu'il n'y a plus rien a faire à la Comédie, nous nous en allons joüer un Opera à la Campagne. Si vous voulez vous associer avec nous, tenez, voila toutes nos machines (*il montre un espèce de paravent que le Comédien porte sur le dos, & qu'il pose à terre.*)

ARLEQUIN.

J'irois volontiers avec vous ; mais je ne sçais pas la Musique.

PASQUARIEL.

Bon ! Et en faut-il sçavoir pour chanter à l'Opera ? Nous ne la sçavons pas non plus, nous autres. Nous avons mis Bellerophon sur les airs du Pont-Neuf ; & si vous voulez être des nôtres, nous vous donnerons votre rôle, que vous chanterez à Livre ouvert.

AR-

ARLEQUIN.

Et quel rôle me donneriez-vous ?

MEZZETIN.

Celuy de Bellerophon. Tenez le voila. Essayons pour voir.

ARLEQUIN.

Je le veux bien.

MEZZETIN (*embrasse Arlequin, & en l'embrassant luy attache son tablier aux épaules, ce qui forme un habit à la Romaine. Arlequin se trouvant habillé en Bellerophon, chante sur l'air*)

(Sur le Pont d'Avignon.)

Princesse ; tout conspire à couronner ma flamme.
Sentez-vous le plaisir qui regne dans mon ame ?

MEZZETIN *répond sur l'air* (REVEILLEZ-VOUS, BELLE ENDORMIE.)

J'ay toûjours partagé vos peines,
Je dois partager vos plaisirs.

ARLEQUIN (*continue sur le même air.*)

Qu'un si doux aveu me doit plaire !
Qu'il rend mon destin glorieux !

MEZZETIN (*sur le même air.*)

Quand ma bouche pourroit se taire,
L'amour feroit parler mes yeux.

ARLEQUIN.

Tout cela va fort bien ; mais certaine Stenobée jalouse, pria Amisodar de prier tous les cinquante mille Diables de former un Monstre de Peinture & de Carton, pour devorer Bellerophon. Bellerophon va prier le Roy, le Roy prie le Sacrificateur, le Sacrificateur prie la Pythie, la Pythie prie l'Oracle, l'Oracle prie Apollon, Apollon prie le Tonnerre, le Tonnerre .... Mais voyons un peu le Sacrifice.

MEZZETIN (*prenant la Robe de Chambre de Pasquariel devient Sacrificateur, & Pasquariel reste avec un habit de Prêtresse, & donne une bouteille de vin à Mezzetin, qui chante sur l'air*)

(Ami,

(Ami, ne quittons point Creteil.)
Reçois, reçois, grand Appollon,
Reçois, reçois grand Appollon,
Reçois ce Sacrifice;
Fais que le Ciel, fais que le Ciel à nos vœux soit propice.

ARLEQUIN.

Il faut verser le vin sur l'animal.

MEZZETIN.

Quelle bête étoit-ce?

ARLEQUIN.

Un beuf.

MEZZETIN.

Beuf, ou Ane, n'importe. (*Il boit, & chante sur l'air*, (Vous m'entendez bien.)
Par ce vin que je trouve bon,
Appollon, faites-moy raison.
Au glou de ma bouteille,
Hé bien,
Les Dieux prêtent l'oreille,
Vous m'entendez bien.

LA PRETRESSE (*chante sur l'air de* (TON RE LON, TON TON
Chut, chut, gardez tous un silence extrême
Je vois trembler le Temple d'Apollon.
(*On remuë le Paravent.*)
Il vous entend, il va parler luy même.
Il va tonner à peu près sur le ton,
Ton re lon, ton ton, tontaine, la tontaine, la ton ton. (*Le paravent s'ouvre.*)

ARLEQUIN (*passant sa tête dans un trou du Paravent chante sur l'air de* (FLON FLON.)
Un des Fils de Neptune
Appaisera; dit-on,
La celeste rancune;
Mais il luy faut Nanon. Flon flon, &c.
(*Pendant qu'Arlequin est derriére le Paravent, on luy met un Manteau Royal.*)

LE

LE SACRIFICATEUR.

Voicy le Roy.

ARLEQUIN (*en Roy, chante sur l'air.*)

(ROSSIGNOLET JOLY, *&c.*)

Vous l'avez entendu, je n'ay rien à vous dire.
Je plains vos déplaisirs, avec vous j'en soupire:
Mais rien n'est préférable
Au repos de ces Lieux.
Allez-vous en au Diable;
Soumettons-nous aux Dieux.

LE SACRIFICATEUR.

Le Monstre redouble sa rage. Le voila qui vient, sauvez-vous.

PASQUARIEL (*se change en Monstre. Arlequin jette son Manteau Royal, & paroît monté sur un Cheval aîlé; combat le Monstre, & après un jeu de culebutes, la Scêne finit.*)

ARLEQUIN.

Voila qui est fait, je vais avec vous autres. Allons jouer l'Opera aux Vendanges. Prenons auparavant congé de ces Messieurs. (*il montre les Auditeurs.*)

(*Icy tous les Violons jouent, & tous les Comédiens chantent ce qui suit.*)

ARLEQUIN (*commence.*)

Adieu Théâtre, adieu Balcons,
Adieu Loges, adieu Parterre.

LEANDRE.

Adieu, Fillettes & Garçons,
Plus assidus que Pere & Mere.

COLOMBINE.

Adieu, bons Bourgeois de Paris,
Qui veniez nous voir le Dimanche.

MEZZETIN.

Adieu, Femmes, dont les Maris
Trouvoient icy leurs places franches.

LA CHANTEUSE.

Adieu, grands & petits Colets.

Adieu,

Adieu, Gens de Robe & Finance.

PIERROT.

Vous pouvez vendre vos sifflets
A tous les Chaudronniers de France.

ARLEQUIN.

Revenez tous encor demain,
Voir partir la Troupe dolente.
Plus le Parterre sera plein,
Plus la chose sera touchante.
Avant que de nous séparer,
J'ay bien des choses à vous dire.
Si nôtre Adieu vous fait pleurer,
Vôtre argent nous fera bien rire.

Fin de la Comédie.

La Fauſſe Coquette

LA FAUSSE COQUETTE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE.

Par Monsieur B * * * *

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le dix-huitiéme jour de Decembre 1694.

ACTEURS.

OCTAVE, Priuce Polonois.
M. PRUDENT, Gouverneur du Prince. *Cinthio.*
COLOMBINE, femme } de M. Prudent.
ANGELIQUE, niéce }
LEANDRE, Amant d'Angelique.
ARLEQUIN, Intriguant.
MEZZETIN, Valet de Leandre.
PIERROT, } Domeſtiques de
DAME FRANCOISE, } M. Prudent.
PASQUARIEL, Valet d'Octave.
UN TAILLEUR, }
UN PEINTRE, } *Arlequin.*
UN NORMAND, }
UN MAGICIEN, }
Pluſieurs Demons.

La Scène eſt à Paris.

LA FAUSSE COQUETTE.

ACTE I.

SCENE I.

COLOMBINE (*en Espagnolette,*) ANGELIQUE (*en Amazone,*) LEANDRE (*en Espagnol, qui vont au Bal.*)

COLOMBINE.

JE me sens d'une humeur à me bien divertir.

ANGELIQUE.

J'ay une grande disposition, ma chére, à te bien seconder. (*à Leandre.*) Mais vous rêvez, Monsieur? Que vous en semble?

LEANDRE.

Je ne pense qu'à vous; & le plaisir que j'ay de pouvoir librement....

COLOMBINE.

Oh, point de galanterie pour ce soir; pareils entretiens ne sont bons que dans un tête à tête. Je suis jalouse des plaisirs des autres quand je n'en prends point ma part. Hé, là là, un peu de quartier; vous aurez du temps de reste à causer, quand vous serez mariez, & Monsieur Leandre m'a l'air de se payer avec usure des momens d'interruption dont je fais souffrir sa tendresse. Quoy? Angelique rechigne! Je voy bien à ta mine, que tu veux un Amant qui paye comptant, & que de crainte de les perdre, tu ne laisseras pas vieillir les arrerages.

ANGELIQUE.

Tu me fais tort de croire que je songe à autre chose qu'au plaisir de me rejouir avec toy, & d'autant plus, que je m'imagine la joye que tu ressens quand tu peux t'éloigner de ton fastidieux Epoux. Avoüe-le, c'est une épouvantable chose qu'un vieillard pour ton âge.

LEANDRE.

Franchement, la charge est pesante.

ANGELIQUE.

Si j'étois à ta place, je luy ferois prendre force grains d'Opium quand je voudrois me divertir.

COLOMBINE.

Il n'en a pas besoin; & quand je le payerois pour dormir, il ne s'en pourroit mieux acquiter. Dites tout ce que vous voudrez, un Mary qui a le talent de dormir quand sa femme a affaire ailleurs, a des prerogatives charmantes.

ANGELIQUE.

Je l'avoüe. Mais s'il se réveille par hazard, & qu'il ne te trouve point auprès de luy?

COLOMBINE.

Oh! en ce cas-là il prendra la peine de se tourner de l'autre côté & de se rendormir. Si après toutes les précautions que je prends pour luy cacher mes intrigues, une insomnie dérange tous les soins que je me suis donnez, tant pis pour luy. Est ce que je suis payée pour le bercer?

LEANDRE.

En effet, vous vous êtes levée sans bruit, nous avons fermé la porte fort doucement; il doit être content des mesures qu'on apporte à ne point troubler son repos.

COLOMBINE.

Aûrément. Mais parlons un peu d'autre chose. Que pensez-vous du dessein que j'ay formé contre la liberté de ce jeune Polonois?

LEANDRE.

Je ne sçay quels sont les sentimens que vous avez pour

pour luy. Mais je doute qu'il reſiſte aux charmes de votre perſonne. Il eſt déja par avance fort rêveur depuis quelque temps.

COLOMBINE.

Je veux me juſtifier, & vous expliquer tout. Vous ſçavez que mon Mary en eſt Gouverneur. Les avantages qu'il a reçus en élevant ce jeune Prince, l'ont ſi fortement attaché à ſa Maiſon, qu'il les a preferés à l'eſperance de poſſeder en France des emplois conſiderables. Cependant, ennuyé de mon abſence, & s'étant toûjours obſtiné à cacher ſon mariage, il pallia l'impatience qu'il avoit de me revoir, du deſſein qu'il inſpira aux Parens de ce Prince de luy faire voir la France, où il le conduiſit. Mon Mary ne manqua pas de me faire valoir à ſon arrivée l'adreſſe dont il s'étoit ſervi pour ſe rapprocher de moy, & me défendit ſur tout de paroître aux yeux du Prince, comme ſa Femme. Cette défenſe fit en moy tout l'effet que j'en avois attendu. Il précipita ma curioſité dans cette occaſion, pour laquelle je n'aurois eu qu'une legére impatience, ſi je n'avois été pouſſée avec plus d'ardeur par la défenſe qu'il m'en avoit faite. J'étois dans un Jardin un jour, & je rêvois aux moiens de me ſatisfaire, quand je fus ſurpriſe par un bruit qui m'obligea de tourner la tête. C'étoit juſtement le Prince qui y arrivoit avec pluſieurs autres; & comme je ne voulois être viſible que pour lui, je me dérobay à ſa vue avec précipitation, & laiſſay tomber mon Portrait, qu'il ramaſſa. Je ſçay que cette peinture a fait impreſſion ſur ſon eſprit. C'eſt dequoy je veux profiter, & voir ce que valent mes yeux auprès de luy, le tout ſans bleſſer ce que je dois à ma vertu. Je ſeray même bien-aiſe que mon Mary en conçoive de la jalouſie; cela vaut une Médecine aux vieilles gens.

LEANDRE.

J'approuve votre deſſein, & je vous offre mon Valet Mezzetin, dont vous tirerez aſſûrément du ſecours, ſi vous voulez vous en ſervir.

COLOMBINE.

Cela eſt bien généreux ; je l'accepte de tout mon cœur. Mais il eſt tard. Appellons Pierrot dont je veux être eſcortée.

SCENE II.

COLOMBINE, ANGELIQUE, LEANDRE, PIERROT.

COLOMBINE (*appellant Pierrot.*)

Pierrot ? Pierrot ?

PIERROT (*ſans paroître.*)

Paix là.

LEANDRE.

Il eſt encore trop matin pour luy.

COLOMBINE.

Il en faut bien ſouffrir. Pierrot ? Pierrot ?

PIERROT.

Paix donc là, vous dis-je.

ANGELIQUE.

Tu vas le fâcher, ma Petite ; il eſt peut-être après quelque ſyſtême de Philoſophie.

COLOMBINE.

Viendras-tu donc ? Pierrot ?

PIERROT (*tout en colére.*)

Peſte ſoit de votre Pierrot ! Vous ne croiriez pas avoir bien parlé, ſi vous n'aviez couſu un Pierrot au bout de chaque periode. Voila-t-il pas une belle heure pour appeller, Pierrot, Pierrot ?

ANGELIQUE (*à Pierrot.*)

Te voila de bien méchante humeur, mon Amy ! Voudrois-tu qu'on t'appellât Citron ?

PIERROT.

Dame, voyez-vous, Mademoiſelle, c'eſt qu'avec moy il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je veux dormir tout

mon

mon saoul. Nous avons tous dormi dans notre famille. Je ne fais que mes quatre repas par jour, une fois; encore faut-il bien avoir un peu de repos pendant la nuit.

LEANDRE.

Hé, qu'as tu donc tant à te plaindre?

PIERROT.

Hé Morbleu, je n'ay pas une heure de temps dans le jour pour étudier. Aussi, je deviens tout bête depuis que je suis dans cette diable de maison. Pierrot, dit-elle, va-t-en à la Poste. Pierrot, ay-je fait bien de la bile ce matin? Pierrot, j'ay mal à la tête. Qu'on demande à Pierrot où sont mes mules? Pierrot, combien de fois Monsieur le Chevalier a-t-il craché sous mes fenêtres? Pierrot, va-t-en entretenir les Dames, pendant que je m'habille. Pierrot, va-t-en goûter le vin à la cave. Pour cela, encore passe. Quand il y a de la raison à une chose, on ne se la fait pas dire deux fois.

ANGELIQUE.

Que veux tu! Quand on est réduit à servir, il faut passer par dessus bien des choses; & si tu n'as que de ces chagrins-là, je te conseille de les avaler tout doucement.

PIERROT.

Vrayment, c'est bien ma faute si je sers. Si j'en avois cru mes amis, j'aurois buté tout droit à quelque bon Bénéfice. Mais j'ay toûjours eu de la tendresse pour les Chevaux, & je me suis jetté à corps perdu dans l'Ecurie, pour m'avancer plus vîte.

COLOMBINE.

Ne sçais-tu point si mon mary dort;

PIERROT.

Il ronfle à peindre. A propos; j'oubliois de vous dire qu'il faut faire changer de place au lit de votre mary; car comme je couche à côté de sa Chambre, sa maniére de ronfler ne s'accorde point du tout avec la mienne, & cela m'interrompt quand je dors.

COLOMBINE.

Je n'y manqueray pas. Mais allons nous-en au Bal, il est déja tard.

SCENE III.

ARLEQUIN, MEZZETIN, (*l'un d'un côté du Théâtre, & l'autre de l'autre.*)

ARLEQUIN.

C'Est avec raison, qu'un ancien Philosophe a écrit sur la différence du jour & de la nuit; car ils ne se ressemblent nullement.

MEZZETIN.

Il faut que quelque parent du jour soit mort subitement, & qu'il en ait pris le deüil; car je voyois ce matin bien plus clair qu'à present. Il fera une vilaine journée cette nuit.

ARLEQUIN.

Le Soleil a fait la débaûche hier au soir, car il est long-temps à se lever aujourd'huy. *Ah! povero Arlicchino!*

MEZZETIN (*surpris.*)

Come? Arlicchino è qui?

ARLEQUIN (*d'un ton ferme.*)

Signor sì, son quì. Una cosa ben straordinaria! a son quì, a son quì. Mais, tout beau, ne faisons pas le brave à contre-temps; *la prudenza è la virtu dei poltroni*, & à gens de ma sorte, nôtre dos est souvent le médiateur des différents.

MEZZETIN.

Poiche Arlicchino è qui, voglio divertimi di lui.

ARLEQUIN (*en se promenant.*)

Tranquilli Bourgeois, *che dormite tranquillamente, che la vostra sorte* me doit faire envie! *Il sonno vi prepara momenti fortunati;* & il est permis aux Chats de vos Goutiéres....

ME-

MEZZETIN (*contrefaisant le Chat.*)

Miaou, miaou.

ARLEQUIN.

Un Matou! Est-ce qu'il me prend pour du mou? Vous verrez que quelque Chate de mauvaise vie aura passé par icy. *Et voi, tenero Gatto*, qui échauffé par les yeux d'une Chate amoureuse, *correte* de ça, & de là pour tâcher de la surprendre en flagrant delit; *deh! per pieta, fermate il passo*, ne vous mettez point martel en tête. *Anca mi son innamorato; ma la mia crudele* est bien plus à blâmer; elle me préfére le fils d'un Partisan. Mais pour vous, de quoy vous plaignez-vous? Si votre Chate vous trahit, ne sçavez-vous pas que la nuit tous Chats sont gris.

MEZZETIN (*contrefait le Chien, le Chat, l'Ane, le Cochon, & autres animaux.*)

ARLEQUIN.

C'est icy l'assemblée de tous les animaux.

MEZZETIN (*avec deux couteaux s'approchant d'Arlequin.*)

Allons, qu'on luy coupe la gorge.

ARLEQUIN.

La gorge! Je n'ay point de gorge à couper. Allons, il faut décampet.

(*Arlequin voulant fuir, Mezzetin luy tend le pied, le fait tomber, & se retire.*)

ARLEQUIN (*se relevant.*)

Je suis tombé bien adroitement; car il n'y a que le nez qui a porté. A combien de malheurs est-on exposé la nuit! Fâcheuse condition que celle d'un Valet! Le métier n'en vaut plus rien; & je trouve, pour moy, quoy qu'on en dise, que tant d'honnêtes gens qui roulent aujourd'huy en Carrosse, ont bien fait de le quitter.

MEZZETIN (*revenant en Vendeur d'eau de vie*)

La vie, la vie. A mon petit Cabaret, la vie, la vie.

ARLEQUIN.

Parbleu, voila justement mon affaire.

MEZZETIN.

Bon jour, bon jour, Monsieur. La vie, la vie.

ARLEQUIN.

Parlez, Monsieur la vie ?

MEZZETIN.

Que souhaittez-vous de moy ? Voulez-vous jouer aux Dez? aux Cartes, au Toton, aux Quilles, au Palet, à la Paulme, au Cheval fondu, au Trou-Madame, au Qui met-on, au Combien, à Coupe tête, à Pet en gueule, au Plaît il maître ? Vous ne parlez pas ?

ARLEQUIN.

Je ne veux point joüer.

MEZZETIN.

Voulez-vous que je vous parle de la petite joye de Fanchon, Margoton, Alison, Salisson, Cotillon, Louison, pour boire du bon, au petit Bourbon ?

ARLEQUIN.

Je ne connois point tous ces Messieurs-là.

MEZZETIN (*donnant sa lanterne à tenir à Arlequin, & prenant une bouteille & un petit verre dedans son panier.*)

Tenez, tenez, je devine ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN (*prenant la lanterne, & voyant la bouteille.*)

Vous y êtes. Du Ratafia, & du meilleur ?

MEZZETIN (*versant du ratifia dans le verre.*)

Comme vous voyez, il n'y a point de raillerie avec moy. Je verse tout plein, &.... je boy de même. (*Il boit.*)

ARLEQUIN.

Et moy je vous éclaire.

MEZZETIN.

Il me semble que vous n'entrez pas assez dans le *decorum* de notre charge.

ARLEQUIN.

A moins que je n'entre dans votre panier...

MEZZETIN.

Sçavez-vous que nous sommes gens nécessaires à l'Etat ?

AR-

ARLEQUIN.

C'est donc pour l'enyvrer ?

MEZZETIN.

Oh que non. Qui est-ce qui tient le cœur en joye ? La vie. Qui est-ce qui donne du courage aux Soldats ? La vie. La, la, la. (*Il fredonne en s'en allant.*)

ARLEQUIN (*le rappellant.*)

Parlez donc. Est-ce que vous sçavez chanter ?

MEZZETIN.

Je le croy ! C'est moy qui ay eu l'honneur de mettre le premier clou à l'Orquestre de l'Opera. Ecoutez ma chanson.

Accourez tous,
Venez chez nous
R'attraper la santé si l'on vous l'a ravie.
La vie, la vie.
Amis, buvez, chassez la mal.
Eau de vie, eau de vie.
Suivez moy, je bois Rossoly,
Raccaby,
Fenouillette,
Eau clairette,
Piterpite & Ratifia.
Laissez-là
Tisanne & Limonade,
Fraise, Framboise, Orgeade.
Voicy de l'Or potable,
Qui guérit la folie.
La vie, la vie.
A mon petit Cabaret, à mon petit Bourbon,
Pour boire du bon,
Fanchon, Toinon, Margoton,
La vie, eau de vie, eau de vie.

ARLEQUIN (*le contrefaisant.*)

A mon petit Bourbon, pour boire du bon, Fanchon, Toinon, Margoton, la vie, eau de vie, eau de vie. Cet homme-là est drôle ! Je m'en vais prendre pour un sol de

de vie. (*Il fouille dans ses poches.*) Où est donc mon argent? Ouais! je pense que je n'en ay pas! Voyons encore.

MEZZETIN (*pendant qu'Arlequin fouille dans sa poche, se change en Oublieux, & crie:*)

La joye, la joye; des petits touillaux, laux, laux, la joye.

ARLEQUIN. (*regardant de tous côtez.*) Je pense que le Vendeur d'eau de vie s'est évaporé.

MEZZETIN (*criant toûjours.*)

Jeanneton, Perrette, dormez-vous? m'apellez vous, filez-vous, cousez-vous, gribouillez-vous? faites-vous la joye? La joye, la joye, la petite joye.

ARLEQUIN.

La joye, la joye?

MEZZETIN (*se tournant de tous côtez.*)

Qui m'appelle?

ARLEQUIN.

C'est moy.

MEZZETIN (*courant sur Arlequin.*)

Me voila.

ARLEQUIN.

Et moy aussi. (*le poussant.*) Prenez donc garde. Voulez vous m'écraser?

MEZZETIN (*se reculant & s'en allant.*)

Puisque vous vous fâchez, Monsieur, serviteur.

ARLEQUIN.

Où allez vous si vîte!

MEZZETIN.

Je m'en vais souper chez un Conseiller.

ARLEQUIN.

Bon! il est trop tard; vous n'arriverez tout au plus qu'au dessert. Mais puisque vous allez chez un Conseiller, vous êtes donc dans le grand monde?

MEZZETIN.

Je le crois! Il n'y a point de grande maison où je n'entre plus facilement que chez moy.

ARLEQUIN.

Et pourquoy cela ?

MEZZETIN.

C'est que comme je couche dans un four, & que la porte est fort petite, j'ay toutes les peines du monde à y entrer.

ARLEQUIN.

Ca, ça, voulez-vous jouer une main ou un pied d'oublies ensemble ?

MEZZETIN.

Volontiers, & par dessus tout cela, je vais vous régaler de ma Chanson.

(*Ils s'agenouillent tous deux à terre, le Corbillon au milieu d'eux. Mezzetin tire un Cornet & trois Dez, & de temps en temps ; crie :* La vie, la vie ; *ce qui oblige Arlequin à se lever, & chercher tout autour de luy. Après avoir fait plusieurs fois le même lazzi*)

ARLEQUIN (*regardant Mezzetin au visage, luy dit :*)

N'avez-vous jamais vendu d'eau de vie ?

MEZZETIN.

Non, Monsieur. Mais remettez-vous donc à votre place si vous voulez jouer.

Arlequin se replace à côté de Mezzetin un genouil à terre, & regarde de temps en temps dans le Corbillon, pendant que Mezzetin chante)

MEZZETIN (*chante.*)

Dès que la nuit étend son voile,
On m'entend crier comme un fou.
Ma Lanterne me sert d'Etoile,
Et mon Corbillon de Sur-tout.
N'êtes-vous pas faculs
De dormir tous ?
Que ne m'appellez-vous, hou, hou,
Mes bonnes Dames ;
Eveillez vos Jaloux.

Gens mariez, la nuit on vous laisse vos femmes,
Et le jour elles sont pour nous.

ARLEQUIN (*ayant la bouche pleine d'Oublies qu'il a prises dans le Corbillon pendant que l'autre chantoit, contrefait Mezzetin, & repete en bredouillant:*)

Et le jour elles sont pour nous.

MEZZETIN (*surprenant Arlequin la bouche pleine.*)

Jepense que vous mangez mes Oublies?

ARLEQUIN.

J'ay pris la main du Roy.

MEZZETIN.

Oh! puisque vous les aimez tant; mangez encore celles-cy. (*Il luy jette une poignée de farine dans le nez, & s'en va.*)

ARLEQUIN (*se relevant & courant après.*)

Attrape, attrape, on ne sçauroit manger un morceau en repos.

SCENE IV.

PIERROT (*avec une Lanterne.*) COLOMBINE, LE PRINCE (*qui les suit.*)

PIERROT.

SAuvons-nous vous dis-je de ce mauvais lieu là. J'ay eu besoin de toute ma vertu pour ne pas succomber.

COLOMBINE.

En voila assez pour ce soir.

PIERROT.

Vous êtes bien sobre aujourd'huy? Mais à qui en veut ce Marmousetlà? il vous a fleuré tout le soir: Retirons-nous, il a méchante physionomie.

LE PRINCE (*abordant Colombine.*)

Le sort m'est plus favorable que je n'osois l'esperer. Je vous retrouve enfin, Madame, & mon cœur, en vous

vous voyant, est bien vengé de l'inquiétude que ce moment d'absence luy a causé.

PIERROT.

S'il la voyoit aussi souvent que moy, il en seroit bien-tôt las.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Seigneur, que vous prissiez assez d'intérêt à ma personne, pour vous appercevoir que j'eusse disparu de l'assemblée.

LE PRINCE.

Ah, Madame! mon cœur tient à vous par des charmes trop puissans, & il est trop content auprès de vous, pour vous en voir éloigner tranquillement.

COLOMBINE.

Vous me trouveriez bien foible, si je donnois quelque croyance à des discours, que le seul hazard, ou plutôt certaine maniére familiére à tous les hommes, leur fait debiter.

PIERROT.

Oh! elle y a déja été attrapée.

LE PRINCE.

Que je suis encore loin de l'esperance dont je m'étois flatté, puisque ma sincérité vous est suspecte!

COLOMBINE.

Le moyen de croire que vous m'aimez, ne m'ayant jamais veuë? PIERROT.

Elle a raison, il faut connoître avant que d'aimer, ma tourelourette.

LE PRINCE.

Par quels sermens faut-il vous rasseurer? Mais que vous êtes injuste! tout ne devient-il pas possible aux charmes de vos yeux? Ouy, Madame, c'est dans vos regards que j'ay puisé cette flâme qui me devore. Rien n'est comparable à l'idée que je m'en suis faite; c'est l'Amour même qui a pris soin de vous dépeindre à mon cœur. Helas! si malgré les soins que vous avez pris à me les cacher, mon cœur

n'a pû s'en deffendre, je m'attends à mourir de plaisir en les voyant.

PIERROT.

Que vous faites de façons! si j'étois à votre place, je luy aurois deja fait voir tout ce qu'il auroit voulu.

COLOMBINE.

J'estime trop l'erreur dont mon masque vous a prevenu en ma faveur, pour vouloir risquer, en me découvrant, ce que mes yeux ont si heureusement commencé.

LE PRINCE.

Madame, si vous êtes si obstinée à me cacher vostre visage, du moins accordez-moy votre portrait.

PIERROT.

Je lui donneray plutôt le mien par dessus le marché.

COLOMBINE.

Seigneur, je ne puis encore vous satisfaire en cela, car je le perdis derniérement en me promenant dans un jardin.

PIERROT.

N'est-il pas temps de vous retirer? Helas! si mon pere & ma mere sçavoient que je suis dans les ruës à l'heure qu'il est...

LE PRINCE.

Ainsi donc, Madame, je ne remporteray avec moy, pour tout fruit de mon amour, qu'une triste incertitude, & que l'inutilité d'une esperance dont je m'étois flatté trop légérement.

COLOMBINE.

Esperez, Seigneur. Je ne puis priver votre tendresse d'un bien qu'elle mérite. (*Appercevant son Mary.*) Ah, Ciel! (*au Prince.*) Il faut, Seigneur, que je m'éloigne, ne me suivez point de grace. (*à Pierrot.*) Pierrot, voila mon Mary, je suis perdue si tu m'abandonnes.

PIERROT.

Diable! le bon homme a bien peur que le serein ne tombe sur l'honneur de sa femme.

LE

LE PRINCE.

Hé quoy, Madame...

PIERROT (*repouſſant le Prince.*)

Nous avons bien d'autres affaires que de vous écouter. (*Le Prince s'éloigne d'eux.*)

SCENE V.

PRUDENT, (*une Lanterne à la main. Les Acteurs de la Scéne precedente.*)

PRUDENT.

OU eſt donc allé ma carogne de femme?

COLOMBINE (*fait tomber la lanterne de ſon Mary, & entre auſſi-tôt dans la maiſon*)

PIERROT.

Qui va là?

PRUDENT.

Eſt ce toy, Pierrot? Où eſt ma femme?

PIERROT (*pouſſant Prudent dans la maiſon.*)

Taiſez vous, ne parlez pas, vous ne ſçavez pas le danger où vous êtes.

PRUDENT.

Mais ma femme? je veux ſçavoir...

PIERROT (*le faiſant rentrer de force dans la maiſon.*)

Vous le ſçaurez de reſte une autre fois; rentrez donc, vous dis-je.

LE PRINCE (*ſeul.*)

Dans quel étrange embarras ſon diſcours me jette-t-il! Mais enfin, reprenons quelque eſperance. Il n'en faut point douter, c'eſt ſon portrait que j'ay trouvé l'autre jour: la perte qu'elle a avoué avoir fait du ſien; ſon eſprit & mon cœur, tout eſt d'accord pour me le perſuader. Paſquariel, viens être témoin de l'excès de ma joye. J'ay enfin découvert l'original du portrait qui m'avoit donné tant d'inquiétude.

SCE-

SCENE VI.

OCTAVE, PASQUARIEL.

(*C'Est une Scène toute Italienne. Pasquariel vient avec un flambeau allumé, suivi d'un de ses amis, qui tient une bouteille & un verre. Et comme toute l'attention de Pasquariel est tournée du côté de la bouteille, il ne songe qu'à la vuider, sans prendre garde à ce que son Maître luy dit; ce qui fait qu'il ne répond jamais juste aux demandes du Prince, qui lassé de ses impertinences, l'observe attentivement; & le surprenant avec un verre à la main, lui donne un coup de pied dans le ventre, & s'en va. Pasquariel tombe en arriére, & fait la culebute sans renverser son verre de vin, se leve, le boit; & voulant s'en aller, il s'arrête voyant venir Arlequin habillé en femme.*)

SCENE VII.

PASQUARIEL, ARLEQUIN. (*déguisé en femme.*)

PASQUARIEL.

GRan sventura di servire un giovane senza cervello! Ma, che vedo? Una Ninfa tardiva, che sorte sola dal Ballo?

ARLEQUIN.

Je viens, comme cela du Bal, où tout le monde m'a pris pour une femme. J'y ay fait des conquêtes à foison. Mais voicy Pasquariel; je ne veux pas qu'il me reconnoisse. (*Il se promene devant Pasquariel, son manchon devant son visage.*) En vérité le serein est incommode dans une assemblée de nuit?

PAS-

PASQUARIEL (*amoureusement.*)

Buone sera a Vosignoria, Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Ah fy donc, Monsieur, fy donc! Vous me faites rougir.

PASQUARIEL.

Ne craignez rien, Madame, je ne suis icy que pour vous servir. Que vous êtes charmante!

ARLEQUIN.

Hé bien, ne l'avois-je pas bien dit? Dame, arrêtez-vous donc. Vous me regardez avec de certains yeux languissans je sens que cela dérange toutes mes parties nobles.

PASQUARIEL.

Qui êtes-vous, Madame?

ARLEQUIN.

Moy, Monsieur?

PASQUARIEL.

Ouy. Etes-vous fille?

ARLEQUIN (*en niaisant.*)

Bon, bon!

PASQUARIEL.

Etes-vous femme?

ARLEQUIN.

Point du tout.

PASQUARIEL.

Vous êtes donc veuve?

ARLEQUIN.

Oh pour veuve, je l'ay été trois fois, sans le tour du bâton, & le sçavoir faire.

PASQUARIEL.

E una gran fortuna la mia, d'avervi ritrovata. Demeurez-vous loin?

ARLEQUIN.

Moy, Monsieur? Je n'ay point de demeure assurée, & je loge on je me trouve.

PAS-

PASQUARIEL.

Mais, qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis une piéce d'étoffe, qui n'a point encore été déroulée.

PASQUARIEL (*à part.*)

La belle Brunette, la belle Brunette ! (*haut*) Cette étoffe-là sera toûjours du goût de tout le monde. Et combien l'aune, s'il vous plaît ?

ARLEQUIN.

Oh pour cela, Monsieur, on ne me mesure pas à l'aune. Mais pour peu que cela vous fasse plaisir, je vous en feray bonne composition.

SCENE VIII.

MEZZETIN, ARLEQUIN, PASQUARIEL.

MEZZETIN.

E *Possibile che non potrò trovar il mio Patron ? Ma, non è quello Pasquarello con una bella figlia ?*. Oh, j'en auray ma part ; ou je m'égorge. Bon soir, Pasquariel. Qui est cette jolie fille ?

ARLEQUIN (*bas en riant.*)

Il ne me connoît pas, divertissons-nous.

PASQUARIEL.

Cette jolie fille ? *Non la conosco.*)

MEZZETIN (*à Arlequin.*)

Vous êtes bien tard dans les ruës, Mademoiselle ?

ARLEQUIN (*d'un ton embarassé.*)

C'est que j'attends, s'il ne passeroit pas quelque Vendeur d'eau de vie, pour me rafraîchir un peu. Je sors de ce Bal, si altérée, si altérée qu'à peine ay-je la force de cracher.

MEZ-

MEZZETIN (*bas.*)

C'eſt du Gibier. (*haut*) Il me ſemble pourtant que dans ce Bal on donnoit de la Limonade aux Dames.

ARLEQUIN.

Cela eſt vray ; & de l'air dont je ſuis faite, vous pouvez bien juger qu'on ne m'en a pas offert la derniére. Il y avoit un grand fripon de Laquais, bien fait (on dit que c'eſt le Laquais de la Dame du logis.) Le Pendart, il avoit un empreſſement étrange pour m'en faire boire ; je n'ay jamais vû un garçon plus preſſant. Mais à parler franchement, j'ay trouvé la Limonade trop froide ; j'aime beaucoup mieux une bouteille de vin de Champagne, cela rappelle mieux ſon buveur.

MEZZETIN.

Mais délicate comme vous êtes, le vin doit vous incommoder.

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas, il n'y a point de Grenadier qui porte mieux ſon vin que moy.

MEZZETIN.

Cela étant, je vous offre bouteille au premier Cabaret.

PASQUARIEL.

Tout beau, Monſieur Mezzetin, tout beau : *Sono il primo, e devo aver la preferenza.*

ARLEQUIN.

Oh, point de querelle entre vous, s'il vous plaît ; je vais vous mettre d'accord. Vous m'en donnerez chacun une bouteille, & je les boiray toutes les deux.

PASQUARIEL.

Allez, vous êtes une inſolente, Madame.

ARLEQUIN.

Ah, le fripon, qui me dit des injures à ma barbe!

MEZZETIN.

C'eſt un faquin que j'aurois déja aſſommé, ſi....

AR-

ARLEQUIN.

Je n'aime pas le bruit ; mais vous me feriez plaisir de le housspiller un peu.

SCENE IX.

ANGELIQUE (*en Amazone. Les Acteurs de la Scéne precedente.*)

ANGELIQUE (*vers la Cantonade.*)

Adieu Chevalier, adieu Marquis, serviteur Monsieur l'Abbé. Que diantre ! Je crois, parma foy, que toute la Fripperie s'étoit donné rendez-vous dans ce Bal-là. Mais il est temps que je me retire. Hola hé, quelqu'un de mes gens ? Champagne ? La Fleur ? Où diable sont-ils donc ? (*à Mezzetin*) Ah, mon enfant, n'as-tu point vû un Carosse avec des Chevaux blancs, des Laquais rouges, des gallons d'or aux manches, des Plumets, & des Echarpes ?

MEZZETIN.

Non en vérité, je n'ay rencontré que la Charrette d'un Boulanger de Gonesse. Si vous en avez besoin, je l'appelleray.

ANGELIQUE (*à Pasquariel.*)

Mon enfant, n'as-tu point vû un Carrosse plein de Masques ?

PASQUARIEL.

Non, je n'ay point rencontré d'aujourd'huy d'autres Masques que vous !

ANGELIQUE (*appercevant Arlequin.*)

Ah parbleu, Madame, je crois que vous vous mocquez de moy ? Il y a deux heures que je vous cherche. Vous me donnez rendez-vous dans ce Bal, & vous sortez sans rien dire.

ARLEQUIN (*d'un air dédaigneux.*)

Oh vraiment, vraiment, s'il falloit que je tinsse pa-

parole à tous ceux à qui j'ay donné rendez-vous, j'aurois plus de trente Galefretiers à mes trousses.

ANGELIQUE (*embrassant Arlequin.*)

Ah, Madame, quel plaisir ....

MEZZETIN (*repoussant Angelique.*)

Monsieur, vous vous trompez, ce n'est pas ce que vous pensez, & cette fille là est à nous, nous l'avons prise à fond perdu, mon Camarade & moy, pour danser à deux ou trois Bals de nos amis.

PASQUARIEL.

Cela est vray, & j'ay couru toute la nuit, pour luy trouver un Corps, une Juppe & une Chemise.

ANGELIQUE (*à Arlequin.*)

Quoy, Madame, vous ....

ARLEQUIN.

Une belle affaire! c'est que j'avois donné mon Corps & ma Juppe à la Blanchisseuse.

ANGELIQUE.

Vous empruntez une chemise! Ah ah ah!

ARLEQUIN.

Pourquoy non; comme on est bien aise de n'être pas reconnue dans un Bal, j'ai emprunté une chemise blanche pour me mieux déguiser.

ANGELIQUE.

Le déguisement est nouveau.

PASQUARIEL (*à Angelique, prenant Arlequin par la main.*)

On vous donne le bon soir, Monsieur.

ANGELIQUE.

Qu'appellez-vous, bon soir? (*Elle prend Arlequin par la main*) Allons, Madame, venez-vous-en avec moy.

ARLEQUIN.

En vérité, Monsieur, je ne puis pas. Je suis louée pour toute la nuit, en conscience. Demandez, demandez.

MEZ-

MEZZETIN.

Cela est vray. Nous en avons payé la premiére heure d'avance.

ANGELIQUE.

Oh morbleu, louée ou non, je ne vous quitte pas. (*vers Pasquariel & Mezzetin*) Allons, Messieurs, lâchez cette fille-là; ou, par la sangbleu...

PASQUARIEL.

Oh, ne faites point de Gasconade, car je vous donneray de mon flambeau par le nez.

ANGELIQUE.

Comment, Maraut?

MEZZETIN.

Je décampe. (*il s'en va.*)

ANGELIQUE.

Tu perds ainsi le respect à une personne comme moy? (*Elle luy tire un coup de pistolet sans l'attraper, & s'en va.*)

ARLEQUIN.

Ah je suis morte. Je n'en reviendray jamais.

PASQUARIEL.

Etes vous blessée?

ARLEQUIN.

Non, mais je ne porteray jamais mon fruit à terme. Je suis grosse de quatorze mois.

SCENE X.

Le Théâtre represente la Chambre du Prince.

LE PRINCE (*regardant le portrait de Colombine qu'il a au bras.*) PRUDENT (*qui survient.*)

LE PRINCE (*seul.*)

AH! que mes yeux goûtent avidement
A leur premier reveil un objet si charmant!

Quand

Quand malgré mon sommeil un doux élan de flâme,
De tendres visions a sçu remplir mon âme,
Et qu'un songe flateur m'a par des traits nouveaux
De ses charmes puissans tracé mille tableaux!
Helas! d'une si douce, & si charmante idée,
Mon âme à tous momens se trouve possedée.
Que veut dire cecy, mon cœur?
Tu te flates. Tu crois que de tous ces mensonges,
Comme ils ne sont causez la nuit que par des songes,
Il ne t'en restera jamais que la vapeur.
Mais consulte toy mieux toy-même.
Voir cet objet la nuit, le chercher tout le jour;
Si ce n'est pas là comme on aime
Apprens-moy, foible cœur, à connoître l'amour.

Ah, vous voila, Monsieur Prudent? Vous venez bien tard aujourd'huy.

PRUDENT.

Comme je sçavois que vous deviez passer une partie de la nuit au Bal, j'ay crû que vous ne seriez pas encore éveillé.

LE PRINCE.

Depuis quelques jours mon sommeil est interrompu.

PRUDENT.

Je me rendray une autre fois plus exact. Mais, Seigneur, j'ay une grace à vous demander. Un de mes amis ayant fait icy mal ses affaires, est contraint de se retirer, & voudroit passer en Pologne; je vous demande pour luy l'honneur de votre protection, & quelques lettres de faveur.

LE PRINCE.

Vous pouvez compter sur moy pour vous & pour vos amis. Faites expedier les lettres par mon Secretaire comme vous le souhaitez, & je les signeray.

PRUDENT.

Que je vous ay d'obligation! (*Il baise la main du Prince, & apperçoit le portrait de sa femme.*) Mais que vois-

vois-je ? Le Portrait de ma femme au bras du Prince ! Puis-je bien être encore le maître de mes transports !

LE PRINCE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ? Vous changez de couleur.

PRUDENT (*à part.*)

Dissimulons. (*haut.*) Quelques vapeurs dont j'ay été frappé comme d'un coup de foudre, ont causé la surprise que vous avez remarquée.

PASQUARIEL (*arrivant.*)

Monsieur, voilà ce chose que vous voulez avoir.

LE PRINCE.

Que veux-tu dire ?

PASQUARIEL.

C'est cet homme, vous dis-je, qui a de petits morceaux de bois qui ont de la barbe au bout ; cela est fait comme de petits balets, & d'un seul coup de cette affaire-là, il vous défigure un visage.

LE PRINCE.

C'est du Peintre dont il veut parler, Fais-le entrer, fais-le entrer.

PASQUARIEL.

Entrez, entrez, Monsieur.

SCENE XI.

ARLEQUIN (*en Peintre.*) LE PRINCE, PRUDENT, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

ON m'a dit, Monsieur, que vous cherchiez un Peintre ; & comme sans vanité je le suis, je viens vous offrir tout ce qui dépend de mes couleurs & de mes pinceaux.

LE PRINCE.

Je suis ravi de vous voir.

AR-

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, Monsieur, je suis un original, mais le plus original de tous les originaux. On voit renaître dans mes ouvrages les Titiens, les Pauls Veronèses, les Caraches, les Michels-Anges, les . . . Arlequins ; & dans mille ans d'icy, si je vis encore, ce sera quelque chose de beau que de me voir.

LE PRINCE.

Si vous poussez l'excellence de la Peinture jusques à ce temps-là, vous y découvrirez bien des beautez, & je souhaite en être le témoin.

ARLEQUIN.

Nous tenons de la nature certaines inclinations nécessaires pour exceller dans un art, & je puis dire qu'elle me les a toutes prodiguées. Car j'aime le vin, le jeu, & les femmes ; je suis gueux & capricieux en diable : voila ce que raisonnablement on peut demander dans un Peintre accomply, & ce que sans me flatter je possede au suprême dégré : mais aussi, je n'ay point d'autres defauts considerables.

LE PRINCE.

Vous voulez vous divertir.

ARLEQUIN.

Je suis sur tout le Peintre des femmes. Il n'y en a pas une que je ne rajeunisse de dix années. J'attrappe si bien l'air du visage, que, tac, je donne un soufflet à la nature ; & s'il manque quelque chose à leur ressemblance, c'est leur flux de bouche perpetuel où je n'ay pû encore atteindre avec toute mon application.

LE PRINCE.

Ce n'est pas aussi une chose fort facile. Mais ne nous ferez-vous point voir quelqu'un de vos ouvrages ?

ARLEQUIN.

Il y en a un qui paroît assez souvent aux yeux de tous les hommes ; mais le beau temps lui est contraire.

LE PRINCE.

Quel est-il donc ?

ARLEQUIN.

L'Arc-en-ciel.

LE PRINCE.

L'Arc-en-ciel ?

ARLEQUIN.

Ouy vraiment, c'est moy qui l'ay peint en détrempe. Voila ce qu'on appelle un morceau bien hardy, & d'un beau coloris !

LE PRINCE.

Vous moquez-vous ?

ARLEQUIN.

Bon ! ce n'est qu'une bagatelle. Je peignis l'autre jour une oppression de poitrine qu'avoit une Dame, si bien & si au naturel, qu'un Médecin même qui la vit dans la ruë comme mon valet la portoit, en fut si fort frappé d'imagination, qu'il vouloit à toute force faire saigner & purger mon tableau ; Mais vertu de ma vie, je m'y opposay fortement.

LE PRINCE.

Hé pourquoy cela ?

ARLEQUIN.

La malepeste ! Si les Médecins s'étoient mêlez une fois de traiter les tableaux, il ne nous resteroit non plus de morceaux de l'Antiquité que des malades dont ils prennent le soin.

LE PRINCE.

Venons au fait, Monsieur ; car avant de travailler pour moy, je veux voir de vos ouvrages.

ARLEQUIN.

Volontiers, Monsieur. Je vais vous faire voir un Paravant que je portois chez une personne de qualité. Allons vîte, que l'on apporte le Paravent.

(*Deux Laquais apportent un Paravent. Arlequin l'ouvre. On voit dans la première feuille un Cavalier qui se peigne devant un miroir.*)

AR-

ARLEQUIN (*au Prince.*)

Hé, Monsieur, que dites-vous de ce Cavalier-là ?

LE PRINCE.

Il est assez bien. Mais cette main-là, la main du peigne me paroît un peu contrainte & engourdie.

ARLEQUIN.

Engourdie ? Cela est vray. Vous y êtes, Monsieur, c'est que je l'ay peinte pendant l'hyver.

PASQUARIEL (*approchant sa main de la poche du Cavalier peint.*)

Monsieur le Peintre, ce Cavalier-là n'a rien dans sa poche ?

ARLEQUIN.

C'est que c'est une poche à la mode. Dans les poches d'à-present il n'y a rien. (*Au Prince.*) Mais Monsieur, je vais vous faire voir une feuille qui vous charmera. (*Arlequin fait voir une autre feuille du Paravent, où Colombine paroît, avec un Cavalier à ses genoux.*) Hé bien, que dites-vous de cette feuille-là ?

LE PRINCE (*tout étonné.*)

Ah Ciel ! que vois-je ? quel charme pour mon cœur ! (*Il regarde le portrait qu'il a au bras, & celuy du tableau.*) C'est elle assûrément.

ARLEQUIN (*au Prince.*)

Cette feuille là est elle de votre goût ?

LE PRINCE.

Oh, Monsieur, je suis tout hors de moy. Cette feuille me charme. (*à Prudent*) Qu'en dites-vous, Monsieur Prudent ?

PRUDENT (*à part voyant sa femme.*)

Où s'est donc fourré ma carogne de femme ? (*Il veut s'approcher du Paravant.*)

ARLEQUIN (*repoussant Prudent.*)

Otez-vous de là. Votre haleine gâteroit tout. (*au Prince*) Voila une feuille qui vous occupe trop ; je vais vous en faire voir une autre qui ne vous plaira pas moins.

(*On ouvre une autre feuille du paravent. Colombine y paroît assise.*)

LE PRINCE.

Une seconde fois?

PRUDENT.

Encore?

ARLEQUIN (*à Prudent en luy montrant la tête de sa femme.*)

Avouez, Monsieur Prudent, que voila une bonne tête.

LE PRINCE.

C'est tout ce qu'il y a de plus beau au monde, & je vous prie de me laisser ces Paravents-là.

ARLEQUIN.

Je le veux bien, j'en feray d'autres à la Dame qui me les avoit commandez. Mais, Monsieur, ils seront chers.

LE PRINCE.

Combien?

ARLEQUIN.

Deux mille écus.

LE PRINCE (*en s'en allant.*)

Monsieur Prudent, ayez soin de faire donner deux mille écus à Monsieur. (*à Pasquariel.*) Pasquariel, fais apporter tout à l'heure ces Paravents-là dans ma Chambre.

ARLEQUIN (*courant après le Prince.*)

Deux mille écus neufs, au moins. Neufs.

LE PRINCE.

Qu'on luy donne tout ce qu'il demande, il n'est point d'argent qui puisse payer ce que je viens de voir. (*Il rentre.*)

ARLEQUIN.

Je suis fâché de ne luy avoir pas demandé dix mille francs. (*à Prudent*) C'a, Monsieur Prudent, de l'argent?

PRUDENT.

Mais, Monsieur le Peintre, c'est n'avoir point de con-

conscience ! Deux mille écus un barbouillage ? Fy !

ARLEQUIN.

Qu'appellez vous barbouillage ? Mais écoutez, ne nous brouillons point, Monsieur Prudent, je sçais comme on en doit agir. N'empêchez pas Monsieur le Prince de prendre mes Paravents, & pour reconnoissance je vous peindray *gratis* dans un pot de chambre.

PRUDENT.

Je vous prie, Monsieur, que je revoye encore une fois ces Paravents avant qu'on les emporte ; c'est toute la récompense que je vous en demande.

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous que cela ? Vous allez être bientôt content. Allons, qu'on lève encore ces Paravents.

(*On dresse les Paravents le haut en bas, & l'on y voit une Servante avec une botte de raves à la main.*)

PRUDENT (*étonné du changement.*)

Qu'est ce que cela ?

ARLEQUIN.

C'est Madame Simonne quand elle ratisse des navets. Mais je veux vous faire voir quelque chose de plus joly. (*Il déploye une autre feuille du Paravent, où est Mezzetin en Flamand, fumant une pipe, avec un autre Flamand qui tient une flute d'Allemagne à la bouche.*)

PRUDENT.

Voila qui est fort drôle.

ARLEQUIN.

Oh, cela n'est rien. Mes figures s'animent quand je veux. Ecoutez.

MEZZETIN (*chante, & l'autre l'accompagne de sa flute.*)

A Fanchon l'autre jour
Voyant la peau si blanche e e e,
Je glissay, plein d'amour,
Ma main dedans sa manche e e e,

Mais la Coquine
Dit, en faisant la froide mine,
Ah, fripon,
Cessez donc;
C'est bien là qu'on badine eee!

ARLEQUIN (*à Prudent.*)

Avec ces Paravents-là, on a quand on veut de la Musique qui ne coûte rien.

PRUDENT.

Rien au monde n'est plus surprenant.

ARLEQUIN.

Voyez celuy-cy.

(*On ouvre une autre feuille du paravent qui represente un Voleur demandant la bourse à un Abbé, le pistolet sur la gorge.*)

PRUDENT.

Voila qui est terrible! Un homme qui en veut tuer un autre! (*Prudent s'approche du paravent pour le voir de plus près. Dans le même temps celuy qui y est representé le pistolet à la main, saisit Prudent par la cravatte, en luy demandant la bourse. Prudent crie, l'autre tire son pistolet, & finit le premier Acte.*)

ACTE II.

SCENE I.

PASQUARIEL, MEZZETIN, ARLEQUIN (*qui survient.*)

PASQUARIEL (*pleurant.*)

AH, ah, ah malheur, ah!

MEZZETIN.

Qu'as-tu donc tant à pleurer?

PASQUARIEL.

Ah, mon pauvre Mezzetin, tu vois un homme bien affligé.

MEZ-

MEZZETIN.

Quand tu m'auras dit de quoy, je te consoleray.

PASQUARIEL.

Je suis inconsolable. Je n'avois crédit que dans un Cabaret, & le Maître vient de mourir.

MEZZETIN.

Quoy ? la mort d'un Cabaretier te fait pleurer ? fy ! Hé tant mieux, morbleu, tant mieux. Ces Coquins-là empoisonnent le vin tous les jours. Tant mieux, vous dis je, tant mieux.

PASQUARIEL (*toûjours pleurant.*)

Hé, mon Amy, il y a Cabaretier & Cabaretier.

MEZZETIN.

J'avouë qu'il y a d'honnêtes gens dans toutes sortes de métiers, mais cela est rare ; & d'ailleurs depuis un certain temps ces Messieurs là se donnent des airs, ils portent des manteaux rouges. Tant mieux, morbleu, tant mieux.

PASQUARIEL.

Quoy, vous ne pleurerez pas ?

MEZZETIN.

Moy pleurer ? Ma foy, non ; ma mere m'a fait en riant. Ah, ah, ah ! (*Il rit.*)

PASQUARIEL.

Et sçavez-vous bien qui est-ce qui est mort ?

MEZZETIN.

Non, & je ne me soucie guéres de le sçavoir. Ah, ah, (*Il continue de rire.*)

PASQUARIEL.

Pourtant, quand vous sçaurez que c'est Maître André...

MEZZETIN.

Quoy ? Maître André, le pauvre Maître André est party ? Hi, hi ! (*Il pleure.*)

PASQUARIEL.

Ouy, il est party, & je luy dois cent francs.

MEZZETIN.

Il faudra les payer.

PASQUARIEL.

Assurément. Je les payeray à son retour. Mais ce qui me chagrine le plus, c'est que sa pauvre femme est grosse.

MEZZETIN.

Grosse? Et de combien?

PASQUARIEL.

De quatre enfans.

MEZZETIN.

Tu veux dire de quatre mois. Mais comment est-il mort; car j'ay bu ce matin avec luy. Luy auroit-on donné quelque coup d'Epée, de Pistolet, de Canon, de Coulevrine?

PASQUARIEL.

Helas, non! Il est mort de sa belle mort, le verre à la main.

MEZZETIN.

Il est mort en galant homme.

ARLEQUIN (*entre en chantant & dansant, & se trouvant au milieu de Pasquariel & de Mezzetin qui pleurent, après les avoir bien considerez, il pleure comme eux.*)

MEZZETIN (*à Arlequin qui pleure.*)

De quoy pleurez-vous, mon amy?

ARLEQUIN.

Je vous le demande. Je pleure par conversation.

PASQUARIEL (*à Arlequin.*)

Il est mort, & tu ne boiras plus.

ARLEQUIN.

Comment? je ne boiray plus? Est-ce que le vin est mort? Hé bien je boiray de l'eau de vie.

MEZZETIN.

Hé non, le vin n'est pas mort, mais un de tes meilleurs amis & des nôtres.

ARLEQUIN.

La mort de mon meilleur amy ne me fera pas boire une goutte de moins. Je me console des maux sans remède, moy. La mort est un mal sans remède, *ergo* je me console de la mort.

PASQUARIEL.

Ouy; mais quand vous sçaurez que celuy qui est mort s'appelle Maître André...

ARLEQUIN.

Hoime! Quel coup de foudre! Maître André est mort? Helas! mes enfans, vous avez raison de pleurer la mort d'un si galant homme. Pleurons tous trois de compagnie, hi, hi, hi! (*Ils pleurent tous trois.*) Mais est-il enterré?

MEZZETIN.

Non pas encore.

ARLEQUIN.

Il est mort, & il n'est pas enterré? (*après avoir rêvé*) Tout à l'heure, je suis à vous. (*Ils'en va avec precipitation.*)

MEZZETIN.

La bouteille a bien perdu à cet homme-là; car il la buvoit d'une haleine.

PASQUARIEL (*toûjours pleurant.*)

En mourant il disoit: Adieu, Adieu, Mezzetin; adieu, Pasquariel.

MEZZETIN.

Oh! cet homme-là avoit du cœur comme un Ciceron, & il étoit vaillant comme un Demosthène. A-t-il laissé du vin dans sa cave?

PASQUARIEL.

Il en a laissé huit piéces.

MEZZETIN.

Il faudra les aller boire à sa santé.

ARLEQUIN (*revient ayant trois manteaux noirs sur ses épaules, & trois chapeaux noirs pointus sur sa tête, avec des crêpes traînant jusques à terre. Dans cet équi-*

équipage il passe devant Mezzetin & Pasquariel en marchant gravement, & après avoir fait le tour du Théâtre sans rien dire, il se campe au milieu d'eux, & leur faisant signe du doigt de garder le silence, il ôte son premier manteau qui est le plus long, & le met sur les épaules de Pasquariel, puis luy ôte sa tocque, & luy met à la place un des trois chapeaux noirs. Il fait la même chose à Mezzetin, de maniére qu'après cela ils paroissent tous trois avec chacun un manteau noir, & un chapeau pointu sur la tête. Dans cet équipage Arlequin tire trois papiers de sa poche, & en donne un à Pasquariel, un à Mezzetin, & garde le troisiéme pour luy.)

PASQUARIEL (*en prenant le papier.*)

Qu'est ce que cela ?

ARLEQUIN (*d'un ton dolent.*)

C'est un Tombeau.

PASQUARIEL.

Que vous avez fait ?

ARLEQUIN.

Ouy. Sur la mort de Maître André.

PASQUARIEL.

Et sur quelle clef l'avez-vous fait ?

ARLEQUIN.

Sur la clef de la cave. (*à Pasquariel.*) Vous ferez la Basse. (*à Mezzetin,*) Vous la Haute-Contre ; & moy je feray le Dessus.

ARLEQUIN (*chante sur le ton du deuil d'Alceste.*)

Helas, helas, helas ! (*Après quoy il contrefait la Flûte avec sa gorge sur le même ton. Ensuite tous trois ensemble reprennent :* Helas, helas, helas ! *& ils s'accompagnent après, Arlequin en contrefaisant toûjours la Flûte, Mezzetin le Theorbe, & Pasquariel la Basse ; ce qui fait le plus plaisant & le plus comique de tous les Concerts. Quand ils ont fini, Arlequin reprend seul :* Helas, helas, helas ! Maître André ne vit plus. *Ils l'accompagnent comme dessus, & après cet accompagnement, Arlequin continue de chanter :* Il est mort, il est mort, & crédit pour nous trois est perdu. TOUS

TOUS TROIS (*ensemble.*) Helas, helas, helas! Maître Andre ne vit plus. (*Ils reprennent l'accompagnement, & s'en vont en marchant l'un après l'autre, Arlequin à la tête.*)

SCENE II.

PRUDENT, PIERROT.

PRUDENT.

Viens-ça, Maraut, viens-ça que je t'assomme.

PIERROT.

Oh parbleu, Monsieur, si vous voulez me battre, attendez donc que je n'y sois pas.

PRUDENT.

Tu fais encore l'insolent?

PIERROT.

Il vaudroit mieux vrayment se laisser manger la laine sur le dos! Oh, parbleu, Monsieur, si vous êtes mon Maître, je suis votre Valet, une fois. Je boiray & mangeray chez vous tant qu'il vous plaira, mais gare les coups; car je ne demande pas mieux que de me brouiller avec vous.

PRUDENT.

Je vois bien que je n'en auray raison que par la douceur. Or sus; Pierrot, je ne veux plus gronder. Je suis malade, mon cher amy, mais d'un mal que tu peux seul guérir.

PIERROT.

Ma foy, Monsieur, je suis assez ignorant sans être Médecin. Point d'injure. Je vise pourtant assez droit quand je donne un lavement à mes chevaux. S'il ne faut que cela pour vous guerir, je vous aime encore assez pour en faire la dépense.

PRUDENT.

Ce n'est pas là les remèdes dont j'ay besoin. Ouf! De quel biais m'y prendre pour luy découvrir mon inquiétude?

PIERROT.

En amy, n'auriez-vous point quelque javare encorné ? Ce ne seroit pas mal aux dents ; car, par le dernier compte que nous en avons arrêté ensemble, il ne vous en restoit que cinq ; encore, vous fites-vous grace d'une, qui menaçoit ruine.

PRUDENT.

Regarde moy, Pierrot, & tâche à penetrer...

PIERROT.

Franchement, je ne vois rien de trop bon dans votre personne. Mais comme tout y est mauvais, je ne sçais quelle est la partie la plus affligée.

PRUDENT.

Comment se porte ma femme ?

PIERROT.

Bon! elle en enterreroit une douzaine comme vous.

PRUDENT.

Que pense t-elle de moy ?

PIERROT.

Hé, *cousi*, *cousi*.

PRUDENT.

Je ne t'entends pas.

PIERROT.

Mais *cousi*, *cousi* veut dire : là, là.

PRUDENT.

Je t'entends un peu moins que je ne faisois.

PIERROT.

Quoy ? à votre âge vous n'entendez pas que *cousi*, *cousi*, & là là, veulent dire : Hem, hem ?

PRUDENT.

Oh, pour ce dernier terme, je ne l'entens point du tout. Mais parlons d'autre chose. Je suis jaloux, Pierrot.

PIERROT.

Vous êtes pourtant assez vilain sans cela.

PRUDENT.

Où est allé ma femme cette nuit ?

PIER-

PIERROT.

Pas bien loin, Monsieur.

PRUDENT.

La longueur du chemin ne fait rien à la chose; & l'on n'est pas moins cocu pour ne l'avoir été fait qu'à sa porte.

PIERROT.

Comme vous en parlez, il semble que vous n'ayez été autre chose toute votre vie.

PRUDENT.

Mais encore, où a-t-elle été?

PIERROT.

Elle a été au Bal, où étoit le jeune Prince, & elle y a dansé la Mariée.

PRUDENT.

Comment donc? la Mariée devant tout le monde?

PIERROT.

Dame! je ne sçais pas comme vous l'entendez: mais tenez, on se prend d'abord par les mains, après on se tourne le dos, on se rapproche, on court l'un après l'autre, on se balance icy, on se tourne de ce côté là. (*Il le fait danser, & le pousse à terre.*) Tenez, demandez-luy, la voila qui vient.

SCENE III.

PRUDENT, COLOMBINE, PIERROT.

PRUDENT.

AH, vous voila! C'est une chose pour moy si nouvelle que de vous voir, qu'il m'est permis de me récrier, quand je suis assez heureux, au bout de trois semaines, de vous rencontrer dans la maison. Mais où alliez-vous? Je gage que vous ne me cherchiez pas?

COLOMBINE.

Il est vray que j'étois si peu inquiéte de vous voir, que cherchant un remède à ma migraine, j'évitois tous les objets qui pouvoient l'entretenir.

PIERROT.

Dame ! voila ce qui s'appelle être de bonne foy, cela !

PRUDENT.

Vous êtes bien piquante aujourd'huy, & vous mériteriez .... Suffit. Je commence à m'ennuyer, & vos brusqueries ne me divertissent point.

COLOMBINE.

Est-ce que je prends quelquefois soin de vous divertir ? En vérité, vous n'y songez pas. Si vous voulez pourtant, je vous diray que je suis bien-aise de vous voir.

PIERROT (*à Prudent.*)

Courage, Monsieur, courage.

PRUDENT.

Ouais ! je joüe un mauvais personnage. Petite mignonne, ma mie, ne m'échauffez pas la bile. Je pourrois m'emporter à des violences dont vous auriez tout le loisir de vous repentir.

PIERROT (*à Prudent.*)

Bon ! Vous commencez à devenir vigoureux. Courage, Monsieur, courage.

COLOMBINE.

En vérité, vous me faites pitié, & je fais si peu de cas de vos menaces, que je n'ay pas seulement la force d'y répondre.

PRUDENT.

J'auray celle de vous faire connoître qui je suis.

COLOMBINE.

Attendez-donc que je prenne une chaise pour vous écouter. Pierrot, un fauteuil !

PIERROT.

Morbleu, qu'elle a d'esprit ! (*à Prudent.*) Vous

avez

avez beau dire, Monsieur ; avec votre permission, vous ne ſerez jamais qu'une bête au prix d'elle.

PRUDENT.

C'eſt apparemment pour vous delâſſer des fatigues de cette nuit....

COLOMBINE.

Je ne crois pas que nous nous ſoyons aſſez néceſſaires l'un à l'autre, pour m'aſſujettir à me rendre chez vous à l'heure que vous vous y rendez ; & d'ailleurs c'eſt que j'aime à prendre l'air, & que celuy de la maiſon me fait mal.

PRUDENT.

A force de prendre l'air, vous devenez bien éventée, & je ne ſuis pas content....

COLOMBINE.

Hé bien, qui vous prie de l'être ? Me voyez-vous travailler à mériter vos applaudiſſemens ? Je ne voy rien de plus inutile ny de plus faſtidieux qu'un mary, quand il veut entrer dans le petit détail de ſa femme.

PIERROT.

En effet, un Mary ne doit ſe mêler que du gros du ménage, c'eſt à dire de faire venir l'argent à la maiſon, & la femme de le dépenſer.

PRUDENT.

S'il n'y alloit que de votre réputation, je laiſſerois volontiers flotter la barque. Mais, vertu de ma vie, c'eſt mon honneur que vous joüez quand vous effleurez le votre, & vous ne ſçauriez ſi peu y toucher, qu'il n'y paroiſſe au mien.

COLOMBINE.

Vous vous moquez, Monſieur, vous vous moquez. Et qui voudroit, je vous prie, me tenir jeu, ſi je n'avois que votre honneur à riſquer. C'eſt une piéce qui n'eſt pas de poids, quoy que bien trebuchante.

PRU-

PRUDENT.

Mais ne sçavez-vous pas que la liaison étroite qu'il a entre l'homme & la femme . . . .

COLOMBINE.

Mais ne sçavez-vous pas qu'un homme qui se mêle de contrôler, joüe un fort mauvais personnage auprès d'une femme ; & qu'on ne sçauroit si peu luy échauffer la tête, qu'il n'y paroisse à celle du Mary !

PIERROT.

Ah ? vous voila dedans. Ma foy, Monsieur, vous méritez bien ce que vous devez être.

PRUDENT.

Ah, petite Tygresse ; que vous profitez bien de la foiblesse que j'ay pour vous ! Allons n'en parlons plus. Mets là ta main, faisons la paix, caresse un peu ton petit Mary.

COLOMBINE.

Mais de quoy vous plaignez-vous ? Je ne connois pas de femme plus réglée que moy. Je joüe, je vais au-Bal, aux Comédies, aux Promenades : Bienheureux les Maris dont les femmes s'en tiennent à l'innocence de ces plaisirs-là ! Je vous aime véritablement, non pas à la vérité avec ces emportemens de jeunesse qui ne peuvent être un moment absents de l'objet aimé ; car je demeurerois fort bien un an, & deux, sans vous voir : mais mon amitié est de la bonne trempe, c'est à dire comme les gens, qui quoy qu'ils aiment le vin, ne laissent pas d'y mettre un peu d'eau. Enfin, Monsieur, je vous aime comme les vieilles Médailles, dont les Curieux enrichissent leurs Cabinets. Adieu, mon petit Mary. (*Elle s'en va.*)

PRUDENT.

Ah ! maudite vieillesse ! à quoy m'exposes-tu ? Mais que nous veut ce Facteur ?

UN PORTEUR DE LETTRES (*presentant une lettre à M. Prudent.*)

C'a, trois sols ?

PRU-

PRUDENT (*donnant trois sols, & prenant la lettre.*) Tenez. (*le Porteur s'en va.*) C'est une lettre de mon Gendre Monsieur de Pommenville que j'attends aujourd'huy. Il vient pour épouser ma fille. Voyons (*Il lit.*)

Monsieur mon Beau-pere (car ne vous en déplaise il faut que vous le soiez,) je prens la commodité des Chasses-marées pour vous aller voir promptement, & embrasser, chemin faisant, ma future Epouse. Je ne sçay pas encore si je pourray l'aimer, car on dit qu'elle vous ressemble; & comme vous êtes très laid, j'aurois là un fort vilain magot de femme. Mais comme j'ay un Singe plus laid que vous, que j'aime cependant beaucoup, je ne desespere pas qu'elle ne me plaise autant que luy. Ne manquez pas de me faire trouver du vin prêt à mon arrivée, car je suis toûjours fort altéré, sur tout depuis que je sçay que vous en avez de bon en cave, & que votre fille en a la clef. Sans un mal de ventre qui m'oblige de tems en tems à quitter cette lettre, je vous en écrirois davantage; je souhaitte qu'ainsi soit de vous. Je suis, Monsieur mon Beau-pere, votre Gendre,

POMMENVILLE.

PRUDENT.

Je m'en vais porter cette nouvelle là à ma fille. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

PIERROT, PASQUARIEL.

PIERROT.

AH, te voila, Pasquariel! Hé bien, que dis-tu du petit regal que je t'ay donné? Quand Pierrot traite ses amis, comment en agit-il?

PAS-

PASQUARIEL.

A merveille, & je te suis obligé autant qu'un bon déjeûner peut obliger un homme comme moy. Comment diable vous régalez !

PIERROT.

Hé ! que dites vous de ce vin ?

PASQUARIEL.

Hé, je le garantis véritable vin de Côte Rôtie.

PIERROT.

Bon ! Je vous le livre, moy, pour véritable vin de Côte Bouillie :

PASQUARIEL.

Parbleu, que j'aye le plaisir de prendre demain ma revanche. J'ay un Saucisson de Boulogne de cette taille, (*il mesure son bras*) & jamais vous n'en avez mangé de si fin. Je vous arrête à déjeûner demain.

PIERROT.

Demain ? Je ne le puis ; car il est jour de dépêche.

PASQUARIEL.

Comment ? Est-ce que vous servez tout à la fois de Suisse, & de Secretaire ?

PIERROT.

Ouy, j'ay un Commis qui écrit les lettres, & moy je les porte à la Poste. C'est que je suis un peu brouillé avec l'Alphabet.

PASQUARIEL.

Je vous entends. Mais à propos de lettres, en voicy une qu'il faut que tu fasses passer entre les mains de ta Maitresse Angelique.

PIERROT.

Qui est-ce qui luy écrit ?

PASQUARIEL.

C'est Leandre. Je crois qu'elle est remplie de sentimens bien sensitifs ; car depuis que je l'ay dans ma poche, elle ne fait que me chatouiller la cuisse. Aussi, ne fait-il que soupirer & pleurer.

PIER-

PIERROT (*prenant la lettre.*)

Donne. Va, je te promets qu'elle l'aura. Morbleu, qu'elle va petiller ? Elle l'aime, ouy. Et pourquoy ma Petite ne m'aime t'elle pas de même ? que je ſerois aiſe !

PASQUARIEL.

Eſt-ce que tu as une Maitreſſe auſſi, toy ?

PIERROT.

Je le crois ! mais elle eſt diablement retive.

PASQUARIEL.

Retive ? Tu es donc amoureux de quelque vieille Mule ?

PIERROT.

Oh non ; c'eſt qu'elle ne veut pas tout ce que je veux. Mais je luy ay fait écrire une lettre par mon Commis pour la faire gourmandiller.

PASQUARIEL.

Tu as bien fait. Or ſus, ſonge à parler à Mademoiſelle Angelique. Adieu. Mais la voicy.

SCENE V.

ANGELIQUE, PASQUARIEL, PIERROT.

ANGELIQUE.

AH, ah, Paſquariel ! & quel bon vent t'amene icy !

PASQUARIEL.

Helas, Mademoiſelle, c'eſt un vent du Levant, qui tire au Couchant.

ANGELIQUE (*à Pierrot.*)

Que veut-il dire ? je ne l'entends point.

PIERROT.

Quoy, Mademoiſelle, vous n'entendez pas les termes venteux ?

A N-

ANGELIQUE.

Non, je t'aſſure.

PIERROT.

Moy qui ay été ſur la mer à * Corbeil, je vais vous les expliquer. Le vent du Levant qui va droit au Couchant, c'eſt ce qui fait tout d'abord enfler les voiles, & le vent du Couchant, c'eſt ce qui les fait deſenfler. Or, quand le vent d'Aquilon vient à la traverſe, les tourbillons s'élèvent, l'orage commence... le... ſçavez-vous ce que c'eſt que le vent d'Aquilon!

ANGELIQUE.

Non, encore une fois, je ne connois aucun vent.

PIERROT.

Tant mieux, vous les allez connoître tout à l'heure. Le vent d'Aquilon, c'eſt un vent qui eſt tout comme votre Pere, un vieux vieillard caſſé, qui ne cherche qu'à traverſer le Levant & le Couchant, le... tant y a que je m'entends bien. Mais voicy la Carte Marine qui vous dira de quel côté vient le vent. (*Il luy donne la lettre.*)

ANGELIQUE.

Il faut que je ſois bien bonne pour écouter toutes tes folies! Voyons. (*Elle prend la lettre.*)

PASQUARIEL.

C'eſt une lettre de Monſieur Leandre.

ANGELIQUE.

Une lettre de Leandre? De celuy que j'aime plus que ma vie? Que je ſuis heureuſe! Et Paſquariel en eſt le Courier?

PASQUARIEL.

Ouy, Mademoiſelle, je ſuis le Poſtillon, & Pierrot eſt le Cheval.

ANGELIQUE (*donnant un diamant à Paſquariel.*)

Tiens, voila pour le Poſtillon.

PIERROT.

Et le cheval n'aura-t-il rien? (*Il hennit.*)

PAS-

* Village proche de Paris.

PASQUARIEL.

Que fais-tu là, Coquin ?

PIEROT.

C'est que je sens mon avoine.

ANGELIQUE.

Tais-toy, Pierrot ; ce que je te garde te fera plaisir ; voyons ce que me mande mon cher Leandre. (*Elle lit.*) *Je vous écris ces mots pour vous dire que je ne vous aime point, & que je vous abandonne pour toûjours.* (*Vers Pasquariel.*) Qui t'a donné cette lettre ?

PASQUARIEL.

Leandre.

ANGELIQUE.

Leandre ? (*Elle continue de lire.*) *Quand je feignois de vous aimer, ce n'étoit pas le cœur qui parloit.* Ah Ciel ! le traître ! (*Vers Pasquariel.*) Et tu m'assures que cette lettre vient de Leandre ?

SCENE VI.

LEANDRE (*Les Acteurs de la Scêne precedente.*)

LEANDRE (*une lettre à la main.*)

OUy Madame, la lettre que j'ay commise à la fidélité de Pasquariel est une copie de celle que je vous apporte moy-même, & que je n'ay osé vous envoyer, parce que si Monsieur votre Pere l'avoit surprise, connoissant mon caractére, il auroit aisément deviné qu'elle venoit de moy. En voici l'original. (*Il presente une lettre à Angelique.*)

ANGELIQUE.

Et tu me l'oses dire en face, perfide ? Tiens, voila pour l'Original. (*Elle luy donne un soufflet, & s'en va, en luy jettant sa lettre au nez.*)

LEANDRE (*étonné.*)

Qu'est ce que cela, Pasquariel ?

PAS-

PASQUARIEL.

C'est un soufflet en original, & rien plus.

LEANDRE (*vers la Cantonnade.*)

Un soufflet à qui t'adore ? Que veut donc dire cecy?

PIERROT.

Cela veut dire, Monsieur, qu'après le soufflet, gare les coups bâton.

LEANDRE.

Mais voyons un peu. (*Il ramasse la lettre, & lit.*) *Je vous écris ces mots pour vous dire que je ne vous aime point, & que je vous abandonne pour toûjours.* Cruelle ! tu m'abandonnes ? C'est donc ainsi que tu reconnois les tendres sentimens avec lesquels je t'ay tant de fois expliqué mon amour? (*Il continue de lire.*) *Quand je feignois de vous aimer, ce n'étoit point le cœur qui parloit.* Ce n'étoit point le cœur qui parloit ?

PASQUARIEL.

Cela se peut. C'étoit peut être la fressure.

LEANDRE.

Elle me trompoit donc, la cruelle ? & son cœur étoit d'intelligence avec sa bouche pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes ? Mais quelle est sa pensée ? Croit-elle que je laisseray mon Rival tranquille possesseur d'un bien qui n'est dû qu'à la sincérité de mon amour ? Non non Perfide. (*Il tire l'épée.*) Ce fer me vengera bien-tôt de ton infidelité, & ton perfide Amant ne triomphera pas long-temps de ton cœur.

PIERROT & PASQUARIEL (*en riant.*)

Il se va battre contre la porte. Ah, ah, ah !

LEANDRE.

Quoy, Insolens, vous riez de mon malheur ? Ah, je vous apprendrai...

PIERROT.

Miséricorde ! ce n'est pas moy.

PAS-

PASQUARIEL.

Ny moy non plus, Monſieur. Prenez garde de percer mon bonnet.

LEANDRE.

Mais où m'emporte une aveugle colére! Pourſuivons. (*Il lit le reſte de la lettre.*) *Quand je feignois de vous aimer ce n'étoit pas le cœur qui parloit, mais j'aimois vos fricaſſées de poulets.* Oh, oh! voila un ſtile qui me ſurprend.

PASQUARIEL (*d'un ton fâché.*)

Eſt-ce que je t'ay donné des fricaſſées de poulets, moy? Sauvons-nous. (*Il s'enfuit.*)

PIERROT (*fouillant dans ſes poches.*)

Hé non, non, écoute. Ah, malheureux! qu'ay-je fait?

LEANDRE (*toûjours liſant.*)

Je vous quitte donc pour une Chaircuitiére. Il eſt vray qu'elle n'a que cent francs en mariage, mais on ne peut pas avoir une plus belle main pour ſaler un Cochon, & faire du Boudin & des Andouilles. C'eſt pourquoy je l'ay jugée digne de mon amour, & je ſuis, ou la peſte vous creve, tout à vous.

PIERROT, *dit* LEMPORTE'

PIERROT (*à genoux.*)

Monſieur, j'ay fait un qui pro quo. J'ay donné ma lettre pour la votre.

LEANDRE.

Coquin! tiens voila pour t'apprendre... (*Il luy donne un ſoufflet.*)

PIERROT (*après avoir receu le ſoufflet, s'en va en diſant.*)

Cela eſt juſte.

SCE-

SCENE VII.

(*Le Théâtre represente un Bois, & un gros Rocher au milieu.*)

LE PRINCE, PASQUARIEL, ARLEQUIN (*caché derrière le Rocher, faisant l'echo.*)

LE PRINCE.

OUy, sans doute, le sort s'obstine à me cacher.
Cet objet qu'en tous lieux mon amour va chercher.
Quelquefois, ennuyé d'une recherche vaine,
Le dépit vient s'offrir pour soulager ma peine,
Et d'un bizare amour veut condamner l'erreur,
Par les secrétes voix qu'il élève en mon cœur.

PASQUARIEL.

Monsieur...

LE PRINCE.

Etrange état d'un cœur dont l'amour se rend maître!
A peine en mes transports osai-je me connoître.
Tu triomphes enfin, Amour, & de tes traits,
Pour faire sur un cœur une épreuve cruelle,
Tu ne pouvois choisir jamais
Une victime moins rebelle.

PASQUARIEL.

Monsieur...

LE PRINCE.

Je sçay qu'en tes projets rien ne peut t'échaper,
Ny se parer des coups dont tu veux nous fraper.
Mais au moins tu devrois ménager ta victoire,
Et ne te pas d'abord épuiser sur un cœur,
Qui sans peine se rend facile à ton ardeur.
Un triomphe en amour perd beaucoup de sa gloire,
Quand il est acheté si peu par le Vainqueur.

PAS-

PASQUARIEL.

Je voudrois donc vous dire, Monsieur...

LE PRINCE.

Ah! c'est toy mon pauvre Pasquariel! Mais laisse-moy rêver un moment à l'objet que j'adore.

PASQUARIEL.

Quoy donc? c'est tout de bon que vous êtes amoureux? Helas! je crois l'être aussi.

LE PRINCE.

En vain pour flater ma foiblesse,
Je me persuade à mon tour,
Que de tout ce qui voit le jour
Rien ne peut être exempt de l'ardeur qui me presse.
Ouy, si le sort un jour faisoit venir icy,
Cette aimable Beauté dont je tiens la peinture;
Insensibles témoins du tourment que j'endure,
Bois, Prez, Fontaines, Fleurs, vous aimeriez aussi.
Comment finir cette avanture?
Quel party prendre en ces moments?
Qui peut me consoler? La raison ou le temps?

ARLEQUIN (*dans la Grotte, faisant l'Echo, repete:*)

Temps.

PASQUARIEL.

Je croy que l'Echo se mêle icy de vos affaires! Il faut qu'à mon tour je l'interroge. (*Il se tourne vers le Rocher.*)
Pour soulager l'amour dont mon jabot deborde,
Quel prix dois-je esperer que ma Philis m'accorde,

ARLEQUIN.

La Corde.

PASQUARIEL.

La Corde? Voila un méchant meuble pour se mettre en ménage!

LE PRINCE.

Je le connois trop bien, tout est sourd à mes vœux.
L'Echo refuse encor de répondre à mes feux;
Et ne trouvant plus rien qui ne me soit contraire,
Du bonheur que j'attends mon amour desespere.

ARLEQUIN.

Espere.

PASQUARIEL.

Voila pourtant quelque chose d'assez bon. Voyons un peu s'il se rendra plus traitable pour moy. (*à l'Echo.*)
Cet amour qui saisit ma raison au collet,
Où doit-il à la fin me mener?

ARLEQUIN.

au Gibet.

PASQUARIEL.

Voila un fils de putain d'Echo; qui enrage de parler.

LE PRINCE.

Parmy tant de transports dont mon ame est émue,
Comment pourrois-je voir cette belle Inconnue?

ARLEQUIN.

Nue.

PASQUARIEL.

Parbleu, Monsieur, nous n'aurons pas la peine de la deshabiller. Mais vous ne sçavez peut-être pas où vous êtes? Ce Bois est gardé par une Pepie.

LE PRINCE.

Que veux-tu dire avec ta Pepie? Une Pythie, peut-être?

PASQUARIEL.

Pythie, ou Pepie, c'est la même chose. Mais auparavant, je vais vous faire parler à un Magicien. Voyez-vous ce Rocher? C'est ce qui défend l'entrée de sa Grote.

LE PRINCE.

Mais que me dira-t-il?

PASQUARIEL.

Il vous fera voir ce que vous aimez, & vous dira votre bonne avanture.

LE PRINCE.

Si cela est, Pasquariel, je te devray la vie. Par où faut-il aller?

PAS-

PASQUARIEL.

Avant d'aller nulle part, sçachons s'il est dans sa Grote. Je m'en vais l'appeller.

LE PRINCE.

Tu me feras plaisir.

PASQUARIEL (*frapant à la rote.*)

Hola, ho, ho?

ARLEQUIN *mettant la tête hors du Rocher.*

Farfadel? Belzebut, n'y a t'il point-là quelque Diable oisif pour emporter ces Messieurs-là?

PASQUARIEL.

Hé Monsieur, il n'est pas nécessaire. Nous voudrions bien vous parler.

ARLEQUIN (*sortant habillé en Magicien, une baguette à la main.*)

Qui est le mortel audacieux, qui vient troubler icy les mystéres ténebreux de la Triple Hécate? (*à part*) Mezzetin m'a dit qu'avec cette baguette je ferois venir tous les Diables. J'ay une peur que je n'en puis plus.

PASQUARIEL.

Signor Mago?

ARLEQUIN.

Ah, Magot vous-même. Je ne sçais qui me tient que je ne te change en une cruche.

LE PRINCE.

Vous me voyez icy, Seigneur....

ARLEQUIN.

Je voudrois que vous fussiez déja bien loin. Vous m'avez fait répandre un demi muid de filtre amoureux, & vous êtes cause que la femme d'un Procureur ne payera de l'année un jeune Mousquetaire qu'elle aime à la folie.

PASQUARIEL.

Monsieur, nous voulons sçavoir de vous en conscience, si vous êtes aussi Diable que vous êtes noir.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu, si je suis habile homme?

Je suis un abregé, & un *compendium* de la plus fine diablerie; je lis à livre ouvert dans le passé, je connois le present, & je ne sçay rien de l'avenir.

PASQUARIEL.

Et moy aussi.

ARLEQUIN.

Je suis Petit-fils de Medée, Frere de Circé, Cousin germain d'Urgande, & Oncle à la mode de Bretagne, d'Armide & de la Jobin.

PASQUARIEL.

Diable! belle Parenté!

ARLEQUIN.

Je sçay l'usage de toutes les devinations, prédictions, évocations, invocations, imprecations, & indigestions.

LE PRINCE.

Je suis persuadé....

ARLEQUIN.

Je conjure en cent maniéres les Demons, les Larves, les Farfadets, les Lutins, les Folets, les Fées, les Salamandres, & les Petits Colets.

LE PRINCE.

J'en ay beaucoup de joye: mais...

ARLEQUIN.

Je compose les Talismans, les Anneaux Magiques, la Pistole volante, la Main de gloire, & la Baguette de Vulcain, si utile aux Comédiens Italiens.

LE PRINCE.

Ecoutez-moy....

ARLEQUIN.

Je vois le destin de l'homme à sa physionomie; je regarde dans la main, sur le front, au pied, & dans la poche.

PASQUARIEL.

Mais finissez donc.

ARLEQUIN.

Enfin, je suis le Président du Sabbat, le Conseil-

seiller du Diable, l'Avocat des Sorciers le Procureur des Magiciens: je suis le Centre & la Circonference, le Commencement & la Fin, la Partie & le Tout, le Simple & le Composé, le Verbe & l'Adverbe, le Substantif & l'Adjectif, & la Mourarde après-dîné.

LE PRINCE.

Enfin, Monsieur, voulez vous bien nous donner le loisir de vous parler?

ARLEQUIN.

Très volontiers. Voulez vous vous faire aimer du sexe? j'ay un secret merveilleux pour cela.

LE PRINCE.

Apparemment que vous en avez fait l'épreuve?

ARLEQUIN.

Belle demande! Tel que vous me voyez, j'ay usé quarante-six femmes, mais si usé, que les cordes y paroissoient; & je suis après à expedier la quarante-septiéme. Mais parlons d'autre chose. Vous êtes amoureux sans doute, & je m'aperçois que vous avez de l'inquiétude de ne point découvrir celle que vous aimez? Vous jouez assûrément de malheur; car rien n'est aujourd'huy de moins rare ny à plus juste prix, qu'une femme.

LE PRINCE.

Ah! puisque vous avez découvert la raison qui m'amène, de grace travaillez à me rendre heureux.

ARLEQUIN.

Oh! il y a plus d'affaires que vous ne pensez. Mais pour en venir à bout, je vais invoquer un Diable de mes amis avec qui je vais faire le Diable à quatre. N'ayez point peur au moins.

LE PRINCE.

Je ne crains que le malheur de n'être point aimé.

PASQUARIEL (*tremblant.*)

Ah Monsieur, ne l'appellez pas, j'ay peur.

ARLEQUIN (*tremblant aussi.*)

N'ayez pas peur, si vous voulez. Un grand Nigaud comme vous avoir peur fy!

LE PRINCE (*à Arlequin.*)

Mais, Monsieur, il me semble que vous tremblez?

ARLEQUIN.

Cela est vray, mais je tremble de froid, moy.

PASQUARIEL (*effrayé.*)

Ah Monsieur! Le Diable derriére vous. *Heime!*

ARLEQUIN (*tout effrayé, tournant autour de luy.*)

Ah! je suis mort! miséricorde! y est-il encore? Le voyez-vous?

PASQUARIEL (*prenant la queuë du manteau d'Arlequin.*)

Ah, ce n'est rien, Monsieur, ce n'est rien. C'est la queuë de votre manteau.

ARLEQUIN (*rassuré.*)

L'animal, qui a peur d'une queuë! C'a je m'en vais commencer la conjuration. (*Il fait plusieurs Cercles en courant tout autour du Théâtre, & puis s'arrêtant au milieu, il dit:*)

Demons, rôtis-brulez, traînez parmi la cendre,
Quittez vos grils & vos rechauds,
Et venez promptement m'entendre;
Vous humerez icy des Zephirs bien moins chauds.

(*à Pasquariel.*) Voyez-vous quelque chose?

PASQUARIEL.

Non, Monsieur.

ARLEQUIN.

Tant mieux. (*Il continue.*)

Accourez à ma voix, vous que mal à votre aise
On voit fumez comme un Jambon . . . .

PASQUARIEL.

Des Jambons! Ah que cela est bon! Appellez, appellez du Jambon; je l'aime, moy.

ARLEQUIN.

Et dont Messire Pluton
Fait des grillades sur la braise.

PAS-

PASQUARIEL.

Des grillades ? Ah, la bonne chose ! (*Il ouvre sa bouche toute grande.*)

ARLEQUIN.

Quelle gueule ! il avaleroit le gril avec les grillades. Si tu m'interromps encore une fois, je te mettray six Diables dans le ventre. (*Il continue.*)

Pour toy, Dieu des Enfers, noir comme un Ramoneur,
Je te demanderois volontiers ta presence.
Mais si dans tes Etats, le Diable suborneur
Sçait des pauvres Maris mettre à profit l'absence,
Aussi bien qu'il le fait en France,
Je ne répondrois pas, ma foy, de ton honneur.

(*Il frappe de sa baguette, & il sort des aîles du Théâtre quatre Demons dançans, & un Demon qui chante.*)

ARLEQUIN (*les voyant se recule en tremblant.*)

Hoime ! Mezzetin m'a trompé.

LE DEMON (*chantant, vers Arlequin.*)

Jusqu'au fonds des Enfers ta voix s'est fait entendre,
Il répond à tes vœux, tu peux tout entreprendre.

LE PRINCE (*à Arlequin.*)

Seigneur, puisque l'Enfer vous favorise, découvrez moy mon aimable Maitresse.

ARLEQUIN (*un peu rassuré.*)

Demon, par le pouvoir que j'ay sur toy, (si tant y a que j'en aye, car je n'en sçais rien) je t'ordonne de découvrir à ce Gentilhomme, ce qui s'oppose à ses desseins.

LE DEMON (*chante s'adressant à Octave.*)

La Belle qui t'engage,
Est au pillage ;
Un Epoux en fait ses choux gras.
Mais ne perds point courage,
Car d'un si charmant avantage
L'Epoux toûjours ne jouit pas.

LE PRINCE.

Que je suis affligé de ce que je viens d'entendre ! Ma maitresse est donc mariée ?

ARLEQUIN.

Ouy, mais c'est quand il y fait bon. Une femme mariée est comme une maison dont le propriétaire n'occupe que le plus petit appartement, & où cependant toutes les grosses reparations se font sur son compte.

LE PRINCE.

Mais, Mr, ne pourrois-je pas la voir ?

ARLEQUIN.

Volontiers. Allons, Esprits, qu'on m'obéisse. Comment ? Tout est sourd à mes commandemens ? Le Diable a bien de la peine à venir à bout de l'esprit d'une femme !

LE PRINCE.

Mais, Monsieur, que faudroit-il faire pour cela ?

ARLEQUIN.

Il faudra que votre bourse fasse les frais de votre curiosité ; il faut de la pecune, il faut de l'huile.

LE PRINCE.

Oh, qu'à cela ne tienne, voila ma bourse, où vous trouverez cent pistoles.

ARLEQUIN.

Et voila votre Maitresse. Admirez comme ce métail agit promptement. (*Le Rocher s'enfonce, & on voit Colombine non-chalamment couchée sur un lit de gazon.*)

LE PRINCE.

Ah, Ciel ! La voila. Je la reconnois au trouble que sa presence excite dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Dépêchez-vous de la voir, car elle a affaire ; il faut qu'elle aille rendre une médecine.

LE PRINCE (*s'approchant de Colombine.*)

Serois-je assez heureux pour..... (*Le rocher re-*

monte

monte & cache Colombine.) Mais que vois-je? Elle est déja disparue?

ARLEQUIN.

Dame! Voila tout ce que vous pouviez esperer pour vos cent pistoles.

LE PRINCE.

Faites moy connoître du moins le sort que doit avoir mon amour.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'est pas là mon affaire; Il faut que chacun se mêle de son mérier. Mais je m'en vais vous faire consulter une Pythie.

PASQUARIEL.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur, qu'une Pipie?

ARLEQUIN.

La Pithie? La Pithie n'est autre chose ... que .... Mais je vous trouve bien insolent de m'interroger!

LE PRINCE.

Monsieur, ne prenez pas garde à ce que dit mon Valet, c'est un balourd, & je vous fais excuse pour luy.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas que je ne sçache fort bien que la Pithie est la parente d'Apollon; mais ...

PASQUARIEL.

Le Poêlon? Parente du Poêlon?

ARLEQUIN.

Parente du Diable qui t'emporte. Apollon, & non pas un Poêlon.

PASQUARIEL.

Ah, ah! Et qu'est-ce que c'est, Monsieur, qu'Apollon?

ARLEQUIN (*d'un ton fâché.*)

Apollon est le frere de la sœur, qui avoit épousé le cousin du beaufrere de la tante, dont l'oncle ... Apollon est Apollon. Que diantre venez-vous me lanterner les oreilles? J'ay autre chose à penser, qu'à la géographie d'Apollon. Ecoutez, je m'en vais l'in-

l'invoquer. (*Après avoir fait plusieurs tours sur le Théâtre & quantité de postures plaisantes, il dit.*)

Puissant Dieu des Ménétriers,
Dieu de la Gent Mache-lauriers,
Gent chez qui Madame Indigence,
Fait ordinaire residence;
Qui souvent pour ne rien avoir,
Dejeune à huit heures du soir;
Grand Papa de la Médecine,
Dieu de l'Art qui nous assassine,
Pere du Serpent forcené
Qui mît en vogue le Sené;
Franc Goyer de neuf Jouvencelles;
Toy qui dans ce siécle pervers,
Gardes les uniques Pucelles
Qui soient peut-être en l'Univers;
Viens apprendre à ta Prophétesse,
(*La Pithie sort de dessous le Théâtre.*)
Qui dessus son trépied se dresse,
Ce que tu as lû ce matin
Dans le Grimoire du Destin.
(*A la Pithie.*) Et toy, vieille & laide carcasse,
Chez qui le grand Dieu du Parnasse
S'insinue je ne sçay comment,
Et te cause plus de colique
Que ne feroit un lavement
Avec douze grains d'Emerique;
Réponds-moy pour ce Jouvenceau,
Qui pleure d'amour comme un veau,
A quoy le Destin le destine,
Et si cet Amoureux transy
Peut esperer de Colombine
Le don d'amoureuse mercy?

LE PRINCE.

Mais, Seigneur, elle ne répond rien?

ARLEQUIN.

Je connois l'enclouëure. N'auriez-vous point encore quelque bourse?

LE

LE PRINCE.

Non, mais peut-être mon valet... (*à Pasquariel.*) As-tu de l'argent sur toy ?

PASQUARIEL.

Oüy, Monsieur. (*Il fouille dans toutes ses poches.*) Voila une petite piéce.

ARLEQUIN.

Maraut ! Est-ce là une femme à petites piéces ? Garde-la pour acheter des trippes.

LE PRINCE.

Seigneur, excusez la sottise de mon valet.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop galant homme ; & à cause de votre bon naturel, je m'en vais la faire parler gratis. (*Aussi-tôt on entend un bruit de trompettes & de tambours, & la Pithie descendant de dessus son trepied, chante.*)

Renonce à ta folle envie,
Un autre est allé devant,
Mon enfant.
Quand aux pieds de ta Sylvie
Tu passerois cinquante ans,
Par la vertu, tu, tu, tu, de ma vie,
Tu n'en casserois que d'une dent.

PASQUARIEL (*imitant l'air de la Pithie.*)

Io vorrei ben Madama,
Espofar Olivetta, ta, ta, ta.
Ma quando sarà ma fama,
Sara tella Coquetta ?
Par la mercy, cy, cy, cy, de mon ama
Je luy casseray bien la testa.

LA PITHIE (*à Pasquariel.*)

Tu fais l'homme d'importance,
Et tu n'es qu'un grand Coquin, Faquin.
Prens garde qu'une Potence
Ne finisse ton destin,

Et qu'un bâton, ton, ton, ne te relance,
Et n'épouste icy ton casaquin.

(*les Trompettes & les Tambours reprennent le même air. La Pithie danse, & finit le second Acte.*)

ACTE III.

SCENE I.

LE PRINCE, PRUDENT.

LE PRINCE.

OUy, le dessein en est pris, il faut enfin que mon amour éclate, & je veux l'avouer moy même à mon Gouverneur. Le voicy fort à propos. (*Il se promène à grands pas, en disant :* (Helas!

PRUDENT.

Voicy le Prince. Qui peut l'agiter ainsi!

LE PRINCE (*prend Prudent par la manche & puis le repousse.*)

Non, il vaut mieux mourir, que de faire un tel aveu.

PRUDENT.

Donnez-vous en bien de garde, il vaut mieux parler que de mourir. Je gage que vous êtes amoureux?

LE PRINCE.

A quoy voyez-vous cela?

PRUDENT.

Bon! Il n'y a rien de plus facile à connoître.

LE PRINCE.

Ouy, je le suis, & plus que vous ne sçauriez penser. Rien n'égale ma passion; & par un charme inévitable, que je n'ay pas la force de repousser, je me sens emporté loin de moy..

PRUDENT.

Ces empressemens ne dureront pas. L'amour des jeunes

jeunes gens est comme une vapeur de vin, qui trouble d'abord la raison, & qu'une heure de sommeil dissipe.

LE PRINCE.

Ah, ne vous y trompez pas, je l'aimeray toute ma vie. Mais un point m'embaraſſé. On la dit mariée, & je crains que ſa vertu . . .

PRUDENT.

Bon! voila de bonnes raiſons! La vertu dans ce ſiécle eſt un monſtre, que les femmes n'oſent regarder, de peur que leur fruit n'en ſoit marqué. Mais dites-moy qui elle eſt, que je l'aille chercher.

LE PRINCE.

Vous n'irez pas bien loin. La voicy. (*Il luy montre le portrait de Colombine.*)

PRUDENT (*à part.*)

Ah, Ciel! c'eſt le portrait de ma femme. Je m'en doutois bien. Mais n'importe, diſſimulons.

LE PRINCE.

Avouez, mon cher Monſieur, que vous n'avez jamais rien vu de plus beau.

PRUDENT (*à part.*)

Ny de plus méchant.

LE PRINCE (*baiſant le portrait.*)

Que ne puis-je t'animer par mes ſoupirs?

PRUDENT.

Héfy, fy! à quoy vous amuſez-vous-là? (*à part.*) La carogne! LE PRINCE.

Que je l'aimeray, Monſieur Prudent!

PRUDENT (*à part.*)

Ah, ma pauvre tête! Mais n'importe, il faut le deſabuſer, & faire icy une épreuve de la vertu de ma femme. (*haut*) Combien de temps me donnez-vous pour vous la faire voir?

LE PRINCE.

Vous la connoiſſez donc?

PRUDENT (*à part.*)

Que troppour mon malheur!

LE PRINCE.

Helas ! tous les momens dont vous differez de me la faire voir, sont autant de redoublemens de douleur pour moy.

PRUDENT.

Laissez moy faire, vous serez satisfait.

LE PRINCE (*revenant sur ses pas.*)

Que je l'embrasseray, Monsieur Prudent !

PRUDENT.

Cela n'est pas necessaire. (*Le Prince sort.*) Ouf ! Voila un vilain petit Garçon ! Encore deux tours de boule, & me voila sur le but. Ah, petit Serpent, que j'ay moy-même élevé pour ma vergogne ! Mais il n'y a rien encore d'effleuré à ma réputation ; tâchons de pénétrer les sentimens de ma femme. Mais auparavant je veux mettre tous mes domestiques dehors. Je suis averti qu'ils me volent. Voyons. Pierre ? Jaques ? Françoise ?

SCENE II.

DAME FRANÇOISE, MAITRE JACQUES (*vers.*) PRUDENT.

DAME FRANÇOISE.

Me voila, Monsieur. Que me voulez-vous ?

PRUDENT.

Où est Maître Jaques le Cuisinier.

M. JACQUES (*bredouillant.*)

Me voila ; me voila.

PRUDENT.

J'ay une bonne nouvelle à vous donner, Enfans.

M. JACQUES.

Comment ? Est ce que vous êtes malade ?

PRUDENT.

Non, mais c'est que je suis bien aise de compter avec vous. Je suis convaincu que vous me volez.

Ainsi,

Ainſi, voyons un peu nos affaires. Combien y a-t-il encore de vin dans ma Cave?

M. JACQUES.

Demandez-le à Madame Françoiſe, elle y a été la derniére.

DAME FRANÇOISE.

Hé mais, il y a cinq demy-muids de bû, & l'autre qui eſt bien avancé au deſſous de la barre.

PRUDENT.

Plaît-il? Et les ſix demy-muids que j'ay fait encaver il n'y a pas long-temps, que ſont ils devenus?

M. JACQUES.

Ce qu'ils ſont devenus: Ils ne ſont pas encore bus? mais, patience.

PRUDENT.

Fort bien. Rendez-moy compte des bouteilles qu'on en a tiré, & de toutes celles qu'on en a bu.

M. JACQUES.

Volontiers. Secondement...

PRUDENT.

Bon, ſecondement! Premiérement.

M. JACQUES.

Et bien, premiérement, ſi vous voulez; qu'eſt-ce que cela me fait, à moy? Premiérement donc, votre vin eſt bu. Tenez; je ſuis homme d'honneur & de réputation; j'aime à boire.

PRUDENT.

Mais comment bu? Venons au détail.

M. JACQUES.

Patience. Premiérement... ouy premiérement, huit bouteilles pour laver les jambes à vos chevaux.

PRUDENT.

Comment, maraut, vous employez huit bouteilles de mon meilleur vin à laver les jambes de mes chevaux?

M. JACQUES.

Je ne vous dis pas cela, moy. Le vin n'a pas ſer-

vy à laver les jambes aux chevaux, mais nous le buvions en les lavant. Vous voyez bien que je ne prêche que dans la contrition du discours. Plus, porté à la Maison de Campagne trente six bouteilles.

DAME FRANÇOISE.

Cela est vray, je les ay vu emporter.

PRUDENT.

Ouy, mais il me souvient qu'on en rapporta douze.

M. JACQUES.

Qu'est-ce que cela me fait, à moy? Elles ont toûjours été portées, & à Paris on punit les volontez. Ainsi quand le vin est tiré, il faut le boire.

DAME FRANÇOISE.

Oh, Dame! cela est vray à la lettre.

PRUDENT.

Passe. Après.

M. JACQUES.

Plus, pour avoir donné un bouquet à Dame Françoise. Nous rimes bien, toûjours.

DAME FRANÇOISE.

Helas, ouy! Le pauvre Garçon entra dans ma chambre à Minuit, nous ne bûmes que six bouteilles à nous deux.

M. JACQUES.

Comment six? Et celles que nous bûmes sur le tonneau. Hem!

DAME FRANÇOISE.

A propos, je l'avois oublié. (*à Prudent.*) Ah, Monsieur, qu'il compte bien!

PRUDENT.

Je trouve qu'il compte fort mal. Après?

M. JACQUES.

Plus, pour avoir fait revenir Mademoiselle Angelique de son évanouissement, huit bouteilles.

PRUDENT (*en colére.*)

Oh, ma foy, je perds patience. Coquin...

M. JAC-

M. JACQUES.

Quoy ? Vous vous fâchez ?

PRUDENT.

Oüy, Maraut, je me fâche, & ...

M. JACQUES.

Tant pis pour vous. Voila le memoire de votre vin. Il est bu ...

PRUDENT.

Il est bu ? Je vous feray pendre ...

M. JACQUES (*en s'en allant.*)

Archibu.

PRUDENT.

Sortez de chez moy tous deux, vous êtes des voleurs.

M. JACQUES.

Peripatetibu, contrarchibu. (*Ils sortent*)

PRUDENT (*seul.*)

Mais voicy ma femme. Tâchons de sçavoir ses sentimens, & conduisons-la chez le Prince.

SCENE III.

PRUDENT, COLOMBINE.

PRUDENT.

JE vous trouve fort à propos. Où alliez-vous, ma Mie?

COLOMBINE.

J'allois chez Araminte, où l'on m'attend pour jouer.

PRUDENT.

Vous y passerez le reste du jour?

COLOMBINE.

Si la partie me fait plaisir.

PRUDENT.

Fort bien. Mais un Mary, à votre compte, est donc un Emetique, que les femmes ne doivent prendre qu'à l'extrémité; CO-

COLOMBINE.

Je croy pour moy, que le plaisir est reciproque, quand on trouve le secret de se passer l'un de l'autre. Le fastideux personnage que l'on joue tête à tête, à la lueur du flambeau de l'Hymen, & sur-tout quand à force d'avoir brûlé, on le voit s'éteindre de jour en jour!

PRUDENT.

Que c'est un beau champ pour vous que ma vieillesse! Ne semble-t-il pas, à vous entendre parler, que trente années de plus ou de moins défigurent le mérite du mariage? Vraiment, c'est un beau couple, à votre avis, que deux jeunes cervelles, qu'un jeune Godelureau, qui ... & fy, morbleu, fy! cela s'appelle manger son bled en herbe.

COLOMBINE.

Je l'avoue: mais quand il vieillit trop long-temps dans le Grenier, il sent la poussiére.

PRUDENT.

C'est perdre le temps, que de raisonner avec vous. Dites-moy, que pensez-vous du Prince?

COLOMBINE.

Il a tout le mérite d'un joly homme.

PRUDENT.

Une femme qui en seroit aimée, ne vous paroîtroit-elle pas heureuse?

COLOMBINE.

Sans doute.

PRUDENT.

Il est bien fait, & jeune, qui plus est.

COLOMBINE.

Que voulez vous dire par là?

PRUDENT.

Je veux dire qu'il vous aime, & qu'il m'en a fait confidence.

COLOMBINE.

Et vous ne vous êtes pas efforcé de chasser de son

cœur

cœur une passion qui vous deshonore? Allez, indigne Epoux, vous mériteriez ....

PRUDENT.

Bon! il ne sçait pas que tu es ma femme, & je veux que nous l'allions voir ensemble.

COLOMBINE.

Quoy? vous avez la lâcheté de me proposer ....

PRUDENT.

Je n'y entends pas de fineſſe.

COLOMBINE.

Non? Hé bien, j'iray; mais pour luy dire que vous êtes le plus indigne de tous les hommes, Ah! je me trouve mal.

PRUDENT.

Hola ho! ma femme! Ah! maudite complaiſance! Mais elle revient; ce ne ſont que vapeurs de vertu qui paſſent.

COLOMBINE.

Laiſſez-moy m'en aller.

PRUDENT (*à genoux.*)

Permets, je t'en conjure, que je te mène chez luy.

COLOMBINE.

Non; jamais .... y a-t-il bien loin?

PRUDENT.

Tout icy près.

COLOMBINE.

Je n'y conſentiray jamais .... Quel âge dites-vous qu'il a?

PRUDENT.

Vingt ans, ou environ.

COLOMBINE.

Quand il en auroit encore moins .... M'aime-t-il beaucoup?

PRUDENT.

A la fureur.

COLOMBINE.

Il faut bien aimer un Mary, pour avoir cette complaiſance! Et quand irons-nous? PRU.

PRUDENT.

De ce pas.

COLOMBINE.

Helas ! vous faittes de moy tout ce que vous voulez. (*à part*) Rira bien de nous deux qui rira le dernier.

SCENE IV.

LEANDRE (*en Tailleur*) PIERROT, ANGELIQUE.

LEANDRE (*seul.*)

LA crainte est toûjours le partage des cœurs fidèles. Angelique m'aime, & elle est seure de ma tendresse ; mais une femme change aisément. Voyons si à la faveur de ces habits, je pourray découvrir ses véritables sentimens. Hola, quelqu'un ?

PIERROT (*sortant de la porte.*)

Tout beau, Monsieur, ne frappez pas si fort. Et parbleu, vous rompez cette porte.

LEANDRE.

Je n'y ay pas encore touché.

PIERROT.

Oh, oh, c'est qu'elle sent les Voleurs de loin.

LEANDRE.

Helas ! si vous me connoissiez, vous parleriez d'une autre sorte : Je suis Tailleur de ma profession, & je viens prendre la mesure à Mademoiselle Angelique pour ses habits de Nôces.

PIERROT.

Et que ne parlez-vous ? Je suis homme d'accommodement. Tenez, pourvû que vous me fassiez un habit des rognures, je vous laisseray couper à la piéce.

LEANDRE.

Je suis fâché de ne pouvoir pas faire votre affaire. Je ne travaille point pour hommes, je ne travaille que pour femmes.

PIER-

PIERROT.

Si cela est, on n'a que faire de vous icy ; car je travaille en femmes aussi bien que personne.

LEANDRE.

Oblige-moy d'appeller ta Maitresse.

PIERROT.

Tenez, la voila. (*Il l'appelle.*) Mademoiselle Angelique ?

ANGELIQUE.

Que veux-tu, Pierrot ?

PIERROT (*montrant Leandre.*)

C'est ce Monsieur qui vient pour vous tailler.

LEANDRE.

Ouy, Mademoiselle, c'est moy qui viens vous prendre la mesure de vos habits de Nôces de la part de Monsieur de Pommenville, Gentilhomme veuf, & Normand, fils d'un Huissier à Verge....

PIERROT.

Belle Généalogie !

ANGELIQUE.

Cela seroit dépense perdue, je ne veux point de Monsieur de Pommenville, & je mourray mille fois plutôt que de manquer à la foy que j'ay promise à mon cher Leandre.

LEANDRE (*ôtant sa fausse barbe.*)

Ah, ma chére Angelique, que je vous ay d'obligations ! (*Il se jette à ses genoux.*)

PIERROT.

Comment, Monsieur ? Et que faites-vous là ?

LEANDRE (*se relevant.*)

Je prends la mesure.

PIERROT.

Malepeste ! vous prenez la mesure bien bas. Ah ah, c'est Monsieur Leandre ! voila le véritable Tailleur pour les Juppons de Nôces.

ANGELIQUE.

Quelqu'un entre, remettez votre barbe.

SCE-

SCENE V.

ARLEQUIN (*en Tailleur, suivi d'un Garçon Tailleur, & les mêmes.*)

ARLEQUIN (*après les avoir regardé.*)

QUi est Mademoiselle Angelique de vous trois?

PIERROT (*riant.*)

C'est moy. Le drôle de corps! Ah, ah!

ANGELIQUE.

Que luy voulez-vous, Monsieur? C'est moy?

ARLEQUIN.

C'est que je suis Tailleur, en grand, en petit, en menu, en long, & en large, & je viens de la part de Monsieur de Pommenville, pour vous aggrandir, élargir, rétrecir; enfin pour vous mettre toute telle que vous voudrez paroître.

ANGELIQUE.

Vous avez fait trop peu de diligence, & Monsieur vous a prévenu.

PIERROT.

Ouy, Monsieur a pris les devants.

ARLEQUIN.

Oh, il y a toûjours quelque chose à refaire autour d'une femme; & pour peu que je vous accommode, je trouveray assez de besogne.

LEANDRE (*vers Arlequin.*)

Voila un homme bien tourné, pour travailler pour Mademoiselle!

ARLEQUIN.

Parbleu, en voila bien d'une autre! (*à Angelique.*) Mademoiselle, ne vous fiez pas à cet homme là, il ne seroit bon tout au plus qu'à enfiler des éguilles.

LEANDRE.

Et toy, à faire des robbes de Chambre aux Quinze-vingts.

AR-

ARLEQUIN.

Et toy, à habiller un sac de bled.

ANGELIQUE.

Pour bien juger de l'adresse de l'un & de l'autre, il faudroit que j'eusse vû de vos ouvrages. (*à Arlequin.*) O ça, Monsieur le Tailleur, voyons comme vous vous y prendrez. Que dites vous de ma taille?

ARLEQUIN (*après l'avoir examinée.*)

Je dis que jamais Receveur des Tailles n'a eu une taille si bien taillée que votre taille. Je la trouve un peu ensellée. Mais que cela ne vous mette pas en peine, je la rembourreray comme il faut. Je vais vous montrer le modèle sur lequel nous nous réglerons. (*Vers le Garçon Tailleur.*) Hé? montrez ce Corps de Juppe à Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Qui est cet homme-là?

ARLEQUIN.

C'est un de mes Garçons, le premier homme du monde pour les Gourgandines. Tenez, Mademoiselle. (*Il fait voir à Angelique un Corps de juppe d'une grandeur extraordinaire, chargé de plusieurs bourlets.*)

ANGELIQUE.

Ah, Ciel! l'horrible chose! Si toutes les femmes étoient faites ainsi, personne ne les regarderoit.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas, il vous ira comme une peinture; & en tout cas, s'il se trouve trop étroit, nous l'élargirons, le faiseur n'est pas mort.

ANGELIQUE.

Mais je serois curieuse de sçavoir en détail l'usage de toutes ces fausses piéces dont votre Corps est chargé?

ARLEQUIN.

Je vais vous les expliquer. Avez-vous, par exemple, une épaule plus haute que l'autre? voicy de quoy l'égaler. N'avez-vous point de gorge! voicy de quoy vous en fournir. Etes-vous déhanchée? voila de quoy

vous

vous faire des hanches ; & si vous n'êtes pas contente de votre croupe, je viens d'en livrer une à la Veuve d'un Elu, à qui il ne manquoit que la parole.

ANGELIQUE.

Graces au Ciel, je n'ay que faire de tout cela. Monsieur, votre maniére d'habiller ne me convient pas ; c'eſt pourquoy je m'en tiendray à mon premier Tailleur.

ARLEQUIN.

Vous n'y songez pas, Mademoiſelle. Sçavez-vous que c'eſt moy qui ay habillé la Nourrice de Romulus & de Remus ? Dame, elle avoit de la gorge, celle-là !

LEANDRE.

Insolent, ſi tu ne te retires, je te feray donner cent coups de bâton.

ARLEQUIN

Des coups de bâton à un homme de ma qualité ? Par la jernibleu, ſi je prens mes ciſeaux, je luy couperay.... (*à Angelique.*) Otez-vous, Madame. Je luy couperay les oreilles, à ce coquin là.

ANGELIQUE.

Allez, vous êtes un impertinent. Retirez vous, & au plus vîte.

ARLEQUIN

Que je me retire ? Je ne me retireray pas qu'il ne m'ait fait reparation des coups de bâton qu'il veut me donner.

LEANDRE (*s'avançant ſur Arlequin.*)

Tu crois peut-être avoir à faire à un maraut comme toy. Tiens, Coquin, me connois-tu à preſent ? (*Il ôte ſa fauſſe barbe.*)

ARLEQUIN (*d'un ton ferme.*)

Ouy, morbleu, je vous connois ; vous êtes Monsieur Leandre, c'eſt à dire un fripon ; & pour vous faire voir que je ne vous céde en rien, je ſuis Arlequin, un fripon comme vous. (*Il ôte auſſi ſa fauſſe barbe.*)

LEANDRE.

Hé, c'est toy, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

Moy-même. Je suis venu icy pour vos intérêts, afin d'avertir Mademoiselle Angelique que je viendray bientôt, déguisé en Monsieur de Pommenville, & que je l'enleveray dans une Chaise.

ANGELIQUE.

Il me semble que j'entends mon Pere.

ARLEQUIN.

Et vîte, sauvons-nous; & vîte, & vîte. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

(*Le Théâtre represente l'Appartement du Prince.*)

PRUDENT, COLOMBINE, LE PRINCE.

PRUDENT.

SEigneur, je suis de parole, & voila ce que vous m'avez demandé.

LE PRINCE.

Que je vous ay d'obligation!

PRUDENT (*bas à Colombine.*)

Prends bien garde à ce que tu vas dire.

LE PRINCE.

Ah, Madame, qu'on exprime mal une joye qui se fait trop sentir! Si l'amour n'avoit pris soin de preparer mon cœur à soutenir le pouvoir de vos yeux, je desespererois que vous sçussiez jamais, jusqu'à quel point je vous aime

PRUDENT (*à part.*)

Quelle croquinolle pour mon honneur! je ne luy ay pourtant jamais appris cela.

COLOMBINE.

Après une si belle idée d'un Portrait comme celuy

que vous vous étiez fait, il faloit éviter de voir l'original.

PRUDENT (*à Colombine.*)

C'est fort bien répondu. Courage, ma fille.

LE PRINCE.

Ah, Madame faites vous vous même plus de justice, & examinez s'il est possible de vous voir, sans ressentir pour vous tout ce que vous m'avez inspiré. Que manque-t-il à mes transports pour vous le persuader? Je me suis peut-être fait mal entendre: mais ne faites point souffrir à mon cœur le defaut de mes expressions. Où trouver des termes proportionnez à la violence de ma passion? Et puisque l'esprit a peine à le concevoir, que peut-il produire pour le persuader?

COLOMBINE.

Vous ne vous expliquez que trop bien Seigneur, & je crains de vous trop entendre.

PRUDENT (*à part.*)

Il y a quelque chose là qui choque mon imagination. (*à Colombine.*) N'approche pas si près de luy, lâche-luy un peu la mesure.

LE PRINCE.

Que craignez-vous, Madame? Vous ne me répondez point? Mon cœur ne vous paroît-il pas assez tendre?

COLOMBINE.

On croit facilement ce qui fait plaisir: mais Seigneur, quelle preuve ay-je de votre constance?

PRUDENT (*à Colombine.*)

Hé, ne luy en demande pas, je n'y trouverois pas mon compte.

LE PRINCE.

Ah! s'il faut garantir cette constance par un serment dont je fremis moy-même; Puissé je ne voir jamais vos yeux, mes uniques Dieux, mon unique esperance, si mes discours ne sont les sincéres interprètes

prêtes de l'amour dont je brûle pour vous ; enfin, puissiez-vous me haïr autant que je vous aime. De quels maux plus affreux pourroit être accablé un parjure !

COLOMBINE (*en soupirant.*)

Helas !

PRUDENT (*à part.*)

Ouf ! elle a pris son haleine là bien mal à propos.

LE PRINCE.

En croiray-je ce soupir ? Vous ne répondez point ?

COLOMBINE.

Je vous regarde, je me trouble, que puis-je vous dire de plus ?

PRUDENT (*à part.*)

Tu n'en dis que trop, double Masque.

LE PRINCE.

Mais vous detournez les yeux. Ah, cruelle, vous me haïssez.

COLOMBINE.

De quoy me serviroit de vous haïr ? La haine qu'on affecte pour ce qui plaît, est une espèce de ruïne, qui marque l'endroit de l'embrasement.

PRUDENT (*à Colombine.*)

Allons, ma fille, donne-luy le bon soir, & allons-nous-en.

LE PRINCE.

Par vos genoux que j'embrasse ....

PRUDENT (*à Colombine.*)

Notre soupé est tout prêt. Viens t'en donc.

COLOMBINE.

Ah Seigneur, on nous écoute. Dérobez ma foiblesse à la honte que j'aurois si elle avoit d'autres témoins.

LE PRINCE.

Qu'on fasse sortir tout le monde, ou plutôt, Madame, entrons dans le Jardin. (*à Prudent.*) Monsieur Prudent, demeurez.

COLOMBINE.

J'y consens. (*à part*) Je me doute bien que Mezzetin ne me laissera pas seule long-temps. (*Le Prince & Colombine rentrent.*)

PRUDENT (*après avoir fait quelques mouvemens pour l'arrêter.*)

Elle s'en va! Au voleur, au voleur, au feu, à l'aide? Helas! quel party prendre? Mon esprit se trouble déja par avance. (*à Pierrot qui survient.*) Ah! mon pauvre Pierrot, tu me vois au desespoir.

PIERROT.

Qu'avez-vous donc? Vous allarmez tout le Voisinage. Je gage que vous avez fait quelque sottise.

PRUDENT.

Ma femme, ma femme .... Ouf!

PIERROT.

Que luy est-il donc arrivé; Vous ouvrez la bouche comme s'il y avoit quelque piéce de four à y mettre.

PRUDENT.

Helas! on vient de me l'enlever.

PIERROT.

Voila ce que c'est que de me l'ôter! Tant que je l'ay eue, il ne luy manquoit pas un fer, je vous l'ay rendue nette comme l'œil; & je ne vous l'ay pas plutôt laissée, que vous l'avez perdue.

PRUDENT.

C'est la plus noire trahison qu'on ait vuë & c'est le Prince qui me l'enlève.

PIERROT.

Ah! si ce n'est que luy, je ne suis plus si fâché. Elle ne sort presque pas de la famille; il vaut mieux avoir obligation à ses amis qu'aux autres.

PRUDENT.

Ne raille point, Pierrot, je ne prens point goût à tes plaisanteries.

PIERROT.

Et bien, faites-le assigner pour qu'il vous la rende.

Peu

Peu de gens se laissent contraindre pour acquitter de pareilles dettes.

PRUDENT.

Ah, Pierrot, si tu sçavois ce que c'est qu'une femme, & combien notre honneur y est attaché !

PIERROT.

Je m'en doute à peu près. Mais venez avec moy. Ne pleurez donc pas, vous me faites peur. Mezzetin nous attend, & vous verrez que vous n'êtes pas si à plaindre : Allons donc vîte, car je crois que la chose presse. (*Ils s'en va.*)

PRUDENT.

Allons, mon pauvre Pierrot ; tu es le plus honnête homme que je connoisse.

SCENE VII.

PRUDENT, ARLEQUIN (*dans une Chaise à Porteurs.*)

UN PORTEUR (*arrêtant Prudent.*)

MOnsieur, enseignez-moy où demeure Monsieur Pruneau ?

PRUDENT.

Je ne le connois pas, mon enfant. (*Il veut s'en aller.*)

LE PORTEUR (*l'arrêtant toûjours.*)

C'est un qui s'appelle . . . Impudent, Pu...dent... Imprudent.

PRUDENT.

Si c'est Prudent, c'est moy ; si non, serviteur.

LE PORTEUR.

Prudent, ouy Monsieur. C'est Monsieur de Pommenville, votre Gendre, que je vous apporte.

PRUDENT.

Monsieur de Pommenville ? Ah ! que j'aye le plaisir de le voir !

ARLEQUIN (*sortant de la Chaise.*)

Quoy ? c'est vous, Monsieur Prudent ? Hé parbleu, Beau pere, & où Diable vous fourez-vous ? j'ay feuilleté toute la Halle pour vous trouver. (*Il l'embrasse.*)

PRUDENT.

Si j'avois sçu votre arrivée, je vous aurois prevenu avec empressement.

ARLEQUIN.

Si votre fille est au même degré de chaleur, je tiens déja la chose bien avancée ; & sans que je prisse la peine de la venir chercher moy-même, elle auroit payé à veue à mon ordre.

PRUDENT.

Vous la trouverez toute disposée à m'obeïr.

ARLEQUIN.

Quoy ? se jetter ainsi à corps perdu dans les bras d'un homme à la premiére semonce d'un Pere ? Diable ! une fille est une machine bien prompte à faire mouvoir sur le fait du mariage !

PRUDENT.

Ah, Monsieur, ma fille est vertueuse.

ARLEQUIN.

Vraiment, c'est comme il me la faut ; car je ne m'accommoderois pas d'une femme qui auparavant d'avoir tâté du mariage en original, en auroit tiré maintes-copies par devers elle.

PRUDENT.

Vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre. Mais, que dites-vous de Paris ?

ARLEQUIN.

Hé fy, Monsieur ! Les rues y sont trop longues & trop larges de la moitié. Ma foy, notre ville de Dieppe est bien plus ramassée que cela. Et fy ! on n'y est point poly. Vraiment, nous avons bien un autre air que vos Badauts. Ce sont de vrais lourdauts, ils n'ont jamais vu un quartier de Froment en face, &

sans

sans nous les poulets d'Inde seroient des monstres inconnus pour eux. Mais à propos, Beau-pere, il me semble que vous ne parlez pas de souper. Ne vous y trompez pas au moins; je ne verray votre fille qu'après une ample repaissance.

PRUDENT.

Ce n'est point icy la Cuisine, & je sçay trop bien vivre pour vous y recevoir.

ARLEQUIN.

Quelle façon! quel abus, que d'affecter de certains appartemens pour une Cuisine! Je veux que tout soit en Cuisine chez moy, jusques au Grenier. Et mort de ma vie, où trouvez vous de plus beau meuble qu'une Broche, qu'une Leche-frite; J'en ay une Bibliothèque chez moy qui vaut bien le Code.

PRUDENT.

Dans un moment, si vous voulez, on va nous servir la collation, en attendant le souper.

ARLEQUIN.

Puisque cela est ainsi, faites moy la meilleure chére que vous pourrez, & n'allez pas vous excuser en disant que vous me traitez en amy. Ces sortes de civilitez-là sont de vrais coupe-gorges pour mon appetit? Il faut que vos assiettes soient revues, corrigées & augmentées. Mais voyons votre fille, je me rétrains aujourd'huy en sa faveur; car pour l'ordinaire, je ne me sers d'une femme que comme d'un Cure-dent, après le repas.

PRUDENT.

Tenez, Monsieur, la voicy. (*à Angelique*) Angelique, saluez votre futur, Monsieur de Pommenville.

ANGELIQUE (*bas.*)

Monsieur de Pommenville? Ah, ah! *Elle rit*) C'est Arlequin!

ARLEQUIN (*après avoir regardé Angelique.*) Comment Diable! je ne vous croyois pas si belle

de la moitié. Voila des yeux qui seront d'un terrible revenu pour le futur, & ils doivent faire un furieux ravage quand vous leur lâchez la bride sur le cou.

ANGELIQUE.

De quelque maniére qu'ils vous paroissent leurs regards se fixeront toûjours sur vous.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, Beau-pere, quel monstre d'esprit vous avez là! Il faut que vous renonciez aux pretentions que vous avez sur pareille geniture; jamais telle farine n'est sortie de votre sac, & vous l'avez trouvée toute blutée dans votre Aristote.

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous de l'esprit?

ARLEQUIN.

Je vous en trouve tant, que je crains qu'il ne regorge. Mais comme je ne veux tromper personne; avant de rien conclure, trouvez bon que je vous fasse part d'une petite maxime que j'ay faite pour servir de régle à celle qui tombera sous ma coupe. Cela n'est pas long, c'est un Quatrain en six vers. Ecoutez.

Il faut veiller toy-même au soin de ton ménage,
Pour voir si de tes biens on fait un bon usage.
On se repose en vain dessus la bonne foy.
Des gens que l'on commet à cette économie:
A d'autres de ce soin, malheureux qui se fie!
Bats ta femme & ton bled, tout ira bien chez toy.

PRUDENT.

Mais, Monsieur, vous allez effrayer ma fille.

ARLEQUIN (*vers Angelique.*)

Cela ne doit point vous dégoûter de mes maniéres.

PRUDENT.

Allons, mon Gendre, entrez, le soupé est tout prêt.

ARLEQUIN.

Tant mieux, car votre physionomie commençoit à m'altérer. Vous voyez que je suis ingenu. Vous voulez bien qu'avec la même ingenuité je vous demande une grace.

PRU-

PRUDENT.

Vous n'avez qu'à parler.

ARLEQUIN.

Prêtez-moy votre fille pour un moment.

PRUDENT.

Comment donc,

ARLEQUIN.

Et ouy, c'est que je veux luy faire present de quelques petits bijoux, & afin qu'elle les choisisse à sa fantaisie, je vais la faire mener chez l'Orphévre dans ma Chaise.

PRUDENT.

Oh, pour cela; je le veux bien. Allez avec Monsieur, ma fille, allez.

ARLEQUIN (*ouvrant la Chaise.*)

Entrez Mademoiselle. Pour moy, je m'en vais toûjours devant. Adieu, Beaupere. Ah, ah! (*Il rit*) Quel Nigaud! Ah, ah! (*Il s'enva.*)

PRUDENT.

Ouais! il me semble que Monsieur de Pommenville rioit en s'en allant. Ne seroit ce point icy quelque tour de Maître Gonin? Voyons. (*aux Porteurs*) Attendez un peu, vous autres, je veux dire un mot à ma fille avant qu'elle parte.

UN PORTEUR.

A moins que mon Maître ne soit-là, Monsieur, je n'ouvre ma Chaise à personne.

PRUDENT.

Faquin, je te la feray bien ouvrir de force. Hola, quelqu'un de mes gens? Pierrot, Maître Jacques, Picard, assommez-moy ces Coquins de Porteurs.

(*Les Domestiques de Prudent sortent armez de Broches, de Ballais, de Pelles, de Pincettes, & autres choses semblables. La Chaise à Porteurs s'ouvre, & represente une Forteresse, d'où après avoir tiré des Grenades sur les Domestiques de Prudent, on fait une sortie, & on les chasse à coups de bâton.*)

SCENE VIII.

Le Théâtre represente le Jardin du Prince.

COLOMBINE, LE PRINCE, ARLEQUIN (*en Magicien qui survient.*)

COLOMBINE (*seule.*)

JE suis étonnée du peu de diligence de Mezzetin. Il m'avoit promis de me tirer dans peu des mains du Prince. Mais helas ! le voicy.

LE PRINCE.

Enfin, Madame, me voila débarassé de mes fâcheux, & je viens auprès de vous expier un crime dont mon cœur n'a déja que trop souffert. Comptez, Madame, que ce n'est pas sans violence que j'ay pû me resoudre à m'éloigner de vous.

COLOMBINE.

Il ne faut pas que l'amour vous fasse négliger le soin de vos affaires. Mais, Seigneur, j'ay une grace à vous demander.

LE PRINCE.

Vous n'avez qu'à commander, Madame.

COLOMBINE.

Permettez que je vous quitte.

LE PRINCE.

Permettre que vous me quittiez ? Ah, Madame, demandez moy une autre chose que celle-là.

COLOMBINE (*d'un ton ferme.*)

Et que prétendez-vous encore ?

LE PRINCE.

Vous voir, vous aimer, & vous le dire à tous momens.

COLOMBINE.

Vous n'êtes pas encore où vous pensez, Seigneur ; j'ay des secours invisibles. (*Elle veut s'en aller.*)

LE

LE PRINCE.

Et moy, je m'opposeray à tous les secours dont vous vous flattez. (*Il la suit.*)

COLOMBINE (*se retournant.*)

Arrêtez, Seigneur, ou la mort la plus violente me délivrera de vos poursuites. (*Elle s'enfuit.*)

LE PRINCE.

Non, non, n'esperez pas...

ARLEQUIN (*en Magicien.*)

Fermati, temerario. (*Il l'empêche d'avancer.*)

LE PRINCE.

Qui es tu, toy qui prétens m'empêcher de suivre l'objet que j'aime?

ARLEQUIN.

Qui je suis? Tremblez à mon aspect. Je suis le Procureur Fiscal du Village de Pluton, & celuy qui paraphe l'honneur des Femmes *ne varietur*.

LE PRINCE.

Quand tu serois tout l'Enfer ensemble, il faut que tu perisses. (*Il met le cimeterre à la main, & luy en voulant décharger un coup sur la tête, Arlequin le touche de sa baguette, & le rend immobile.*)

ARLEQUIN (*baisant sa baguette.*)

Ah, ma chére Baguette, que je t'ay d'obligation! Sans toy j'étois fricassé. Mais il faut que je le rende témoin de ma puissance. (*Il le desenchante.*) Tiens, vois jusqu'où s'étend mon pouvoir. Je fais avancer les montagnes; (*Il frappe la terre & la montagne s'avance.*) & pour peu que tu t'obstines à me chagriner, je te feray cesser d'être homme pour tout le reste de ta vie.

LE PRINCE (*tout effrayé.*)

Ah Seigneur, puisque vous êtes si puissant, faites-moy voir ma Maitresse.

ARLEQUIN.

Volontiers. Mais auparavant renguainez; *renguenate.* (*Le Prince met le cimeterre dans le fourreau.*) A present qu'il n'y a plus rien à craindre pour moy, je

vais travailler à vous rendre heureux, en vous faisant voir l'objet que vous aimez.

LE PRINCE.

Ah, de grace, faites moy voir le feu de ses beaux yeux.

ARLEQUIN.

Ouy, vous verrez le feu de ses beaux yeux; mais il sera si loin du bassinet que la poudre n'y prendra pas. (*Il tourne autour du Prince en faisant beaucoup de postures plaisantes avec sa baguette, & après plusieurs lazzi de cette nature, il dit:*) Demon, par le pouvoir que j'ay sur toy, que cette Montagne se change en un Palais magnifique.

(*Aussi-tôt la montagne change. On voit à la place un Palais magnifique, & Prudent & Colombine à une fenêtre du Palais.*)

LE PRINCE.

Que vois-je? Ma Maitresse avec mon Gouverneur?

PRUDENT.

Ouy, Seigneur, c'est ma femme.

ARLEQUIN (*au Prince.*)

Cela est vray, & peu s'en est fallu qu'elle n'ait été la votre. Vous vouliez gouverner la femme du Gouverneur, vous!

LE PRINCE.

Quoy, Madame, Monsieur Prudent est votre Epoux?

COLOMBINE.

Ouy, Seigneur.

LE PRINCE.

Qui l'auroit cru? Je suis tout hors de moy. (*à Arlequin.*) Quel party prendre?

ARLEQUIN.

Vous consoler, ou vous pendre.

LE PRINCE.

Oh! je connois qu'il faut céder. Ouy Monsieur Prudent, vous avez triomphé. Je renonce au penchant de mon cœur, & je me rends à la vertu de Madame vo-re femme.

AR-

ARLEQUIN (*à part.*)

Voila une action qui sent bien son Etranger. Un François n'en feroit pas demeuré-là. (*haut*) Mais ce n'est pas le tout. (*à Prudent.*) Ecoutez, Bon homme, après vous avoir fait retrouver votre femme fidèle, si vous ne donnez votre fille Angelique à Leandre, je m'en vais tout à l'heure vous métamorphoser en une forme de fromage de Milan.

PRUDENT.

Je vous ay trop d'obligation pour vous refuser quelque chose. Je consens que ma fille Angelique épouse Leandre.

ARLEQUIN.

Et moy pour celebrer un si heureux jour, je m'en vais vous faire voir un échantillon de ma puissance, & vous donner un divertissement de ma façon.

(*Il frappe le Palais de sa baguette. Le Palais se change aussi-tôt en un Jardin très-agreable, & remply de jets d'eau, & de berceaux. Bacchus suivy de plusieurs Satyres, s'avance en dansant, & après qu'on a dansé.*)

BACCHUS (*chante.*)

Vive, vive le Dieu de la Tonne,
Avalons le vin qu'il nous donne.

(*Il boit, & verse du vin à tous les Satyres*)

LE CHOEUR.

Vive, vive, &c.

BACCHUS.

Enfans de Bacchus.
Ne vous plaignez plus
De mes faveurs,
Cette année a tary vos pleurs.

LE CHOEUR.

Vive, vive, &c.

BACCHUS.

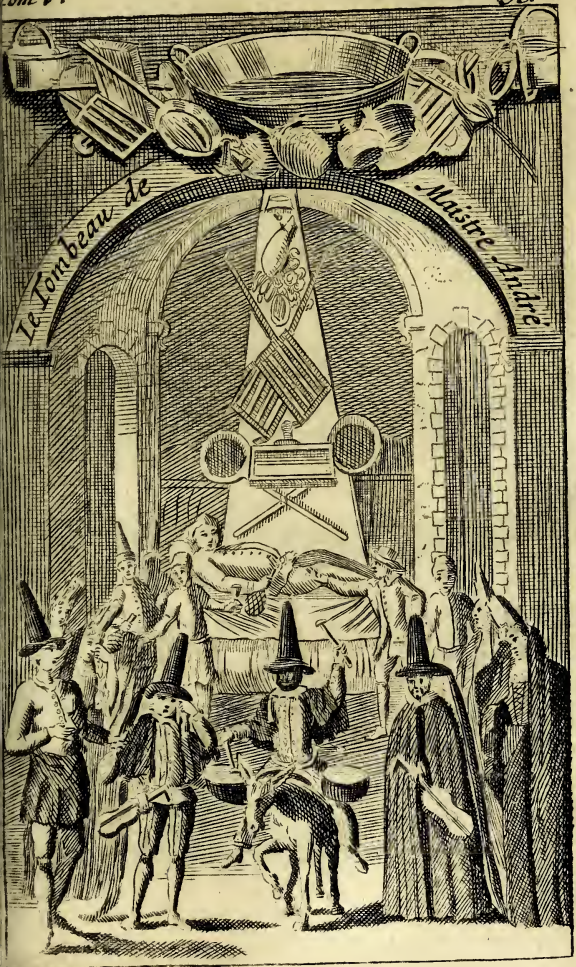
Venez tous boire à tasse pleine
De ce jus delicieux
Quand Bacchus remplit sa bedaine,

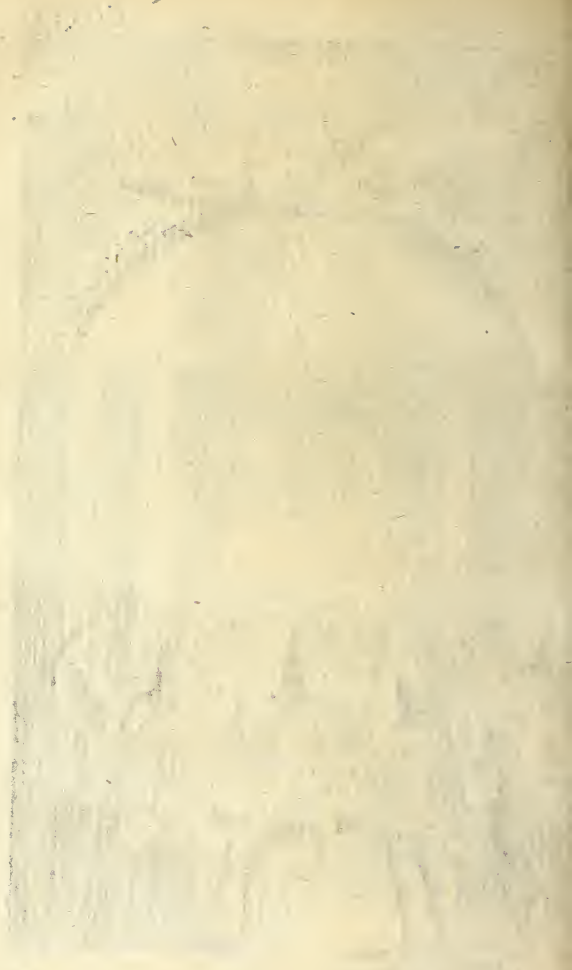
Vénus ne s'en trouve que mieux.

Il leur verse encore à boire, & ils s'en vont en chantant :)

Vive, vive le Dieu de la Tonne.
Avalons le vin qu'il nous donne.

Fin de la Comédie.


Le Tombeau de Maistre André



LE TOMBEAU DE MAITRE ANDRÉ

COMEDIE EN UN ACTE,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur de B * * * *.

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le huitiéme jour de Janvier 1695.

A C-

ACTEURS.

MAITRE ANDRE', Cabaretier. *Mezzetin.*

MARINETTE, femme de Maître André.

COLOMBINE, fille de Maître André.

PIERROT, Domestique de Maître André.

ARLEQUIN, Amant de Colombine.

SCARAMOUCHE, Soldat.

UN TAMBOUR. *Mezzetin.*

DEUX GARÇONS Cabaretiers chantans. *Octave, Leandre.*

Les suivans de la Pompe funèbre.

Le Scène est dans le Cabaret de Maître André.

LE TOMBEAU DE MAITRE ANDRÉ.

SCENE I.

MEZZETIN (*en Tambour, une bouteille à la main:* SCARAMOUCHE (*en Soldat.*)

MEZZETIN.

A La Riviére, à la Riviére, si tu as envie de t'abreuver.

SCARAMOUCHE.

Tu as beau faire, la bouteille m'appartient, & je l'auray.

MEZZETIN.

C'eſt donc quand je l'auray bue.

SCARAMOUCHE (*tirant l'épée.*)

Ah, morbleu c'eſt trop m'inſulter, L'épée à la main, Coquin?

MEZZETIN.

Je le veux bien. J'ay déja remarqué la place où je te veux donner le coup.

SCARAMOUCHE.

Et moy, ſi je te prends, avec mon doigt, je te leveray ſi haut, que tu auras plutôt peur de la faim que de la chute.

MEZZETIN.

Nous verrons. Mais il faut faire les choſes dans les for-

formes ; car il n'eſt pas ſéant de ſortir de ce monde ſans prendre congé de ce qu'on aime. Faiſons mutuellement nos adieux à la bouteille.

SCARAMOUCHE.

Soit. Je veux bien t'accorder ce délay.

MEZZETIN (*habille la bouteille de noir, & chante.*)

Digne rejetton de la Treille,
Soyez témoin de mes tranſports jaloux.
Pour ne vous perdre pas, ô Beauté ſans pareille,
Je m'expoſe aux plus rudes coups.
Ah ! ma chére Bouteille,
Votre charmant glou, glou
Nuit & jour me reveille.
Que mon ſort ſeroit doux
Si je vivois pour vous !

TOUS DEUX (*enſemble.*)

Que mon ſort ſeroit doux
Si je vivois pour vous.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, es tu prêt à preſent à te laiſſer tuer ?

MEZZETIN.

Ecoute, n'y auroit-il point moyen d'accommoder cette affaire, en buvant chacun notre moitié ; car je prevois un grand malheur ; le vainqueur ſera pendu, & le mort ne boira pas.

SCARAMOUCHE.

Ah poltron, tu as peur.

MEZZETIN.

Non pas, mais c'eſt que je raiſonne ſur les événemens. Oh, voicy Arlequin, veux-tu l'établir Juge de notre different ?

SCARAMOUCHE.

J'y conſens.

SCENE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

Bon jour nos amis, comment va la joye? Hé bien, êtes-vous toûjours altérez? Voicy un temps bien salé, n'eſt-ce pas?

MEZZETIN.

Tu viens à propos, car il faut que tu nous juges.

ARLEQUIN.

Ecoutez, vous pourrez bien aller tous deux aux Galéres, ſi je m'en mêle. Mais de quoy s'agit-il?

SCARAMOUCHE.

De juger un petit différent qui eſt entre nous.

ARLEQUIN.

Vous me prenez à propos pour vous juger, car je ſuis à jeun. De quoy eſt-il queſtion?

MEZZETIN.

D'une bouteille.

ARLEQUIN.

Et qui eſt la partie intervenante? La Colle de poiſſon, peut-être?

SCARAMOUCHE.

Non, c'eſt une Bouteille que nous avons volée.

ARLEQUIN.

Oh ſi ce n'eſt que cela, il n'y a rien de plus aiſé à décider. Je m'en vais l'avaler, & vous me verrez boire tous deux.

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas ainſi que nous l'entendons.

ARLEQUIN.

Mais qui payera les épices du Juge?

SCARAMOUCHE.

Ecoute, écoute. Je ſuis entré ce matin dans un Ca-

ba-

baret, j'ay vu la susdite Bouteille sur la table ; j'ay fait signe à Mezzetin de la prendre pendant que j'amusois la petite fille.

ARLEQUIN.

Où sont vos témoins ?

MEZZETIN.

Il n'y avoit que la Bouteille.

ARLEQUIN.

N'est-ce point quelque faux témoin ? Est-elle bien pleine, au moins ? (*Il prend la bouteille & la soulève.*)

SCARAMOUCHE.

Oh, je te la garantis sans reproche.

ARLEQUIN.

Mettez-moy donc en posture de vous juger ; il n'est pas de la bienséance qu'un Juge donne ses Audiences debout, comment dormiroit-il ?

MEZZETIN.

Tiens, assis-toy sur mon Tambour.

ARLEQUIN (*étant assis.*)

Fort bien. Or sus plaidez. Sur tout, point de supposition. Venez au fait avant que de commencer.

SCARAMOUCHE.

Je vous disois donc, Monsieur...

ARLEQUIN.

Attendez. Il me vient un scrupule. Nous disons en Justice que *testis unus*, *testis nullus*, un seul témoin ne peut agir. N'en auriez vous point quelqu'autre ? Là ? quelque grignon de pain, quelque morceau de fromage ?

MEZZETIN.

Voicy un pain de deux liards, que j'avois pris pour boire mon vin.

SCARAMOUCHE.

Et voicy un cervelas que j'avois pris dans le même dessein.

ARLEQUIN (*prenant le pain & le cervelas.*)

Oh ! votre affaire va aller bon train. Voicy deux témoins qui pourront bien nuire au premier. MEZ-

MEZZETIN.

Nous étions sortis ce matin ensemble...

ARLEQUIN.

Attendez, tournez-vous un peu, que j'interroge les témoins. (*Il boit & mange.*) Ces raisons ne sont pas méchantes. Poursuivez.

MEZZETIN.

Nous avons vu la bouteille sur la table; & à cet aspect, Monsieur...

SCARAMOUCHE.

Tu en as menty, c'est moy qui l'ay vuë.

ARLEQUIN.

Point d'injures, vous faites comme les Procureurs. Le cas est douteux, faisons le recollement des témoins? (*Il boit & mange.*) Ils parlent juste, il n'y a pas un seul article d'oublié. Je crois que vous gagnerez tous deux votre cause. (*Voyant qu'il n'y a plus de vin dans la bouteille.*) Je m'en vais juger, les témoins n'ont plus rien à dire. Paix-là, silence

Je ne suis pas de ces donneurs d'Arrêts,
Que dans le Cabinet leur dicte une Coquette.
Comme Juge sensé je mange & bois les frais
De votre burlesque Procès.
Des sottises d'autruy le Barreau fait goguette.
Ma réponse en deux mots me va justifier.
Pour vous mettre d'accord, c'est ainsi que j'ordonne:
Tenez, prenez le verre, & vous, prenez l'osier.
Adieu, jusqu'au revoir; la bouteille étoit bonne.

MEZZETIN.

Et j'en reçois le prix, je l'ay bien mérité! (*Rappellant Arlequin qui s'en va.*) Monsieur, Monsieur, l'on a corrompu mes témoins, faites que je leur parle.

ARLEQUIN.

Venez dans deux heures, je vous les feray voir tout corrompus. (*Il s'en va.*)

(*Mezzetin & Scaramouche disent qu'il faut penser à l'Enterrement de Maître André. Ils concertent entr'eux*

de

de marier Scaramouche avec sa veuve, & Arlequin avec Colombine sa fille. Scaramouche dit à Mezzetin qu'il est en peine de luy trouver une fille pour le marier. Mezzetin dit qu'étant amis, il y auroit assez de ces deux femmes pour tous trois, Ils s'en vont après cette Scêne, qui se fait de caprice.)

SCENE III.

(Le Théâtre represente une Chambre dont on détache la tapisserie, avec plusieurs hardes qu'on met par monceaux sur une table.)

MARINETTE, PIERROT.

MARINETTE (*pleurant.*)

AH, ah, ah! je n'en puis plus.

PIERROT.

Ne criez donc pas si haut, vous étourdirez ce pauvre Mort.

MARINETTE.

Puis-je modérer ma douleur! Le pauvre homme! Nous étions bien nez l'un pour l'autre. Il n'a jamais dit ouy à ce que je luy demandois, & j'ay toûjours dit non à ce qu'il vouloit que je fisse. Ah, Pierrot, je luy ay bien dit qu'il se creveroit à force de boire!

PIERROT.

Bon, bon! se créveroit! vous vous moquez. Buvant toûjours de la même façon, n'étoit-ce pas vivre de regime?

MARINETTE.

Perdre un Mary à la fleur de mon âge? car je n'ay que trente ans, tu le sçais bien.

PIERROT.

Oh, sans mettre la main au feu, cela est vray. Il y a plus de dix ans que je vous l'ay entendu dire.

MA-

MARINETTE.

Je n'auray plus le plaisir de le mettre au lit comme je faisois, quand il revenoit à la maison tout yvre & tout crotté. Pour cela, il n'étoit point incommode quand il avoit bu.

PIERROT.

C'étoit l'homme du monde qui rottoit le plus discretement.

MARINETTE.

Mais, mon pauvre Pierrot, as-tu pris soin de songer à nos petites affaires?

PIERROT.

J'ay déja mis à l'écart toute la vaisselle d'argent, & une partie du linge. Je suis expéditif dans des affaires de pareille conséquence. Il faut prendre garde que votre fille ne s'en aille le dire à personne, c'est une petite créature bien remuante.

MARINETTE.

Tu as raison, Pierrot. Mais si nous consultions un Notaire, je crois qu'avec les lumiéres qu'il nous donneroit, il nous ôteroit tout scrupule.

PIERROT.

Bon? je suis plus d'à moitié Notaire, car j'ay le cœur dur & sans foy. Il faut que vous fassiez passer les trois quarts du bien de votre Défunt, & ce qu'il y a de meilleur chez vous, pour vos bijoux de nôce, c'est bien assez de laisser à votre fille aînée le bouchon; la maison est déja bien achalandée.

MARINETTE.

Je suivray ton avis, Pierrot, car tu es homme d'esprit.

PIERROT.

On voit bien que vous ne sçavez encore ce que c'est que d'être veuve.

MARINETTE.

Ouy, j'y suis résolue; je détourneray adroitement tout ce qu'il y aura de meilleur.

PIER-

PIERROT.

Cela sera d'un grand soulagement pour le Tuteur, que vous choisirez après à votre fantaisie. Mais que nous veut votre fille Colombine ?

MARINETTE.

Helas ! Ne sçauroit elle nous laisser pleurer à notre aise ?

SCENE IV.

COLOMBINE, MARINETTE, PIERROT.

COLOMBINE (*toute effrayée.*)

AH, ma Mere, ma Mere !

MARINETTE.

Qu'avez-vous donc, ma fille ?

COLOMBINE.

Ah, ma Mere ! je crois que mon Pere remue. Venez voir.

PIERROT.

Oh, je vous le garantis mort. Il a laissé du vin dans son verre.

MARINETTE.

Helas ! seroit-il bien vray ? Le pauvre homme ! Pierrot, qu'en crois-tu ?

PIERROT.

Bon ! Est-ce qu'on attrape le monde comme cela ? Puisqu'il a fait la figure de mourir, il faut qu'il achève de bonne grace.

COLOMBINE (*à Marinette.*)

Vous avez bien peu d'empressement d'aller vérifier l'esperance que j'ay de voir revivre mon Pere !

MARINETTE.

Voyez, voyez ce qu'elle veut dire ! Mon cher Mary ! .... Pierrot, as-tu songé à la Tapisserie qui est dans la chambre ? hem ? Ah ! ah ! (*Elle pleure.*)

PIER-

PIERROT.

Hé, là là, ne vous affligez pas tant, il ne restera pas une toile d'araignée. (*Vers Colombine.*) Oh! que cela est vilain, de vouloir faire revivre les gens qui sont morts!

COLOMBINE.

Mais il me semble que tout est en desordre icy. De quoy t'avises tu Pierrot, de détendre la tapisserie?

PIERROT.

C'est que nous sommes si affligez, votre Mere & moy, que nous ne sçavons ce que nous faisons.

MARINETTE.

Ouy, Pierrot a raison.

COLOMBINE.

Mais, si un Notaire venoit pour faire au moins un Inventaire?

PIERROT.

Bon, bon! pourquoy depenser de l'argent? Laissez moy faire; je m'en vais apprendre à lire, & je vous inventoriseray après tout cela par cœur.

COLOMBINE (*à Marinette.*)

Mais allez voir au moins, si je me suis trompée. Je gagerois que mon Pere n'est pas mort.

PIERROT (*à Marinette.*)

Hé bien contentons donc votre fille, allons voir si le mort est en vie.

MARINETTE.

Allons donc. (*Pierrot & Marinette rentrent.*)

COLOMBINE (*seule.*)

Malheureuse que je suis, où sera mon recours? Je n'ay personne dans mes intérêts; on me vole, on me pille, ils sont tous d'intelligence pour me ruiner. Ouy, dans le desespoir où je suis, si je trouvois quelque honnête homme qui voulût m'enlever, je le suivrois de bon cœur. Mais que vois-je? C'est Arlequin, le meilleur amy de défunt mon pauvre Pere. Ma douleur se réveille à son aspect.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*habillé à la Romaine,*) *à part.*

JE me suis habillé en Héros, pour consoler ma Maitresse avec plus d'énergie.

COLOMBINE.

Seigneur, mon Pere est mort, je l'ay vû ce matin
Tomber en expirant sur un verre de vin;
Ce vin dont il emplit luy-même ses fûtailles,
Ce vin qui tant de fois abreuva ses entrailles,
Ce vin qui de couroux fume encore aujourd'huy,
De voir qu'il est tiré pour d'autres que pour lui;
Qu'au milieu du repas une main indiscrète
N'eût osé sans l'aigrir répandre sur l'assiette;
Ce vin, dis-je, l'objet de ses plus chers desirs,
Vient d'être le témoin de ses derniers soupirs.
Excusez ma douleur à ce recit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

ARLEQUIN.

Ma Chere, l'eusses tu dit?

COLOMBINE.

Arlequin, l'eusses-tu cru?
Qu'il fût mort, le pauvre homme, aussi-tôt qu'il eût bû?
Le Ciel n'a pas voulu qu'il vêcût davantage.
Si le pauvre homme encor n'avoit fait ce voyage
Qu'après avoir pour moy fait le choix d'un Epoux,
Je trouverois mes maux moins cuisans & plus doux.

ARLEQUIN.

En cela le bon homme a manqué, je l'avoue.
Mais quoy! de nos desirs la fortune se joue.
La chose est plus touchante alors que l'on est deux.
Chacun y met du sien pour se consoler mieux.

CO-

COLOMBINE.

Non, ne m'en parlez pas, être fille à mon âge,
Parmy tant de douleurs c'eſt un triſte appanage.
L'année eſt, je vous jure, ingrate en épouſeurs.

ARLEQUIN.

C'eſt une marchandiſe un peu rare; & d'ailleurs
Vous ne ſçavez que trop qu'en ce ſiécle de pierre,
De dix filles qu'on voit neuf ſont ſur la litiére.
Elles cedent d'avance au fumet d'un Amant.
La fille eſt un metal qui s'allie aiſément:
Et quand au lieu de bled, la ſaiſon plus féconde
Eût d'hommes tout exprès ravitaillé le monde,
Pas une, nonobſtant la diſette de pain,
Avec un tel renfort ne fût morte de faim.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, laiſſons là toutes ces malheureuſes.
Pour moy, j'ay des raiſons qui ſont bien plus fâcheuſes.
Je perds un Pere, helas! qui m'aimoit tendrement.
Mais ma Mere aujourd'huy me vole impunément
Unie avec Pierrot, qui n'eſt qu'un rien qui vaille,
Ils veulent me réduire à coucher ſur la paille.

ARLEQUIN.

Sur la paille; Ou mes yeux ne s'y connoiſſent pas,
Ou vous méritez bien ſans doute un matelas.
Enfin ſans barguigner, ny faire la revêche;
Permettez avec moy que l'Hymen vous depêche.
De vos yeux fulminans mon poitrail riſſolé,
D'un feu gregeois pour vous eſt à demy brûlé.
C'en eſt fait, les fripons m'en donnent pour mon compte.
Au plus fin Cotignac vos levres feroient honte.

COLOMBINE.

Qu'entens-je? Quoy? mon Pere à peine a clos les yeux,
Que vous me propoſez de nous unir tous deux?
Il ſemble à tout moment encor que tout l'altére.

Je crois le voir armé de ce funeſte Verre,
Dont le vin trahiſſant ſa ſoif & ſon eſpoir,
Répandu ſur la nappe a dicté mon devoir,
Puis-je, dans ma douleur, aux nœuds du mariage
Aſſujettir l'amour qui pour moy vous engage?
Vous me percez le cœur, & dorez le couteau.

ARLEQUIN.

Va, je ſuis ton Amant, & non pas ton Bourreau.
Prens deux jours, ſi tu veux, pour eſſuyer tes larmes.

COLOMBINE.

La vengeance en ce cas pour moy ſeule a des charmes;
Et pour faire enrager ma Mere en cet état,
Je t'épouſe, pourvû que ce ſoit ſans éclat.

ARLEQUIN.

La clauſe en eſt touchante, & bien conſiderée,
Mérite entre nous deux d'être un peu digérée.
Seul dans mon Cabinet je vais la conſulter.
Adieu, pour un moment il nous faut écarter.

COLOMBINE.

Après un traitement ſi rude & ſi funeſte,
L'eſpoir de la vengeance eſt le ſeul qui me reſte.

SCENE VI.

MARINETTE, ARLEQUIN.

MARINETTE (*ſeule.*)

JE viens de donner ordre à preſque toutes mes affaires. Mais voicy quelqu'un, pleurons. (*Elle pleure.*)

ARLEQUIN (*dans ſon habit.*)

Ah Madame! que j'ay de joye de vous voir pleurer! Qu'il vous ſied bien ce mouchoir! & que vous feriez une belle action & rare de vous pendre de regret, après la perte que vous venez de faire!

MARINETTE.

Effectivement, Monſieur, j'ay perdu un honnête homme.

A R-

ARLEQUIN.

C'étoit l'escarboucle des Maris, & vous ayant épousée, l'on peut dire que c'étoit une perle dans du fumier, & un diamant enchassé dans du plomb.

MARINETTE.

Que la justice que vous luy rendez me fait de plaisir dans mon affliction !

ARLEQUIN.

Comme je sçais qu'une Veuve est une compôte de douleur, qui à force de se consumer au feu de la mélancolie, devient toute en bouillie...

MARINETTE.

Que vos expressions sont touchantes !

ARLEQUIN.

De même une fille est une allumette qui s'enflamme par les deux bouts quand on ne la marie pas.

MARINETTE.

Hé bien, Monsieur, que voulez-vous dire par là ?

ARLEQUIN.

Je veux dire, Madame, que je vous offre une façon de Mary pour Mademoiselle votre fille Colombine.

MARINETTE.

Quoy ? vous avez la hardiesse de parler de mariage dans une maison toute remplie de deuil ?

ARLEQUIN.

Croyez-moy, ne perdez pas l'occasion. Les filles sont d'un pauvre débit dans le temps où nous sommes ; les hommes deviennent plus rares que jamais, & je connois maintes femmes qui s'estimeroient bienheureuses d'être reçues à y mettre l'enchére.

MARINETTE (*en colére.*)

Vous êtes un insolent, de demander ma fille lors que je suis à marier !

ARLEQUIN.

La pauvre femme !

MARINETTE.

Vous êtes un étourdy & un mal-avisé.

ARLEQUIN.

D'accord.

MARINETTE (*pleurant.*)

Si mon pauvre Mary sçavoit cela, fripon!

ARLEQUIN.

Ne luy en dites rien, je vous prie; j'aime mieux vous épouser.

MARINETTE (*s'adoucissant.*)

Vous m'avez mis bien en colére.

ARLEQUIN.

Je vous en demande pardon. J'aime autant épouser la mere que la fille. Mais dites-moy, votre mary ne vous a-t-il pas laissé quelque argent, quelque rente sur l'Hôtel de Ville? quelque petite gueuserie comme cela?

MARINETTE.

Je vais vous faire apporter le Testament, & vous verrez si une femme comme moy n'est pas de l'argent comptant. (*à Colombine*) Petite Fille, apportez-moy ce papier?

ARLEQUIN.

Oh, cela étant, je vous consoleray gayement.

SCENE VII.

COLOMBINE, MARINETTE, PIERROT, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

COLOMBINE.

TEnez, ma Mere, voila le papier que vous me demandez; voulez-vous que je le lise?

MARINETTE.

Non, donnez le à Monsieur.

SCARAMOUCHE.

Qu'est-ce que cela?

AR-

ARLEQUIN.

Le Testament du pauvre Maître André.

SCARAMOUCHE.

Donnez-le moy, je m'en vais le lire.

ARLEQUIN.

Ce seroit un Testament énigmatique, car si tu le lisois, on n'y entendroit rien.

PIERROT.

Pour moy, je le lirois bien; Mais Maître André ne sçavoit pas assez bien l'Ortographe.

MARINETTE.

Oh, Monsieur, de grace, donnez-vous la peine de nous en faire la lecture.

ARLEQUIN (*lit.*)

Testament fait en faveur des Hoirs masculins, feminins, & neutres, de Maître André leur Pere putatif, substantif & adjectif.

PRIMO.

Je laisse cette maison à qui elle appartient.

PIERROT.

Il étoit le plus libéral homme du monde, il n'avoit rien à luy.

ARLEQUIN (*lit.*)

Pour toute funeraille,
Au lieu d'un superbe Tombeau,
Je ne veux qu'un simple Tonneau.
Qui soit à peu près de ma taille.

MARINETTE.

Il n'avoit point de vanité, il fuyoit toûjours la dépense.

PIERROT.

Oh! il y avoit long temps que le pauvre homme travailloit à sa fosse, il en tiroit plus de vingt bouteilles de vin par jour.

ARLEQUIN (*lit.*)

Sans le secours d'aucun Huissier,
Je veux que mon Testament vaille.

Mon ventre ayant été toûjours une futaille,
Je le laisse à mon Tonnelier.

PIERROT.

Oh! il étoit bon amy, il n'y avoit rien à perdre avec luy.

ARLEQUIN (*lit.*)

Ma femme ne fut pas vestale....

MARINETTE.

Qu'allez-vous lire là?

ARLEQUIN.

Ce sont ses derniéres volontez.

MARINETTE.

Ce ne sont que des sottises.

COLOMBINE.

Hé, ma Mere, puis qu'il vous les pardonne, laissez-le lire.

ARLEQUIN (*lit.*)

Ma femme ne fut pas Vestale.
Je luy pardonne toutefois
D'avoir avec certain Grivois
Ecorné la foy conjugale.
Seulement d'une chose il faut que je me plaigne.
C'est qu'avec trop d'éclat elle a mis sur mon front,
Le Bois de Cerf d'un pied de long,
Que j'avois pris dans mon Enseigne.

ARLEQUIN.

Ah, j'entens, j'entens. Il étoit l'enseigne & le Cabaret. (*il continue de lire.*)

Je luy donne permission
De faire un second mariage;
Car de vouloir tenir jeune femme en veuvage,
C'est vouloir hors de l'eau faire vivre un poisson.
Je luy laisse pour heritage,
Outre le soin de ma maison,
Mes meubles qu'elle usoit (par son mauvais ménage)
De plus d'une façon.
Ma Fille pour sa portion,

Aura

Aura la Boutique en partage,
Et ſera valoir le Bouchon.

COLOMBINE.

Oh, mon Pere m'a toûjours aimée tendrement, & ſçavoit bien ce qu'il me faloit.

ARLEQUIN (*à Marinette.*)

Mais, Madame, ſur tous ces legs-là je ne trouverois pas de la moutarde pour des ſauciſſes.

MARINETTE.

Voyez le reſte, Monſieur.

ARLEQUIN.

Ce ſera pour une autre fois, allons-nous en aux Funerailles.

SCENE VIII.

ON ouvre le fond du Théâtre. Tous les Acteurs de la Comédie y ſont. Maître André paroît couché ſur ſon tombeau, tenant une bouteille d'une main, & un verre à moitié plein de l'autre. Un tonneau fait la baſe du mauſolée, qui eſt compoſé de tous les utenſiles de Cuiſine & de Cabaret. Le Deuil marche deux à deux, ſçavoir deux Trompettes, une Guitarre & un Violon. Arlequin en deuil ſur un ane, frapant ſur deux Tymballes; la Femme de Maître André, ſa Fille, deux petits Garçons, deux petites Filles, & tous les Garçons du Cabaret en deuil. Tous paſſent devant le Mauſolée, & ſe rangent ſur les deux côtez du Théâtre. Les Violons jouent un air convenable au ſujet, & un des Garçons du Cabaret s'avance au milieu, & chante les paroles ſuivantes.)

La Parque a fermé pour jamais
Ce Goſier friand de bons mets.
Et dont Bachus tiroit toute ſa gloire.
Pour pleurer dignement ce Beuveur merveilleux,
Mes Amis, voulez-vous m'en croire?
Beuvons, beuvons à qui mieux mieux.

Juſqu'à ce que le vin nous ſorte par les yeux ;
Ce ſeront-là des pleurs dignes de ſa mémoire.

LE CHOEUR.

Maître André, c'eſt à vous
Que nous beuvons tous.

LE GARÇON DE CABARET.

Diogène à Maître André
Peut ſans honte être comparé.
L'un comme un ſage Philoſophe,
Dans un tonneau finit ſon ſort.
L'autre, comme un Beuveur, voulut après ſa mort
Etre doublé de même étoffe.

LE CHOEUR.

Maître André, c'eſt à vous
Que nous beuvons tous.

Pendant que les Violons jouent, Maître André ſe réveille.

MAITRE ANDRE' (*en chantant.*)

A boire, à boire, à boire ?

ARLEQUIN (*chante.*)

Je vais répondre à votre impatience ;
Mânes plaintifs, ceſſez de murmurer.

MARINETTE.

Ah, mon cher Mary, tu n'es donc pas mort ?

LES ENFANS.

Ah, mon cher Papa, mon cher Papa, mon cher Papa !

MAITRE ANDRE', (*après être deſcendu de deſſus le Tonneau, chante les paroles ſuivantes, & tous les Acteurs ayant chacun une bouteille & un verre à la main, font toutes les poſtures marquées par la chanſon.*)

Sus, ſus, qu'on ſe réveille ;
Courons tous au buffet.
D'une main prenez la bouteille,
Et de l'autre un verre bien net.

Haut

Haut le coude. Verſez.
Portez le vin au nez.
Admirez ſa couleur vermeille.
Trinquez, choquez;
Béniſſez le Dieu de la Treille.
Ouvrez la bouche, ſablez;
Rubis ſur l'ongle; humez la goute.
Reverſez dans vos gobelets,
Et preparez au vin une nouvelle route,
Par un doux concert de hoquets.
Au fond de notre ventre,
Comme dans ſon vray centre,
Faiſons couler cet agréable jus.
Qu'il eſt doux de faire la guerre
Avec la bouteille & le verre!
Les Vainqueurs comme les Vaincus
Egalement ſont mis par terre.
Qu'il eſt doux de faire la guerre
Avec la bouteille & le verre!

ARLEQUIN (*au Parterre, en chantant.*)

Qu'il eſt doux de vous faire rire,
Quand vous apportez de quoy frire!
Votre argent, tout des plus comptans,
Va groſſir notre Tirelire.
Qu'il eſt doux de vous faire rire,
Quand vous apportez de quoy frire!

Fin de la Comédie.

Attendez moi sous l'orme.

ATTENDEZ-MOY SOUS L'ORME.

COMEDIE EN UN ACTE,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur du F * * *,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le trentiéme jour de Janvier 1695.

ACTEURS.

LE FERMIER, Payſan, Pere de Jacqueline. *Cinthio.*

JACQUELINE, Fille du Fermier. *Marinette.*

PIERROT, Amant de Jacqueline.

COLOMBINE, Payſanne.

OCTAVE, Berger.

UNE NOURRICE. *Colombine.*

ARLEQUIN, Gardien de l'Orme.

SCARAMOUCHE.

MEZZETIN.

La Scène eſt dans un Village.

ATTENDEZ-MOY SOUS L'ORME.

SCENE I.

ARLEQUIN (*seul.*)

IL y a quelquefois plus de danger qu'on ne penſe à épouſer une Agnès. Si on luy demande : Voulez-vous venir vous promener ; Elle répond : Ouy dea, Monſieur. Voulez-vous que j'aille vous voir ? Ouy dea, Monſieur Voulez-vous que je vous baiſe la main ? Ouy dea, Monſieur, cela n'eſt pas de refus. Voulez-vous que je vous.... Ouy dea, Monſieur... Et toûjours ainſi de bon accord... Mais à qui en veut cette fille-là ?

SCENE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*à part.*)

IL faut qu'elle ſoit Pariſienne, car elle entend fort bien à tournevirer un homme. Jamais Nimphe des Thuilleries ne fit mieux le manége au clair de la Lune. Elle eſt ſans doute amoureuſe de moy. Il faut luy laiſſer faire toutes les avances, c'eſt la mode.

COLOMBINE.

COLOMBINE (*fait une révérence à droit.*)

ARLEQUIN (*chantant, ſans regarder Colombine.*)

La, la, la.

(*Colombine fait une révérence à gauche & Arlequin ſe met à ſiffler.*)

CO-

COLOMBINE (*à part.*)

Je vois bien qu'on ne s'attire que du mépris en se jettant à la tête des hommes. Je vais faire la fiére.

ARLEQUIN (*à part.*)

Seroit-elle assez sotte pour se rebuter ? Je ne seray pas assez nigaud pour la laisser aller. (*Haut*) Madame, pourroit-on ... Quel temps fait-il aujourd'huy? Ne sçavez-vous point quelle heure il est ?

COLOMBINE.

Ma Montre n'est pas montée.

ARLEQUIN.

Les femmes sont des horloges charmantes, qui marquent quelquefois l'heure du Berger.

COLOMBINE.

Cette heure-là ne sonnera pas si tôt pour vous.

ARLEQUIN.

Si j'étois assez heureux, pour que .... l'ombre .... du cadran .... au soleil de vos beaux yeux ....

COLOMBINE.

Je ne suis qu'un cadran à la lune. (*Levant sa coëffe.*) Tréve de galimathias, il y a long-temps que nous nous connoissons.

ARLEQUIN.

En effet, j'ay quelque idée de ce visage là. N'avons nous pas étudié ensemble ?

COLOMBINE.

Ouy, nous avons servi à Paris.

ARLEQUIN.

Paix, paix, ne parlons pas de servir. Je passe dans ce Village-cy pour un homme de conséquence.

COLOMBINE.

Je sçay que tu es gardien de l'Orme de Lucréce, & j'ay voulu refaire connoissance avec toy, afin que tu me rende un service.

ARLEQUIN.

Volontiers, pourvu que tu ne me parles point de l'ancienne connoissance.

COLOMBINE.

Connois-tu dans ce Village-cy un certain Pierrot ?

ARLEQUIN.

Helas ! ce Pierrot-la m'enlève aujourd'huy toutes mes esperances ; il épouse une certaine Jacqueline...

COLOMBINE.

Je vois bien que nos intérêts sont communs. Je voudrois bien épouser ce Pierrot, tu veux épouser Jacqueline. Travaillons de concert à rompre leur mariage.

ARLEQUIN.

C'est à quoy je rêvois tout à l'heure.

COLOMBINE.

Pierrot m'a aimée.

ARLEQUIN.

Et moy, j'aime Jacqueline.

COLOMBINE.

Voicy un moyen que j'avois imaginé pour rompre ce mariage. Pierrot veut que Jacqueline vienne sous l'Orme de Lucrèce pour éprouver sa sagesse. C'est sous cet Orme que je l'attens. Voicy Pierrot avec le Pere de Jacqueline.

ARLEQUIN.

Je vois préparer la cérémonie de l'Orme.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

PIERROT, LE FERMIER, COLOMBINE.

PIERROT (*au Fermier.*)

JE vous dis que je suis obstiné comme un vieux Médecin.

LE FERMIER (*à Pierrot.*)

Mais vous n'êtes pas raisonnable. Tenez, voila Colombine qui nous jugera.

PIER-

PIERROT.

Je le veux bien. Mais non, je ne le veux pas : car j'ay visé autrefois à l'épouser, & une fille a toûjours de la rancune contre ceux qui commencent & qui n'achevent pas.

COLOMBINE (*à Pierrot.*)

Non, non, va, je prendray ton party.

PIERROT.

Je te demande excuse de t'avoir comme ça quittée pour Jacqueline. Mais ne te mets pas en peine ; va, je t'épouseray une autre fois.

COLOMBINE.

Ouy, ouy, cela se trouvera dans l'occasion.

LE FERMIER.

Colombine, tu vas juger si Pierrot n'a pas tort de vouloir obliger ma fille de venir sous l'Orme prouver sa sagesse. C'est une petite fille qu'on a toûjours gardée sous la clef.

COLOMBINE.

Cela n'y fait rien. N'y a-t-il pas des passepartout ?

LE FERMIER.

Feue ma femme l'a toûjours gardée avec une application très grande.

COLOMBINE.

Votre femme peut avoir eu de ces distractions qui font que la gardienne a bien de la peine à se garder soy-même.

LE FERMIER.

Oh ? ma femme étoit surveillante, & jamais chien à berger n'a mieux gardé sa brebis.

PIERROT.

Ouy, quand le chien s'amuse à ronger un os, le loup a bien-tôt pris la brebis au colet.

LE FERMIER.

Bagatelle ! ma femme couvoit sa fille des yeux.

COLOMBINE.

Ce ne seroit pas le premier œuf couvé qu'on auroit vu

vu éclore. (*à Pierrot.*) C'a, Pierrot, tu vois bien comme je prens ton party ?

LE FERMIER (*à Pierrot.*)

Mais si vous êtes si soupçonneux, pourquoy vous mariez-vous ?

PIERROT.

Tout çà & rien, c'est tout un. Puisque nous avons icy un Orme pour éprouver la vertu des filles, je ne veux me marier qu'à l'épreuve. Je veux que Jaqueline vienne sous l'Orme, & je vais dire à Arlequin qu'il prepare la Cérémonie.

SCENE IV.

COLOMBINE, LE FERMIER.

COLOMBINE.

VOila un homme bien obstiné ! Mais aussi, pourquoy ne voulez vous pas que Jacqueline fasse ses preuves de sagesse ? Est-ce que ses titres sont falsifiez?

LE FERMIER.

C'est qu'elle va s'attirer la haine de toutes les filles du village, si elle veut paroître plus sage qu'elles Mais toy qui parles ; pourquoy n'as-tu pas voulu risquer d'entrer dans l'Orme ! C'est une petite cérémonie bien drôle. L'Orme s'ouvre, une fille s'assit dedans bien à son aise.

COLOMBINE.

Ouy, mais on dit que pour la moindre petite chose l'Orme se referme sur une fille & l'étouffe. Cela fait trembler.

LE FERMIER.

Mais il ne t'est jamais rien arrivé ?

COLOMBINE.

Non pas que je sçache. Mais il y a des momens où une fille se perd de vûe soy-même. Et qui peut être seur de n'être pas dans le cas de l'Orme ? Cela étant je vous conseille de ne point exposer votre fille, que je ne

ne l'aye examinée. Allez-vous en me la querir, & je vous diray en conscience si elle doit risquer l'épreuve.

LE FERMIER.

Je suis seur d'elle; mais pour te contenter, je vais te la faire venir. (*Il sort.*)

COLOMBINE (*seule.*)

Jaqueline est une grande niaise, bête & sotte. Je la feray donner dans le paneau; je l'empêcheray d'entrer dans l'Orme; Pierrot ne voudra plus l'épouser; il m'épousera, & Arlequin épousera Jaqueline.

SCENE V.

LE FERMIER, COLOMBINE, JAQUELINE.

LE FERMIER.

Ca, ma fille, répondez, à tout ce que Colombine vous demandera; & sur tout ne lui cachez rien, il y va de votre vie. (*Ils s'en va.*)

COLOMBINE.

C'a, ma grosse fille, lequel estimez-vous le plus de ce vilain Pierrot, ou de ce joly Arlequin, qui va quelquefois chanter sous vos fenêtres?

JAQUELINE.

Je disois hier à mon Pere qu'il me sembloit que j'aimois mieux Arlequin: mais il me soutient luy, que c'est Pierrot que j'aime le mieux, & qu'il faut que je l'épouse. Dame! mon Pere se connoît mieux à ça qu'une fille.

COLOMBINE.

Ouy? Et voulez-vous que je vous apprenne à vous y connoître aussi-bien que les Peres?

JAQUELINE.

Ah, que tu me feras plaisir!

COLOMBINE.

Voicy le secret. Imaginez-vous que Pierrot est là d'un

d'un côté, & Arlequin de l'autre, & que votre Pere vous dit: Jaqueline, l'un de ces deux hommes-là sera votre mary, allez l'embrasser. Celuy auquel vous irez d'abord, c'est celuy que vous aimez le mieux, à coup seur.

JAQUELINE.

Oh vraiment, c'est donc Arlequin que j'aime, car j'irois l'embrasser aussi-tôt.

COLOMBINE.

Hé bien, puisque vous aimez Arlequin, voicy le secret de l'épouser. Pierrot veut que vous alliez sous l'Orme. Refusez-luy d'y aller. Pierrot ne voudra plus de vous, & Arlequin vous épousera.

JAQUELINE.

Ouy dea, mais tout le monde croira que je ne suis pas sage, & mon pere dit que quand une fille passe pour ça, tout le monde la fuit. Il dit que c'est une chose horrible; il dit....

COLOMBINE.

Oh, il dit, il dit! Je vois bien que vous n'avez pas vû le monde.

JAQUELINE.

Oh, Dame! je suis sage, mon pere me l'a dit, & je veux aller dans l'Orme.

COLOMBINE (*à part.*)

Je vois bien qu'il faut changer de batterie. (*Haut.*) Hé bien, allez sous l'Orme. A la bonne heure. Allez vous faire haïr de toutes vos compagnes, allez vous faire étouffer par l'Orme.

JAQUELINE.

L'Orme n'étouffe pas les filles sages.

COLOMBINE.

Mais êtes-vous bien assurée de l'être.

JAQUELINE.

Vraiment ouy. Demandez à mon Pere.

COLOMBINE.

Sçavez-vous ce que c'est que d'être sage?

JA-

JAQUELINE.

Etre sage, c'est.... c'est.... Mais, est-ce qu'on ne peut pas l'être sans sçavoir ce que c'est ?

COLOMBINE.

Non. Je parie que votre Mere ne vous l'a jamais dit. Je vais vous l'apprendre, moy. Il n'y a qu'une maniére de conserver son honneur ; mais il y a plusieurs manieres de le perdre. Prémierement. N'avez-vous, jamais vu le loup ! (*à part.*) Il faut trouver quelque tour d'Eloquence pour luy faire accroire qu'elle n'est pas sage.

JAQUELINE.

Vraiment non ; j'en serois morte de peur.

COLOMBINE (*à part.*)

Ce n'est pas cela. (*haut*) N'avez-vous point vu... n'avez-vous jamais vu des feuilles à l'envers ?

JAQUELINE.

Je ne vais point au Bois de peur des Cousins.

COLOMBINE (*à part.*)

Je n'y suis pas. (*haut*) N'auriez-vous jamais laissé manger au chat quelque petit fromage ?

JAQUELINE.

Hé mais, est-ce que cela empêche qu'une fille soit sage.

COLOMBINE.

Si cela en empêche !

JAQUELINE.

Oh Dame !

COLOMBINE.

Et comment ce malheur là vous est-il arrivé ?

JAQUELINE.

Un jour, je tenois un petit fromage à la crême. Le chat vint....

COLOMBINE.

L'action est horrible. Après ?

JAQUELINE.

Je voulois battre le chat. Mais il étoit si furieux....

CO-

COLOMBINE.

Ah, malheureuse ? Hé bien ?

JAQUELINE.

Je laissay aller le fromage, & puis je m'enfuis.

COLOMBINE.

Il étoit bien temps ! N'avez-vous point de honte !

JAQUELINE.

Toy, Colombine à ma place, tu en aurois fait tout de même.

COLOMBINE.

Et vous êtes assez temeraire pour vous exposer à venir sous l'Orme ?

JAQUELINE.

Mais, Colombine....

COLOMBINE.

Allez, l'Orme vous étouffera.

JAQUELINE.

Oh, je n'iray pas. Que je suis malheureuse !

COLOMBINE.

J'entens ouvrir la Caverne. Gardez vous bien d'entrer dans l'Orme.

SCENE VI.

(*On ouvre la Caverne, du fond de laquelle paroît l'Orme de Lucrèce, avec plusieurs Tombeaux.*)

PIERROT, JAQUELINE, ARLEQUIN.

PIERROT (*à Jacqueline.*)

ALlons, allons, vla le trebuchet qui est tout prêt, il faut passer par là avant que je vous mette en cage.

JAQUELINE.

Hé, Pierrot !

PIER-

PIERROT.

Quoy ? Vous tremblez déja en voyant les Tombeaux des filles qui ont été étouffées dans l'Orme ?

ARLEQUIN.

Orme myſtérieux, Antiquité Romaine,
Que Lucréce planta de graine !
Tant que ta ſéve a ſubſiſté,
On a vû parmy nous regner la chaſteté,
Mais, helas ! tu n'es plus qu'une ſouche pourrie.
Le Lucréciſme & toy ſont morts de compagnie ;
Et la femme aujourd'huy n'eſt qu'un arbre abatu,
Qui conſerve l'écorce en perdant ſa vertu.
O vieux Orme fatal, dont la tige cruelle
Ecraſe ſans pitié toute femme infidelle,
Si d'Ormes tels que toy le Cours étoit planté,
Ah qu'il ſeroit peu frequenté !

SCENE VII.

SCARAMOUCHE, (*Magiſter triſte & malade.*) MEZZETIN (*Enfant de Chœur du Village, fils du Magiſter.*) ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE (*traînant ſes mots douloureuſement.*)

MOnſieur.... Monſieur....

ARLEQUIN

Eſt-ce que votre femme a été étouffée dans l'Orme ?

MEZZETIN (*riant.*)

Ah, ah, non, non, Mon pere, ah, ah, n'a jamais eu de femme.

ARLEQUIN.

Le pere pleure, le fils rit.

SCARAMOUCHE.

C'eſt, c'eſt.... que.... je ſuis....

AR-

ARLEQUIN (*le contrefaisant.*)

Hé bien ? c'est que vous êtes . . . .

MEZZETIN (*toûjours riant.*)

Ah, ah, ce que mon pere vous dit là est vray.

SCARAMOUCHE.

Je suis le Precepteur de notre Village, Precepteur de la Paroisse.

ARLEQUIN.

Ah, ah, Magister ?

MEZZETIN (*continuant de rire.*)

Ah, ah, c'est mon pere qui, ah, c'est mon pere qui, ah ; il vous va dire, il vous va dire.

SCARAMOUCHE (*toûjours triste.*)

C'est moy qui compose . . . .

MEZZETIN (*riant.*)

Ouy, ouy, mon pere fait, ah, ah, tout cy tout ça ; & moy je fais, par cy par là ; demandez luy, demandez luy.

SCARAMOUCHE.

Je compose la Gazette médisante contre les hommes, & mon fils les chansons.

MEZZETIN.

Ah, ah, ah, ouy, & nous venons icy pour faire les chansons sur les filles qui viendront sous l'Orme, ah ah ah ; car on dit que c'est aujourd'huy la Foire.

ARLEQUIN.

Hé, quel est votre employ à la Foire.

SCARAMOUCHE (*toûjours pleurant.*)

C'est moy qui chante les chansons joviales, gayes.

MEZZETIN (*riant.*)

Et moy, hé hé, les chansons à pleurer.

ARLEQUIN (*à Scaramouche.*)

Je vous retiens pour tirer à mon Enterrement ; & vous, (*vers Mezzetin*) pour pleurer à ma nôce. C'a, comme il faudra icy des chansons douloureuses pour les filles qui seront étouffées, & de joviales pour se moquer de celles qui ne voudront pas y entrer, voyons un peu ce que vous sçavez faire.

SCARAMOUCHE (*fredonnant triſtement.*)
Hem, hem, hem!

ARLEQUIN.
Prélude joyeux!

SCARAMOUCHE (*ſur l'air.*) SUR LE PONT D'AVIGNON.
A la nôce de Jean que chacun vienne rire.

ARLEQUIN (*le contrefaiſant.*)
Que chacun vienne rire. Ce rire eſt bien exprimé!

MEZZETIN (*prélude ſur l'air*) SI VOUS ETIEZ FIDELE, *&c.*

ARLEQUIN.
Voila ce qui s'appelle entrer dans le caractére! Déclamer en Muſique. L'air convient fort aux paroles, cet homme-là feroit bien un Opera nouveau. (*vers Scaramouche*) Et vous?

SCARAMOUCHE (*préludant.*)
Ah, ah.

ARLEQUIN.
Prélude joyeux.

SCARAMOUCHE.
Je pleure la folie
D'un jeune homme en tranſport.
Pour s'être poignardé pendant ſa vie,
Il fut pendu tout vif après ſa mort.

ARLEQUIN.
Voila un air qui eſt triſte cela! Ne ſçavez-vous point quelque air gay, gay.

MEZZETIN (*préludant.*)
Ah, ah, ah, ah, ah.

ARLEQUIN.
Prélude lamentable.

MEZZETIN.
Ouy dea, Monſieur, j'en ſçay un très gay. C'eſt la relation du combat de la Poule & du Coq. (*Il chante.*)
On vit un jour une cruelle guerre,
Entre la Poule & le Coq.

Pen-

Pendant le choq,
La Poule en colére,
Faisoit, coq, coq (contrefaisant la Poule.)
Mais un silence heureux fit la paix aussi-tôt.
Le Coq chanta coquericquo. (il contrefait le Coq.)
Toûjours la Poule est contente
Quand le Coq chante.

SCENE VIII.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

MOnsieur, je suis bien affligé. Je ne sçay ce qu'est devenu ma Maitresse, on l'a vue venir de ce côté-cy. Je ne crois pourtant pas qu'elle se soit exposée à entrer dans l'Orme, car elle étoit fort prudente.

ARLEQUIN.

Je vais vous lire les Epitaphes de celles qui ont été étouffées dans l'Orme. Voyez si vous la pourriez reconnoître. (*Il lit.*)

EPITAPHE DE LUCRECE.

Lucréce dans ce Monument
A plaindre son sort vous convie.
Sortant d'entre les bras de Tarquin son Amant,
Elle se poignarda, quelle bizarrerie!
Elle prit du plaisir à s'arracher la vie,
Et la douceur d'amour luy parut un tourment.
Est-ce là votre Maitresse?

OCTAVE.

Je suis trop jeune pour avoir aimé Lucréce.

ARLEQUIN (*lit.*)

Passant, admire mon malheur.
A minuit un jeune voleur
Vint heurter à mon huis, je voulus l'éconduire;

J'ouvris seulement pour luy dire
Que je ne luy ouvrirois pas.
Il entra cependant. Qui l'eût pû croire, helas!
Que pour avoir ouvert ma porte
J'en fusse morte.
Est-ce là votre Maitresse?

OCTAVE.

Non, Monsieur, la mienne ne m'a jamais ouvert la porte, j'entrois par les fenêtres.

ARLEQUIN (*lit.*)

L'Héroïne de ce Village
Foible en amour, forte en courage,
Par vanité dans l'Orme a trouvé le trépas.
Si des Prudes du temps elle avoit eu l'usage,
Elle eût joint aisément la gloire d'être sage
Au plaisir de ne l'être pas.
Est-ce là votre Maitresse?

OCTAVE.

Non.

ARLEQUIN (*lit.*)

Icy Perette trépassa,
Pour avoir dansé la bourée,
Si fort elle se tremoussa,
Qu'étant déja toute essoufflée,
Sans peine l'Orme l'étouffa.
Est-ce là votre Maitresse?

OCTAVE.

Non, ma Maitresse ne sçavoit pas danser.

ARLEQUIN (*lit.*)

Cy gît qui croyoit être sage,
En bornant son amour au simple badinage
De cent petits jeux innocens.
Elle vint sous l'Ormeau Maudits soient les Amans!
Du simple badinage ils ne sont point contens.
Elle en mourut enfin; ma foy, c'est grand dommage.
Est-ce là votre Maitresse?

OC-

OCTAVE.

Non, Monsieur, ma Maitresse n'étoit point badine, elle ne s'attachoit qu'au solide.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'Epitaphe à ce Tombeau-là ?

LA VIEILLE (*assise sur un Tombeau.*)

Helas ! c'est moy qui suis l'Epitaphe.

ARLEQUIN.

L'Epitaphe ? Je crois que vous n'avez pas été de marbre dans votre jeunesse.

LA VIEILLE.

Je veux passer le reste de ma vie sur ce Tombeau, pour conter à tous les passans la vertu de mes filles.

ARLEQUIN.

Contez-la moy donc.

LA VIEILLE (*descend du Tombeau.*)

Je suis bien malheureuse ! Je n'avois que trente filles, & en voila cinq tout d'un article dans ce Tombeau.

ARLEQUIN.

Pour moy, je vous trouve bien heureuse : Les cinq filles qui sont mortes n'étoient pas sages, apparemment ; elles auroient gâté les autres, & il vous en reste vingt-cinq d'une vertu à l'épreuve. Il y a bien de grandes Villes qui n'en fourniroient pas tant.

LA VIEILLE.

Ah, Monsieur, les cinq pauvres défuntes ne sont mortes que par accident, & pour avoir un trop bon naturel.

ARLEQUIN.

Les meilleurs naturels sont les plus tendres. Contez moy votre avanture.

LA VIEILLE.

La voila, Monsieur. Comme je me promenois icy....

ARLEQUIN.

Avec vos trente filles ?

LA VIEILLE.

Ouy, Monsieur, avec ma petite famille ; la plus

jeunette des trente alla badiner dans l'Orme. Si tôt qu'elle y fut entrée, elle tomba en foiblesse. Une de ses sœurs, par bon naturel, entra dans l'Orme pour la secourir, elle tomba évanouie; & la troisiéme....

ARLEQUIN.

Par bon naturel?

LA VIEILLE.

Fut avec les deux autres; & la quatriéme suivit; &....

ARLEQUIN.

Par bon naturel?

LA VIEILLE.

Je courus vîte pour empêcher la cinquiéme d'y entrer. Helas! si j'étois arrivée un peu plus tard, je n'aurois plus de filles, Monsieur, & ce seroit dommage, car elle sont....

ARLEQUIN.

D'un si bon naturel. (*à Octave*) Hé bien, Compere, votre Maitresse étoit-elle d'un bon naturel?

OCTAVE.

Non, Monsieur, ma Maitresse n'avoit ny sœur, ny frere, ny pere, ny mere, ny parens, & elle ne se marioit avec moy que pour faire de la parenté.

ARLEQUIN.

Puisque votre Maitresse n'est point icy, laissez-nous continuer la cérémonie.

Notre Orme va s'ouvrir, c'est icy que sa souche
Doit servir de Pierre de touche
Pour distinguer l'or pur d'avecque l'or douteux.
S'il est icy quelque fillage
Sans mélange & sans alliage,
Qu'il vienne chercher dans ce creux
Un Certificat glorieux
Contre la noire médisance.
Mais si quelqu'une a l'asseurance
De s'approcher d'icy pleine de vanité,
Et vuide de fidélité,

Je

Je plains la Pucelle Gascone
Qui dans l'Orme veut triompher.
Pour elle déja je frissonne
Que l'Orme la puisse étouffer.

(*Il touche l'Orme qui s'ouvre. Mezzetin paroît dedans habillé en Paysanne & évanouye.*)

OCTAVE.

Ah! c'est ma Maitresse! Pourquoy vient-elle se fourrer là, sans m'avertir?

ARLEQUIN.

Vous verrez que ce n'est pas là la premiére sottise qu'elle a faite sans vous en avertir, (*On apporte Mezzetin sur le devant du Théâtre.*)

OCTAVE.

Helas! pour le peu de faveurs qu'elle m'a accordées, elle ne devroit pas être morte.

ARLEQUIN.

La voila morte pourtant.

OCTAVE.

Point, Monsieur, c'est qu'elle étoit sujette aux vapeurs.

ARLEQUIN.

Guérissez la donc, guérissez-la donc.

OCTAVE.

Si j'avois de l'eau de la Reine d'Hongrie... je l'ay guérie cent fois des vapeurs.

MEZZETIN (*respirant.*)

Ah, ouf! c'est parce que vous m'avez guérie, que l'Orme m'a étouffée, (*retombant.*) Je suis morte.

OCTAVE.

Elle n'est pas morte!

ARLEQUIN.

Oh que si, ce n'est qu'un reste de vérité qui luy étoit demeuré dans la bouche; elle n'a pas voulu emporter cela en l'autre monde.

OCTAVE.

Elle n'est peut-être qu'évanouie, l'Orme ne punit

qu'à proportion du mal qu'on a fait, & je vous jure que je ne luy ai baisé que la main.

ARLEQUIN.

Ah! cela ne devroit pas aller jusqu'à l'évanouissement.

MEZZETIN (*respirant.*)

C'est que je suis délicate. (*retombant*) Ah, ouf.

OCTAVE.

Elle en reviendra, vous dis-je.

ARLEQUIN.

C'est à sçavoir. (*à la Payssanne.*) Avez-vous consenty?

MEZZETIN.

Je n'en sçais rien. Ah, ouf.

OCTAVE (*à Mezzetin.*)

Allons, courage. (*à Arlequin.*) Elle reviendra, Monsieur, car quand je luy pris la main, elle n'y pensoit pas.

ARLEQUIN.

Elle peut y avoir consenty sans y avoir pensé, car le consentement va plus vîte que la pensée. La voila qui revient, allons.

MEZZETIN (*soupirant.*)

Ah! ah! ah! ah! (*Il se lève debout & chante.*)

Ah! que je l'échappe belle!
Je l'ay voulu
Sous l'Orme dangereux éprouver ma vertu,
Je contois sur elle;
Mais peu s'en est fallu...
Ah! ah! ah! que je l'échape belle!
Peu de filles comme moy
Se trouveront de bon aloy
Si l'on les met à la coupelle.
Ah! que je l'échappe belle!

ARLEQUIN (*à Mezzetin.*)

Pour cette fois-cy l'Orme vous pardonne. (*Octave & Mezzetin se retirent.*)

SCE-

SCENE XI.

CATOS (*tenant une petite fille dans ses bras.*)
ARLEQUIN.

CATOS (*chantant.*)
La la la la la. ARLEQUIN.
Hé ! c'est ma voisine Catos ! Qui diantre t'amène icy ? Ah, ah, je vois, tu apportes cette petite fille pour faire preuve de sageſſe ? C'eſt à cet âge là qu'il les faut prendre pour ne rien riſquer.

CATOS.
Tu n'y es pas, va, c'eſt moy-même qui viens icy pour me bouter dans l'Orme.

ARLEQUIN.
Mais, Catos, ſonge-tu....

CATOS.
Tu as raiſon ! tu as raiſon !

ARLEQUIN.
Toy, tu pourrois bien avoir tort.

CATOS.
Hé à d'autre, morgoy, je m'en vais bien attraper l'Orme. ARLEQUIN.
Ce ſera l'Orme qui t'attrapera.

CATOS (*à part.*)
L'Orme n'oſeroit ſe refermer ſur une petite fille ſage, & celle que je tiens eſt ſage pour nous deux. Je ne ſeray pas ſi ſotte d'y entrer ſans elle.

ARLEQUIN.
Tu parles toute ſeule. Eſt-ce quelque remors qui te prend ? Eſt-ce que tu t'es reſſouvenue de...

CATOS.
Hé zeſt, he zeſt ! ARLEQUIN.
Hé, tu te ſouviens de zeſt & zeſt.

CATOS.
Hé zeſt, hé zeſt.

ARLEQUIN.
Il ne faut quelquefois qu'un zeſt, pour faire tort à une bonnête fille.

CATOS.

Point tant de caquet, qu'on me boute en triomphe dans l'Orme, je veux qu'on faſſe la cérémonie.

ARLEQUIN.

Tout eſt prêt, mais ce ſera peut-être une cérémonie funèbre.

CATOS.

Hé dépêchons. Je trépigne déja d'aiſe de faire taire les médiſans.

ARLEQUIN.

Mais, eſt-ce qu'il ne te ſouvient plus quand je te rencontray pleurant ſur le bord d'une fontaine?

CATOS.

Bon! c'eſt que j'y avois laiſſé tomber un petit couquiau.

ARLEQUIN.

On n'eſt pas ſi éfaré pour un petit couquiau. Tu avois perdu quelque choſe encore avec.

CATOS.

Oh, pas grande choſe avec.

ARLEQUIN.

Mais l'autre jour que tu t'étois égarée dans le petit bois; je te remis dans le bon chemin.

CATOS.

Faut bien que tout ça ne ſoit pas vray, & tu vas voir que j'entreray dans l'Orme la tête levée.

ARLEQUIN.

L'affaire eſt d'en reſſortir. Mais puiſque tu veux abſolument riſquer le paquet, donne ta petite fille à garder à quelqu'un.

CATOS.

Oh, que je n'ay garde!

ARLEQUIN.

Il faut bien que tu la quittes.

CATOS.

Moy, quitter ce pauvre petit Trognon! Oh! que je l'aime trop!

ARLEQUIN.

Catos, Catos, je vois bien ta fineſſe. Tu as cru que l'Or-

l'Orme respecteroit la sagesse de la petite fille, & que tu passerois par dessus le marché; mais tu te trompes. En cas de vertu le fort emporte le foible, & je crains que tu n'aye été plus fole que la petite fille n'est sage.

CATOS.

Quoy ? l'Orme étoufferoit cette petite Pouparde ?

ARLEQUIN.

Assûrément.

CATOS.

C'est une fille unique que cette fille-là ? & s'il en arrivoit faute. . . . Je m'en vais la reporter à sa mere.

SCENE DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Comédie.

ARLEQUIN (*à Jaqueline.*)

Venez, rare Phenix des filles du Village,
Qui voulez paroître trop sage,
Vous vous ferez haïr du beau sexe jaloux.
Paroître seule sage & forte aux yeux de tous,
C'est accuser icy les autres de foiblesse.
Tremblez en approchant de l'Orme de Lucréce.
Il est quelques vertus qui craignent le grand jour,
Ainsi que la Lune & l'Amour.
Mais vous voulez prouver votre sagesse en forme,
Venez, depuis quinze ans je vous attens sous l'Orme.
(*Les violons joüent.*)

JAQUELINE.

Ah, mon pere, que vous venez à propos ! Emmenez moy vîte cacher.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît, il faut subir la loy.

LE FERMIER.

Comment donc, ma fille, vous me des-honorez ? Pourquoy donc ?

COLOMBINE.

Helas ! la pauvre enfant ! elle a. . . .

PIEROT.

Elle a. . . .

LE FERMIER.

Elle a....

ARLEQUIN.

Elle a.... enfin elle vous l'avouera elle même, elle a laissé aller le chat au fromage.

JAQUELINE.

Helas! je ne fus pas la plus forte.

PIERROT (*au Fermier.*)

Monsieur, puisque le chat a écremé le lait, cherchez qui mangera le caillé. (*à Jaquelne*) Et vous, Mademoiselle, attendez-moy sous l'Orme. Je vais me racrocher avec Colombine.

COLOMBINE (*à part.*)

Voila ce que je demandois.

ARLEQUIN.

J'ay pitié d'elle: & comme personne ne voudra plus l'épouser après l'affront qui luy arrive, je me crois obligé en conscience de la prendre pour moy.

LE FERMIER.

Je suis trop heureux d'être débarrassé de cette Coquine-là.

OCTAVE (*à Jaqueline.*)

On dit qu'il est honteux aux Garçons d'un Village
De souffrir qu'à leur barbe une fille soit sage.
Ta vertu nous avoit fait peur:
Mais par ta honte enfin la notre est reparée,
Et tu nous rends notre honneur
En perdant ta renommée.

COLOMBINE.

Lors qu'un jeune Minet d'un air modeste & sage,
En faisant pate de velours,
Demande seulement quelque légers secours,
Comme un petit baiser; la fille la plus sage
Pourroit à bonne fin.... le pas est délicat.
Mais cependant on peut.... chut, bouche close.
Il est ma foy fort peu de chose
Qu'on doive laisser prendre au Chat.

ARLEQUIN.

Il est ma foy certaine chose
Qu'on ne peut refuser au Chat.

CHANSON.

Au Chat, au Chat, au Chat, au Chat,
Il n'est plus temps, en vain votre colére éclate.
Lors que le traître a mis la pate
Sur un morceau délicat;
Avant que le scélérat
Vous approche & vous flatte,
Il faut crier au Chat, au Chat, au Chat, au Chat.

ARLEQUIN.

Il est temps de justifier cette innocente.

JAQUELINE.

Puisque je suis mariée avec Arlequin, je ne me soucie plus de tout ce qu'on me peut dire.

ARLEQUIN.

Je m'en soucie moy, presentement votre honneur est le mien. Messieurs, sçachez que le fromage que le Chat a mangé n'est qu'un fromage à la crême.

JAQUELINE.

Comment l'entendez-vous donc?

ARLEQUIN.

Et pour prouver sa sagesse, je veux la faire entrer dans l'Orme. (*Jaqueline entre dans l'Orme, & après y avoir demeuré quelque temps, elle en sort, & chante.*

Je suis la plus sage
De mon Village,
Ma mere l'a dit, je le croy.
Si quelqu'autre fille m'ose
Disputer la chose,
Qu'elle vienne sous l'Orme avec moy.

(*Les autres filles veulent entrer dans l'Orme, les garçons les retiennent, & chantent chacun les couplets qui suivent.*)

ARLEQUIN (*retenant Catos.*)

Il n'est rien que l'on ne tente
Pour empêcher de causer: Mais

Mais une fille prudente
Ne doit pas trop s'exposer,
Sans faire l'épreuve en forme,
Contentez-vous de danser,
Et de chanter sous l'Orme.

CATOS (*chante.*)

Je jure que je suis sage,
Mon serment doit être cru,
On ne peut dans le Village
Me reprocher un fêtu;
Mais si vous voulez qu'en forme
Je vous prouve ma vertu,
Attendez-moy sous l'Orme.

OCTAVE (*chante vers sa Maitresse.*)

Margoton, quelle folie
Vient de te mettre aux abois?
Tu devois perdre la vie
Selon la rigueur des loix,
Tu devois mourir en forme,
Car tu m'as dit plusieurs fois:
Attendez-moy sous l'Orme.

LA PAYSANNE (*luy répond.*)

Une fille un peu fluette,
Seroit morte sans retour.
Pour moy je suis déja faite
Aux fatigues de l'amour.
Je puis sans mourir en forme
Me trouver une fois par jour,
Au rendez-vous sous l'Orme.

ARLEQUIN (*au Parterre.*)

Nous aurons votre pratique,
Si la Piéce vous a plu,
Nous fermerons la boutique
Si nous vous avons déplu.
En attendant la réforme,
Nous vous rendrons votre écu,
Attendez nous sous l'Orme.

Fin de la Comédie.

LA

La These Des Dames

LA THESE DES DAMES, OU LE TRIOMPHE DE COLOMBINE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur B * * * *.

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le septiéme jour de May 1695.

A C-

ACTEURS.

GROGNARD, Bourgeois de Paris.

ANGELIQUE, fille de Grognard.

OCTAVE, Amant d'Angelique.

LEANDRE, neveu d'Angelique.

COLOMBINE, Servante d'Angelique.

PIERROT, Valet de Grognard.

ARLEQUIN, Valet d'Octave.

MEZZETIN, } Intriguans.
SCARAMOUCHE, }

La Scène est à Paris.

LA THESE DES DAMES, OU LE TRIOMPHE DE COLOMBINE.

ACTE I.

SCENE I.

NUIT.

PIERROT (*seul, tenant une Guitarre.*)

AMour, petit Dieu foüille-par-tout, ne pouvois-tu t'empêcher d'égratigner le cœur du pauvre Pierrot ? Depuis que tu as disloqué mon imagination, j'ay un cours de ventre amoureux, que tous les coups que mon Maître me donne ne peuvent arrêter, & je rends mon amour tout clair par ma bouche & par mes yeux. O toy, charmante Aubergiſte de mon ame, qui t'es emparée du plus grand appartement de ma raiſon, & as mis mon bon ſens à la porte comme un peteux ; écoute mes amoureux accords par le trou de ta ſerrure. Pierrot devient Muſicien pour te plaire ; tu vois bien qu'il cherche le grand chemin de l'Hôpital. Mezzetin m'a promis de venir chanter ſous les fenêtres de ma charmante Catho ; & il eſt temps de l'appeller. St, ſt, ſt ?

SCE-

SCENE II.

MEZZETIN (*avec une Guitarre,*) PIERROT.

MEZZETIN.

ST, st?

PIERROT.

Est-ce toy; Mezzetin?

MEZZETIN.

Et qui peut être à present dans les ruës, si ce n'est le Compagnon d'un homme aussi fou que toy?

PIERROT.

Pour reconnoissance du service que tu me rends, je te promets que j'auray bien soin de moy.

MEZZETIN.

Je t'auray bien de l'obligation. Mais, veux-tu que je chante?

PIERROT.

Tu me feras plaisir; je t'accompagneray.

MEZZETIN (*chante.*)

Un épais rideau,
Caché ton museau.
L'amour dans tes yeux, ma Brunette,
Jouë à cligne-musette.
Tu fais dodo, dodo. (*bis.*)
Ton Amant dans la ruë,
Fait le pied de gruë,
Ah! qu'il souffre de bobo, bobo!

SCENE III.

SCARAMOUCHE, PIERROT, MEZZETIN (*chacun avec une Guitarre.*)

SCARAMOUCHE.

LEs Puces m'ont éveillé plus matin que je ne voulois;

lois ; & comme je ne puis plus me rendormir, j'ay envie de me réjouir avec ma Guitarre.

MEZZETIN.

Pierrot, veux-tu que j'en recommence une autre ?

SCARAMOUCHE (*à part.*)

Hoime !

PIERROT.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Que veux-tu ?

PIERROT.

Je crois, morbleu, que ma Maitresse vient de soupirer.

(*Scaramouche pette avec la bouche. Mezzetin répond que sa Maitresse a l'haleine mauvaise. Ils font une Scène de jeu pour se reconnoître & se retrouver, & lorsqu'ils ont finy, ils se mettent tous trois à jouer de la Guitarre.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, PIERROT, SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

LE jour est tombé, je crois, dans quelque Bateau de Charbon, & cette nuit est d'un noir brun admirable. Qu'on est malheureux, de ne pouvoir dormir à son aise ! Il me semble que si j'étois entre deux draps à present, je ferois le plus beau rêve du monde. Je ne suis pas éloigné de ma maison, marchons à tâtons, sans heurter personne.

(*Le reste de cette Scène est une Nuit à l'Italienne, qui n'auroit nul agrément dans l'Impression.*)

SCE-

SCENE V.

(*Le Théâtre représente la Chambre d'Angelique.*)

COLOMBINE, ANGELIQUE.

COLOMBINE.

VOus avez la puce à l'oreille de bon matin. Sçavez-vous bien, Mademoiselle, que vous ferez déserter votre Toilette par tous ceux qui vous y venoient voir ? Les hommes sont trop paresseux pour une fille aussi vigilante que vous, ils aiment beaucoup mieux la trouver au lit.

ANGELIQUE.

Ah, Colombine ! je n'ay pas fermé les yeux de toute la nuit.

COLOMBINE.

Je sçais bien qu'une fille ne prend pas le sommeil d'emblée, & que son imagination est d'un difficile entretien pendant la nuit. Mais aussi, faut-il observer une certaine bien-séance, & ne pas brusquer ainsi les heures destinées à décorer un lit.

ANGELIQUE.

J'ay de l'inquiétude, Colombine, & le départ prochain d'Octave, dérobe à mon ame toute la douceur du repos.

COLOMBINE.

Quoy ? Vous seriez assez simple pour vous piquer d'une fidélité à double ressort ? Le service est bien desagréable pour une fille. Elle fait sa moisson l'hyver, & vuide son grenier l'été. Croyez-moy, ces sortes d'Amans par quartier, ne doivent point donner les entraves à un cœur. Vive un homme de Robe ou de Finance, dont une femme est nantie toute l'année ! S'il ne paye pas bien tout à fait ses créanciers, au moins une femme a-t-elle le plaisir de voir qu'il arrête quelquefois les parties. AN-

ANGELIQUE.

Tu voudrois donc dire par là, qu'il ne faudroi pas être trop reguliére sur la conduite que jé me suis proposée pendant l'absence d'Octave ? Et le moyen, quand un autre possède notre cœur, de le retirer pour le mettre en piéces, & en distribuer à mille gens, qui ne valent pas souvent la peine d'être soufferts ? Non, je ne feray point cette injustice à mon cher Octave, & il ne me la pardonneroit jamais.

COLOMBINE.

Le cœur d'une femme est-il un fonds qu'un Amant ait la permission de substituer ? Croyez-moy, je ne vous donneray jamais de méchans conseils ; mais l'Amant qui paroît le plus tendre, ne mérite tout au plus sur notre cœur qu'une rente viagére ; c'est à dire, tant tenu, tant payé : Et s'il luy arrive de déloger, les lieux ne doivent pas rester pour cela vuides.

ANGELIQUE.

Ta Philosophie est admirable, & je m'étonne que tu ne l'ayes encore apprise à personne.

COLOMBINE.

A la premiére occasion, je pretens soutenir cette Thèse en bonne forme.

ANGELIQUE.

Quoy ? tu pretens que l'inconstance soit pardonnable, & qu'on puisse, lorsqu'on s'est engagé une fois, écouter les galanteries de mille gens qui en font métier & marchandise ?

COLOMBINE.

Sans doute. On ne se sert de ces gens là que comme d'une Quaisse d'Emprunt, d'où l'on retire son fonds quand bon le semble.

(*Octave & Arlequin entrent & écoutent.*)

ANGELIQUE.

En vérité j'ay presque envie de te croire, & de suivre ta Morale.

CO-

COLOMBINE.

Je suis seure que vous m'en remercierez. Je me connois en gens, & je vous en choisiray, là, de ces gros dos, où il n'y aura qu'à couper hardiment à la piéce.

ANGELIQUE.

Je voudrois qu'Octave fût déja party, pour commencer le quartier d'été que tu me proposes.

SCENE VI.

OCTAVE, ANGELIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

OCTAVE (*à part.*)

QU'entens-je? Ah, la perfide!

COLOMBINE.

C'est le party le plus seur. On est sujette à trop d'inconveniens avec un Amant qui va à la guerre. Un coup de mousquet vient à la traverse, qui vous le renvoye tout démantelé, & une fille qui a bien pris ses mesures pendant l'été, est toûjours munie par avance avec un autre, de ce qui peut clocher dans cet Amant au retour de la Campagne.

ARLEQUIN (*à Octave.*)

Ah! la méchante Carogne! Allons luy chanter pouille.

ANGELIQUE.

Tu as raison, Colombine, & je m'accommode fort bien de tes conseils.

OCTAVE (*à Angelique.*)

Ah, scéclérate! C'est donc ainsi que tu m'abusois? Ton cœur s'effraye par avance d'une fidélité que j'exigeois de ton amour. Tes yeux me trompoient, ta bouche vient de me l'apprendre.

ANGELIQUE.

Ah! Colombine, je suis perdue! Mais, Octave, vous avez tort....

OCTAVE.

Ouy, perfide, j'ay tort de demeurer un moment auprès de toy, après l'outrage que tu viens de faire à ma tendresse.

ARLEQUIN.

Fy! C'est une action qui mérite les Galéres.

COLOMBINE.

Je crois que cet animal-là se mêle aussi de raisonner?

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc pas, Octave, me donner le temps de me justifier?

OCTAVE.

Non, je ne veux rien entendre de la plus ingrate de toutes les femmes. Tu n'imposeras plus par de nouveaux parjures à la crédulité de ton Amant; je dégage mon cœur pour jamais des fers qui l'accabloient, & ta trahison me rend une liberté que tes traîtres yeux m'avoient ravie.

COLOMBINE.

Voila bien du fracas pour rien! Hé, mort de ma vie, Monsieur, le cœur d'une femme est-il un bien qu'on ne puisse aliéner quelquefois sans le consentement du Propriétaire?

ARLEQUIN.

Ah! langue de Crocodille, ce sont là de tes tours de passe-passe! il n'y a qu'à te remettre un pareil fonds entre les mains pour le faire profiter, tu en tireras plus que le denier courant. (*à Octave.*) Mais, Monsieur, voulez-vous un peu que je lave la tête à ces deux animaux-là?

OCTAVE.

Fais tout ce que tu voudras. (*Il se promène sans les regarder.*)

ARLEQUIN (*à Angelique.*)

Sçavez-vous bien, Madame la Carogne, que mon Maître n'a pas l'encolure d'un sot; que votre cheval

cheval n'eſt qu'un ane, & que quelques coups d'étriviéres ne vous ſiéroient pas mal ?

ANGELIQUE (*à Arlequin.*)

Sçavez-vous bien, maître yvrogne, que vous êtes un fat, & que vous méritez un ſoufflet. (*Elle luy donne un ſoufflet.*)

OCTAVE.

Que t'a-elle dit ? Réponds.

ARLEQUIN.

Bon ! elle ne ſçait pas deſſerrer les dents, elle ne parle que par ſignes. Elle a de la confuſion de l'action qu'elle a faite.

OCTAVE.

Retournes-y, Arlequin, & dis-luy que je veux l'abandonner pour jamais.

ARLEQUIN.

Elle n'en vaut pas la peine. Mais je veux dire un mot à la ſervante. (*à Colombine.*) Or ſûs, Madame de la Soubrette, regardez-moy un peu, levez le nez, fermez la bouche, ouvrez les yeux, dreſſez les oreilles, ſçavez-vous bien, Madame la laveuſe d'écuelles, que vous ne tirerez plus de lardons du cœur d'Arlequin ? qu'il vous abandonne à toute votre batterie de cuiſine. . . .

COLOMBINE (*en ſe reculant.*)

Monſieur, excuſez ſi. . . .

ARLEQUIN (*à part.*)

Elle a peur, je crois. (*Haut*) que vous êtes une je ne ſçay qui, & que je vous donnerois un je ne ſçay quoy?

COLOMBINE.

Si vous vouliez bien. . . .

ARLEQUIN (*à part.*)

Bon! Continuons. (*à Octave qui ſe promène toujours.*) Je m'en vais bien la mettre à la raiſon. (*à Colombine.*) Que vous jouez à vous faire roſſer ?

COLOMBINE.

Roſſer ? Comment, coquin, infame, malheureux,

reux, brigand. (*Elle luy donne quelques soufflets, & puis elle lui fait une révérence.*) Excusez, Monsieur, si je prends la liberté de . . .

OCTAVE (*à Arlequin.*)

Hé bien, comment tout cela va-t-il ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, la Servante a autant d'esprit que la Maitresse, on perd son temps à leur parler : Laissons-les là.

ANGELIQUE (*à Octave.*)

Je ne sçais pas, Monsieur, quel est votre dessein ; mais enfin je suis fatiguée de votre extravagance ; & puisque vous ne cherchez qu'un pretexte à rompre avec moy . . . .

OCTAVE.

Vous devez bien vous y attendre, & dès aujourd'huy je vous déclare que je vais me dégager avec votre Pere, de la parole que je lui avois donnée de vous épouser.

ANGELIQUE.

Et moy, je vous défends de me voir de votre vie.

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

Ne veux-tu pas recommencer à me faire une petite remontrance ?

ARLEQUIN.

Tirez de là, Carogne.

SCENE VII.

OCTAVE, ARLEQUIN (*se promenans tous deux sur le Théâtre.*)

OCTAVE.

LA perfide ?

ARLEQUIN.

La chienne d'effrontée !

OCTAVE.

Après tout ce que j'ay fait pour elle !

ARLEQUIN.

Après tout ce que j'ay eu envie de luy faire !

OCTAVE.

Insulter si cruellement à toute ma tendresse !

ARLEQUIN.

Me donner un soufflet tout au beau milieu de la jouë !

OCTAVE.

C'est une trahison dont il faut que je me venge.

ARLEQUIN.

C'est une honte pour ma jouë, dont j'ay le visage tout en feu.

OCTAVE.

Ouy, j'y suis resolu, je veux parler à son Pere. (*à Arlequin.*) Va-t-en frapper à sa porte.

ARLEQUIN.

Hé bien, ouy, Monsieur, j'y frapperay.

OCTAVE.

Tu y frapperas rudement, & d'une maniére dédaigneuse.

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire, je feray trembler les verroux.

OCTAVE.

Tu demanderas à parler au Pere avec des airs de mépris.

ARLEQUIN.

Ouy, je diray : Qu'on me fasse descendre ce gueux-là.

OCTAVE.

Et quand il sera venu.... Ah, cruelle ! à quoy me vas-tu exposer ?

ARLEQUIN.

Oh, je lui diray bien tout cela.

OCTAVE.

Je t'aimois, j'avois pour toy toute la vénération que tu méritois quand tu m'étois fidèle. AR-

ARLEQUIN.

Fidèle, ouy, laissez moy faire.

OCTAVE.

Ton consentement prevenoit ma volonté : mais tes yeux, ta bouche....

ARLEQUIN.

Et toute ta fressure ne vaut pas le diable.

OCTAVE.

Que dis-tu donc là ?

ARLEQUIN.

J'étudie le compliment du Pere, & j'y ajoutois cette derniére figure.

OCTAVE.

De quoy viens-tu m'embaraſſer? Heurte à ſa porte. (*Arlequin heurte à la porte.*)

SCENE VIII.

GROGNARD, OCTAVE, ARLEQUIN.

GROGNARD.

QUi eſt-ce ? (*à Octave.*) Ah, Monſieur, c'eſt vous ! J'ay bien de la joye de vous voir. Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

OCTAVE.

Je vous ſuis obligé ; mais.... (*Faiſant ſigne à Arlequin.*) Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monſieur ?

OCTAVE.

Parle un peu, & dis....

ARLEQUIN.

Oh, parlez vous-même.

GROGNARD.

Qu'avez-vous donc ? Je vous trouve tout embaraſſé.

OCTAVE.

Point du tout . . . . Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur ?

OCTAVE.

Veux-tu donc expliquer à Monsieur . . .

ARLEQUIN.

Je ne sçais point expliquer les Auteurs.

GROGNARD.

Ne pourray-je point sçavoir ce qui vous amène icy?

OCTAVE.

Très volontiers, Monsieur . . . Arlequin ?

ARLEQUIN (*à Grognard.*)

Vous allez tout sçavoir à present. (*vers Octave.*) Monsieur ?

OCTAVE.

Veux-tu donc parler ?

ARLEQUIN.

Je suis muet.

GROGNARD (*à Arlequin.*)

Mais, Arlequin, tu devrois bien me dire . . .

ARLEQUIN.

Tout à l'heure . . . Octave ?

OCTAVE.

Ce maraut-là perd l'esprit. Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Instruisez donc Monsieur.

OCTAVE.

Je ne diray rien.

ARLEQUIN.

Je sçay trop bien vivre pour parler devant mon Maître ?

OCTAVE.

Mais tu sçais bien . . .

ARLEQUIN.

Je ne sçais rien.

OCTAVE.

Cependant...

ARLEQUIN.

Si...

(*Octave fait une révérence à Grognard, & s'en va. Arlequin en fait une pareillement, & s'en va.*)

GROGNARD (*seul.*)

Ma foy, le Maître & le Valet sont tous deux fous. Il est bon cependant que je m'éclaircisse des raisons qui causent l'embaras que j'ay remarqué en eux. Voicy Pierrot justement qui pourra m'instruire de ce que je cherche.

SCENE IX.

PIERROT, GROGNARD.

PIERROT (*tout chagrin.*)

Monsieur, Monsieur....

GROGNARD.

Qu'as-tu, Pierrot?

PIERROT.

C'est que je viens vous dire une fois pour toutes, que je suis assez content de vous, & que je vous ay toûjours aimé plus que vous ne méritiez.

GROGNARD.

Je te suis bien obligé de l'honneur que tu m'as fait.

PIERROT.

Couvrez-vous. Vous m'avez payé mes gages exactement, & je les ay mangez de même à votre service.

GROGNARD.

Je n'en suis pas cause. Mais, Pierrot, qu'as-tu? Je te trouve tout changé.

PIERROT.

Ce ne sont pas là vos affaires. Je seray changé si je veux, & je ne le seray pas si je ne le veux pas.

GROGNARD.

Oh, je te demande pardon, de m'être ainsi intéressé dans ce qui te regarde.

PIERROT.

Tenez, Monsieur, c'est que sans tant de préambule, je veux sçavoir ce que vous prétendez me donner pour ma récompense.

GROGNARD.

Comment donc? Tu avouës toi-même que je t'ay payé tous tes gages.

PIERROT.

D'accord. Mais ne vous ay-je pas dit aussi que je les avois mangez?

GROGNARD.

Mais aussi n'est-ce pas ma faute.

PIERROT.

Cela vous passe aussi. Mais, Monsieur, comptons un peu les services extraordinaires que je vous ay rendus, & vous verrez que vous n'êtes qu'une bête.

GROGNARD.

Voyons un peu par curiosité ce que cet animal veut dire.

PIERROT.

Premiérement, je n'ay point dit à votre Femme, que vous aviez une amourette en ville, avec laquelle vous dépensiez le plus clair de vos revenus. Mettez vous-même le prix à ma discrétion.

GROGNARD.

Cela est juste, & mérite bien quelque chose.

PIERROT.

Secondement, vous vous êtes saoulé dix fois sans ma permission. Je ne suis pas obligé à vous souffrir dans le desordre.

GROGNARD.

Voila un mémoire bien raisonné.

PIERROT.

En troisiéme lieu, je suis devenu amoureux chez vous

vous malgré mes dents. J'avois bien à faire de cela, moy !

GROGNARD.

Cet article mérite bien récompense.

PIERROT.

Somme totale de la dépense extraordinaire faite dans votre maison. Donnez-moy dix mille francs pour me retirer honnêtement du service, & je vous donneray quittance de toutes mes prétentions.

GROGNARD.

Tu comptes fort juste. Mais en attendant que j'arrête ton mémoire, va-t-en à la poste voir si j'ay des lettres.

PIERROT.

Soit, je veux bien que cela passe par dessus le marché.

SCENE V.

Le Théâtre represente un Cabaret.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN, & MEZZETIN (*survenans.*)

SCARAMOUCHE (*seul en habit de Soldat.*)

ALlons, courage, Scaramouche. Il faut aller faire des tiennes à l'armée, & montrer ton minois aux Ennemis. Je m'assure qu'en te voyant, ils vont crever de rire, & que deux ou trois de tes bravades, assaisonnées d'une douzaine de grimaces, vont jetter les premiers Escadrons cul par dessus tête. Ah! que ne viennent-ils à present! (*faisant semblant de voir les Ennemis.*) Comment? Je crois voir un Party de Fourageurs. Allons donnons dessus. (*Il tire son épée.*) Tic, tac, & boutte, tu n'iras pas; (*contrefaisant un homme qui demande la vie.*) Ah, Mon-

sieur le vaillant Scaramouche, la vie. Non, morbleu, point de quartier, voila encore un coup.

ARLEQUIN (*arrive, & trouvant Scaramouche l'épée nuë à la main, luy demande quelle est l'expedition qu'il vient de faire. Scaramouche luy répond, qu'il vient de défaire un Party de Fourageurs. Arlequin luy dit, que comme il est sur le point de partir pour l'Armée, n'ayant cependant jamais été à la guerre, il luy fera plaisir de luy faire un détail de ce qui s'y passe. Scaramouche le contente là dessus: après quoy ils entrent dans le Cabaret, où ils trouvent Mezzetin vêtu en Suisse, qui les prie de se mette à table avec luy, & que quoy qu'il ait déja mangé & bû, il recommencera sur nouveaux frais avec eux. Scaramouche recommence à table le détail d'une bataille avec plusieurs lazzi, & Mezzetin en Suisse chante les paroles qui suivent.*)

Moy ne barlir bas pon François.
Mon femme me le dit à moy:
Mais je n'en avre boint di beine.
Quand moy reviendre à la maison,
La bance bleine
Elle beuvre aisiment croire
Que j'avre sçeu barler bour dimandir à poire.

(*Après cette chanson, tous les trois étant saouls, s'en vont, en se laissant tomber tous en cadence, & on ferme le Cabaret.*)

SCENE XI.

CROGNARD, COLOMBINE.

GROGNARD.

TU perds l'esprit, au moins, Colombine, & j'apprehende que tu ne gâtes celuy de ma fille.

COLOMBINE.

Vous n'avez jamais mieux fait que de me la confier.

fier. Depuis que j'y ay retouché, on ne vous prendroit jamais pour son Pere, & je l'ay assaisonnée d'une maniére....

GROGNARD.

Tous tes raisonnemens sentent la folle, & je vais trouver Octave pour luy dire qu'il l'épousera quand il voudra.

COLOMBINE.

Et votre fille ne l'épousera jamais sans mon consentement.

GROGNARD.

Ouais! je te trouve admirable.

COLOMBINE.

C'est une affaire résolue Monsieur, Octave veut que votre fille n'aime que luy *Tanseat*: mais il veut d'un autre côté qu'elle ne voye personne, ce qui est absurde à son âge. *Ergo* elle ne s'engagera avec luy qu'à condition qu'elle ait un plein pouvoir de frequenter, visiter, & voir tous ceux qu'elle avisera bon être.

GROGNARD.

Je te conseille de prendre un bonnet quarré, & d'entrer dans les bancs.

COLOMBINE.

Hé pourquoy non? Si les femmes s'avisoient jamais de soutenir des Thèses, elles seroient si obstinées, qu'il faudroit bien que les hommes en passassent par ce qu'elles voudroient.

SCENE XII.

PIERROT, GROGNARD, COLOMBINE.

PIERROT.

OUy, Monsieur.

GROGNARD.

Que veux tu donc ?

PIERROT.

Mais, Monsieur, je vous dis que je les ay vues.

GROGNARD.

Et quoy ?

PIERROT.

Vos lettres à la poste.

GROGNARD.

Et où sont-elles ?

PIERROT.

A la poste.

GROGNARD.

Et tu ne me les as pas apportées ?

PIERROT.

Non vraiment. Vous m'avez dit seulement que que j'allasse voir s'il y en avoit. Je les ay vues, & je viens vous le dire.

GROGNARD.

Quelle patience il faut avoir ! Or sus, je feray bien mieux d'y aller moy même.

PIERROT.

Dame, Monsieur, si vous n'avez pas l'esprit de vous expliquer, comment voulez-vous qu'on fasse ?

SCENE XIII.

ARLEQUIN (*armé de Cuirasse, Cuissars, Brassars, Morion, & une Lance à la main, suivy de plusieurs Mulets chargez.*) COLOMBINE.

ARLEQUIN.

ALlons, morbleu, vive la guerre.

COLOMBINE.

Où vas tu, mon cher Arlequin ?

A R-

ARLEQUIN.

Je vais me faire craindre à l'égal du Tonnerre?
Faire des Ennemis & Sauciſſe & Boudin;
Au milieu de leur Camp renverſer leurs Marmittes;
Emporter, à leurs yeux, Poëles & Liche-Frittes;
De ma valeur ſur eux répandre tout le fiel;
Et donnant à mon bras une libre carriére,
De leurs corps dépecez faiſant large littiére,
Les manger à la croc au ſel.

COLOMBINE.

Oh! comme tu mors à la grappe!
Jamais, (je ne me trompe pas,)
Tu ne fis un meilleur repas.
Mais eſt-ce ainſi qu'on les attrappe?
Croy--moy, quand de tes yeux tu verras le Soudart
Prêt à fondre ſur toy par un fer incommode;
Bien-tôt de nos Maris reprenant la méthode,
Ta valeur fera lit à part.

ARLEQUIN.

Ta comparaiſon louche, & cloche avec outrance,
Et ton bon ſens en défaillance,
De tous ſes membres eſt perclus.
Une Femme & la Guerre ont moins de reſſemblance,
Que *Judith* & *Germanicus*:
J'approuve des Maris les Méthodes nouvelles.
S'éloigner d'une Femme en un ſemblable cas,
C'eſt s'épargner bien des querelles,
Qu'avec ſuccès toûjours on ne vuideroit pas.

COLOMBINE.

Tu n'auras pas plutôt veu le Canon en face,
que tu lui feras la grimace.
Combien de Rodomonts à quarante quarats,
Vantant aux Cabarets leurs prochaines conquêtes,
Coupent aux Ennemis jarets, cuiſſes & bras,
Tout comme ſi pour eux c'étoient des viandes prêtes,
Qui cependant tranſis de peur,
Au moindre choc qui ſe preſente,

Font remarquer leur épouvante,
Portant aux nez de tous une mauvaise odeur?

ARLEQUIN.

Non, pour trahir ainsi l'honneur de mon Epée,
Ma valeur est plus constipée;
Je ne la rends pas aisément.
Je ne m'arrête point à de fausses allarmes.
Ouy, morbleu, je prendray les armes,
Les fallût-il plutôt prendre en un lavement.

COLOMBINE.

Ne quitte point ta Colombine.
Crois-moy, reviens à sa Cuisine.
Reprens-y ton premier employ,
Tout en ira bien mieux pour toy.

ARLEQUIN.

Non, il faut qu'Arlequin ait place dans l'Histoire,
Et que de sa valeur l'ennemy soit témoin.
J'entends carillonner la Gloire,
Et je me tiendrois dans un coin?
Non non, de ma bravoure il faut purger l'acide.
Quoy? Sans oser courir sur les traces d'Alcide,
Coquetant dans Paris, aux périls derobé,
Marcher honteusement sur les pas d'un Abbé?
Laissons à ces Héros du chant des Alouettes
Le soin de diriger leurs paisibles Poulettes:
Ils battent les buissons, & taillent les morceaux,
Et les Guerriers l'hyver dénichent les Moineaux.
Mais voicy venir l'Equipage.
Adieu, ma Belle, enfin, il faut plier bagage,
Il faut sortir de tes filets
Reçois mes compliemens, & ceux de nos Mulets:
Vois les briller sous leurs Aigrettes.
Combien de Bourgeois de Paris,
D'Aigrettes comme eux sont fournis,
Et reconnus pour tels, sans avoir de sonnettes!

COLOMBINE.

Quoy? tu me vas quitter, cruel, & dès ce jour

Tu

Tu mépriſes donc mon amour ?
Ah ! quitte-là le ſoin d'embellir les Gazettes.
Un noir preſſentiment me fait trembler pour toy,
Et m'annonce, pleine d'effroy,
Que tu n'en ſortiras jamais tes bragues nettes.
Je ne te verray plus, us, us,
(*Elle pleure*)
La choſe eſt aſſurée, e, e,
Ta mort eſt preparée, e, e,
Mes pleurs pour t'arrêter ſeront-ils ſuperflus? us, us.

ARLEQUIN.

Ouy, la Gloire a payé ma place.
Tes *é*, *é*, tes, *us*, *us*, m'ont percé la Cuiraſſe.
Ton œil en pleurs veut faire avorter mon deſſein?
Les armes malgré moy me tombent de la main.
(*Toute ſa Cuiraſſe tombe.*)
C'en eſt fait, & mon cœur déja ſur les frontiéres,
Voit que ſa valeur vient d'avoir les étriviéres.
Je friſſonne, j'en ſens la douleur dans les os.....
Que dis-je ? quoy ? déja les pleurs d'une Maitreſſe
Font deſcendre en ton cœur cette indigne foibleſſe ?
Tu balances, lâche Héros ?
Et ne repouſſes pas ſes traits avec rudeſſe ?
Allons, à dia hureaux.
Tournons le dos à tant de charmes,
Et reprenons toutes nos armes.

(*Arlequin ramaſſe toutes ſes armes, donne un coup de fouet aux Mulets, & finit le premier Acte.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

MEZZETIN (*seul, en chantant.*)

ON est en peine dans Paris
Que deviendront les Coquettes ;
Si cet Eté leurs Maris
Trouveront leurs places nettes.
Ho nenny dea, se répondit
Une Dame jeune & belle.
Hé pourquoy ? C'est que dans leur nid
Il faut toûjours une Hyrondelle.

Hé de la joye! Ma foy, je n'ay point l'esprit relié en chagrin ; je n'ay pas le sol, mais je ris à merveille. La fortune n'a qu'un petit toupet de cheveux, & tant de monde y est attelé, que je n'ay que faire de me fourer dans la presse pour n'avoir rien, & faire déchirer mes habits qui ne sont pas déja trop bons. Il n'y a que cette friponne de Colombine qui me tarabuste l'esprit. Je luy en veux. Je sçay qu'elle aime Arlequin. Etudions un peu le personnage que je veux ioüer auprès d'elle. (*Il fait semblant de heurter à la porte, contrefaisant la voix de Colombine.*) Qui est là ? Prenons un air délibéré. (*grossissant sa voix.*) C'est moy. (*Imitant Colombine.*) Ah ? c'est toy, mon cher Mezzetin ! .... Ouy c'est moy, & ce n'est pas un autre ; car si c'étoit un autre, ce ne seroit pas moy. Fort bien ! (*figurant Colombine.*) Comment te portes tu ? Que fais-tu ? A quoy passes-tu ton temps ? ..... A ce que je trouve le meilleur ..... Je n'ay jamais eu tant d'esprit ! Oh, j'en sçais à present assez pour la mettre à la raison. Je m'en vais bien lui dire son fait. Heurtons ; il faut un peu mâtiner ces animaux-là. (*Il heurte à la porte de Colombine.*)

SCE-

SCENE II.

COLOMBINE MEZZETIN.

COLOMBINE (*en colère.*)

QUe veux-tu ?

MEZZETIN.

Peste ! quelle colérique femelle ! toute ma résolution m'abandonne déja.

COLOMBINE.

Reponds donc.

MEZZETIN.

Qui répond paye..... mais je voudrois..... Comment te portes-tu ?

COLOMBINE.

Comme il me plaît.

MEZZETIN (*à part.*)

Je crois qu'elle a appris mon rôle. (*haut.*) Ne pourroit-on.....

COLOMBINE.

Comment ? Qu'est ce que tu voudrois ? Vas-y toy-même, entends tu bien ?

MEZZETIN.

Tu es d'une turquerie terrible. Cependant l'autre jour quand je te rencontray sur le Pont-Royal....

COLOMBINE.

Si je prends ton Pont, je t'en donneray au travers du nez.

MEZZETIN (*se flattant, & pleurant à moitié.*)

Courage, Mezzetin, mon enfant, ne souffre point d'affront.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que tu marmottes la ?

MEZZETIN.

Je dis que tu as tort.

CO-

COLOMBINE.

Comment, j'ay tort ? Maraut, je t'étrangleray.

MEZZETIN.

Hé tout beau ! Tu coupes la parole du monde. Mais allons, c'en eſt fait ; je m'en vais mourir. (*Il s'en va doucement.*)

COLOMBINE.

Où dis-tu, Mezzetin, que tu vas ?

MEZZETIN (*revenant vîte.*)

Mourir, trepaſſer.

COLOMBINE.

Bon voyage. Ecris-moy quand tu ſeras arrivé.

MEZZETIN (*s'en retournant doucement.*)

Il faut être bien malheureux d'avoir envie de mourir, & de ne trouver perſonne qui ait la charité de nous en empêcher.

COLOMBINE.

Mezzetin ? Et quel chemin vas-tu prendre pour aller mourir ?

MEZZETIN (*revenant.*)

Je m'en vais tourner par la premiére rue à main gauche. (*Il s'en va doucement.*)

COLOMBINE.

Courage, mon garçon ! Mezzetin ? Dis moy de grace, pourquoi tu reviens ſi vîte, & que tu t'en vas ſi lentement ?

MEZZETIN.

C'eſt que je vais à la mort avec regret ; & je reviens à toy avec plaiſir.

COLOMBINE.

Ma foy, je vois bien que tu ne ſçaurois t'accoutumer à mourir : Touche-là, faiſons la paix.

MEZZETIN.

Tu as raiſon. Or ſus, preſentement que tu es de bonne humeur ; quand nous marierons nous ? Donne-moy un échantillon de mariage, par un petit baiſer.

CO-

COLOMBINE.

Non pas, s'il vous plaît.

MEZZETIN.

Tu rabbattras cela quand nous serons mariez.

COLOMBINE.

Non non, les hommes en rabbattent toûjours assez, & il n'y a que trop de décompte par leurs mauvaises humeurs.

MEZZETIN.

Dès la premiére année, je te promets un garçon, ou la recolte sera bien mauvaise.

COLOMBINE.

Hé bien ouy, & je veux qu'il s'appelle Jacot.

MEZZETIN.

Fy! ce nom-là est trop commun. Je veux luy en donner un qui fasse bien du bruit, comme par exemple, Maître André.

COLOMBINE.

Tout comme tu voudras, & nous l'envoyerons à l'école & en classe.

MEZZETIN.

Je ne veux pas qu'il en sçache plus que moy.

COLOMBINE.

Et moy je veux qu'il étudie.

MEZZETIN.

Et moy je ne veux pas. (*Il fait un espèce d'enfant de son manteau.*) Ah, petit garçon, vous vous mettez donc du party de votre mere? (*Il fait semblant de le fouetter.* Et allons donc, vous en aurez sur le ventre & par tout. Ah, mon petit papa mignon! Et non, vous dis-je, vous serez fessé.

COLOMBINE.

Et fy donc, vous estropiez cet enfant. Mais retire-toy, voicy quelqu'un.

SCE-

SCENE III.

ANGELIQUE, COLOMBINE.

ANGELIQUE.

HE' bien, Colombine, que dis-tu ?

COLOMBINE.

Et mais, je dis..... je ne dis rien plutôt.

ANGELIQUE.

Helas, Colombine !

COLOMBINE.

Quel mal vous prend-il ? Ne seroit-ce point quelque indigestion amoureuse, qui vous renvoye tous ces fâcheux rapports ?

ANGELIQUE.

Que fait Octave, Colombine ?

COLOMBINE.

Justement. Voila le morceau que vous voudriez bien avaler.

ANGELIQUE.

Tu as vû pourtant comme je l'ay traité.

COLOMBINE.

Ouy, il n'y a qu'à vous atteler, vous tirez à merveilles. Avouez cependant que vous êtes encore chancelante, & que votre cœur n'est pas bien franc du collier. Mais ne vous y trompez pas, l'amour est une charruë terrible, & difficile à mener long-temps, & il y auroit bien des femmes en friche, si elles ne prenoient le soin de la soulager par des relais.

ANGELIQUE.

Tu es donc persuadée que la fidélité est un meuble inutile à une fille ?

COLOMBINE.

Ouy, & c'est une Thèse que je prétens soutenir à la premiére occasion. Si je pouvois avec bien-séance

vous

vous accompagner aux Thuilleries dans les habillemens où je suis, je vous ferois voir bien clair dans certains labyrinthes, où il y a nombre de gazons qui ne sont point encore relevez de leur chute.

ANGELIQUE.

Qu'à cela ne tienne. Choisis un de mes habits, & nous irons tantôt ensemble. Mais, Colombine, voila Octave, ne m'abandonne pas.

SCENE IV.

COLOMBINE, ANGELIQUE, OCTAVE, SCARAMOUCHE.

COLOMBINE (*à Angelique.*)

NE faites pas semblant de le voir.

OCTAVE.

Elle détourne la vue, Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, tournez-luy le dos.

OCTAVE.

Je ne puis m'éloigner d'elle.

SCARAMOUCHE.

Approchez la donc.

ANGELIQUE.

Il ne vient point, Colombine.

COLOMBINE.

Laissez-le faire, il s'enfilera de luy-même

OCTAVE.

Que feray je, Scaramouche?

SCARAMOUCHE.

Tout ce qu'il vous plaira.

ANGELIQUE.

D'où vient qu'il est si inquiet?

COLOMBINE.

C'est qu'il a de l'inquiétude.

OCTAVE.

Je m'en vais l'aborder.

SCARAMOUCHE (*le pousse.*)

Allons, courage.

ANGELIQUE.

Suis-moy, Colombine.

OCTAVE.

Ah, cruelle! voulez-vous joindre ce nouvel outrage à celuy que vous avez déja fait souffrir à ma tendresse? Refusez-vous de vous justifier envers un Amant qui est prêt à recevoir vos excuses, & que la crainte de vous voir inconstante allarme avec tant de raison? ANGELIQUE.

Vous deviez ce me semble, Octave, ne me voir jamais; & j'en étois déja consolée, puisque vous le vouliez. OCTAVE.

Que ne dit on point quand on aime, & qu'on est jaloux? Ai je pû souffrir tranquillement....

COLOMBINE.

Tout beau, les Amans ne finissent jamais, ils voudroient toûjours recommencer. Vous vous aimez tous deux; nous allons aux Thuilleries; je crois qu'il ne vous en faut pas dire davantage. C'est une admirable chose que l'amour! Il mène par tout sans chandelle; les expressions en sont bréves; on s'entend sans parler; on se parle sans s'entendre, & cependant on s'entend quelquefois trop bien.

ANGELIQUE.

Mais Octave, Colombine ne vous dit pas qu'elle va soutenir une Thèse?

OCTAVE.

Comment donc?

COLOMBINE.

Ouy, & ce n'est qu'à condition que vous me détromperez, que vous pouvez aspirer à la possession de Mademoiselle. Mais adieu, nous avons quelques affaires ensemble; jusqu'au revoir.

O C-

OCTAVE.

J'auray l'honneur de vous voir aux Thuilleries.

SCENE V.

OCTAVE, SCARAMOUCHE.

OCTAVE.

AH, mon cher Scaramouche, que j'ay de joye de ce raccommodement!

(*Octave dit à Scaramouche qu'il voudroit bien donner la colation à Angelique dans les Thuilleries, & qu'il voudroit le faire d'une maniére galante pour la surprendre agréablement. Il prie Scaramouche d'y rêver, & s'en va.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

(*Arlequin entre en grondant, fait un conte plaisant d'une avanture. Scaramouche luy propose l'affaire, & ils se promènent tous deux sur le Théâtre, rêvans chacun à une invention, & reviennent de temps en temps l'un auprès de l'autre, en disant:* Ma foy, je la tiens; *& disent après:* Non, cela ne seroit pas bon. *Enfin Scaramouche luy parle à bâtons rompus, le faisant tourner d'un côté & d'un autre, & s'en va sans luy rien dire: Arlequin en s'en allant, dit:*) Oh, cela ne peut manquer de réussir.

SCENE VII.

PIERROT, ANGELIQUE.

PIERROT.

CEla est comme cela, vous dis-je.

ANGELIQUE.

Mais je ne t'entends pas.

PIER-

PIERROT.

C'eſt un Caroſſe qui veut vous parler. Le feray-je monter ?

ANGELIQUE.

Mais qui eſt-ce qui eſt dedans ?

PIERROT.

Le Caroſſe.

ANGELIQUE.

Tu perds l'eſprit.

PIERROT.

Voila comme on dit, quand on ne veut pas entendre le monde.

ANGELIQUE.

Je le donne au plus fin, à comprendre ce que tu me dis.

PIERROT (*ſe laiſſant tomber ſur Angelique.*)

Haye, haye! ſoutenez-moy.

ANGELIQUE.

A qui en as-tu donc ?

PIERROT.

C'eſt une fumée amoureuſe qui me monte à la tête, & m'éberlue toute la vue.

ANGELIQUE.

Quoy, Pierrot, tu es amoureux ? Voila une grande nouvelle.

PIERROT.

Ouy, je ſuis en marché, pour m'accommoder d'une fille, qui n'a encore ſervi à perſonne.

ANGELIQUE.

Mais crois-tu qu'elle ſoit ton fait ?

PIERROT.

Oh, elle m'ira comme un bas de ſoye.

ANGELIQUE.

Veut-elle bien de toy ?

PIERROT.

Aſſûrément, c'eſt la fille d'un homme qui a bien fait du bruit dans ſa vie. Son Pere étoit Chauderonnier.

A N-

ANGELIQUE.

Mais, là, l'aimes-tu du bon du cœur ?

PIERROT.

Je ne puis l'aimer davantage, à moins que je ne l'étouffe. Mais, tenez, voila celuy qui vous demandoit.

SCENE VIII.

LEANDRE, ANGELIQUE.

LEANDRE (*luy sautant au col.*)

HE' bon jour, ma chére Tante, comment vous portez-vous ? Baisez-moy donc bien fort, ma chére Tante.

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous donc, mon Neveu, qui vous rend si joyeux ?

LEANDRE.

Ce que j'ay, ma chére Tante ; Et ne scavez-vous pas que je ne vais plus au Collége ?

ANGELIQUE.

Quoy ? l'on vous a fait quitter vos Etudes ?

LEANDRE.

Vraiment ouy ; & depuis ce temps-là, je deviens le plus joly homme du monde.

ANGELIQUE.

Et que faites-vous pour cela ?

LEANDRE.

Je vais au Cabaret, je joue, je prends du Tabac, je jure.....

ANGELIQUE.

Ah, le petit vilain !

LEANDRE.

Ouy dea, ma Tante ! c'eſt pourtant-là ce qui forme les jeunes gens d'aujourd'huy.

ANGELIQUE.

Voila des inclinations qui vous feront tort dans le monde.

LE-

LEANDRE.

Bon, bon ! vous vous moquez. Mes amis m'ont bien averti de ne rien croire de tout ce qu'on me dira sur ma conduite, & je suis seur d'être dans le bon chemin. J'ay battu hier un Fiacre, je suis retenu cette nuit pour aller morguer le Guet, & demain j'iray siffler à la Comédie. Voila des actions celles-là, qui vont donner un gros relief à ma réputation !

ANGELIQUE.

Vous êtes un petit garçon perdu, vous dis-je. Est-ce qu'on ne vous a pas laissé un Precepteur ?

LEANDRE.

Vraiment ouy, & nous allons prendre nos leçons ensemble au Cabaret & au Caffé.

ANGELIQUE.

Mais vous vous perdrez infailliblement, si vous menez long-temps cette vie là.

LEANDRE.

Et mais, ma Tante, comme je veux être d'épée, je suis bien aise de m'accoutumer de bonne-heure à être de cette humeur, pour ne point faire de tort à mes Camarades. Fy ! je n'y serois pas souffert un quart-d'heure, si je n'avois pris mes licences & mes attestations de libertinage, dans les rues de Paris, aux Spectacles, aux Caffez, & aux Cabarets.

ANGELIQUE.

Ne vous amusez-vous pas aussi à quelque amourette ?

LEANDRE.

Bon ! il y a déja une belle Dame qui m'a retenu pour cet Eté, & mon quartier commencera à l'ouverture de la Campagne ; car son Capitaine de Dragons ne doit partir que dans ce temps-là.

ANGELIQUE.

J'en avertiray votre Pere, si cela continue.

LEANDRE.

A quoy cela servira-t-il ? Ma mere m'aime, elle me

me fournit l'argent nécessaire pour mes plaisirs, mon pere est un homme qui fait tout ce qu'elle dit, & elle ne fait jamais ce qu'il veut. Mais, pour faire la paix, je veux vous chanter un petit air nouveau. (*Il chante.*)

Non, non, les cœurs amoureux & fidelles
N'aspirent plus au retour du Printemps,
Que nous sert-il de voir tout renaître en nos champs,
Si l'herbe croît dans nos ruelles ?
Printemps, fuyez de nos hameaux.
Les timides belettes
Sont bien moins inquiettes
A l'aspect des Crapeaux,
Que les Coquettes,
Au départ des Chapeaux.

ANGELIQUE.

Cela est fort joly, mon Neveu. Mais, voulez-vous me donner la main jusques aux Thuilleries ?

LEANDRE.

Très volontiers, ma Tante.

SCENE IX.

(*Le Théâtre represente les Thuilleries.*)

COLOMBINE (*seule, habillée en Dame de qualité.*)

HEm, hem, la, la, la. (*Elle se promène en crachant, toussant & chantant.*) Il faut étudier jusques à la maniére de cracher, & ne point faire de solecisme en coquetterie. (*Elle prend un miroir de poche.*) Voyons un peu si nos attraits sont montez sur le bon ton. Voila des yeux qui ne demandent qu'à travailler. Ma coëffure appelle de loin les passans ; tout y parle, & pas une épingle ne regimbe contre l'intention de la fondatrice. Mais que vois-je ? C'est Arlequin ! Il ne me reconnoîtra jamais.

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*sans voir Colombine.*)

MOn Maître m'a dit qu'il viendroit aux Thuilleries, & que je l'y attende ; Voicy un pays où l'on doit être sur ses gardes. Le Rossignol y chante ; mais il y a bien d'autres oiseaux qui y font leurs parties.

COLOMBINE.

Il ne me voit pas encore.

ARLEQUIN.

J'apperçois une Nymphe bien meublée. N'est-ce point la quelque Bon Soir? Il n'y a personne avec elle. Ces sortes de femmes-là pour être seules, quelquefois n'en sont pas en meilleure compagnie. Que de brocard d'or ! Malepeste, je ne m'y foure pas. Ce n'est pas pourtant que le brocard d'or est quelquefois aussi maniable que l'Etamine.

COLOMBINE.

Que dit-il là tout seul ?

ARLEQUIN.

Il me prend envie de l'accoster. Que sçait-on ? La mauvaise mine n'est pas ce que les femmes rebutent le plus. Essayons, On ne parvient dans le monde qu'avec beaucoup d'effronterie. (*à Colombine.*) Madame, il y a bien de la différence de vous à une huître à l'écaille. Vous êtes bonne à manger de broc en bouche ; & l'huître est indigeste. Votre écaille est délicieuse ; & l'on jette celle de l'huître. Vous êtes assaisonnée naturellement, & vos yeux portent leur sauce avec eux ; & il faut du poivre pour manger l'huître : *Ergo*, vous n'avez rien de semblable à une huître.

COLOMBINE.

Votre comparaison est admirable. Mais est-ce que tu ne me connois pas ?

A R-

ARLEQUIN.

C'eſt Colombine ! Que tu m'as fait perdre de jolies choſes! J'étois en train de haranguer. Mais que viens-tu faire ici dans cet habillement? Vas-tu à la proviſion?

COLOMBINE.

Je viens m'y promener.

ARLEQUIN.

Prens-y garde au moins. Depuis qu'on a fait tous ces trous pour planter de nouveaux arbres, le moindre faux pas fait tomber une fille ſur le gazon.

COLOMBINE.

Je ſuis plus ferme que cela ſur mes jambes.

ARLEQUIN.

Ne vas-tu pas enfiler la grande allée ? Le Soleil eſt trop chaud pour la terraſſe ; on ne voit pas encore un manteau court. Ces gens-là ſe conſervent ; il ne faut qu'un rayon de Soleil tombé à plomb ſur leur teint, pour faire épanouir les boutons de vin de Champagne.

COLOMBINE.

Sçais-tu la carte de ce pays-cy ?

ARLEQUIN.

A merveille. Cette terraſſe, dont je te parlois, s'appelle parmy les Naturaliſtes des Thuilleries, l'Inventaire.

COLOMBINE.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Ouy, Inventaire. Car comme les femmes après le départ des Officiers reſtent veuves, & par conſequent tutrices de leurs charmes ; elles vont là d'abord faire inventaire de ce qu'elles ont de plus beau, pour la commodité des mineurs qui reſtent, & qui cherchent à s'émanciper.

COLOMBINE.

Il me ſemble pourtant que j'ay toûjours ouï dire, que la grande allée étoit la plus agréable promenade des Thuilleries.

ARLEQUIN.

Fy donc ! Tu parles improprement. On apelle cela l'allée des boutte-en-train.

COLOMBINE.

Quels noms barbares !

ARLEQUIN.

Pas tant que tu crois. C'est là qu'on commence à mettre en batterie les piéces de campagne dont l'Amour se sert pour assaillir un cœur; comme par exemple, les mines, les œillades, les signes de tête, & enfin tout ce qui éguise l'imagination, de sorte qu'à la premiére approche souvent on fait les compositions de part & d'autre, & on livre une porte aux assiégeans; bien entendu que la Garnison de la Place, qui est la retenue, la façon, & la modestie, se retireront dès le soir.

COLOMBINE.

Il s'y passe donc de terribles choses ?

ARLEQUIN.

Et le Théâtre, ne l'as-tu pas été voir ?

COLOMBINE.

Non pas encore. Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

ARLEQUIN.

C'est le seul Théâtre où une Piéce ait la liberté de paroître sans être condamnée. On y joue pourtant de certaines Scénes que le Parterre siffleroit diablement, si elles n'étoient favorisées par les petits labyrinthes dont il est isolé. Mais adieu, je m'arrête trop, je vois venir du monde, & je m'en vais chercher mon Maître.

SCENE XI.

ANGELIQUE, LEANDRE, COLOMBINE.

ANGELIQUE.

LE temps ne peut-être plus propre à la promenade.

LEAN-

LEANDRE.

Il est vray. Ah, ma Tante, la jolie personne que voila seule !

ANGELIQUE (*à part.*)

C'est Colombine. Voyons si mon Neveu donnera dans le panneau. (*à Leandre.*) Je vais faire un tour dans cette allée, accostez-la, mon Neveu.

SCENE XII.

LEANDRE, COLOMBINE,

LEANDRE.

ON peut dire, Mademoiselle, en vous voyant, que toutes les graces se sont retirées auprès de vous, & n'ont laissé auprès des autres qu'une affreuse solitude, pour vous attirer l'hommage de tous les cœurs.

COLOMBINE.

Mon Dieu ! je sçay les hommes par cœur, & vous me tromperiez beaucoup, si vous ne puisiez pas comme eux dans la même source. Ils sont tous de feu dans les commencemens, & vous traitent l'amour par théorie. Mais ils sont tous inconstans & legers, quand ils ont rendu une femme sensible.

LEANDRE.

Si la sincérité est une vertu étrangére parmy ceux dont vous parlez, souffrez que je me deffende de leur ressembler, & que je me distingue d'un caractére si opposé au mien ; je n'ay de commun avec tous les hommes que la nécessité indispensable où vous les mettez de vous aimer lors qu'ils vous ont vue.

COLOMBINE.

Sçavez-vous bien que vous êtes dangereux, & que pour trop bien arranger vos expressions, une vertu mise mal en œuvre courroit risque d'être dérangée ?

LEANDRE.

Je veux vous persuader que je vous aime, & que

vous m'accordiez la liberté de vous le dire à tous momens.

COLOMBINE.

Vous en seriez bien-tôt fatigué ; car si cet aveu me faisoit plaisir, je vous ferois recommencer souvent.

LEANDRE.

Ce seroit pour moy le comble de ma joye, & je ne craindrois autre chose de moy même, si ce n'est que la foiblesse de mes expressions ne diminuât la grandeur de mon amour.

COLOMBINE.

Je ne sçay pas comment vous pourriez faire pour dire de plus jolies choses ; & dans tout ce que vous dites c'est l'amour tout craché. Mais voila votre compagnie qui vient vous rejoindre.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, LEANDRE.

ANGELIQUE (*tenant Octave par la main.*)

VOus voyez que je vous ay prévenu, & que je pourrois vous reprocher votre peu d'impatience.

OCTAVE.

C'est la seule fois que vous me trouvez en faute, depuis que je vous aime. (*Pendant l'entretien d'Octave & d'Angelique, Colombine & Leandre parlent bas ensemble.*)

ANGELIQUE.

Que dites-vous du déguisement de Colombine ? Mon Neveu la trouve fort à son gré.

OCTAVE.

Elle a un entêtement que je ne puis approuver, & c'est elle seule que j'accuse des reproches que je vous ay faits.

AN-

ANGELIQUE.

Ne la décelez point. Je vais l'aborder, & je seray bien-aise de laisser mon Neveu dans l'erreur pour quelque temps. (*Abordant Colombine.*) Ah, ma chére, que j'ay de joye de te voir!

COLOMBINE.

Je n'en ay pas moins que vous. Que venez vous donc faire icy?

LEANDRE.

Quoy, ma Tante, vous la connoissez? (*bas à Angelique.*) N'allez pas luy dire, au moins, que je ne fais que sortir du Collége, & que j'ay encore un Precepteur.

ANGELIQUE (*à Leandre.*)

Non, non laissez-moy faire, (*à Colombine.*) Hé bien comment vont les plaisirs?

COLOMBINE.

Assez-bien. Un peu de paix les feroit bien marcher un autre train.

OCTAVE.

Il reste toûjours tant de monde à Paris, que les Belles ne sont pas à plaindre.

COLOMBINE.

Cela est bien dit. Mais, à quoy passerons-nous icy le temps? Il y a bien peu de monde aujourd'huy aux Thuilleries? Quelle reforme de galanterie? Le Soleil a-t-il fait outrage à quelque tein, & les Parfumeurs ne garantissent-ils plus des insultes de ses rayons?

LEANDRE (*à Colombine.*)

Laissons-les causer ensemble, Madame; j'ay mille choses à vous dire que je voudrois bien que personne que vous n'entendît.

COLOMBINE.

Oh, cela ne se peut. Mais voila Monsieur de Fort-en Bec, grand Nouvelliste de ce Pays, qui nous aborde. Ecoutons-le; il nous réjouïra.

ARLEQUIN (*en Nouvelliſte.*)

Pourroit-on, Meſdames, ſe fofiler dans votre entretien? Je croyois trouver icy compagnie; mais comme on m'a manqué de parole, voulez-vous bien que je plotte avec vous en attendant partie?

ANGELIQUE.

Vous nous ferez bien du plaiſir.

COLOMBINE.

Sans façon, Monſieur, prenez place. Les femmes voyent avec plaiſir groſſir auprès d'elles le nombre des chapeaux.

ARLEQUIN.

Un homme coupé à plein drap comme moy, eſt d'un aſſez bon uſé. Mon mérite n'eſt pas encore retourné; & de l'étofe dont il eſt, il me fera honneur long-temps.

COLONBINE.

Il eſt tiré, à ce qui nous paroît, d'une Manufacture toute nouvelle.

ARLEQUIN.

Vous m'avouerez qu'il y a force eſprits qui ſont fournis à la Friperie. Pour peu qu'on en examine la portée, on trouve piéce par tout. S'ils écrivent, ils ſaignent Voiture des quatre membres. S'ils font des contes, ce ſont des Fauſſonniers du Sel Attique de la Fontaine. S'ils diſent un bon mot, ils dévaliſent Montagne. Mais quant à moy, je vous promets des penſées toutes neuves, & qui ne ſentiront point le relan.

ANGELIQUE.

Vous êtes homme d'un bon eſprit, & nous rendons à votre mérite toute la juſtice qui luy eſt duë.

ARLEQUIN.

A quoy paſſez-vous votre temps? Venez-vous ſouvent ici? Il y a une groſſe nouvelle. On dit que les Dames ont toutes demandé à porter les armes, & qu'elles vont former cette année un Camp volant au-

autour de Paris, pour arrêter tous les Officiers qui partiront de l'Armée sans congé.

COLOMBINE.

Voila qui sera d'une grande utilité pour le service, car ces Messieurs-là desertent quelquefois.

ARLEQUIN.

Il y a un Livre nouveau sous la Presse, touchant la maniére de coudre un Falbala; qui pourra être frippé & manié sans qu'il y paroisse. Bien des femmes vont épargner de l'étoffe, comme vous voyez.

ANGELIQUE.

Il faut bien avoir la rage d'écrire!

ARLEQUIN.

Avez-vous vû, Mesdames, de ces Corps à ressorts pour les tailles?

OCTAVE.

Quelle invention est-ce que celle-là? Je n'en ay pas bien compris l'utilité.

ARLEQUIN.

Vous n'y avez donc pas refléchy? Il n'y a rien de merveilleux comme cela. Par le moyen de cette machine, on fait marcher l'amble à une gorge, & monter & descendre une taille selon tous les besoins, dès qu'on touche le ressort. Diable! cela prête à tout, & une femme sera là-dedans comme dans son lit.

COLOMBINE.

Quelle folie! Les femmes ne seront donc plus que des machines? Mais, à ce que je vois, Monsieur, il n'échappe rien à votre connoissance, & vous sçavez tout ce qui se fait dans la Ville?

ARLEQUIN.

Je suis un vray abregé de l'histoire du monde. Il ne sort pas un vers du Parnasse, sur lequel je n'aye hypothèque. Les Dames me recherchent quand elles sont un peu curieuses de Nouvelles; & je puis dire sans vanité qu'elles ne me renvoyent pas à l'Ecole.

OCTAVE.

Vous êtes heureux d'être si bien auprès du beau sexe.

ARLEQUIN.

Je m'en trouve cependant quelquefois si accablé, que quand je suis pressé d'argent, je jouë à la Bassette une demie douzaine de mes bonnes fortunes. Il faut bien dans ce temps-cy faire argent de toutes ses nippes.

LEANDRE.

Allez-vous souvent à la Comédie ?

ARLEQUIN.

Moy ? non, depuis que le Parterre a pris la méthode de crier : *Haut les bras, haut les bras.* Je trouve qu'il est trop incommode de rester dans une loge comme une Pagode. Mais, quoy ? ne ferons-nous pas un tour dans quelque allée pour entrer un peu dans le détail de ce Pays ?

ANGELIQUE.

Je suis trop fatiguée pour marcher, & nous ferons bien mieux de nous tenir assis.

ARLEQUIN.

Quoy ? rester immobiles dans un lieu si plein de mouvemens ?

COLOMBINE.

Inventons quelques jeux que nous puissions jouer dans cette situation. (*à Arlequin.*) Allons, Monsieur, vous qui avez un si beau génie ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous que je vous lise des Epigrammes ? J'en ay morbleu, dans ma poche, qui n'ont point encore paru au Marché aux Chevaux.

ANGELIQUE.

Non, je n'aime point la lecture en compagnie.

ARLEQUIN.

Ah parbleu, il m'en vient un en pensée. (*S'adressant à Octave.*) Allons, Monsieur, répondez-moy,

moy, s'il vous plaît. S'il vous étoit permis de vous métamorphoser en quelque chose pour vous assurer d'une Maitresse, & être toûjours avec elle, que voudriez-vous devenir?

OCTAVE.

D'une Paire de Gands je prendrois la figure.
Ma Belle se servant de moy
Dans une telle conjoncture,
Me tenant en ses mains verroit ma bonne foy;
J'aurois le charmant avantage,
De serrer, de baiser ses mains à tout moment,
Et ce secret attouchement
Flatteroit mon amour, malgré son esclavage,
De trouver à mes vœux un doux consentement.

ARLEQUIN.

Bon! Bagatelle toute pure!
Si votre Iris touchoit par avanture,
Je ne sçais ny pourquoy ny quand,
Quelqu'autre chose avec son gand,
Vous feriez dans cette posture
Une assez vilaine figure.

ANGELIQUE.

D'une Montre plutôt que de toute autre chose
J'aimerois la métamorphose.
J'avertirois soigneusement
De l'heure au rendez-vous promise;
Et la conduite ainsi de mon Amant
A ma discrétion se trouveroit soumise.

ARLEQUIN.

Voila qui vaut moins que les Gands,
Et vous êtes mal accrochée.
Sur leurs Montres les jeunes gens
Sont aujourd'huy si négligens,
Que la Montre souvent seroit très mal montée.

LEANDRE.

En Stenkerc je voudrois pouvoir être changé.
Quel heureux sort pour ma tendresse;

On me verroit toûjours au col de ma Maitresse ;
Et jaloux d'un tresor par moy seul possedé,
Aux yeux de mes Rivaux, je cacherois sans cesse
Les divines beautez dont je serois chargé.

ARLEQUIN.

Le choix que vous venez de faire
Me paroît assez de bon goût,
Mais si quelque Tircis sur la tendre fougére
Vouloit pousser la Belle à bout,
Vous seriez la frippé d'une étrange maniére.

COLOMBINE.

Je ris de vous voir tous si fort embaraſſez
Pour être métamorphosez.
Des Pantoufles, pour moy, je choisirois l'office,
Ma Belle ainsi sur moy montée en pareil cas,
Ne feroit jamais un faux pas,
Dont je ne devinsse complice.

ARLEQUIN.

Ouy dea, votre pensée est expliquée au net.
Ajoutez y de plus, la Belle,
Que sous cette forme nouvelle
Vous auriez toûjours l'œil au guet.
On ne peut mieux entrer dans la métamorphose.
Mais pour moy si j'avois à choisir quelque chose,
Je voudrois sans tant de façon
Pouvoir devenir Limaçon.
Ma tête ainsi de cornes bien munie,
Epargneroit le soin à ma Moitié chérie,
Pour peu qu'elle entendît raison,
Sur un bois si fecond d'en greffer de nouvelles,
Et m'en trouvant ainsi de naturelles,
Elle n'en iroit pas chercher hors la maison.

COLOMBINE.

Quand des Limaçons vos Confréres
Les Cornes vous seroient toutes héréditaires ;
Si de l'Hymen jamais vous habitiez le toit,
Votre femme suivant les routes ordinaires ;

Vous en auriez, Monsieur, par nature, & par droit.

ARLEQUIN.

C'est à dire que le bien me viendroit de tous côtez. Mais qu'entens-je? Voila un Crieur d'Almanachs, qui a apparemment quelque chose de nouveau. Ecoutons-le.

MEZZETIN (*en Crieur d'Almanachs, tenant en sa main plusieurs papiers, entre en criant.*)

Relation véritable de la proportion des membres du Géant découvert par Arrêt du Parlement, donné en faveur des maris qui ont des femmes enregistré au Greffe du, Mercure Galand, & de, l'Almanach nouveau de Milan, commandé par l'Armée du grand Kam de Tartarie, & de, la Satyre nouvelle contre les femmes, augmentée du pour & contre d'une. Chanson plaisante & recreative, d'un homme qui a été pendu tout vif en place de Gréve, en presence des, Petits Tarifs pour les Monnoyes, pour compter, jetter, & calculer, & de la désolation des Dames pendant l'Eté, & du Médecin Indien d'une nouvelle composition pour ôter les taches d'huile, les taches de cambouy, les taches de graisse. (*Mezzetin contrefaisant les cris de Paris, change de ton à chaque différente chose qu'il crie.*)

ARLEQUIN.

Comment diable! Ce n'est point là un homme peint à fresque, c'est tout le corps ensemble des Crieurs d'Almanachs.

MEZZETIN.

Vous voyez, Mesdames, un Marchand en gros, qui cherche à gagner sa vie en détail.

COLOMBINE.

De tout ce que vous criez, je ne trouve à retrancher que votre Satyre nouvelle contre les femmes. Ne pourra-t-on jamais accorder le genre masculin avec le feminin? ARLEQUIN.

C'est parce qu'ils s'accordent trop bien ensemble qu'on en parle.

MEZZETIN.

C'eſt pourtant ce que je debite le plus.

OCTAVE (*à Colombine.*)

Soutiens après cela, Colombine, que les femmes du caractére dont tu parlois, ne s'attirent point de mépris?

COLOMBINE.

Puiſque vous êtes dans cet entêtement, vous me faites venir envie plus que jamais de ſoutenir ma Thèſe, & je vous attens pour cela dans la ſalle de la Rhétorique.

LEANDRE.

Quoy, ma Tante, c'eſt là Colombine, votre ſervante?

COLOMBINE.

Juſtement. C'eſt la Cuiſiniére de Madame votre Tante. Vous voyez bien, Monſieur, que vous alliez vous engraiſſer le cœur mal à propos. Mais que veut dire cecy?

(*On apporte une collation magnifique. Octave prie Angelique d'en manger, Mezzetin pendant ce temps chante quelques airs à ſa fantaiſie, & finit l'Acte ſecond.*)

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, GROGNARD.

COLOMBINE.

OUy, la choſe eſt arrêtée, je veux être Doctrice, & ſoutenir une Thèſe.

GROGNARD.

Mais, Colombine, tu n'y ſonges pas, & tu vas avoir tous les hommes contre toy.

COLOMBINE.

Qu'ils y viennent un à un, je ne crains perſonne.

GRO-

GROGNARD.

Ton entêment n'est point pardonnable, & tu vas autoriser les galanteries du sexe.

COLOMBINE.

Les hommes doivent-ils avoir sur l'inconstance plus de prérogatives que les femmes? Le nom de femme sera donc une prison pour elles, d'où elles ne pourront jamais sortir sans être condamnées aux dépens? Oh, il faut un peu faire voir à Messieurs les hommes, que les femmes sont faites d'un bois qui se tourmente & travaille toûjours; & quand on veut le mettre en œuvre dans sa séve, ils ne doivent pas s'étonner s'il est sujet à se déjetter.

SCENE II.

GROGNARD, COLOMBINE, OCTAVE, SCARAMOUCHE.

GROGNARD.

AH, Monsieur, votre serviteur. Vous voyez un homme au desespoir. Ma fille s'est aheurtée à ne rien faire que par les conseils de Colombine, & je seray obligé à différer l'effet de la parole que je vous ay donnée, jusques à ce que cette folie luy ait passé.

COLOMBINE.

Folie, & bien soit.

OCTAVE.

Mais, Colombine, est-il possible que tu veuilles soutenir une opinion qui n'a des partisans que chez les coquettes?

COLOMBINE.

Et sçavez-vous bien, vous qui parlez, que s'il n'entroit dans la composition d'une femme quelque pincée du sel de la coquetterie, elle deviendroit le ragoût du monde le plus insipide? C'est ce qui la rend

rend piquante, & qui jette dans ſes yeux tous ces traits de flammes dont le moindre cartilage du cœur ne peut échapper, & les femmes qui ſont autrement ſont de vrayes femmes au Bainmarie.

GROGNARD.

A quelle ſauce veux-tu donc mettre ma fille?

OCTAVE.

Un Amant n'eſt-il pas aſſez puni d'être éloigné, ſans avoir le chagrin de trouver à ſon retour ſa Maitreſſe infidelle?

COLOMBINE.

Vous n'en ſerez pas moins aimé pour cela; & l'infidélité dont je vous parle n'eſt qu'un amuſement leger qui ne va pas à fleur de corde du véritable engagement.

OCTAVE.

Mais qu'eſt-il de beſoin....

COLOMBINE.

Oh, ſur les Bancs, ſur les Bancs? (*Elle s'en va.*)

GROGNARD.

Je vous conſeille, Monſieur, de ſonger à vous défendre. Cette fille eſt d'une obſtination terrible. Ne ſçauriez-vous trouver quelqu'habile homme, qui luy rabatte un peu le caquet?

OCTAVE.

C'eſt à quoy il faudra penſer.

GROGNARD.

Faites mieux. Allez-vous-en après elle, & tâchez vous-même à la détromper. J'y contribueray de mon côté de tout le pouvoir que j'ay ſur ma fille. Adieu je ſuis votre ſerviteur. (*Il s'en va, & Octave reſte avec Scaramouche.*)

OCTAVE.

Hé, bien, Scaramouche, comment ferons-nous?

SCARAMOUCHE.

Quoy? la réſolution de Colombine vous embaraſſe? Eſt ce que vous ne ſçauriez venir à bout d'une fille?

OC-

OCTAVE.

Je voudrois bien que tu pusses me trouver quelqu'homme de lettres ?

SCARAMOUCHE.

J'ay votre fait. Je connois un Facteur qui fera tout ce que vous voudrez.

OCTAVE.

Je te dis que je voudrois trouver quelque Philosophe qui pût soutenir contre Colombine.

SCARAMOUCHE.

Hé bien ouy, je m'en vais de ce pas à la Halle vous en chercher un.

OCTAVE.

Enfin cherche moy quelqu'un, je te prie. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

SCARAMOUCHE, MEZZETIN, & ARLEQUIN (*survenant.*)

SCARAMOUCHE (*seul.*)

OÙ diable pourray je trouver un Philosophe assez habile pour faire taire une femme ? L'entreprise n'est pas aisée. (*Il se promène sur le Théâtre.*)

MEZZETIN.

Il étoit bon, ouy, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je n'en bois point d'autres, (*Voyant Scaramouche passer devant luy en rêvant.*) Diable! voila Scaramouche dans une profonde rêverie. Veux-tu parier qu'il médite quelque retraite honnête aux Petites-Maisons ?

SCARAMOUCHE (*rêvant toûjours, & précipitant ses pas de fois à autre, en gesticulant des bras.*)

Cela seroit bien comme cela.

MEZZETIN (*ramant.*)

Ouy, si tu allois aux Galéres. Mais qu'as-tu donc, Scaramouche ?

SCA-

SCARAMOUCHE.

Ah ! vous voila, mes amis. Vous me voyez un peu embaraſſé.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que tu as la gale ?

SCARAMOUCHE.

C'eſt que je cherche un grand homme.

ARLEQUIN.

Tu ne trouveras pas ton affaire parmy nous, car nous ſommes bien petits.

MEZZETIN.

Et pourquoy faire ce grand homme ? Pour faire peur à un plus petit ?

SCARAMOUCHE.

Non, non ; c'eſt un homme d'eſprit que je voudrois trouver.

ARLEQUIN.

Un homme d'eſprit ? Diable ! il n'y a rien de ſi commun aujourd'huy, on t'en fera bon marché.

SCARAMOUCHE.

C'eſt encore quelque choſe de plus que cela.

ARLEQUIN.

C'eſt peut-être un faiſeur de bons Operas que tu cherches ? Cela eſt rare, car ceux d'aujourd'huy ne font qu'aboyer à la Lune.

MEZZETIN.

Mais encore, dis-nous donc ce que tu veux ?

SCARAMOUCHE.

Dis-moy un peu, Mezzetin, as-tu étudié ?

MEZZETIN.

Ouy, j'ay étudié pluſieurs rôles de Comédie ?

SCARAMOUCHE.

Ce n'eſt pas ce qu'il me faut. Et toy Arlequin ?

ARLEQUIN.

Belle demande ! J'ay paſſé toute ma jeuneſſe au Collége..

SCARAMOUCHE.

Comment diable ! A R-

ARLEQUIN.

Vrayment, je portois le porte-feuille d'un Maître que je servois.

SCARAMOUCHE.

Mais quoy ? tu n'y as rien appris ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'en sçais tout autant qu'il m'en faut.

SCARAMOUCHE.

Serois-tu capable d'argumenter à une Thèse ?

ARLEQUIN.

A merveilles. Mais pour quand seroit-ce ?

SCARAMOUCHE.

Dans un quart d'heure.

ARLEQUIN.

Il faudroit donc un peu me remettre à étudier, & me donner tous deux vos conseils. Attendez moy un peu, je m'en vais chercher mes livres chez un Libraire de mes amis, (*Il s'en va.*)

SCARAMOUCHE (*explique à Mezzetin la raison qu'il a pour engager Arlequin à soutenir cette Thèse, & ils disent tous deux qu'ils l'aideront.*)

ARLEQUIN (*revient avec une hotte dans laquelle il y a des Livres, un Violon, un Fourneau, une Table & deux Treteaux. Dès qu'il est arrivé il dresse la Table, tire tous les Livres, s'assit, & dit.*) Or sus, je m'en vais me disposer à feuilleter un peu mes Livres, & chercher quelqu'Aphorisme d'Hypocrate dans le Cuisinier François. (*Il feuillette des Livres.*)

SCARAMOUCHE.

Il faut au moins argumenter en forme.

MEZZETIN.

Il faut que tu composes ton discours sur les figures de Rhétorique, qui sont: *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.*

ARLEQUIN.

Cela s'entend bien ainsi. Par exemple, *quis*, c'est moy qui argumentera. *Quid*, sur un morceau de fromage de Milan.

SCA-

SCARAMOUCHE.

Ce n'est point cela.

ARLEQUIN.

Ne m'interromps point. Mais j'apprehende de ne me point ressouvenir de cela. (*Il fait semblant d'écrire tous ces mots sur de petits morceaux de papier, qu'il coupe, & qu'il met dans un Pot, & le Pot sur le Fourneau pour les faire cuire, On luy demande ce qu'il fait. Il répond qu'il veut faire un bouillon de tout cela, qu'il boira, & qui passant dans son estomach, luy en renvoyera les fumées à la tête. Il le goûte, & le trouvant trop insipide, il déchire un feuillet d'un Livre, & dit qu'il va l'assaisonner d'une Sentence d'Aristote. Après, il prend un Violon, touche sur la chanterelle, pour trouver le ton naturel; & dit d'un ton aigu:* Messieurs. *Après il touche la plus grosse corde, & d'un ton grave, recommence:* Messieurs. *Ensuite en ayant trouvé un bon, il va à la Table, prend de l'encre pour écrire. On luy demande ce qu'il va faire, il répond qu'il va écrire ce ton là, ce qui impatientant Scaramouche & Mezzetin ils renversent la Table, les Livres & le Fourneau. Arlequin tombe & s'en va, disant qu'il a rompu toute son éloquence. Scaramouche dit qu'il va après luy pour le concerter.*)

SCENE V.

(*LE Théâtre represente la Salle où l'on doit soutenir la Thèse. Une Chaise à Regent y paroît au milieu, couverte d'un Tapis à la Turque, auquel est attaché une Thèse. La Rhétorique, suivie de Colombine, & de tous les Acteurs, passe le Théâtre au son du Violon; après quoy la Rhétorique chante.*)

LA RHETORIQUE.

Du sexe aujourd'huy pour jamais
Vous voulez r'assurer la gloire?
Belles, si c'est pour vous que panche la victoire,
Que de cœurs vont payer les frais

De

De ce nouveau procès !

(*Après qu'elle a chanté, elle va se placer dans un Fauteuil au bas de la Chaise. Colombine monte en Chaise, les Acteurs se placent sur les Bancs, & une petite fille distribue des Thèses à un chacun.*)

ARLEQUIN.

Messieurs. A voir en chaise ce Docteur femelle, & par conséquent babillard, il n'y a sans doute pas un de vous autres qui croye pouvoir vivre assez long-temps pour voir finir cette dispute ; puisque, comme a fort bien dit un Auteur moderne de l'antiquité : *Mulier est animal loquax* ; c'est à dire que la femme est un animal parlant.

COLOMBINE.

Point d'Exorde ennuyeux, Monsieur, venons au plutôt au fait.

ARLEQUIN.

Je le veux, & je commence. (*Il tousse.*) Il ne s'agit pas icy d'une contestation fondée sur un Vaudeville, ny de sçavoir lequel danse le mieux de Pierre ou de Jean, puisqu'ils dansent bien tous deux, & que cette question a été heureusement terminée, en disant que l'un dansoit mieux la courante, & l'autre le menuet ; mais d'empêcher, Messieurs le cours d'une erreur qui va donner un croc-en-jambe & faire faire le saut de Breton à la fidélité.

COLOMBINE.

Fidélité ! ouy vraiment, voila un beau meuble !

ARLEQUIN.

Elle veut qu'on puisse cingler à pleines voiles sur la mer orageuse du Coquetisme ; d'où il arriveroit souvent, Messieurs, qu'une fille autorisée par cette maxime pernicieuse, prendroit ses licences de mariage avant qu'être graduée.

COLOMBINE.

Oh, je ne dis pas cela. Il faut au contraire, qu'une fille arrive au mariage le plus promptement qu'elle pourra,

ra, & que dans cette vue elle s'en ménage plusieurs, pour tâcher de faire un bon choix; car les hommes sont si rares aujourd'huy, & tant de femmes tirent après, que telle croit pouvoir compter sur un tout entier, qui n'en a bien souvent qu'un huitiéme.

ARLEQUIN.

Oh, vraiment, de l'air dont vous voulez que les femmes soient faites aujourd'huy, les hommes n'en auront pas seulement une bouchée à eux seuls. Ils auront beau fureter par tout pour se choisir des Maitresses;

Malgré tous les sermens qui les auront unis,
Leurs Belles, se lâssant d'attendre,
S'ils différent trop à se rendre,
Prendront soin d'en choisir de nouveaux à Paris,
Et n'auront point de honte à se laisser surprendre,
Par les premiers venus qui frapperont à l'huis.

Ces Lucréces, ces Penelopes, ces Artemises, qui ont mis leur vertu à la sauce-Robert, pour en répandre l'odeur aux nez des siécles postérieurs, auroient-t'elles en vain donné ces beaux exemples de fidélité?

COLOMBINE.

Tout ce galimathias-là ne sert à rien. En forme, Monsieur. *Descende in arenam.*

ARLEQUIN.

Puisqu'il faut vous donner un démenty en forme, *Si prius jusserit honestissima, nec non pucellissima* Damoiselle Rhétorique, Ecuyére, & héritiére présomptive, de tous les Colléges de l'Université, Sur-Intendante du beau langage, & Munitionnatrice générale de toute la crême fouettée qui se debite dans la Litterature; *sic argumentor.*

Tout ce qui est commun est mépriſable: Or est-il que les femmes seroient communes si elles étoient infidelles: *Ergo* les femmes seroient mépriſables. En tenez vous? Oh vraiment, je n'argumente là que de mon

mon poing gauche ; & si je donnois des bottes & des éperons à mon éloquence, je vous laisserois bien en arriére.

COLOMBINE.

Je nie la majeure, la mineure, & la conséquence Et fy, Monsieur ! Vous n'avez pas seulement le poil-follet de l'érudition. Tout ce qui est commun est méprisable ? C'est vouloir reconcilier le loup avec la brebis, les créanciers avec leurs debiteurs, & les jeunes gens avec l'argent comptant. que de vouloir soutenir une proposition si erronnée. Le Soleil éclaire communément tous les hommes ; en est-il plus méprisable ? Le vin est commun dans toutes les caves ; s'enyvre-t'on moins pour cela ? L'argent est commun chez tous les Financiers & gens d'affaires ; & où est la femme qui les trouve mépriſables par cet endroit-là ?

ARLEQUIN.

C'est à dire que l'argent est un recrepi qui couvre toutes les crevasses de la mauvaise mine d'un homme ; & que la fidélité n'est point mesalliée quand elle se trouve sur le rôle d'un Financier, & qu'une femme lui en a fait sa quittance ?

COLOMBINE.

Cette fidélité n'est point altérée, pour devenir un peu maniable.

ARLEQUIN.

Ouy, mais il y en a qui à force de la rendre maniable, luy donnent de furieux tours de reins.

COLOMBINE.

Il ne faut pas qu'un fille laisse moisir son inclination. Elle doit à l'exemple des Cameleons qui changent de couleurs suivant les différentes expositions où ils se trouvent, changer comme eux suivant les différentes vues qu'elle a pour son établissement. Son cœur doit être comme la glace d'un miroir, susceptible de toutes les impressions.

ARLEQUIN.

Ouy, & le vif argent doit monter à leurs têtes.

CO-

COLOMBINE.

Ces noms de bonne foy & de fidélité sont de vaines chimères, inventées pour la commodité de ceux qui défendent des plaisirs auſquels l'âge les a rendus impropres.

Le Vieillard trop jaloux d'un treſor qu'il poſſéde,
N'en pouvant conſommer luy ſeul le revenu,
Veut que l'uſage en ſoit pour d'autres défendu,
Quoy que dans ſa recolte il ait beſoin d'un aide.
Mais c'eſt un vilain, un goulu;
Et ſi par l'inconſtance on ne court au remède,
Je veux être un Docteur cornu,
Si ſa Maitreſſe n'eſt ou ſotte, ou vieille, ou laide.

ARLEQUIN.

Quelle faute de Grammaire en Coqueterie! Ce ſont juſtement les ſottes, les vieilles, & les laides, qui chomment le moins. La ſotte donne dans le panneau plus aiſément, la vieille a ſes penſionaires, & la laide bourſille dans ſon domeſtique.

OCTAVE.

Comme je ſuis le plus intéreſſé dans cette Cauſe, c'eſt à moy à combattre une opinion ſi prejudiciable à ma tendreſſe. Je dis donc que la fidélité fait le charme du véritable amour. Donc toute femme qui ſuit le véritable amour, doit être fidelle.

COLOMBINE.

La fidélité fait le charme du véritable amour: *Diſtinguo.* La fidélité de l'homme envers la femme fait le charme du véritable amour, *Concedo.* Mais de la femme envers l'homme, *Nego;* puis qu'une femme, ſur un fond d'un véritable amour, ne trouveroit pas dans ce ſiécle-ci un quatier d'homme à emprunter.

OCTAVE.

La fidélité fait l'union des cœurs; c'eſt par elle que l'amour ſubſiſte. Donc, ſi vous la banniſſe, il n'y a plus d'amour.

ARLEQUIN.

Bon, Monsieur! elle va encore vous distinguer qu'il y a plusieurs sortes d'amour; comme par exemple, amour de scrupule; amour de (*il chante*) vous sçavés la raison pourquoy; & par dessus cela amour de Finances ou d'espèces.

COLOMBINE.

Hé, Monsieur, laissez en paix les femmes. Vous ne sçavez....

ARLEQUIN.

Oh vrayment, nous sçavons bien comme tout cela se manie; nous avons eu quelques affaires avec elles.

COLOMBINE.

Pour répondre à votre question, j'avoue que la fidélité fait l'union des cœurs: mais où est-elle cette fidélité? Est-ce dans ces Amans qui partent pour l'Armée; dont les expressions sont toutes tendres & à my-sucre; qui font des adieux charmans, & qu'ils ornent de mille petits juremens étudiez, capables de faire perdre l'étrier à la vertu la plus ferme en selle? Mais dès qu'ils ne vous voyent plus, à peine se ressouviennent-ils dans quel quartier vous demeurez.

Leurs cœurs, plus légers que la plume
Qui voltige sur leurs chapeaux,
N'est point fait à coups de marteaux,
Et ne sçauroit souffrir l'enclume.
La fidélité gêne & pese à leurs desirs;
Et quoy qu'ils jurent tous une amitié constante,
Pour tenir dans leurs rêts une credule Amante
Sensible à leur départ, prompte en ses déplaisirs,
Souvent une simple servante
Tire le revenu de leurs plus doux soupirs.

Et vous voulez qu'après cela une fille soit assez folle pour faire divorce avec les plaisirs?

ARLEQUIN.

Elle est de trop bon goût pour cela.

COLOMBINE.

Vous voulez qu'elle demeure accablée sous le fardeau d'un amour, dont ces volages Amans ne retiendront que les aîles ?

ARLEQUIN.

Les cuisses vaudroient mieux ; car l'amour ressemble à la beccasse.

COLOMBINE.

Le départ de cet infidèle l'afflige effectivement ; elle célèbre sa douleur par un torrent de larmes ....

ARLEQUIN.

Ouy,
Ce départ en son cœur élève mille allarmes ;
Ses yeux font remarquer un cruel desespoir :
Mais quatre jours après, pour essuyer ses larmes,
D'un Amy charitable elle prend le mouchoir.

COLOMBINE.

Non, non, l'Amour, fût il conduit par la sagesse,
Dans les cœurs d'aujourd'huy n'est plus en sûreté
L'homme refuseroit son immortalité,
S'il luy falloit toûjours aimer une Déesse.

Ah ! puis que l'infidélité est si commune parmy les hommes, concluons donc Messieurs, sous le bon plaisir de la Rhétorique, que ce n'est point à la femme à réformer un usage dont elle tire tant de profit. Et où est l'homme, qui malgré tout le charme qu'il trouvera dans une femme, ne la troquera pas quelquefois pour une qui ne la vaudra pas ?

LA RHETORIQUE (*chante.*)

Quelque avantage qu'une Belle
Offre à l'Amant le moins changeant,
C'est un fardeau bien pesant
Qu'une ardeur éternelle.
Sans le plaisir d'être inconstant,
L'Amour ne battroit que d'une aîle.

PIERROT.

Madame la Doctoresse, c'est que j'ay la nature un peu

peu curieuse. De la maniére dont vous gribouillez tout cela ; je voudrois bien vous demander quelque chose.

COLOMBINE.

Hé bien, quoy ?

PIERROT.

J'ay une Maitresse qui est tout fin droit comme vous dites. Elle m'a dit qu'elle m'aimeroit quand mon tour viendroit. Son amité roule de quartier en quartier, elle l'a bouté à present dans le quartier de la Gréve. Dame ! il y a bien du chemin à faire pour venir jusqu'à moy, si elle fait ainsi le tour de la Ville. J'aurois envie de vous dire qu'elle ne fait pas bien. Qu'en dites-vous ?

COLOMBINE.

Je dis qu'elle a tort.
Avec toy qu'une femme aura de jours heureux !
Tu ne seras ny jaloux ny sévére ;
Tout favorisera ses vœux ;
Nombre d'enfans à la lisiére
Te sauteront au col, t'appelleront leur pére ;
Tu n'auras rien pourtant de commun avec eux,
Que le nom d'Epoux de leur Mére.

LA RHETORIQUE.

Pourvû que ton épouse, en te manquant de foy,
Te donne de quoy frire,
Laisse la faire, crois-moy,
Combien, sans trop médire ;
N'en font que rire,
Qui vallent mieux que toy ?

ARLEQUIN.

Messieurs, il faut nous rendre ; voila une fille qui trouve des chevilles à tous les trous, & on ne peut desarçonner ses raisons.

COLOMBINE.

Puisque tout le monde est d'accord, je ne veux point mesuser de ma victoire, & je vous prie, Monsieur, (*s'adressant à Grognard*) de ne plus différer l'Hy-

l'Hymen de Mademoiselle votre fille avec Monsieur Octave.

GROGNARD.

Je suis ravi que tu te sois mise à la raison, & je donne ma fille à Octave.

OCTAVE.

Que je vous ay d'obligation! N'y consentez-vous pas, ma belle Angelique?

ANGELIQUE.

Mon pere a parlé, c'est à moy d'obeïr.

ARLEQUIN.

Et moy, si l'on veut, j'épouseray le Docteur; nous pousserons ensemble de terribles arguments car elle est bien obstinée.

LA RHETORIQUE.

C'est moy-même qui veux ordonner son triomphe, pour la rendre plus digne d'un aussi habile homme que toy.

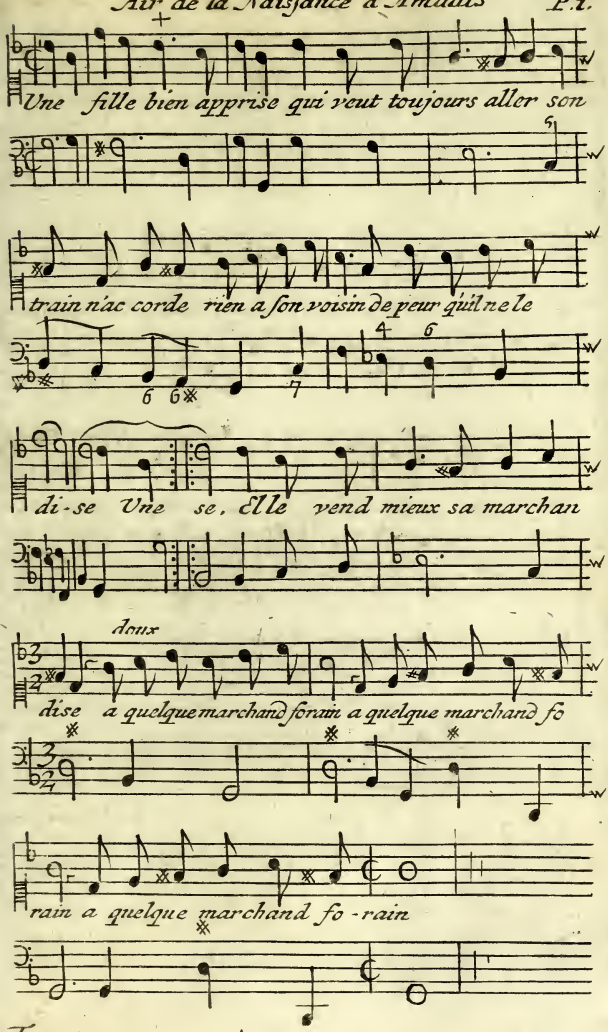
(*La Chaise où a disputé Colombine, est changée en un Char de triomphe, & les quatre figures de Rhétorique s'y attellent & la tirent jusqu'au milieu du Théâtre, tandis que la Rhétorique la couronne.*)

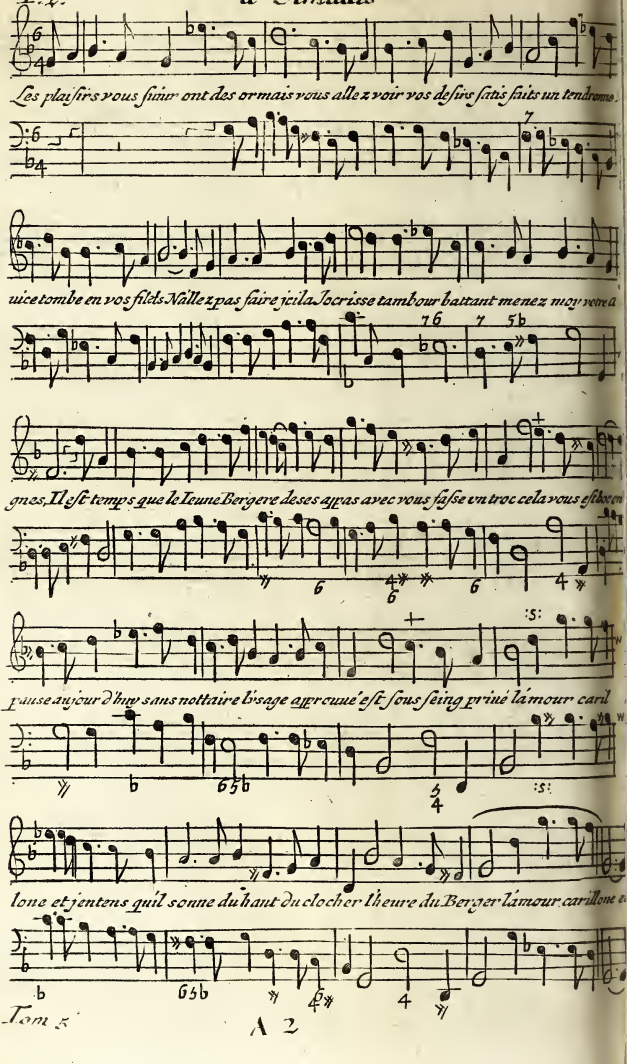
COLOMBINE.

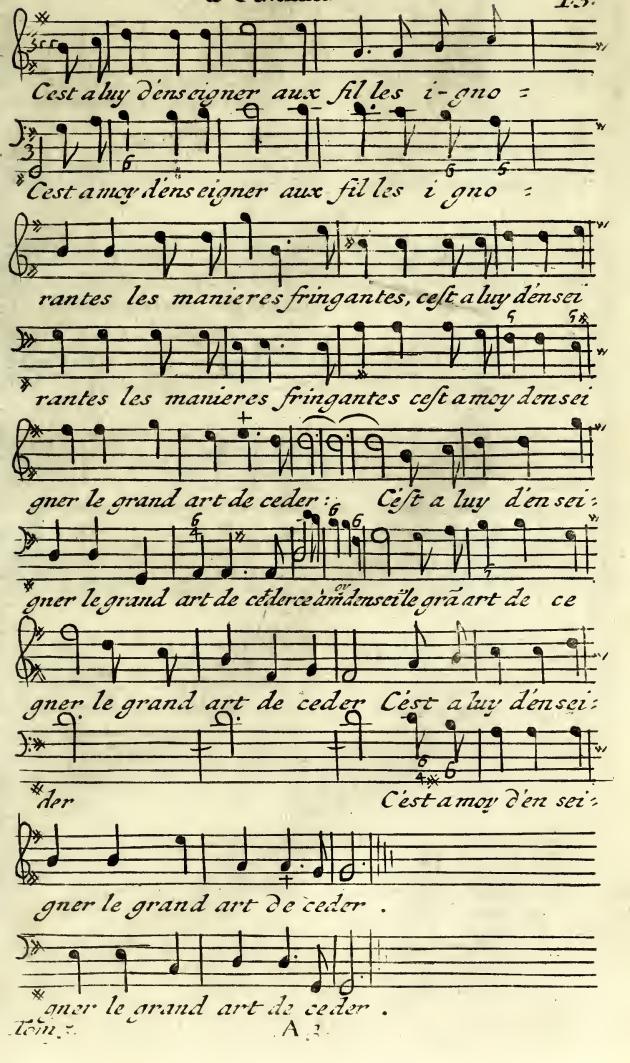
Belles, pour vous enfin j'ay gagné la victoire;
Et les Satyres desormais,
Qui si cruellement attaquoient votre gloire,
Seront dans l'oubly pour jamais.
Faites valoir en paix le prix de tous vos charmes;
Colombine est toûjours prête à prendre les armes
Pour soutenir vos intérêts:
Soyez inconstantes, légéres,
La constance & la foy sont de vaines chiméres,
L'Amour de ce fardeau veut dispenser vos cœurs,
S'il arrive chez soy qu'on fait mal ses affaires,
Il doit être permis de se pourvoir ailleurs.

(*Après ces vers tous les Acteurs avec des chaînes de fleurs que la Rhétorique a distribuées, dansent autour du Char de Colombine, & s'en vont.*)

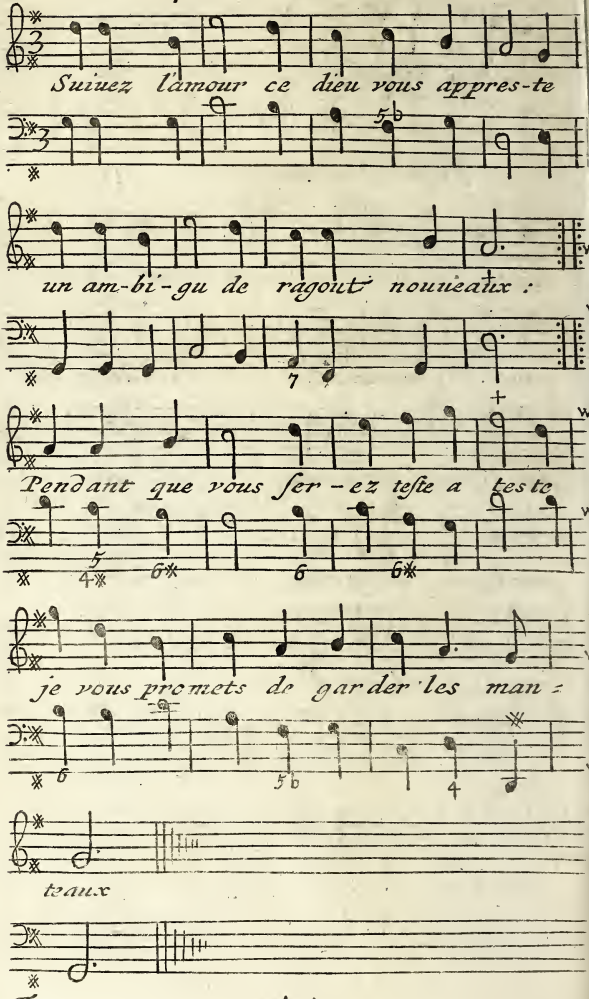
Fin de la Comédie & du Tome V.

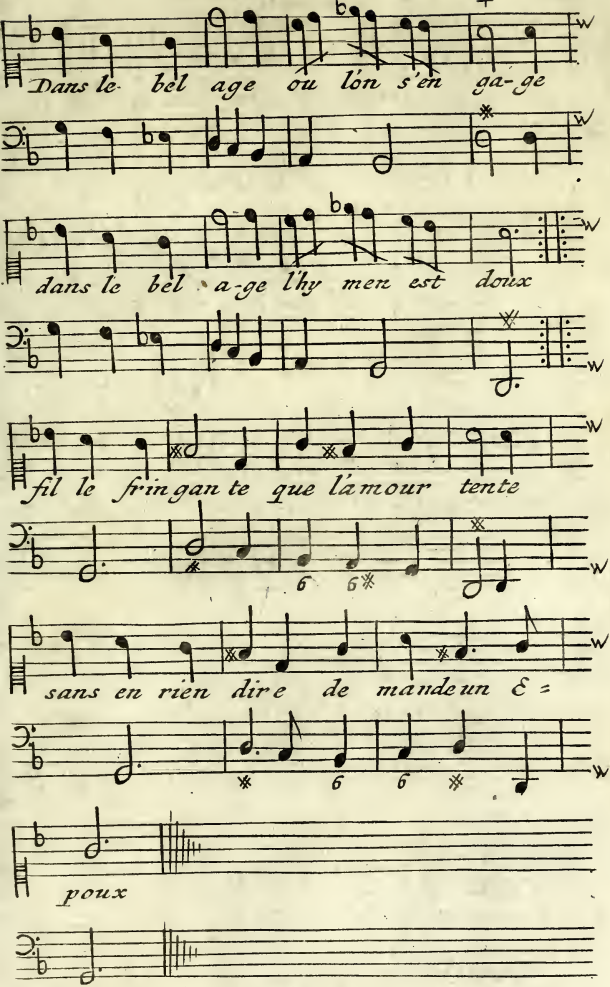

Une fille bien apprise qui veut toujours aller son
train n'accorde rien à son voisin de peur qu'il ne le
di-se Une se, elle vend mieux sa marchan
doux
dise a quelque marchand forain a quelque marchand fo
rain a quelque marchand fo-rain

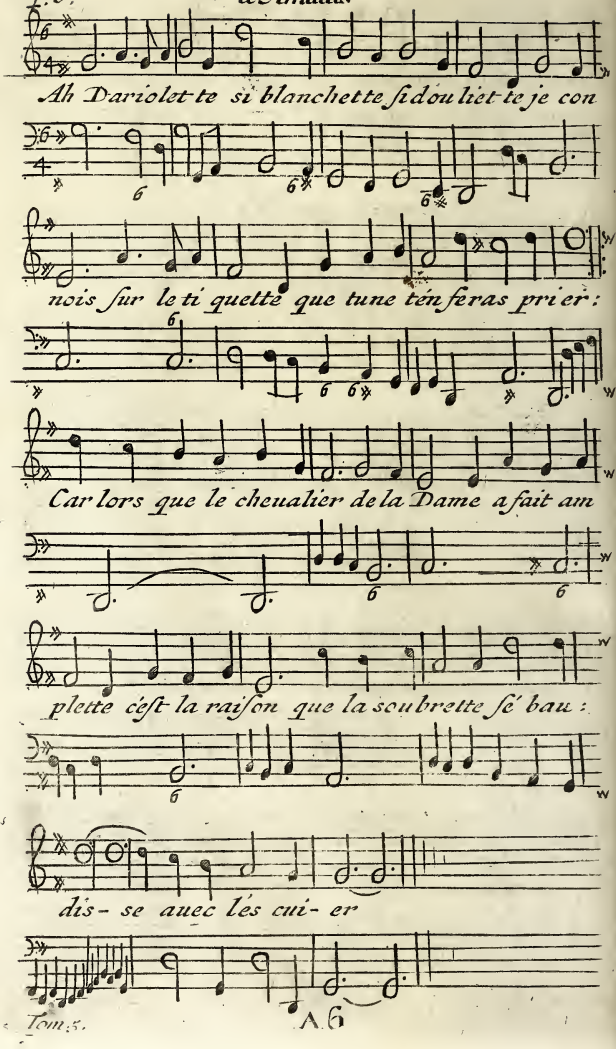

Les plaisirs vous suiv ont des ormais vous allez voir vos desirs satisfaits un tendre mo
uice tombe en vos filets Nallez pas faire jcila Jocrisse tambour battant menez moy vers
gnes, Il est temps que le Jeune Bergere des ses pas avec vous face un troc cela vous est
pause aujour d'huy sans nottaire l'usage agreable est sous seing privé l'amour carl
lone et j'entens qu'il sonne du haut du clocher l'heure du Berger l'amour carillone

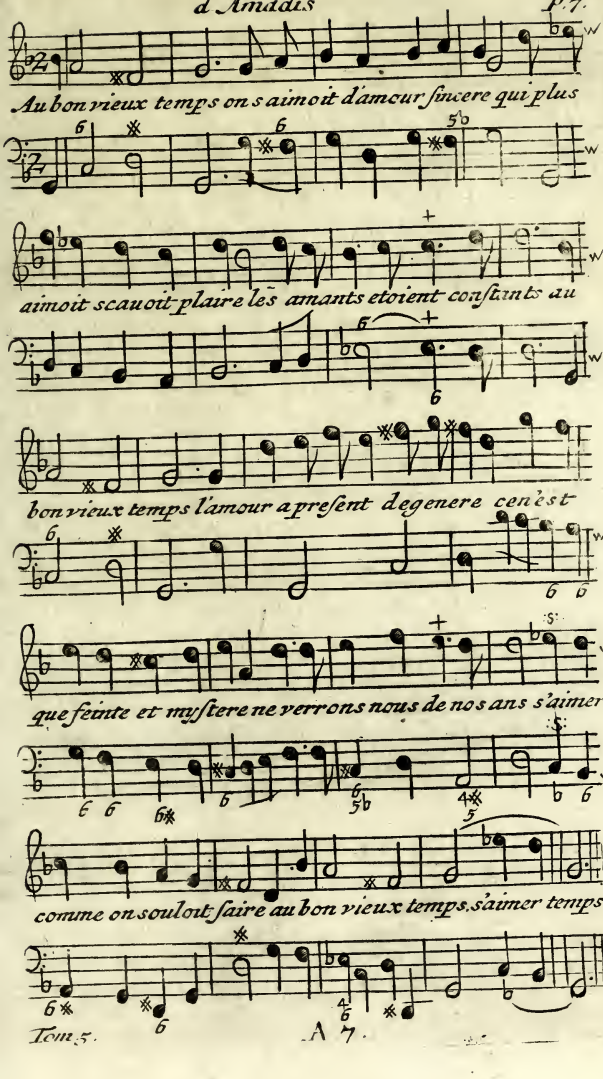

Cest a luy d'ensaigner aux fil les i-gno =
Cest a moy d'ensaigner aux fil les i gno =
rantes les manieres fringantes, ceſt a luy d'ensei
rantes les manieres fringantes ceſt a moy d'ensei
gner le grand art de ceder : Ceſt a luy d'en sei :
gner le grand art de céderce à m'd'enseil'le grã art de ce
gner le grand art de ceder Cest a luy d'ensei :
der Cest a moy d'en sei :
gner le grand art de ceder .
gner le grand art de ceder .

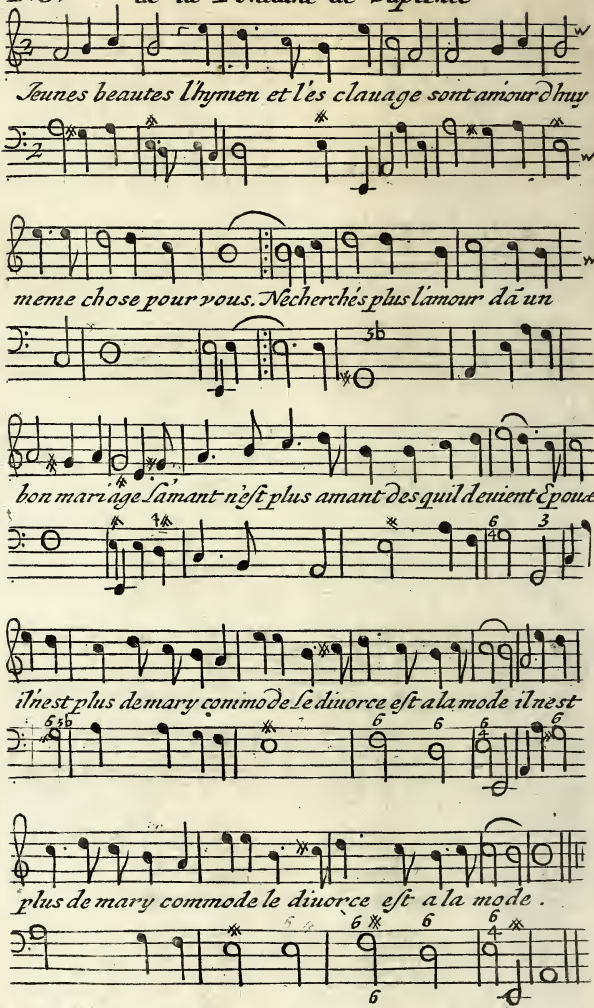
4e Air d'Amadis

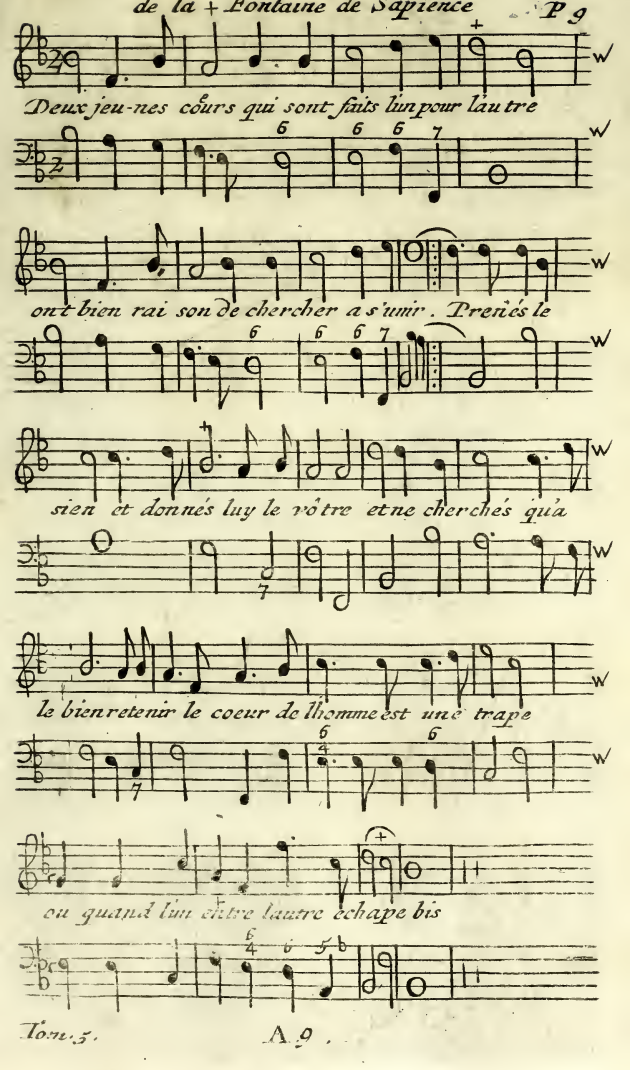


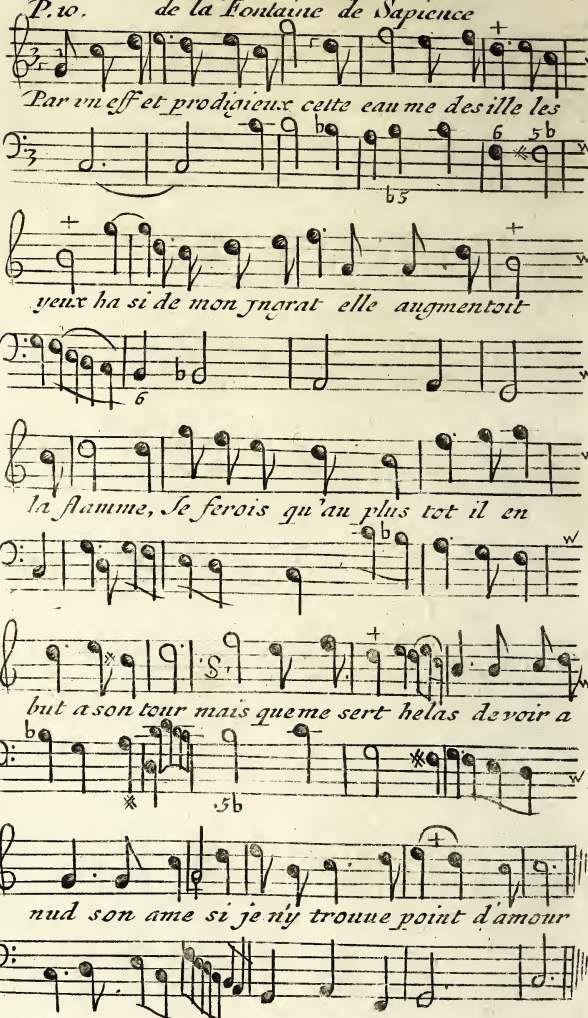

Dans le bel age ou l'on s'en ga-ge
dans le bel a-ge l'hy men est doux
fil le fringan te que l'amour tente
sans en rien dire de mande un E =
poux

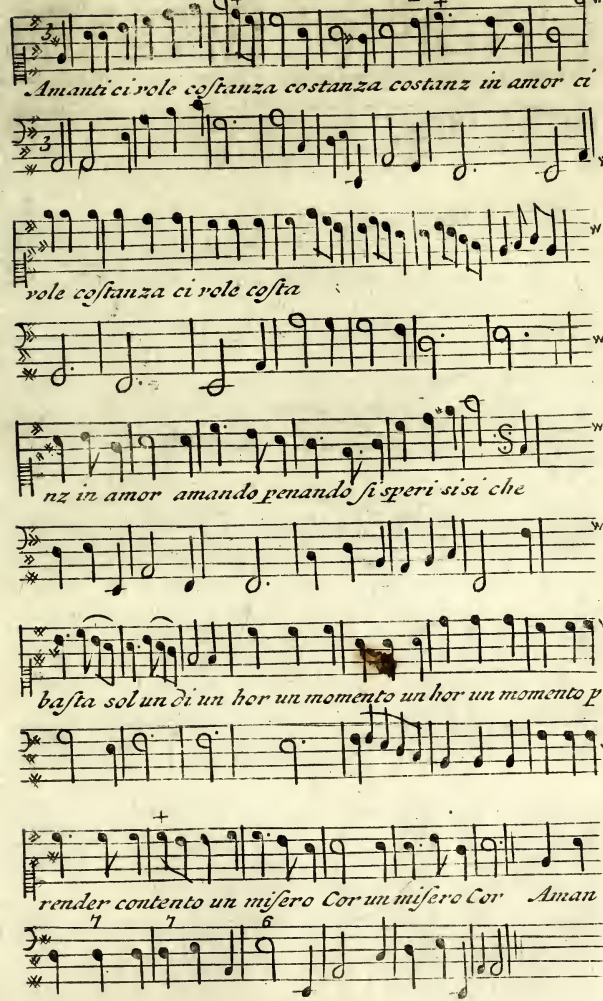

Ah Dariolette si blanchette si doulliette je con
nois sur le ti quette que tune ten feras prier:
Car lors que le cheualier de la Dame a fait am
plette cest la raison que la soubrette se bau:
dis- se auec les cui- er

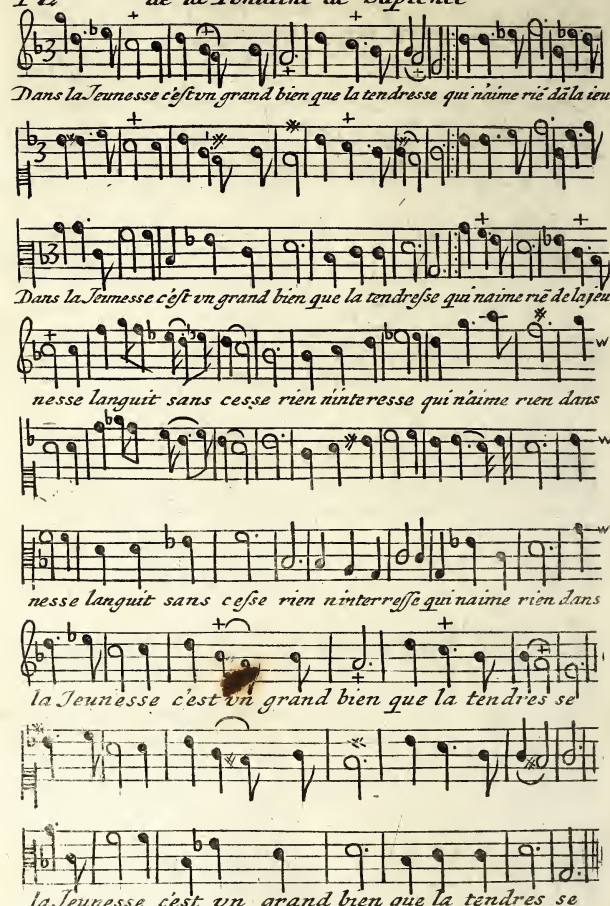

Au bon vieux temps on s'aimoit d'amour sincere qui plus
aimoit scauoit plaire les amants etoient constants au
bon vieux temps l'amour a present degenere ce n'est
que feinte et mystere ne verrons nous de nos ans s'aimer
comme on souloit faire au bon vieux temps s'aimer temps

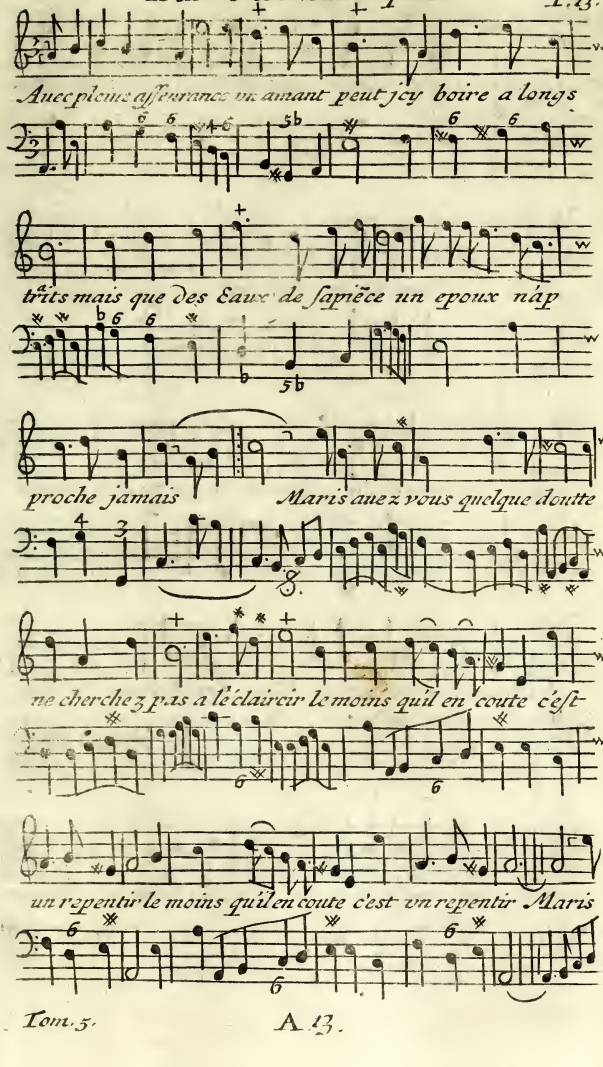

Jeunes beautes l'hymen et l'es clauage sont amour dhuy
meme chose pour vous. Necherchés plus l'amour dā un
bon mariage sā'amant n'ēst plus amant des quil deuient Epouse
il nest plus de mary comme de le diuorce est a la mode il nest
plus de mary commode le diuorce est a la mode .

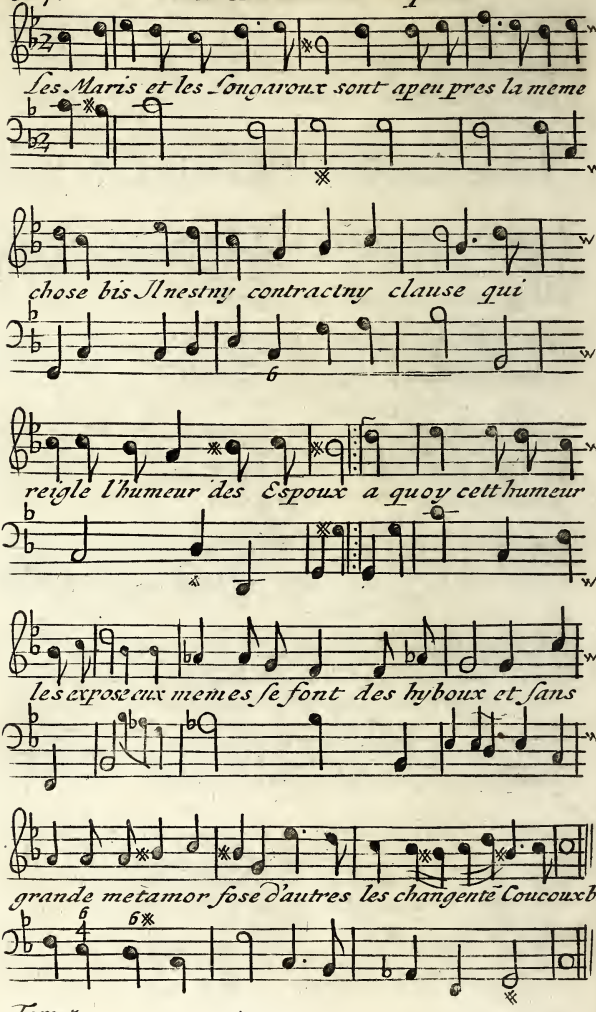

Deux jeu-nes cœurs qui sont faits l'un pour l'au tre
on t bien rai son de chercher a s'unir . Preniés le
sien et donnés luy le vôtre et ne cherchés qu'a
le bien retenir le coeur de l'homme est une trape
ou quand l'un entre l'autre échape bis

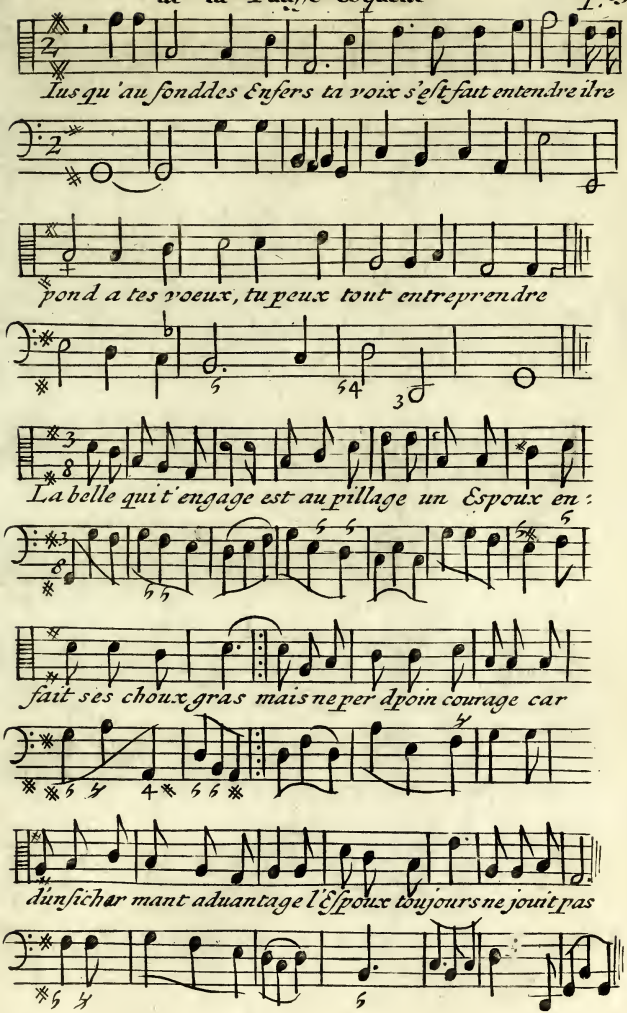

Par vn effet prodigieux cette eau me desille les
yeux ha si de mon jngrat elle augmentoit
la flamme, Se ferois qu'au plus tot il en
but a son tour mais queme sert helas de voir a
nud son ame si je n'y trouue point d'amour

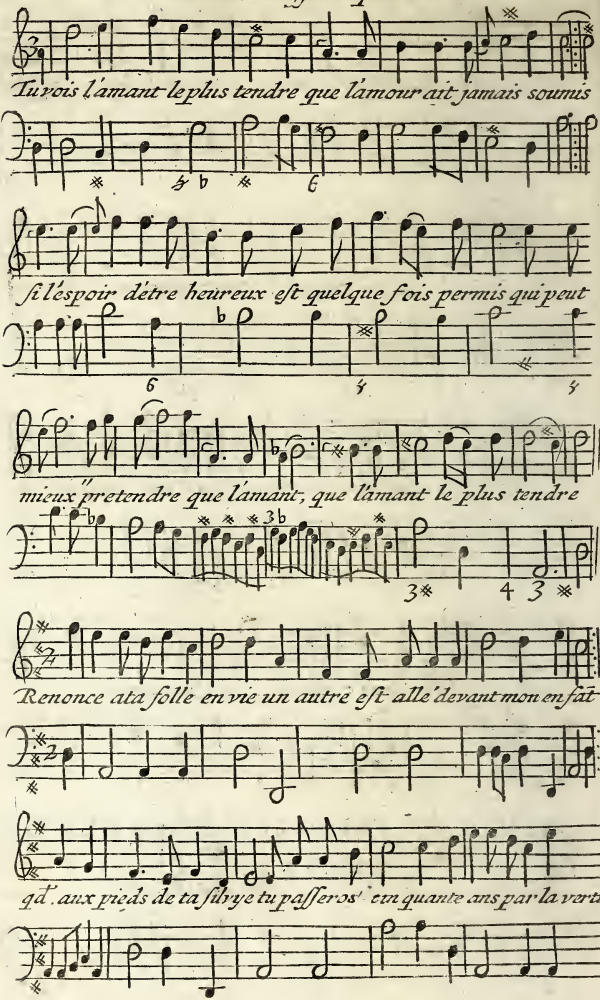

Amanti ci vole costanza costanza costanz in amor ci
vole costanza ci vole costa
nz in amor amando penando si speri si si che
basta sol un dì un hor un momento un hor un momento per
render contento un misero Cor un misero Cor Aman

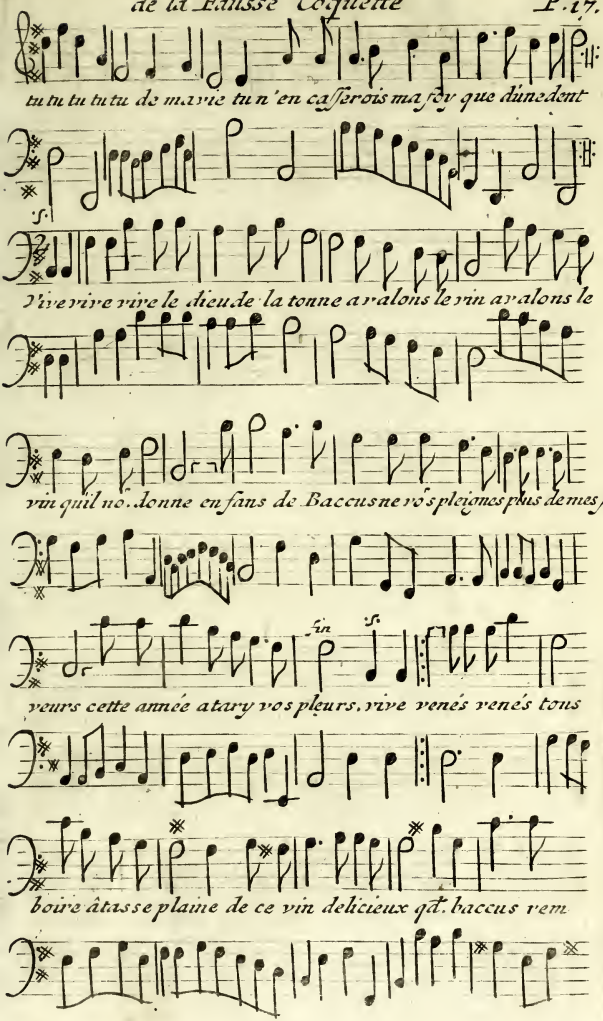

Dans la Jeunesse c'est vn grand bien que la tendresse qui n'aime rié dã la ieu
Dans la Jeunesse c'est vn grand bien que la tendresse qui n'aime riẽ de la jeu
nesse languit sans cesse rien n'interesse qui n'aime rien dans
nesse languit sans ceſse rien n'interreſſe qui n'aime rien dans
la Jeunesse c'est vn grand bien que la tendres se
la Jeunesse c'est vn grand bien que la tendres se

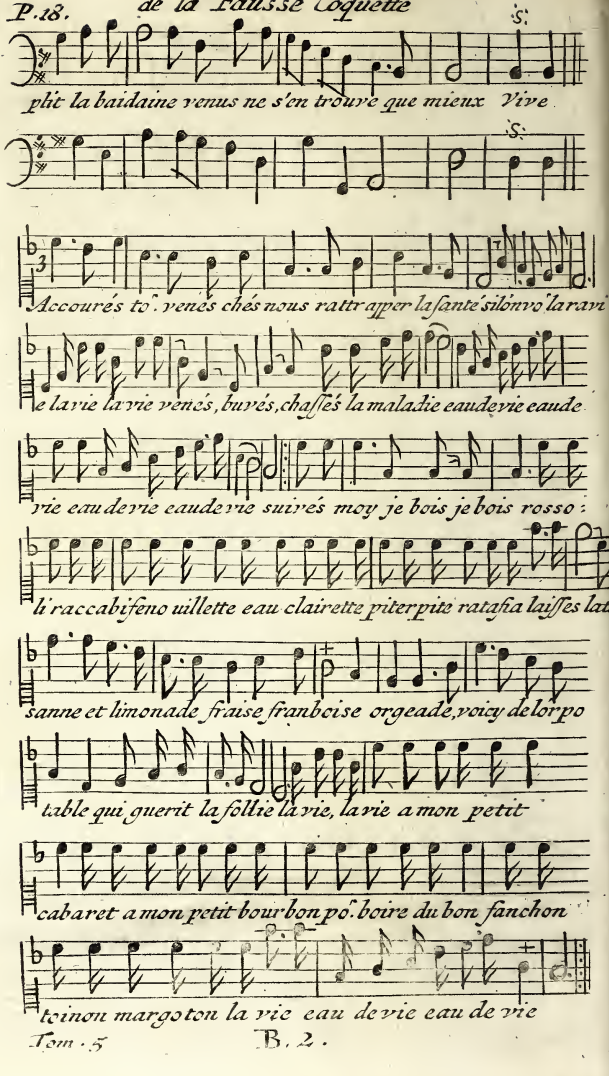

Auec pleine asseurance vn amant peut icy boire a longs
traits mais que des Eaux de sapiẽce vn epoux nap
proche jamais Maris auez vous quelque doutte
ne cherchez pas a leclaircir le moins quil en coute cest
vn repentir le moins quil en coute cest vn repentir Maris

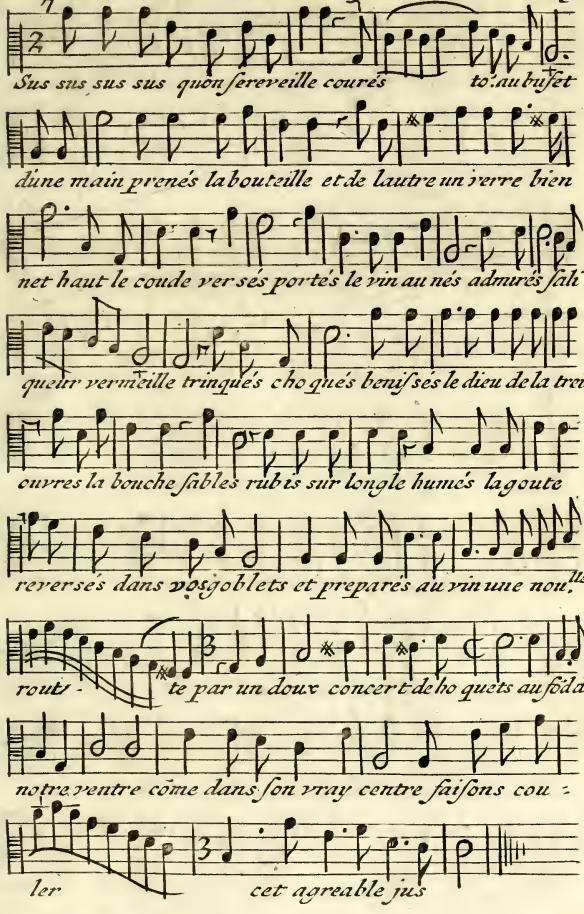

Les Maris et les Jougaroux sont apeu pres la meme
chose bis Il nestny contractny clause qui
reigle l'humeur des Espoux a quoy cett humeur
les exposeux memes se font des hyboux et sans
grande metamor fose d'autres les changentē Coucoux bis

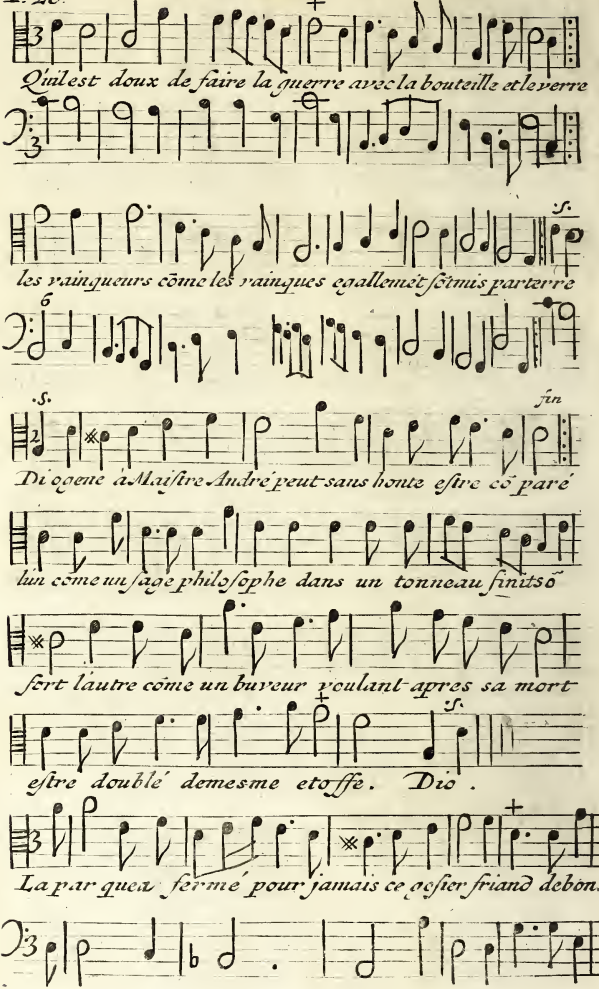

Ius qu'au fonddes Enfers ta voix s'est faut entendre ilre
pond a tes voeux, tu peux tout entreprendre
La belle qui t'engage est au pillage un Espoux en
fait ses choux gras mais ne perd point courage car
dunsichar mant aduantage l'Espoux toujours ne jouit pas

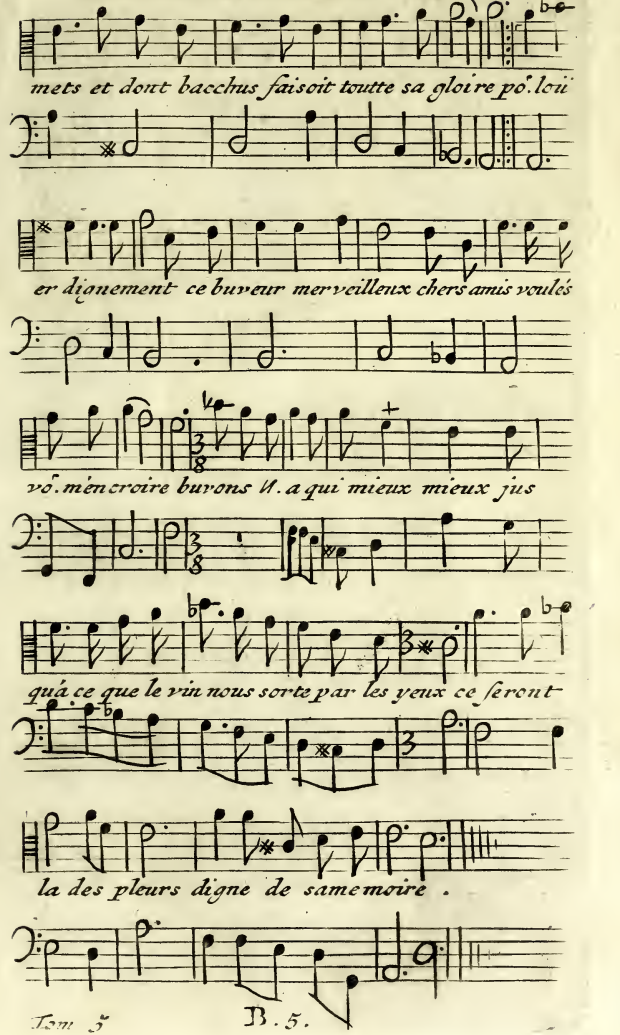

Tu vois l'amant le plus tendre que l'amour ait jamais soumis
si l'espoir d'être heureux est quelque fois permis qui peut
mieux pretendre que l'amant, que l'amant le plus tendre
Renonce ata folle envie un autre est allé devant mon enfat
qd aux pieds de ta sihye tu passeros cin quante ans par la vertu


tu tu tu tu tu de ma vie tu n'en cas ſerois ma foy que dune dent
Vive vive vive le dieu de la tonne a valons le vin a valons le
vin quil no. donne en fans de Baccus ne vos pleignes plus de mes fa
fin
veurs cette année a tary vos pleurs. vive venés venés tous
boire âtas se plaine de ce vin delicieux qd. baccus vem


S.
plit la baidaine venus ne s'en trouve que mieux Vive
S.
Accourés to. venés chés nous rattrapper la sante silonvo'la ravi
le la vie la vie venés, burés, chasses la maladie eaudevie eaude
vie eau de vie eaudevie suivés moy je bois je bois rosso
li raccabi seno uillette eau clairette piterpite ratafia laisses lati
sanne et limonade fraise franboise orgeade, voicy de lorpo
table qui guerit la follie la vie, la vie a mon petit
cabaret a mon petit bourbon po. boire du bon fanchon
toinon margoton la vie eau de vie eau de vie

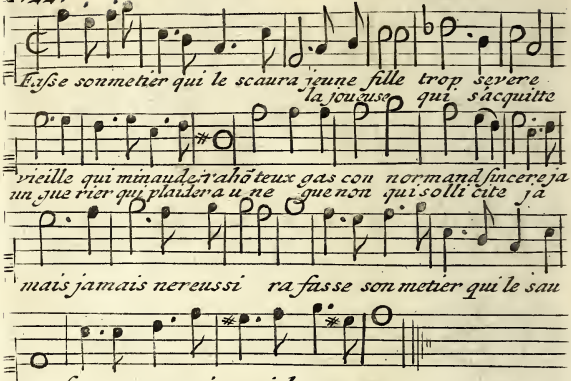

Sus sus sus sus quon sereveille courés to: au bufet
dune main prenés la bouteille et de lautre un verre bien
net haut le coude versés portés le vin au nés admirés sali
queur vermeille trinqués choqués benissés le dieu de la treille
ouvres la bouche fables rubis sur longle humés la goute
reversés dans vos gobletz et preparés au vin une nou.lle
route te par un doux concert de hoquets au fond de
notre ventre cõme dans son vray centre faisons cou
ler cet agreable jus


Qui est doux de faire la guerre avec la bouteille et le verre
les vainqueurs cõme les vaincus egallement sõt mis par terre
S.
fin
Diogene a Maistre andré peut sans honte estre cõparé
lun cõme un sage philosophe dans un tonneau finit sõ
sert lautre cõme un buveur voulant apres sa mort
estre doublé de mesme etoffe. Dio.
La par quoy ferme pour jamais ce gosier friand de bons

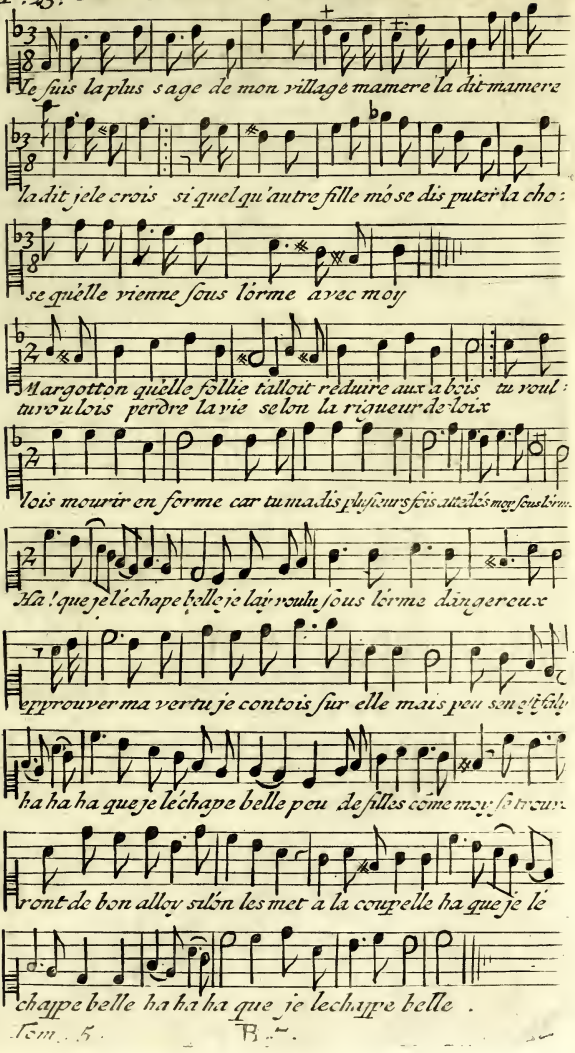

mets et dont bacchus faisoit toutte sa gloire pō. loüe
er dignement ce buveur merveilleux chers amis voulés
vō. mēcroire buvons ℣. a qui mieux mieux jus
quá ce que le vin nous sorte par les yeux ce ſeront
la des pleurs digne de same moire .

P. 22.

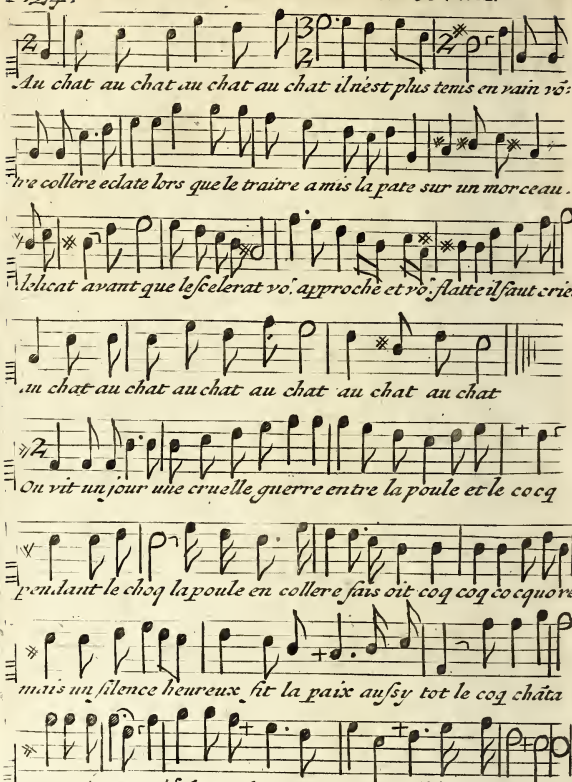
Air du depart des Commediens



Airs d'attendez moi sous l'Ormie



P.24. Airs d'Attendez moi sous l'Orme



Fin du Tome V^e

2505-055